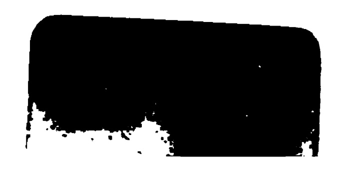


ŒUVRES

COMPLÈTES

DE

MADAME DE SOUZA.

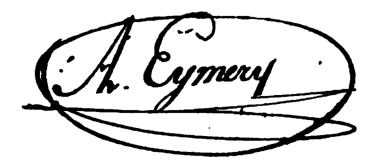
CET OUVRAGE SE TROUVE AUSSI,

A BRUXELLES,

Chez Demat, imprimeur-libraire;

A LONDRES,

Chez Treuttel et Wurtz; — Bossange et Cie.



IMPRIMERIE DE J. TASTU,
Rue de Vaugirard, n. 36.



Mais elle regardait en vain; il ne revenait pas.

P. 188.

Sousa Botelho Mourão e Vasconcellos, Adélaïde Marie Émilie (Filleul) comtesse Flahaut, marqueza do

ŒUVRES

COMPLÈTES

DE

MADAME DE SOUZA,

Revues, corrigées, augmentées, imprimées sous les yeux de l'auteur, et ornées de gravures.

TOME QUATRIÈME.

LA COMTESSE DE FARGY.

(OUVRAGE INÉDIT.)



PARIS.
ALEXIS EYMERY, LIBRAIRE-ÉDITEUR,
RUE MAZARINE, N° 30.

1822.

LA COMTESSE DE FARGY.

Mademoiselle de Nançai avait perdu son père et sa mère dans les premières années de son enfance. A leur mort, la marquise de Nançai prit sa petite-fille avec elle, et n'eut plus dès-lors d'autre occupation, d'autre pensée que de la rendre heureuse. Effrayée d'avoir vu disparaître sitôt les personnes qui lui étaient les plus chères, elle avait pour Blanche une tendresse extrême, toujours prompte à s'alarmer. Souvent elle la considérait avec inquiétude, et lui disait : « Sans » toi, mes tristes regards ne se porteraient » que sur le passé ; toi seule peux me faire » songer à l'avenir. Mais, te sera-t-il accordé » de jouir de cet avenir, et de tout le bonheur » que je veux te donner! »

Quoique madame de Nançai sentît chaque jour davantage tout ce que la présence de sa

petite-fille répandait d'intérêt sur sa vie, elle s'était résolue à suivre l'usage, et l'avait mise au couvent. Plusieurs jeunes personnes du même rang étaient élevées à Ste.-Élisabeth. Elle avait donc choisi cette maison, où elle comptait la laisser jusqu'à son mariage. Mais, comme elle craignait que cette séparation ne la rendît trop étrangère à Blanche, elle venait sans cesse la demander à la grille du parloir, restait des heures avec elle, et ne la quittait jamais, sans lui promettre de revenir bientôt.

Madame de Nançai avait un grand fonds de bonté que l'âge avait fait dégénérer en un peu de faiblesse. Une sensibilité trop vive la portait à aimer avec jalousie tous les objets de son affection; ce qui lui donnait quelquefois l'air de l'exigence et de l'humeur, lorsqu'elle n'était qu'affligée. En confiant sa petite-fille aux religieuses, elle aurait été désolée que Blanche eût pris trop d'attachement pour aucune d'elles. Dès que cette idée venait la tourmenter, elle redoublait de caresses et de soins. Elle était même charmée, toutes les fois que sa petite-fille lui portait des plaintes contre la maîtresse des pension-

naires : aussitôt, elle entrait dans ses peines, excusait ses fautes, et souvent, la récompensait en secret, lorsqu'on l'avait punie. Enfin il y avait, entre cette bonne grand'mère et cette jeune personne, les petits mystères et la confiance de deux enfans.

Madame de Nançai avait passé sa vie à la cour de Louis XIV; mais, dès les premiers mois de la régence, elle s'était retirée du monde, et n'avait plus voulu recevoir qu'un petit nombre d'amis. Dans leurs longues soirées, leur unique plaisir était de parler ensemble de ce temps de magnificence et de gloire, qu'ils avaient vu commencer et finir; de ces fêtes brillantes, que tous les arts concouraient à embellir de leurs plus nobles productions ; de ces chefs-d'œuvre du génie, de la raison et du goût qui, pendant tant d'années, avaient enchanté leur imagination et éclairé leur esprit. L'un, rappelant ces conversations tour à tour légères et sérieuses, mais toujours naturelles et faciles, disait : « Et aujourd'hui!... » L'autre admirait ce sentiment des convenances qui réglait toutes les habitudes; ces mœurs élégantes et polies qui faisaient le charme de la société, et ajou-

tait en soupirant : « Alors, la jeunesse était » attentive, les vieillards étaient indulgens; » mais à présent !.... » Enfin, chacun de leurs souvenirs amenait d'amères comparaisons et de tristes regrets.

Cependant, madame de Nançai, tout en dédaignant un monde si peu semblable à celui qu'elle avait vu, désirait que sa petite-fille y eût des succès, puisqu'elle était destinée à y vivre. Elle s'était donc empressée de lui procurer les meilleurs maîtres en tout genre, et répétait souvent avec complaisance que Blanche savait tout ce que, depuis dix ans, elle lui avait ordonné d'apprendre.

Jusqu'alors le bonheur de cette jeune personne avait été sans mélange. Adorée de sa grand'mère, également chérie par les religieuses et par ses compagnes, elle avait passé son enfance, sans éprouver d'autres chagrins que de simples contrariétés; et elle se croyait née pour être heureuse. La paix de son ame donnait à sa voix, à son regard, à tous ses mouvemens, une douceur inexprimable. Son caractère était un peu mélancolique; cependant, elle avait encore de ces instans de gaieté naïve qui tiennent à la pre-

mière jeunesse, car elle n'avait que seize ans. Tous ses traits étaient agréables ; et sa physionomie avait tant d'expression, qu'il était facile de pénétrer jusqu'à ses pensées les plus fugitives.

Quoique, dans ce couvent, elle aimât tout ce qui l'environnait, la monotonie de cette existence, invariablement la même, lui causait quelquefois un peu d'ennui ; mais elle attribuait sa tristesse à l'absence de sa grand'-mère. Madame de Nançai avait été fort malade l'hiver précédent ; elle était allée aux eaux de Barèges, et devait ensuite rester quelques mois dans le Midi, pour rétablir sa santé.

Blanche trouvait le temps bien long depuis ce voyage. Elle fut donc très-satisfaite, lorsqu'un matin la maîtresse des pensionnaires annonça, comme un grand événement, qu'une dame venait s'établir dans ce monastère, et voulait y finir ses jours dans la solitude. Cette résolution surprit toutes les pensionnaires ; elles demandèrent son nom. La maîtresse répondit qu'elle croyait avoir entendu nommer la comtesse de Fargy. Elles n'en furent pas plus avancées ; aucune

de ces jeunes personnes ne la connaissait. Elles firent beaucoup de réflexions sur l'étrange idée de cette dame, qu'elles n'appelèrent plus que l'inconnue. La religieuse attribuait à la dévotion cet amour de la retraite. « Quel âge a-t-elle donc ? » reprit étourdiment une des pensionnaires. — « Je » crois quarante ans, » répondit la maîtresse. — Une autre demanda si elle n'était pas riche ? — Une troisième si elle était laide ?— A toutes ces questions, la religieuse était forcée d'avouer qu'elle l'ignorait. « C'est » ce matin seulement, ajouta-t-elle, que » madame la supérieure a bien voulu ap- » prendre à la communauté que cette dame » allait habiter la petite maison du bois. »

La partie du jardin qu'elle nommait pompeusement le *bois*, n'était qu'un bouquet d'arbres placés devant une très-petite maison, tout-à-fait séparée du couvent, quoique renfermée dans ses murs. Mais, c'est une habitude des religieuses, de se plaire à donner de grands noms au p u qu'elles possèdent. Accoutumées aux privations, les moindres choses leur paraissent considérables.

« Je suis chargée de vous dire, Mesde-
» moiselles, » continua la maîtresse des pensionnaires, « que madame de Fargy veut
» vivre seule, et désire ne pas être troublée
» dans la solitude qu'elle a choisie. Lorsque
» vous la rencontrerez, vous aurez soin de
» l'éviter. Nous avons reçu une recomman-
» dation semblable pour nous-mêmes; ainsi,
» je pense qu'il vous sera facile de vous y
» soumettre. »

Cet ordre causa à Blanche un étonnement pénible; mais, comme les religieuses croyaient y voir de la misantropie, ou de la singularité, la maîtresse laissa aux réflexions des pensionnaires un peu plus d'étendue qu'elle n'aurait dû le permettre. La pauvre madame de Fargy fut donc très-critiquée par ces jeunes personnes. Elles décidèrent que ce devait être une femme bizarre; et leur curiosité en fut d'autant plus vive. Blanche seule, par un mouvement de bienveillance naturelle, la défendit, et disait pour toute raison : « Elle est peut-être bien
» à plaindre! »

La religieuse gardait le silence, et paraissait mécontente; il était aisé de voir que

son humeur portait encore plus sur l'inconnue, que sur l'étourderie de ces jeunes personnes. Pourtant, elle leur fit observer que tout ce qui sort des règles ordinaires est sujet à être mal interprété. Cette remarque, d'ailleurs fort sage, ajouta à l'espèce d'éloignement qu'elles éprouvaient pour cette dame si sévère; et cependant elles attendaient son arrivée avec impatience.

Vers les trois heures, on sonna à la porte de clôture. Alors, toutes les pensionnaires coururent aux fenêtres des classes; quoique ce fût le temps de l'étude, il fut impossible de les retenir. La religieuse, renonçant à les arrêter, se cacha derrière elles, pour voir aussi la dame singulière, qui prétendait ajouter aux rigueurs du cloître, et voulait trouver, dans le couvent, une retraite plus austère que celle qui, jusque-là, y avait été connue.

La supérieure descendit pour la recevoir. Cette circonstance était une distinction si étonnante, que les pensionnaires et la religieuse se répétaient : « *Madame* elle-même » vient au-devant d'elle ! » Madame de Fargy parut cachée sous des coiffes qui ne permettaient point de distinguer ses traits.

Par un mouvement involontaire, elle se retourna, lorsqu'elle entendit fermer la porte du couvent, aussitôt après qu'elle y fut entrée. On ne voyait pas sa figure; mais toute son attitude semblait dire : « Pour toujours. »

Madame de Fargy était grande, fort maigre, et sa démarche noble lui donnait un air imposant. Elle se rendit d'abord à l'église, où elle resta quelques momens en prière. Comme elle en sortait, la supérieure qui ne l'avait point quittée, ayant levé les yeux, remarqua cet essaim de pensionnaires aux fenêtres, et leur fit signe de se retirer. Ce mystère, les égards qu'elle témoignait à madame de Fargy, en la conduisant à la maison qu'elle devait occuper, ajoutèrent à leur surprise. Dans l'éternel repos du cloître, il n'en fallait pas tant pour causer une agitation générale.

Bientôt après, on sonna de nouveau; cette fois, la supérieure ne daigna point sortir de son appartement. Les pensionnaires, n'étant plus gênées par sa présence, retournèrent à la fenêtre, pour voir la personne qui allait arriver. C'était une femme de chambre aussi parée que sa maî-

tresse était simplement mise. Des porteurs la suivaient, avec un grand tableau fort enveloppé, et sur lequel elle paraissait veiller avec soin.

Le soir, mademoiselle de Nançai ne cessa de s'occuper de l'inconnue. Ce tableau si caché excitait sa curiosité ; ce goût de retraite lui semblait inexplicable, et, toujours pensant à ce qu'elle avait vu, elle ne pouvait trouver le sommeil. Elle se demandait quels chagrins assez graves pouvaient porter à abandonner sa famille et ses amis ? Car, se disait-elle, tout le monde a une famille ; et qui serait assez malheureux pour n'avoir pas d'amis !.... Elle ne savait plus qu'imaginer, lorsqu'il lui vint à l'esprit que, peut-être, cette dame avait perdu quelqu'un qui lui était cher ; pourtant elle n'était pas en noir.... Elle avait bien une robe de taffetas brun, mais le brun n'est pas du deuil.... Fatiguée de chercher sans rien résoudre, elle se dit encore : « Pourquoi vouloir pénétrer le secret qu'elle veut garder ?..... » Dormons. » Elle dormit mal, et s'éveilla plus tôt qu'à l'ordinaire.

Le lendemain, à l'heure de l'office, elle

y alla avec ses compagnes ; madame de Fargy n'y parut pas. Ce ne fut qu'après qu'on eut quitté l'église, qu'elle traversa lentement le jardin pour s'y rendre. Elle y demeura long-temps, lorsqu'elle put se croire seule devant Dieu.

Mademoiselle de Nançai avait beaucoup plus de liberté que les autres pensionnaires. Ses nombreuses leçons la forçaient souvent à s'absenter des classes ; d'ailleurs, elle jouissait de mille petits priviléges que la fortune obtient toujours, et que la faiblesse de sa grand'mère avait exigé qu'on lui accordât. Heureusement, l'excellent caractère de Blanche la portait à s'en servir, plutôt pour contribuer au bonheur de ses compagnes, que pour le sien même. On la voyait donc courir dans la maison, s'arrêter dans le jardin, sans en être étonné.

Elle résolut, malgré toutes les défenses, de profiter de cette liberté, pour s'approcher de madame de Fargy. « Si elle a des peines, » se disait-elle, « je ne pourrai pas la con- » soler ; mais peut-être parviendrai-je à » la distraire. » Ce projet devint son unique pensée. La première fois qu'elle la ren-

contra dans le jardin, elle se détourna, comme pour regarder des fleurs; aussi, madame de Fargy passa sans trop la remarquer, ni croire en avoir été observée.

Dès qu'elle fut un peu loin, Blanche courut vite dire à ses compagnes : « Je l'ai vue;
» ses coiffes étaient levées ; elle est belle,
» fort pâle, a l'air d'avoir beaucoup souf-
» fert, et ses grands yeux sont bien tristes! »
— « Lui as-tu parlé ? demandèrent à la fois
» ces jeunes personnes. » — « Non assuré-
» ment. J'avoue même, qu'elle m'imposait
» au point que je n'aurais pas osé lui adres-
» ser la parole. Cependant, il m'a semblé
» qu'elle n'était ni surprise, ni fâchée que
» je me fusse trouvée sur son chemin. Oh!
» elle m'y verra encore! » En disant ces mots, les yeux de Blanche brillèrent d'une émotion de joie qui étonna ses compagnes; aussi, s'écrièrent-elles toutes ensemble :
« Mais quel intérêt prends-tu donc à cette
» inconnue? Il faut qu'elle ait jeté un sort
» sur toi, pour que tu en sois si occupée? »
— Blanche piquée repartit : « Le sort qui
» m'attache à ses pas, c'est qu'elle m'a fait
» voir pour la première fois l'expression du

» malheur ; et cela me touche, m'intéresse
» malgré moi. »

On la plaisanta sur son excessive sensibilité ; elle le permit, en riant d'elle-même comme les autres. Mais on poussa la raillerie jusqu'à se moquer de l'inconnue, et elle se fâcha. Alors, on cessa d'en parler, pour ne pas chagriner Blanche, qui n'avait jamais dit un mot, qui, peut-être, n'avait jamais eu une pensée dont personne eût pu se plaindre. Elle suivit donc le petit plan qu'elle s'était fait de parvenir à connaître cette femme si pieuse et si affligée.

Madame de Fargy continuait de se rendre à l'église, quand les prières générales étaient finies. Là, prosternée devant Dieu, on l'entendait souvent pleurer, avec des sanglots qui auraient dû briser son cœur. D'autres fois, les mains jointes, elle semblait implorer le ciel. Sûrement, elle l'invoquait pour le bonheur d'un autre ; car pour le sien, qu'avait-elle à demander ? ne paraissait-elle pas avoir renoncé au monde, et n'attendre que la fin de sa vie ?

Blanche se trouvait toujours autour d'elle, sans en être aperçue. Cachée derrière une

des portes de l'église, elle examinait tous ses mouvemens. Ses larmes l'attendrissaient; et, souvent, elle se persuadait qu'elle devait bientôt succomber à de si cruelles angoisses.

Un jour, elle la voit pâlir; ses yeux se ferment..... Blanche avance, se jette à genoux près d'elle, prend sa tête qu'elle appuie contre son cœur, essuie ce visage baigné de larmes, et la soutient dans ses bras.... Madame de Fargy, presque évanouie, ne voit rien, ne sent pas les bras caressans de Blanche, n'entend pas les douces paroles qu'elle lui adresse; mais elle existe encore pour le seul objet de son affection. « O mon fils! dit-elle d'une voix éteinte, » mon fils que j'ai tant aimé! serez-vous » heureux?»—Alors, ses mains qu'elle avait essayé de joindre pour prier, retombent; elle s'abandonne elle-même, et s'affaisse, comme si elle allait mourir. — Blanche, saisie, apprend qu'il est des douleurs dont rien ne console. « Son fils! » dit-elle avec effroi; « et quand elle souffre, il est loin d'elle!....» L'ame de Blanche est si fortement émue, qu'elle s'écrie: « O mon Dieu! je m'en» gage à la soigner; mais inspirez-moi les

» expressions qui pourraient lui rendre la » paix. »

Cependant, madame de Fargy revient à elle peu à peu ; elle aperçoit Blanche, s'étonne de la voir à genoux près d'elle, et de se trouver dans ses bras...... Cette jeune personne la devine, et s'empresse de lui dire : « Ne vous fâchez point ; je ne veux pas en» trer dans vos peines malgré vous. J'étais » aussi venue pour prier ; je vous ai vue au » moment de vous trouver mal, et je me » suis approchée pour vous secourir. »

Madame de Fargy considérait Blanche, si jeune, si belle, et d'une bonté si touchante. Elle lui paraissait un ange envoyé par la Providence. L'une et l'autre se regardaient sans se parler. Mais, tout-à-coup, madame de Fargy se troubla : « Dans mon égarement, » demanda-t-elle, « qu'ai-je dit ? » — Il était facile de juger qu'elle craignait d'avoir trahi le secret de son cœur ; aussi Blanche hésitait à lui répondre. « Parlez, » répéta madame de Fargy avec anxiété. — Alors la timide Blanche reprit : « Vous avez dit : « *O mon fils! serez-vous heureux!* » — « Est-ce tout ? » — « Oui, tout. » —

Madame de Fargy leva les yeux au ciel, et semblait lui rendre grâce..... Elle demeura un moment absorbée dans ses réflexions; puis elle ajouta : « Et qu'avez-vous pensé ? » — « J'ai senti que je pourrais peut-» être adoucir vos chagrins. » — « Il est » vrai, répondit-elle, que j'ai éprouvé de » grands chagrins. Mais ici, en présence » de Dieu, je dois à votre jeunesse de vous » assurer que je ne me les étais pas attirés. » Ils sont tombés sur moi.... je me sou-» mets. » — A ces mots elle s'inclina, comme si elle faisait le sacrifice d'elle-même.

Après être restée quelque temps en silence, ses yeux errèrent dans l'église d'un air inquiet : « Voilà l'heure de me retirer, dit-» elle; les religieuses vont venir. » — Mais, lorsqu'elle voulut se lever, elle était si faible, que Blanche prit son bras pour la soutenir, et la supplia de s'appuyer sur elle. C'est ainsi qu'elles traversèrent le jardin, pour regagner la petite maison de madame de Fargy. Lorsqu'elles furent à la porte, Blanche lui dit d'un air craintif : « Ne me permettrez-vous » pas de vous aider à monter l'escalier? » Madame de Fargy ne s'y opposa point.

En entrant avec elle dans sa chambre, Blanche remarqua qu'il n'y avait pour tout meuble qu'un prie-Dieu, et en face le portrait d'un jeune homme. Sa figure, noble et belle, avait une expression de mélancolie, qui lui causa une surprise mêlée de pitié. Le fauteuil de madame de Fargy était placé entre le prie-Dieu et ce portrait. Blanche le regardait avec une attention qui touchait madame de Fargy : « Dieu et lui, » dit-elle; voilà tout ce qui reste à mon » cœur. » — Blanche pensa qu'elle lui restait aussi; mais elle n'osa pas le lui dire : et, la voyant considérer ce portrait d'un air attendri, elle reprit avec timidité : « C'est sans » doute monsieur votre fils. » — « Oui, » répondit-elle en soupirant : elle se leva aussitôt. Blanche comprit qu'elle voulait être seule, et s'en alla.

Le lendemain, elle se rendit à la petite maison, frappa doucement à la porte, et dit : « C'est moi ! » Déjà elle est reconnue; car madame de Fargy la prie d'entrer, et paraît même bien aise de la voir. Blanche avait jugé la veille qu'elle l'avait contrariée, en demandant si ce portrait était celui de son

fils. Aussi ce jour-là elle n'y porta pas les yeux une seule fois. Cet effort lui était pénible ; car elle se persuadait qu'à force de l'examiner, elle pourrait deviner comment ce fils avait affligé une mère peut-être trop sensible. Malgré une curiosité que son intérêt pour madame de Fargy rendait bien naturelle, Blanche tint à sa résolution ; mais elle se promettait bien de le revoir dans un autre moment.

« Je sens qu'un grand fonds de bonté peut » seul vous attirer près de moi, lui dit » madame de Fargy. Cependant, il est im» possible que je ne vous ennuie pas bientôt. » Mon âge, des souvenirs douloureux, doi» vent rendre ma société trop sérieuse pour » votre jeunesse. » — « Je venais savoir de » vos nouvelles, » répondit Blanche; puis elle ajouta, d'un air caressant : « Quant à » l'ennui que vous craignez pour moi, comme » vous ne m'avez pas appelée, souffrez que » je m'y expose, jusqu'à ce que je l'éprouve. » Vous verrez si je vous oublie, ou vous né» glige. »

Madame de Fargy ne put s'empêcher de sourire, en remarquant avec quelle adresse

cette jeune personne cherchait à se rapprocher d'elle. Quoiqu'elle eût formé la résolution de fuir tout le monde, mademoiselle de Nançai était si séduisante qu'elle ne se sentait pas la force de lui résister. Elle lui indiqua donc une chaise qui se trouvait près d'elle. Blanche s'y assit avec une joie qui n'échappa point à madame de Fargy. Elle en fut touchée; mais ne sachant trop de quoi entretenir cette jeune personne, elle lui demanda s'il y avait long-temps qu'elle était dans cette maison? « Près de dix ans, et j'en » ai seize, » répondit Blanche. — « Vous » plaisez-vous ici? » — « Oui; mais il me » semble que je me plairais partout. » Ce cœur si tendre, avec cette figure si douce, et qui avait encore la sérénité de l'enfance, étonnait madame de Fargy; elle lui dit: « On » ne vous a donc jamais appris que bien peu » de gens étaient heureux? » — « J'ignorais » même qu'il y eût des peines vives et du» rables avant.... » et Blanche embarrassée s'arrêta. — Madame de Fargy acheva sa phrase: « Avant de m'avoir vue, n'est-ce pas! » — Mademoiselle de Nançai baissa les yeux et rougit. — « Vous l'avez bien deviné, re-

» prit madame de Fargy ; j'ai beaucoup
» souffert.... Je ne souhaiterais pas à mon
» plus grand ennemi de souffrir comme j'ai
» souffert.... Mais j'espère que la Providence
» daignera bientôt me retirer d'un monde où
» je ne suis plus nécessaire à personne. » —
En prononçant *à personne*, un regard sur le portrait, et un profond soupir, apprirent à Blanche qu'elle pensait à ce fils, sans se permettre de le nommer. Ses yeux étaient remplis de larmes qu'elle cachait avec son mouchoir. Aussitôt Blanche quitta sa place, et vint s'asseoir sur un petit tabouret qui était devant madame de Fargy ; elle prit sa main dans les siennes : « Ne pleurez point,» lui dit-elle, en pleurant elle-même. « Je ne sais pas
» ce qui cause vos peines ; je ne vous le de-
» manderai jamais.... cependant, je vous
» en supplie, consentez à me laisser venir
» ici quelquefois ;.... soyez sûre que vous
» finirez par vous accoutumer à moi, et
» peut-être par m'aimer ;.... qui sait ?.... »
— Cette confiance naïve toucha madame de Fargy ; elle laissa tomber ce mouchoir avec lequel elle avait voulu cacher son émotion ; et voyant le visage de Blanche couvert de

larmes, elle la serra dans ses bras, et lui dit: « Ah! pauvre petite, que je vous plains! » — Blanche ne comprenait pas pourquoi elle la plaignait; elle était loin de croire qu'une sensibilité trop vive fût presque toujours l'annonce de grands chagrins.

Depuis cet instant, elle allait, sortait, revenait dans la petite maison, suivant sa fantaisie. La supérieure voyait cette intimité avec plaisir. Elle pensait que la gaieté d'une jeune personne pourrait distraire madame de Fargy, et qu'en même temps, mademoiselle de Nançai en recevrait des idées plus justes de la société où elle devait vivre. D'ailleurs, elle avait tant d'égards pour madame de Fargy, parlait d'elle avec une si grande estime, que le reste du couvent enviait Blanche, sans oser blâmer son assiduité chez cette nouvelle amie.

Cependant, quoiqu'attendue, son arrivée causait toujours un peu d'étonnement à madame de Fargy. Aussi, lorsque Blanche la trouvait plus silencieuse, elle ne restait qu'une minute, et ne s'asseyait même pas. Quand elle lui semblait disposée à causer, elle s'arrêtait plus long-temps Peu à

peu, madame de Fargy s'accoutuma à la voir. Elle en vint même jusqu'à remplir les vœux de la supérieure, et elle désira d'être utile à cette jeune personne. Les religieuses croyaient avoir tout fait, en la tenant dans une complète ignorance du monde et de ses dangers ; madame de Fargy chercha à l'en garantir. Avec quelle délicatesse elle essayait d'éclairer cette ame innocente et pure ! Son expérience l'avertissait de ce qu'elle devait lui dire, de ce qu'il fallait lui cacher. C'était une mère tendre qui craignait d'approcher une lumière trop vive des yeux de son enfant.

Ces conversations qu'un esprit supérieur, un grand usage du monde, et un ton parfait rendaient toujours agréables, enchantaient mademoiselle de Nançai. Mais il était rare que madame de Fargy pût s'y livrer avec suite. Deux circonstances, qui donnaient beaucoup à penser à Blanche, venaient replonger son amie dans cette profonde affliction qu'elle s'était flattée de pouvoir adoucir.

D'abord, madame de Fargy recevait chaque matin une lettre qui arrivait toujours à la même heure. Elle était pliée de même;

c'était la même écriture; et cependant, elle causait à madame de Fargy des impressions bien différentes. Quelquefois, elle paraissait plus gaie après l'avoir lue; souvent elle demeurait anéantie : mais elle serrait sa lettre, et n'en parlait jamais.

L'autre circonstance qui étonnait Blanche encore davantage, c'est que madame de Fargy sortait régulièrement du couvent le même jour de chaque semaine. Elle partait le matin de bonne heure, ne revenait que le soir assez tard; et l'on pouvait apercevoir qu'elle n'avait point passé ce temps sans répandre des larmes. Le lendemain, et même le jour suivant, elle était plus accablée que de coutume...... Blanche s'en affligeait; mais comment consoler une personne qui ne se permettait aucune plainte? Blanche la regardait tristement, soupirait avec elle, et restait dans le silence, jusqu'à ce qu'elle eût attiré ses regards. Alors, elle venait s'asseoir sur le petit tabouret devant son amie : là, elle la considérait avec une tendre attention, et ses yeux lui disaient : « Si » vous le vouliez, mon cœur partagerait » toutes les peines du vôtre. »

Madame de Fargy pénétrait les sentimens de Blanche. Touchée de tant d'affection, elle s'efforçait de reprendre un peu d'empire sur elle-même. Quand elle y était parvenue, elle lui disait : « Occupons-nous, » mon enfant ; le travail est l'ami du mal- » heur. » — Alors elle engageait Blanche à dessiner, ou à lui faire une lecture qu'elle écoutait d'abord ; mais, bientôt, son air rêveur prouvait que ses pensées se portaient vers des objets douloureux et éloignés.

Cependant, par degrés, elle devenait plus calme ; les conversations qui plaisaient tant à Blanche recommençaient, jusqu'à l'instant fatal de cette visite au-dehors, que madame de Fargy semblait regarder comme un devoir sacré, et que Blanche redoutait comme un malheur toujours nouveau. Lorsque ce moment était arrivé, la pauvre enfant se levait plus inquiète qu'à l'ordinaire, allait chez son amie, pour la voir avant son départ, et la conduire jusqu'à la porte de clôture.

Un jour qu'elle l'accompagnait ainsi, elle lui dit : « Ah! que je voudrais bien vous re- » tenir! » — « Me retenir est impossible, » reprit en soupirant madame de Fargy; « mais

» croyez que vous avez su m'inspirer un vé-
» ritable intérêt, lorsque je voulais me déta-
» cher de tout ce qui existe sur la terre ! Je
» reviens même ici avec empressement,
» parce que je dois vous y trouver. » —
Blanche, qui lui donnait le bras pour traverser le jardin, serra la main de madame de Fargy, et bien contente lui dit : « Vous
» m'aimez donc un peu ? » — « Plus que je
» ne le voudrais ; car le temps approche où
» il faudra nous séparer. » — « Quoi ! s'é-
» cria Blanche, allez-vous donc nous quit-
» ter ? » — « Non ; mais vous touchez à
» l'âge où, sans doute, votre famille vous rap-
» pellera près d'elle. Alors, l'attachement que
» vous m'avez montré, ces consolations que
» vous donniez à mes peines, me manque-
» ront ; et la solitude me sera plus difficile,
» que si j'avais suivi la résolution de ne voir
» personne. »

Blanche, émue, pensa qu'en effet sa grand'mère la reprendrait probablement bientôt ; et elle sentit combien, après son départ, sa pauvre amie serait isolée dans ce couvent. « Je reviendrai vous voir presque tous
» les jours, lui dit-elle. Me croyez-vous ca-

» pable d'oublier avec quelle bonté vous
» avez éclairé mon esprit, et formé ma rai-
» son? » — « Ah! » continua-t-elle toute at-
tendrie, « je vous aimerai toujours comme
» ma mère. » A ce mot, le visage de madame
de Fargy, où régnait un tendre intérêt, se
décomposa; une sorte de terreur parut dans
ses yeux. « Votre mère! dit-elle. Oh! de
» quelle expression vous êtes-vous servie!
» Une mère! Ce nom a fait tressaillir mon
» cœur. » — Elle avait quitté le bras de
Blanche, comme si elle eût voulu la fuir;
mais elle était si tremblante qu'elle fut obli-
gée de s'appuyer contre un arbre, sans pou-
voir avancer. Ses yeux étaient baissés; elle
ne respirait plus; Blanche, saisie d'effroi,
restait devant elle sans oser faire un mouve-
ment. « Que je suis malheureuse, s'écria-
» t-elle! Ne connaissant pas vos chagrins, je
» vous blesse sans le savoir; mais je ne vous
» parlerai plus de ce fils qui doit les avoir
» causés. » — « Non, non, reprit madame de
» Fargy; gardez-vous de le croire! mon
» fils mérite toute votre estime; il a toute la
» mienne. Jamais il n'y eut un caractère
» plus noble; et je donnerais ma vie pour

» lui. » — Cet éloge de son fils l'avait ranimée, et lui donna la force de s'éloigner.

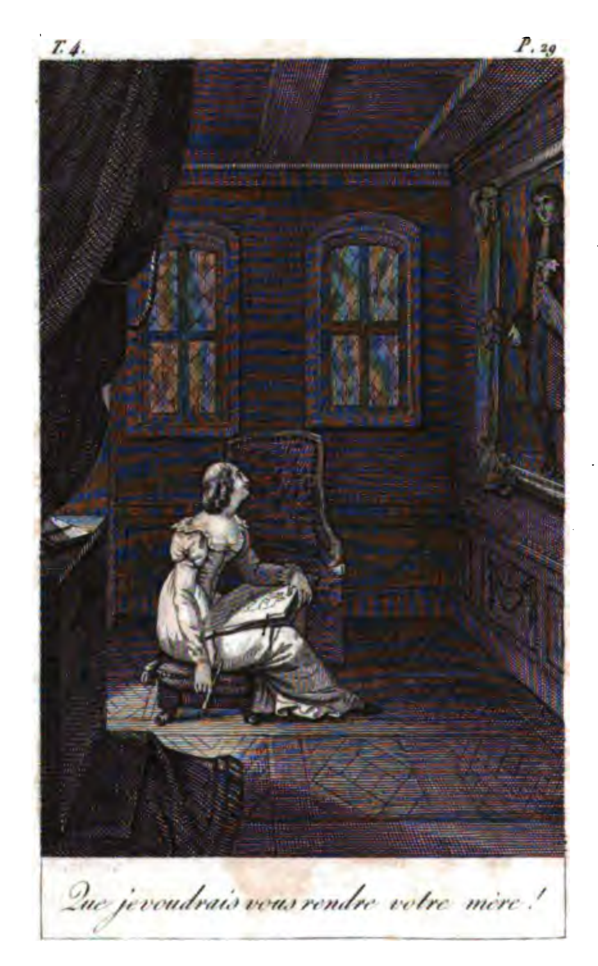
Blanche, interdite, demeurait à la place où elle l'avait laissée. Madame de Fargy allait sortir du couvent, lorsqu'elle s'aperçut que cette jeune personne ne l'avait point suivie. Elle revint la trouver, et la serra dans ses bras, en lui disant : « Un seul mot » a réveillé toutes mes douleurs....... Ah ! » ne vous le reprochez pas ! comment devi- » ner les malheurs qui m'ont accablée !... » Mon enfant, aimez-moi...... J'ai besoin » de votre affection ; mais ne m'appelez plus » votre mère..... Ce nom bien cher me fait » mal..... Cependant, si cela peut vous sa- » tisfaire, je vous nommerai ma fille ; car je » n'ai jamais eu de fille..... » — Et, sans attendre de réponse, elle s'en alla.

Blanche, frappée d'une sorte de stupeur, ne savait où se réfugier pour se livrer à ses pensées. Elle craignait le bruit de la classe, la gaieté de ses compagnes, la froide indifférence des religieuses. Elle s'achemina vers la petite maison, entra dans la chambre de madame de Fargy, et s'assit dans ce fauteuil où elle l'avait vue si souvent. Ses yeux se

portaient vers le prie-Dieu, et elle demandait au ciel d'accorder à son amie la paix de l'ame, que, pour la première fois, elle croyait être le plus grand bien de la vie...... Elle regardait le portrait de ce fils tellement redouté, que tout ce qui le rappelait causait à sa mère une sorte d'effroi; pourtant, se disait Blanche, il est si tendrement aimé! et elle revenait sur les dernières paroles de madame de Fargy : « Jamais il n'y eut un caractère plus noble.... Je donnerais ma vie pour lui..... »

Les traits de monsieur de Fargy étaient d'une beauté parfaite; et leur expression mélancolique n'était cependant pas sans douceur. Blanche y cherchait avec anxiété le secret de cette mère si malheureuse. Elle considérait ce portrait avec tant d'attention, qu'insensiblement elle crut le voir s'animer; il paraissait l'entendre, lui parler. Un trouble inexprimable faisait palpiter le cœur de Blanche. Bientôt, elle ne pensa plus, ni au prie-Dieu, ni à la cellule; le souvenir même de madame de Fargy était affaibli; son ame tout entière attachée à ce tableau l'interrogeait, comme s'il pouvait lui répondre......





Que je voudrais vous rendre votre mère !

Par un sentiment plus prompt que la raison elle lui dit : « Votre mère souffre. » Le son de sa voix la rendit à elle-même ; elle ne comprenait pas comment elle avait pu se laisser ainsi égarer. Cependant elle regarda encore ce jeune homme : il avait l'air bien triste ; et, en soupirant, elle dit tout bas : « Que je voudrais vous rendre votre mère ! »

Elle s'oubliait depuis long-temps, lorsqu'elle entendit plusieurs personnes l'appeler dans le jardin. Elle descendit bien vite, pour aller au-devant d'elles. Quand elle parut, toutes lui dirent que sa grand'mère l'attendait au parloir. « Où étiez-vous donc ? s'écria la maîtresse des pensionnaires ; « car » madame de Fargy est sortie. » — Mais remarquant alors que Blanche avait pleuré, elle ajouta avec une emphase ironique : « Certes, j'aurais bien dû prévoir que, dans » l'absence, les gens sensibles aiment à s'a» breuver de larmes... » Puis, reprenant un air sévère, elle s'adressa aux jeunes compagnes de Blanche qui étaient venues la chercher, et leur dit : « Souvenez-vous, mesde» moiselles, qu'on s'attire souvent de grands » malheurs, en s'abandonnant à des senti-

» mens trop exaltés ; sans compter qu'ils » rendent parfois très-ridicule. » — Aussitôt, elle fit rentrer ces jeunes personnes dans la classe, et les suivit.

Blanche ne pouvait concevoir ce qui lui avait attiré une réprimande si dure ; elle à qui on n'avait jamais rien dit qui pût l'affliger, à qui même l'on n'avait parlé que d'un ton doux et caressant ! en quoi était-elle coupable ? — Elle ne s'avouait pas que l'amitié exclusive qu'elle portait à madame de Fargy lui avait fait négliger ses compagnes, oublier les religieuses ; qu'involontairement, elle avait ainsi blessé l'affection des unes, et l'amour-propre des autres. Celles-là ne reconnaissaient pas non plus, que la conversation éclairée de madame de Fargy convenait mieux à l'âge de Blanche, que les devoirs minutieux d'une classe, ou les intérêts frivoles de l'enfance.

Mademoiselle de Nançai, déjà bouleversée par l'affliction qu'elle avait causée à son amie, ne put supporter encore le ressentiment que lui montrait une religieuse, jusque-là si pleine de bonté pour elle. Étonnée par tant de peines imprévues, elle se rendit près de

sa grand'mère, sans éprouver cet empressement vif qui la faisait toujours accourir, lorsqu'elle la demandait.

Elle entra dans le parloir lentement et avec un air sérieux. Madame de Nançai en fut d'autant plus frappée qu'elle s'attendait à des transports de joie, en la revoyant après une séparation si longue. Elle revenait de Montpellier où elle avait achevé de retrouver sa santé: mais elle se souvenait d'avoir été fort malade; et elle croyait que Blanche serait enchantée de la voir rétablie. Les années, la fatigue du voyage, lui causaient aussi une faiblesse qui influait sur son humeur; et l'air abattu de Blanche lui parut de l'indifférence. « Est-ce ainsi, lui dit-elle, qu'on » reçoit sa vieille grand'mère, après une ab» sence qui aurait pu être éternelle? » —Son caractère susceptible la portait à rappeler le danger où elle avait été, pour aggraver le tort de sa petite-fille.

Blanche, affligée d'un reproche qu'elle était loin de mériter, sentait cependant que les apparences le justifiaient, et ne put retenir ses larmes. « Ah, s'écria-t» elle, je vous offense, vous que j'aime si

» tendrement ! Il est donc certain que la fa-
» talité de ce jour s'étend aussi sur moi ! »
—Madame de Nançai, confondue d'entendre sa petite-fille parler d'une fatalité attachée à un jour particulier, lui demanda sèchement qui avait pu lui donner une idée si singulière ? — Blanche, encore plus déconcertée, ne savait que pleurer.

Madame de Nançai, toujours plus surprise, ne comprenait pas une scène si extraordinaire : « Mais qu'avez-vous ? lui di-
» sait-elle. » — « Rien, » répondit Blanche ; et elle put à peine articuler ce seul mot. —
« Comment rien ! et que signifient ces pleurs,
» cette désolation ? » — « Rien, répéta Blan-
» che, en s'efforçant de se remettre. — Si j'ai
» perdu votre confiance, faites-moi venir
» la maîtresse des pensionnaires ; que j'ap-
» prenne d'elle qui vous a rempli la tête de
» chimères dangereuses. » — « Oh ! non
» maman, s'écria-t-elle avec effroi, ne l'ap-
» pelez point ; n'appelez personne, je vous
» diraitout. » — Madame de Nançai consternée, reprit : « Vous me direz tout ! votre
» cœur a donc des secrets ? » Elle examinait sa petite-fille, avec une attention qui n'était

guère propre à encourager la sincérité de Blanche; d'ailleurs la pauvre enfant n'avait rien à avouer.

Elle était retombée dans le silence, et sa grand'mère hors d'elle-même lui dit: « Parlerez-vous enfin; ou faut-il que je m'en aille » avec une si grande inquiétude? » — « Hé » bien! répondit-elle, madame de Fargy » est venue s'établir dans cette maison. » — « Madame de Fargy! repartit sa grand'mère; » c'est une femme très-respectable, et généralement estimée. » — Blanche, ravie d'entendre louer l'amie qui lui était si chère, sourit au milieu de ses larmes. C'était un rayon de soleil à travers un nuage. Elle baisa la main de sa grand'mère, avec une tendresse qui étonna encore madame de Nançai. « Mon enfant, lui dit-elle, ce mouvement » qui vous porte vers moi, n'aurait-il pas » dû être le premier en me revoyant? » — « Vous avez bien raison; mais, maman, je » ne sais ce que j'avais, quand je suis entrée » dans ce parloir. » Elle tenait la main de sa grand'mère dans les siennes, la pressait contre son cœur, et lui disait: « Avez-vous » pu douter de mon extrême affection? »

Madame de Nançai se sentait adoucir par ces marques d'attachement. Cependant, frappée du trouble qu'elle lui avait vu, et qu'elle ne pouvait oublier, elle lui dit en répétant ses paroles : « Hé bien ! madame » de Fargy est venue s'établir dans cette » maison. En quoi son séjour ici peut-il » vous affliger ? » — « Bien loin de m'affli- » ger, maman, il m'occupe, m'intéresse ; » mais tout cela est une grande histoire que » je ne puis vous expliquer, car je ne la » sais pas moi-même. »

La main de madame de Nançai était toujours dans celles de sa petite-fille ; une vague inquiétude lui laissait bien un peu de tristesse ; mais son ancienne bonté avait reparu dans tous ses traits, et Blanche ne pleurait plus. Si sa grand'mère avait pu sourire, elle eût bientôt retrouvé sa gaieté. Les chagrins d'une jeune personne sont comme ces orages du printemps qui passent si vite qu'à peine ils obscurcissent un beau jour.

Madame de Nançai regrettait de ramener sa petite-fille à des impressions auxquelles Blanche paraissait ne plus songer ; pourtant, il lui importait trop de connaître jusqu'à ses

moindres sentimens, pour ne pas l'interroger encore. « Vous m'avez dit que madame de » Fargy était venue s'établir ici...... Conti- » nuez. » — Alors Blanche lui raconta combien la vue du malheur, qui s'offrait à elle pour la première fois, l'avait émue..., comme elle avait joui de la satisfaction de se croire utile, nécessaire, à une personne qui fuyait le reste du monde, et n'admettait qu'elle dans sa solitude...De là, elle passa à ces entretiens que l'esprit de madame de Fargy savait rendre si agréables et si instructifs...... Dès qu'elle eut commencé à parler de son amie, elle ne s'arrêta plus; et c'était avec ce feu, cette exaltation de la jeunesse qui craint de ne jamais louer assez ceux qui lui sont chers.

Madame de Nançai éprouvait une véritable jalousie, en voyant avec quel abandon sa petite-fille s'était dévouée à cette nouvelle amie. Elle lui reprocha de ne songer qu'à madame de Fargy, et de ne plus penser à elle. — Blanche, un peu confuse, reconnut que sa grand'mère avait le droit de se plaindre, et lui dit pour s'excuser : « C'est » que je la vois tous les jours. »

Ce mot, qui avait l'air d'une comparaison fâcheuse, affligea madame de Nançai. Cependant, elle fut assez juste pour sentir que sa petite-fille était encore incapable d'apprécier les motifs qui l'avaient portée à la faire élever dans le cloître. Elle soupirait, il est vrai, en se rappelant combien elle l'avait aimée dès ses premières années; avec quelle sollicitude elle s'était constamment occupée d'amuser son enfance, de rendre sa jeunesse heureuse, et de lui préparer un brillant avenir!..... Mais elle réfléchissait aussi, qu'à seize ans, les soins reçus dans l'enfance sont déjà oubliés, que les calculs de fortune n'intéressent guère, et que l'avenir paraît bien loin....... Pourtant, comme le sentiment que madame de Fargy avait inspiré à sa petite-fille lui paraissait une véritable usurpation de ses droits, elle résolut d'emmener Blanche dans sa terre, pendant les deux mois qu'elle allait y passer, avant de revenir à Paris pour l'hiver. Toute fâchée qu'elle était, elle songeait avec plaisir que l'air de la campagne ferait du bien à cette jeune personne; et elle se proposait de la remettre ensuite au couvent jusqu'à son mariage;

surtout, elle se disait : Elle me verra aussi tous les jours.

Comme madame de Nançai se livrait à ces réflexions, Blanche l'examinait attentivement, et lui trouvait un air sérieux qu'elle ne lui avait jamais vu. « Maman, » s'écria-t-elle, « je vous aime de tout mon cœur ; » vous en êtes bien sûre. » — « Je le sou» haite, » répondit-elle, en se levant ; « mais j'en jugerai bientôt. » — Et elle sortit sans rien ajouter.

Blanche quitta le parloir où elle l'avait laissée. Dans sa surprise, elle se demandait comment sa grand'-mère prétendait juger bientôt de son attachement ? Quoique bien décidée à se soumettre à toutes ses volontés, la pauvre Blanche sentait pourtant cette anxiété que cause toujours l'incertitude.

Elle s'en alla dans le jardin, attendre le retour de son amie ; car la peur de revoir la sévère maîtresse des pensionnaires l'empêchait de rentrer dans la classe. Elle se promenait fort rêveuse, lorsqu'elle vit paraître madame de Fargy qui l'embrassa en disant : « J'ai tout quitté, pour revenir plus tôt près

» de vous, mon enfant; je craignais de vous » avoir affligée, et je me le suis vivement » reproché. » — « Ah! répondit Blanche; » depuis votre départ, j'ai été bien plus triste » que vous ne l'imaginez; ma grand'mère » est venue... » — Et elle s'arrêta.

Madame de Fargy l'écoutait, la regardait avec des yeux qui cherchaient à lire dans sa pensée....... Blanche, douce, mais silencieuse, ne pouvait se pardonner d'avoir offensé bien involontairement sa bonne grand'mère. Elle se rappelait qu'elle avait toujours été le constant objet de sa sollicitude et de son affection, et elle se disait : Ne serait-ce pas à moi aujourd'hui à lui rendre tous les soins que j'ai reçus d'elle!

Madame de Fargy lui demandait en vain quel chagrin l'oppressait? Voyant qu'il lui était impossible de tirer aucune explication de Blanche, elle jugea qu'il fallait commencer par la distraire, et, pour y parvenir, lui parla d'elle-même. « Il faut que vous me » soyez bien chère, mon enfant, lui dit-elle, » pour que j'aie abandonné des devoirs sa» crés, afin de me trouver plus tôt avec vous. » Blanche, attendrie par tant de bonté, chercha à

lui exprimer combien elle en était touchée. — « Oui, reprit madame de Fargy; vous » m'avez fait passer des momens bien doux, » dans cette solitude où je voulais vivre. » — A mesure qu'elle parlait, Blanche reprenait sa sérénité. Madame de Fargy voyait avec plaisir que, toute occupée d'elle, des impressions plus calmes succédaient à sa tristesse. Ce n'était pas encore assez, pour que Blanche revînt tout-à-fait à son état ordinaire; aussi elle continua : « Je vous porte » une affection de mère, et je vous dois la » reconnaissance d'une amie. » Blanche, à ces dernières paroles, fut pénétrée d'un sentiment de bonheur qui la dédommageait de toutes les peines de la journée.

Lorsque madame de Fargy la vit plus tranquille, elle l'amena insensiblement à lui raconter tout ce que madame de Nançai lui avait dit pendant cette visite. A force de questions, de réponses, elle découvrit cette jalousie trop commune, mais si naturelle dans une mère. Elle fut surtout frappée de l'extrême inquiétude de Blanche sur les preuves d'attachement que sa grand'-mère attendait d'elle. Le trouble de sa jeune

amie passa dans son cœur, et elle lui dit : « J'a-
» vais résolu de ne plus sortir de cette maison
» qu'un seul jour de chaque semaine, et
» pour un seul objet. Mais, ma fille, » car,
en ce moment, elle avait besoin de la nommer sa fille, « mais pour vous, je consens à
» reparaître encore une fois dans le monde....
» Demain, j'irai voir madame de Nançai. » —
« Vous la connaissez donc ? reprit Blanche
» toute contente. » — « Oui, comme, dans
» la société, les gens de même rang se connaissent. Cependant, son grand âge, le
» chagrin que lui avait causé la mort de ses
» enfans, l'ayant rendue fort sédentaire,
» je l'ai à peine vue. Il est vrai qu'alors
» j'étais obligée d'avoir une maison ouverte ;
» je sortais peu ; et tous les oisifs de la cour
» et de la ville remplissaient mon salon ;
» j'étais accablée d'éternelles visites qui ne
» m'ont laissé aucun souvenir agréable. Monsieur de Fargy le voulait..... » — Blanche,
qui ne l'avait pas encore entendue parler de
lui, s'écria : « Votre mari ? » — « Oui, il
» exigeait.... » — Blanche l'interrompit vivement, pour lui demander s'il y avait longtemps qu'elle l'avait perdu ? — Madame de

Fargy, qui ne voulait pas répondre à cette question, baissa les yeux et reprit : « J'irai » demain voir madame de Nançai ; » puis s'efforçant de sourire, elle ajouta : « Je lui ren- » drai sur vous tous les éloges dont vous » l'avez étourdie, lorsque vous lui avez parlé » de moi ; mais je crois que ceux-là lui » plairont davantage. » — Blanche ne put s'empêcher de rire à cette dernière phrase ; et madame de Fargy employa tout son esprit pour amuser sa jeune amie.

Le jour suivant, Blanche la conduisit jusqu'à la porte de clôture, et lui recommanda seulement d'assurer sa grand'mère de sa tendresse. « Est-ce tout ce que vous avez à lui » dire? » reprit madame de Fargy.—Blanche rêva un instant, et répondit : « C'est assez » pour elle et pour moi. » — Son cœur ne la trompait pas; mais cette parfaite certitude d'être tendrement aimée toucha madame de Fargy. Dès qu'elle fut partie, Blanche courut se renfermer dans sa petite maison. Elle travaillait en secret à un dessin qu'elle voulait lui donner pour le jour de sa fête ; et elle se persuadait que la surprise ajouterait beaucoup au mérite de cette légère attention. Son

ouvrage l'occupa tout le temps que son amie fut absente.

Lorsque madame de Fargy revint, elle lui dit : « J'ai vu madame de Nançai ; il ne m'a » pas été difficile de la convaincre qu'elle est, » comme elle doit l'être, le premier objet » de votre attachement. Elle viendra ici » bientôt ; car elle a insisté pour voir ma cel- » lule. Ah ! si je vous aimais moins, que je » vous saurais mauvais gré de la démarche » que j'ai faite aujourd'hui ! sans elle, ma re- » traite n'aurait pas été troublée. Mais, en » voulant adoucir votre grand'mère, il m'a » fallu céder à sa fantaisie. Je vous aime, » mon enfant, et vous apprendrez, peut-être » pour votre malheur, que toute affection » inspire et exige de grands sacrifices. »

Madame de Fargy leva les yeux au ciel ; elle semblait se rappeler d'en avoir fait qui lui avaient coûté bien cher. Quand ces pensées s'emparaient de son esprit, elle n'était plus maîtresse d'elle-même, et ne pouvait supporter la vue de personne ; elle dit donc à Blanche : « Vous savez qu'aujourd'hui » j'ai laissé passer l'heure consacrée à ma » prière ; je veux entrer dans l'église, avant

» de retourner chez moi. » — « Je vous ac-
» compagnerai, » répondit-elle. — « Non,
» ma fille ; j'ai besoin d'être seuleen présence
» de Dieu. » — Blanche n'osa pas insister; mais elle la suivit de loin, se dérobant à ses regards. Madame de Fargy était à genoux.... Blanche s'y mit aussi.... Elle priait avec ferveur.... Blanche priait de même ; mais c'était pour que son amie retrouvât le bonheur, ou du moins la tranquillité. Lorsqu'elle la vit prête à sortir de l'église, elle s'enfuit, et n'en fut pas aperçue.

Blanche connaissait si bien madame de Fargy, qu'elle devinait toutes ses impressions. Elle savait que, lorsque de funestes souvenirs venaient l'accabler, il fallait éviter de s'occuper d'elle, jusqu'à ce qu'elle eût repris un peu de courage. Ne sachant que devenir, elle entra dans la classe, et voulut se mêler aux jeux de ses anciennes compagnes. Mais qu'ils lui parurent dénués d'intérêt ! Tout ce qui ne lui causait pas d'émotion lui semblait insipide; d'ailleurs les pensionnaires furent froides et sèches avec elle.

Ces jeunes personnes, déjà mécontentes de se voir négligées par leur ancienne

compagne, la reçurent fort mal, lorsque, dans son désœuvrement, elle voulut partager leurs plaisirs. Les unes la remerciaient avec dérision de sa complaisance; d'autres, affectant une fausse modestie, reconnaissaient qu'elles n'étaient pas dignes de causer avec quelqu'un admis à des entretiens si relevés. Une seule pensionnaire, qui s'ennuyait fort du couvent, eut pitié d'elle, et lui apprit qu'elle avait blessé tous ces cœurs qui naguère semblaient tous lui appartenir. Blanche reconnut qu'un mot, un hasard, peut faire naître un sentiment de préférence; mais qu'il faut des soins attentifs et suivis pour conserver l'amitié. Cette utile leçon ne fut pas perdue. Blanche commençait à être élevée par l'expérience : elle seule instruit, quelquefois avec sévérité; mais enfin elle laisse des souvenirs qui se retrouvent tôt ou tard.

Le jour que madame de Nançai avait choisi pour entrer dans le couvent, madame de Fargy et Blanche allèrent la recevoir à la porte de clôture, et lui offrir leur bras pour traverser le jardin.

Quand elles furent arrivées dans la maison

du bois, madame de Fargy la força de prendre son fauteuil, et se plaça sur la seule chaise qu'il y avait chez elle. Blanche se mit sur le petit tabouret, aux pieds de sa grand'mère, et s'écria avec cette gaieté vive de la jeunesse : « Que je suis bien ici ! en vous voyant » ensemble, je ne désire plus rien. » — Madame de Nançai, étonnée à l'aspect de cette humble cellule, dit, sans trop y réfléchir, « Ah ! Madame, quelle différence ! » — Madame de Fargy l'interrompit, pour l'assurer que Blanche avait su répandre bien du charme dans sa solitude.

Madame de Nançai considérait le prie-Dieu, et surtout le portrait : ses yeux s'y arrêtèrent long-temps ; elle demanda si c'était son fils. — Madame de Fargy répondit par un simple signe de tête. — Elle demanda encore où il était. — Madame de Fargy, troublée, répondit qu'il voyageait ; et, voulant éviter de nouvelles et embarrassantes questions, dit à Blanche de faire voir à madame de Nançai ses ouvrages, ses dessins. — « Vous avez des secrets pour moi, » reprit cette jeune personne ; « j'en ai aussi pour » vous ; et je ne montrerai mes dessins à ma

» grand'mère que lorsque je serai tête-à-tête » avec elle. » — Madame de Fargy ne put s'empêcher de sourire; car elle crut que la résistance de Blanche était une manière de lui reprocher le mystère de sa conduite. Elle se leva pour aller prendre le carton où les dessins étaient renfermés; aussitôt Blanche la devança, s'en saisit, et l'assura en riant que, positivement, elle ne les verrait point. « D'ailleurs, ajouta-t-elle, je vous en destine un » qui n'est pas encore terminé; je veux vous » le donner pour votre fête : c'est demain; » ainsi vous avez peu à attendre. »

Madame de Nançai s'amusait de cet innocent débat; cependant, par un instinct qui avertit trop bien les ames susceptibles, elle désirait voir le dessin que Blanche destinait à madame de Fargy. Elle se rappelait que, dans les grandes occasions, sa petite-fille lui avait fait de pareils présens; mais elle lui avait toujours donné de belles têtes d'étude, qui prouvaient seulement ses progrès. Madame de Nançai voulait juger si, pour son amie, Blanche n'aurait pas d'intentions plus tendres. Elle insista donc aussi pour qu'elle leur fît voir son ouvrage. — Blanche retenait

toujours le carton, et l'on pouvait juger de la répugnance qu'elle avait à obéir. — « Mais, » lui dit sa grand'mère, n'est-ce pas aujourd'hui un jour de fête ? Vous étiez si contente tout-à-l'heure ! » — A ce souvenir, Blanche ne résista plus; elle montra à madame de Nançai ce dessin, qui représentait la cellule où elle se trouvait, madame de Fargy dans son fauteuil, et son fils assis sur le petit tabouret où Blanche se plaçait habituellement; il tenait la main de sa mère, et semblait lui demander grâce....... Dès que madame de Fargy eut jeté un regard sur ce dessin, elle fut saisie d'une douleur aiguë, et s'écria : « Ah! que, sans le vouloir, cette » jeune personne me fait de mal! »—Elle se détourna, comme si elle ne pouvait plus voir ni le dessin, ni Blanche, ni quoi que ce fût. — « Eh bien! dit cette jeune personne, je » l'ai souvent pensé, lorsque je venais ici » copier ce portrait, pendant que vous » étiez à l'église. Je travaillais tantôt avec » plaisir, tantôt avec crainte, en me de- » mandant : Ferai-je du bien, ferai-je du mal » à ma pauvre amie? » — L'émotion de madame de Fargy avait été si vive, qu'elle

craignit que madame de Nançai n'en fût trop frappée ; elle s'empressa de lui dire : — « L'absence de mon fils m'inquiète et m'af-» flige; et ce dessin qui le représente près de » moi, dans ma cellule, a renouvelé toute » ma peine. »

Elle achevait ces mots, quand la supérieure se fit annoncer. Dans les couvens, la supérieure est une espèce de souveraine; ce n'est pas une visite qu'on puisse refuser. Madame de Fargy s'efforça de se remettre.... Blanche courut dans une chambre voisine, chercher une seconde chaise ; et madame de Nançai soutint seule la conversation, en remerciant la supérieure des soins qu'elle avait donnés à sa petite-fille.

L'éloge de Blanche, celui de l'éducation qu'on reçoit dans la retraite, fournirent à l'entretien, jusqu'à l'heure où les portes du couvent devaient se fermer. Alors madame de Nançai, obligée de s'en aller, dit à madame de Fargy qu'elle s'empresserait de venir la revoir. — Elle y acquiesça par un signe de tête, car elle ne pouvait encore prononcer une parole; et la reconduisant jusqu'à la porte de sa chambre, elle s'arrêta. Blanche

lui dit tout bas : « Vous êtes venue avec moi
» au-devant de ma grand'mère ; ne l'accom-
» pagnerez-vous pas de même jusqu'à la
» clôture ? » — Elle y consentit, ou plutôt la suivit sans y consentir ; car elle ne savait lui rien refuser.

Dès que madame de Nançai fut partie, Blanche voulut expliquer comment elle avait eu l'idée de composer ce dessin...... Madame de Fargy se hâta de l'interrompre, en lui disant : « Il est des impressions sur lesquelles
» il ne faut jamais ni revenir, ni s'arrêter ;
» mais soyez sûre que mon cœur apprécie
» la bonté du vôtre. Gardez-moi votre ou-
» vrage pour un temps plus heureux, s'il
» est encore pour moi des jours heureux ! »
—Quand elles furent près de la maison, Blanche quitta le bras de son amie, courut dans la cellule, cacha son carton ; et madame de Fargy ne retrouva rien qui pût lui rappeler un moment pénible.

Madame de Nançai, en retournant chez elle, pensait tristement à ce dessin que le cœur de Blanche lui avait inspiré. Quand elle travaillait pour moi, observait-elle, c'était une tâche ; pour son amie, c'était un plai-

sir ! Elle rentra dans son appartement ; et tous les ouvrages que lui avait donnés Blanche s'offrirent à la fois à sa vue. Elle avait eu la faiblesse de faire encadrer ces mauvais essais d'un enfant, et les avait placés par années autour de son cabinet. Que de fois elle s'était plu à les considérer, à croire que sa petite-fille s'occupait d'elle ! combien elle lui en savait gré ! Aujourd'hui, quelle triste comparaison entre ces grandes têtes d'étude, copiées machinalement d'après des modèles, et le portrait de madame de Fargy, et celui de ce fils placé aux pieds de sa mère !... rien n'échappe à la jalousie inquiète de madame de Nançai. L'ame de Blanche a tout deviné, se disait-elle ; elle ignore ce qui les sépare; mais elle sent que, séparés, ils doivent être malheureux, et elle voudrait les réunir!... Toutes ces pensées désolaient madame de Nançai. N'est-il pas excusable à son âge de tenir au seul lien qui reste encore ? Elle aimait passionnément sa petite-fille, et ne supportait pas l'idée qu'elle pût lui préférer madame de Fargy. Cette crainte augmenta le désir qu'elle avait de reprendre Blanche avec elle.

Dès ce moment, elle ne permit plus qu'on lui parlât d'un plus long délai; le reste de la soirée fut employé à donner les ordres nécessaires pour son voyage. Depuis qu'elle s'était décidée à mener Blanche dans sa terre, elle n'avait cessé d'y envoyer tout ce qui peut être agréable à une jeune personne. Tranquille sur ce point, elle vit avec joie que rien ne pouvait retarder son départ.

Le lendemain matin elle alla à Ste-Élisabeth, et demanda secrètement madame de Fargy à la grille du parloir. Elle lui confia qu'elle désirait que sa petite-fille vînt passer quelques semaines avec elle à la campagne.—Madame de Fargy reconnut bien alors à quel point Blanche lui était chère. La certitude de ne plus la voir autour d'elle l'affligea; mais, accoutumée à souffrir, les chagrins n'étonnaient plus son cœur. Elle ne parla donc point de ses regrets, et se borna à répondre : « J'espère que vous permettrez à Blanche de m'écrire souvent; ses » plaisirs me consoleront de son absence. » — « Assurément, reprit madame de Nançai; et je vous demanderai pour moi

» la même permission. J'aurai besoin de
» vous apprendre comment Blanche trouvera
» ce monde dont elle s'est peut-être fait une
» brillante idée.... Mais, ajouta-t-elle, soyez
» tout-à-fait bonne, et veuillez la préparer
» à s'éloigner de vous... Je ne la verrai pas
» à présent. » — « Pourquoi ne pas la voir ? »
— Madame de Nançai, un peu honteuse, répondit : « Une répugnance que je ne con-
» çois pas... » — « Je la devine, moi, cette
» répugnance, » repartit madame de Fargy, et elle sourit : « vous craignez qu'elle n'é-
» prouve trop de chagrin en me quittant. »
— Madame de Nançai garda le silence, et madame de Fargy continua : « Laissez-moi
» encore vous rassurer, pour le bonheur de
» Blanche et pour le vôtre. Votre petite-
» fille m'aime sans doute; il est si naturel
» de s'attacher par le bien qu'on a fait! Mais
» elle vous doit tout; et que de fois elle
» m'a dit que, grâce à votre extrême bonté,
» elle avait toujours été plus heureuse que
» toutes les personnes de son âge! Ce sou-
» venir une fois senti ne s'efface plus. »

A mesure qu'elle parlait, les traits de madame de Nançai redevenaient doux et tran-

quilles. Madame de Fargy, croyant le moment favorable, insista pour qu'il lui fût permis de faire appeler Blanche. « Non, » non, s'écria madame de Nançai. Si en » apprenant qu'elle revient près de moi, » je la voyais vous regarder avec des yeux » où je lirais un regret, je serais au déses- » poir : c'est déraisonnable, c'est injuste; » mais je ne puis surmonter ma faiblesse. » Ah! vous ne savez pas ce qu'une mère, » qui aime avec attention, souffre de peines » dont elle n'ose se plaindre. » — « Est-ce » moi que vous soupçonnez d'ignorer les » douleurs d'une mère? » demanda madame de Fargy, en soupirant. — « Je ne sais » trop ce que je dis; il faut que vous excu- » siez mon grand âge, » répondit madame de Nançai. « Je me trouve cruelle de vous enle- » ver la seule consolation que vous ayez dans » votre retraite; mais je veux éprouver le » cœur de Blanche. Il faut que nous vivions » quelque temps l'une pour l'autre; je vous » la ramènerai dans six semaines. » — « Quand » donc la reprendrez-vous? » — « Aujour- » d'hui vers trois heures, je viendrai la » chercher. » — « Si tôt! » s'écria madame de

Fargy. — Elle s'était levée en même temps que madame de Nançai ; mais, accablée de cette nouvelle si inattendue, elle retomba sur son fauteuil. Elle se représentait la douce affection de cette jeune personne, les soins touchans qu'elle en avait reçus ; et il lui semblait qu'on allait arracher d'auprès d'elle une fille chérie.

« Je sens tout ce que Blanche vous doit,
» reprit madame de Nançai ; l'intérêt que
» vous lui portez me pénètre de reconnais-
» sance, et pourtant il me tourmente... J'ai
» peur qu'elle ne se plaise trop avec vous ;
» qu'elle ne vous trouve plus aimable que
» sa pauvre grand'mère, mais pas meilleure,
» du moins pour elle, car c'est impossible... »
L'altération de sa voix marquait assez combien elle était émue ; elle se remit cependant pour ajouter : « J'ai besoin d'avoir ma
» petite-fille avec moi. Je veux savoir si elle
» m'a conservé tout l'attachement que j'ai le
» droit d'en attendre.... N'avez-vous donc
» jamais senti ces inquiétudes maternelles ? »
— « Oui, reprit tristement madame de
» Fargy, je les ai éprouvées comme vous ;
» mais à présent je ferais mon bonheur

» de ce que vous appelez vos peines. »

La sensibilité défiante de madame de Nançai faisait trembler madame de Fargy pour le bonheur de sa chère Blanche; elle parvint toutefois à reprendre assez d'empire sur elle-même pour cacher ses impressions; et affectant un air de gaieté, elle ajouta: « Avouez que vous êtes venue me » chercher de si bonne heure, afin que je vous » sauve la vue des adieux; car vous ne pou- » vez vouloir que Blanche quitte avec indif- » férence une maison où on la soigne depuis » tant d'années. Je vais donc de votre part » avertir la supérieure, à laquelle vous ne » pensez guère, et à qui Blanche doit quel- » ques égards. » — « Ah! c'est bien vrai, » j'avais oublié cette bonne dame et sa di- » gnité; mais quand une idée me trouble » l'esprit, tout le reste disparaît; j'étais » de même dans ma jeunesse. » — « Je pré- » viendrai Blanche, » continua madame de Fargy en étouffant un soupir; « car ce n'est » pas à vous à être inquiète de ses senti- » mens; c'est à moi, qui sais combien elle » sera satisfaite de revenir près de vous. » — « Vraiment, vous croyez qu'elle sera con-

» tente ? » reprit madame de Nançai avec un sentiment de plaisir qui brillait sur son visage. — « Soyez-en bien convaincue ;
» pourtant, ne lui défendez pas de penser
» quelquefois aux amies qu'elle laisse ici. »

Lorsqu'elles se séparèrent, madame de Fargy alla, comme elle l'avait promis, apprendre à la supérieure que madame de Nançai comptait reprendre sa petite-fille pour quelques jours. Elle parla si légèrement de ce voyage, que cette dame ne pensa point à se formaliser de n'en avoir pas été prévenue plus tôt. Ce devoir rempli, elle ne demeura qu'un instant, et alla chercher Blanche. Elle la trouva dans sa cellule, arrangeant des fleurs qu'elle lui préparait pour sa fête. Le contraste de ces fleurs, avec l'isolement où elle resterait après le départ de sa jeune amie, avec la peine qu'elle allait lui causer, augmenta sa tristesse.

Elle s'approcha de la table où Blanche avait posé ses bouquets, et lui dit : « Ce ne
» sera pas aujourd'hui ma fête, mon enfant ;
» elle n'arrivera pour moi que dans six se-
» maines. » — Blanche fut saisie d'une véritable joie, en pensant que son amie espérait

être plus heureuse; elle s'écria : « Dites-moi » bien vite quel est le bonheur qui vous est » promis? » Ses yeux se tournèrent vers le portrait; mais elle les baissa aussitôt, et ajouta : « Ceux que vous aimez doivent-ils » revenir? » — Madame de Fargy devinant sa pensée reprit : « Je n'attends point mon » fils ; mais je me préparerai à recevoir ma » fille, ma chère Blanche ; et à son retour, » c'est moi qu'elle trouvera ornant ma cham- » bre de fleurs. » — Mademoiselle de Nançai s'éloigna vivement de cette table qui en était couverte. « Expliquez-vous, dit-elle avec » crainte; car vous ne me parlez que par » énigmes; mon cœur ne sera donc jamais » tranquille! »

Madame de Fargy lui apprit les intentions de sa grand'mère; Blanche ne put retenir ses larmes : « Je l'aime tendrement, disait- » elle; cependant, si vous saviez ce qu'il » m'en coûte pour vous quitter! » — « Mon » enfant, je souffre aussi, plus que je ne » puis l'exprimer. Mais j'ai une prière à » vous faire, une grâce à obtenir de vous. » — Blanche la regarda avec inquiétude; alors madame de Fargy lui fit sentir la nécessité

de ne pas trop laisser voir ses regrets à sa grand'mère. « Si vous voulez revenir passer » quelque temps avec moi, lui dit-elle, il » est important que madame de Nançai ne » croie point à une préférence qui n'existe » sûrement pas, et dont elle aurait le droit » de s'offenser. Elle vous emmènera dans sa » terre.... » — « Quoi ! s'écria Blanche, je » ne pourrai pas même venir près de vous, y » rester un instant chaque jour!... vous êtes » malheureuse, et je vous saurai seule!... » La pauvre petite ne parlait pas d'elle, n'y pensait même pas; la situation de son amie l'occupait uniquement. « Pendant mon absence, » disait-elle, personne ne vous soignera, ne » vous distraira; et je suis sûre que vous trou» verez une secrète satisfaction à vous livrer » à vos chagrins. » Tout-à-coup, une idée nouvelle parut la frapper; elle ajouta, du ton de la prière : « Accordez-moi aussi une grâce : » vous connaissez ma grand'mère; venez avec » nous à la campagne. » — « Mon enfant, je » ne dois plus sortir de cette retraite; à » moins que le ciel n'exauce mes vœux, et » ne m'accorde une récompense qui n'aura » pas été trop achetée par toutes mes peines...

» Je n'ose même pas y arrêter ma pen-
» sée..... »

Comme elle prononçait ces mots, la supérieure entra : Blanche lui était vraiment chère; elle venait lui dire adieu, et lui donner les derniers conseils d'une amitié prévoyante. Elle se joignit à madame de Fargy, et l'engagea à prendre assez de courage, pour cacher à sa grand'mère des sentimens qui pourtant lui semblaient fort naturels. Madame de Fargy tenait une des mains de cette jeune personne; la supérieure serrait l'autre dans les siennes; toutes deux lui parlaient avec une raison douce et persuasive. Blanche assise devant elles ne pouvait s'empêcher de pleurer, lorsqu'on entendit un grand bruit ; c'étaient les pensionnaires qui avaient appris son prochain départ. Elles lui apportaient des souvenirs. Les unes lui donnaient leurs ouvrages; d'autres les livres qu'elles préféraient... Dans ce moment, Blanche était redevenue à leurs yeux l'aimable compagne qu'elles avaient tant aimée.

Elle voulut à son tour leur laisser des gages de son amitié. Elle leur distribua les innombrables bijoux de fantaisie qu'elle avait re-

çus de sa grand'mère. Chaque pensionnaire, chaque religieuse avait quelque chose à lui dire; Blanche désirait n'oublier personne, et bientôt elle fut si entourée, si affairée qu'elle ne s'apercevait pas que dans peu d'instans sa grand'mère allait arriver. Mais, à l'âge de Blanche, sait-on comment le temps va?

Madame de Fargy était bien aise qu'elle fût trop occupée pour pouvoir lui parler de leur prochaine séparation; toutes ces jeunes pensionnaires entraient dans sa petite maison, s'arrêtaient dans sa chambre sans songer à elle. C'était Blanche qu'on voulait voir.

A trois heures, on vint l'avertir que sa grand'mère l'attendait. C'est alors qu'elle se jeta dans les bras de son amie: « Promettez-» moi, lui dit-elle, de prendre soin de vous, » de m'écrire. » — Madame de Fargy s'y engagea, s'efforçant de lui cacher la douleur qu'elle éprouvait. Elle l'accompagna jusqu'à la porte; et là, entraînée par un sentiment irrésistible, elle lui dit bien bas: « Je » consens que vous m'appelliez votre se-» conde mère; croyez, mon enfant, que j'en » ai toute la tendresse. » — Après ces mots elle s'éloigna, sans que Blanche pût

même lui répondre, environnée comme elle l'était par ses compagnes, qui toutes venaient prendre congé d'elle.

La supérieure ouvrit la porte du couvent, et remit Blanche à madame de Nançai. Elle fut touchée des regrets qu'inspirait sa petite-fille, et ne cessait de répéter qu'elle la ramènerait dans six semaines. A cette assurance, Blanche chercha des yeux madame de Fargy... Elle avait disparu... Ne la voyant plus, elle se hâta de suivre sa grand'mère, monta en voiture, et partit avec elle pour le château de la Ferté.

Madame de Fargy s'était échappée, afin de sauver à Blanche le chagrin de prononcer ce mot adieu, qui émeut les plus insensibles; elle craignait d'ébranler son courage, de faire couler des larmes qui auraient excité la défiance de madame de Nançai. Elle avait donc fui; mais qu'il lui en avait coûté, pour se priver elle-même de ces dernières assurances d'affection, pour ne pas entendre les promesses de ne jamais être oubliée!

Revenue chez elle, sa cellule lui parut bien triste, depuis que Blanche ne l'animait plus. Les fleurs qu'elle lui avait préparées

pour sa fête étaient restées sur la table; madame de Fargy s'en approcha; elle en prit une, et voulut la porter en mémoire de sa jeune amie. Comme elle l'attachait à sa robe, soit hasard ou habitude, elle regarda le portrait de son fils. Leurs yeux semblèrent se rencontrer; aussitôt elle s'éloigna, disant avec effroi : « Est-ce à moi à me parer de » fleurs! » — Dans son trouble, elle eut recours à la prière, se rendit à l'église, y resta plus long-temps que de coutume; et n'en sortit, qu'après avoir retrouvé la résignation qu'elle ne cessait de demander au ciel. Lorsqu'elle eut la force de revenir chez elle, ses pensées se portèrent vers Blanche; elle se rappelait sa douce pitié pour des peines qu'elle partageait, sans avoir eu besoin de les connaître; ses aimables soins, cette gaieté naïve qui parvenait quelquefois à la faire sourire malgré ses chagrins. Son cœur étonné découvrait combien Blanche lui était chère; elle l'apprenait plus encore par ses regrets qu'elle ne l'avait senti par sa présence.

C'est donc en vain qu'elle est venue se réfugier dans le cloître, lorsqu'elle a vu se rompre pour elle tous les liens qui l'atta-

chaient à la vie ! Il a fallu qu'au milieu de cette retraite, que dans cette mort anticipée, une voix jeune et pure lui ait fait entendre le nom de mère !...... Il faut qu'une douleur nouvelle se mêle à toutes ses douleurs !...... Elle a perdu celle qui l'aima comme la fille la plus tendre..... Hélas ! en entrant dans cette maison, elle croyait n'avoir plus de pertes à faire !

Pendant ce temps, madame de Nançai emmenait sa petite-fille avec une joie, et des mouvemens d'orgueil qui lui donnaient un air de triomphe. Elle ne cessait de lui parler, de lui demander si elle était bien aise de venir avec elle ?.... si elle était fâchée d'avoir quitté ses religieuses ? Elle n'alla point jusqu'à nommer madame de Fargy ; mais son regard disait assez qu'elle y pensait.

Blanche reconnaissait cette affection inquiète dont madame de Fargy l'avait prévenue, en lui faisant sentir combien elle serait coupable d'affliger sa bonne grand'mère. Elle parvint donc à s'occuper d'elle, comme si aucun souvenir ne la portait vers son amie. La pauvre Blanche commençait à séparer la vie intérieure, des dehors de convenance. Elle eût

bien mieux aimé confier à sa grand'mère ses idées comme elles lui venaient; mais elle ne le pouvait pas, sans risquer de la blesser. Que de fois la crainte a fermé des cœurs qui ne désiraient que de s'épancher! Toutes les heures rappelaient à Blanche les devoirs, les plaisirs, les habitudes de sa jeunesse. Elle entrevoit qu'à l'avenir toutes les heures vont lui offrir des objets inconnus, et la forcer à une manière d'être nouvelle qui lui causera plus de crainte que de curiosité.

Dès le lendemain de son arrivée à la Ferté, elle se leva de très-bonne heure; et, pendant que madame de Nançai dormait encore, elle écrivit à madame de Fargy la lettre suivante:

« Ma seconde mère! ma première amie! avec quelle satisfaction je me sers de ces noms si chers! Vous m'avez dit de vous écrire souvent, de vous mander toutes les impressions que je recevrais à l'aspect d'un monde que je redoute, depuis que vous y avez éprouvé des malheurs.

» Je ne les connais pas ces malheurs; pourtant je sens qu'ils sont le résultat de

grandes injustices. Vous ne pouvez souffrir que par votre extrême bonté, ou par les torts de ce qui vous appartenait. Voilà des points que j'ai arrêtés dans mon esprit, et que vous-même ne sauriez détruire. Mais revenons à ce qui me concerne, puisque vous voulez me donner le vilain défaut de parler de soi.

» J'aimais le couvent avant que vous y vinssiez; et depuis que vous y êtes entrée, je n'ai plus aimé que vous. Vos larmes me touchaient.... votre pieuse et douce résignation m'apprenait que Dieu console des peines qu'il permet... Aujourd'hui je vous vois seule, toujours seule; et cet isolement pèse sur mon cœur. Je pense d'autant plus à vous, que vous m'avez défendu de prononcer votre nom, dans ce monde dont vous voulez être oubliée. Eh! pourquoi faut-il renfermer dans mon ame l'admiration que tant de vertus, de courage ont fait naître? Pourquoi vous suis-je plus soumise que je ne l'ai jamais été à personne? Pourquoi l'idée de vous causer la plus légère peine m'inspire-t-elle une sorte de terreur? Je l'ignore.... Sur tout ce qui vous concerne; sur tout ce qu'il pourrait y avoir de commun entre nous, je finis tou-

jours par me répondre : Je l'ignore... Mais je m'arrête, et ne veux vous entretenir que de moi.... Vous l'avez ordonné.

» Je suis partie avec ma grand'mère. Les regrets que j'éprouvais en vous quittant étaient bien vifs; mais vous m'aviez recommandé de les cacher, et je lui ai parlé uniquement du plaisir que j'avais à être avec elle. J'en ressentais un véritable, car vous savez combien je l'aime. Si j'étais encore près de vous, je vous prierais de m'expliquer comment le cœur peut renfermer à la fois des sentimens si tendres et si contraires? Vous m'apprendrez à me connaître quand nous nous reverrons. En attendant parlons de moi; j'y pense quelquefois avec les autres ; mais, lorsque je vous écris, le moi c'est vous.

» J'ai été fort occupée de ma grand'mère; il m'a paru qu'elle était satisfaite. Je n'étais plus cet enfant qu'elle se plaisait à gâter; j'étais devenue à ses yeux, et même aux miens, une jeune personne dont elle pouvait attendre quelqu'agrément dans sa vie. A qui devions-nous toutes deux ces douces impressions? Encore à vous, qui m'avez accoutumée à m'oublier moi-même, à me deman-

der s'il ne valait pas mieux exister pour le bonheur des autres, que d'en exiger, ou d'en espérer le sien.

» Nous sommes arrivées au château de la Ferté. En entrant dans le salon, ma grand'-mère, fatiguée, s'est assise dans un immense fauteuil qui m'a rappelé le vôtre. Cependant ce fauteuil est plus antique que celui de votre cellule. Il y a entre eux, comme de vous à ma grand'mère, une grande différence d'âge. Dès qu'elle a été bien établie, j'ai couru lui chercher un tabouret pour ses pieds; il m'a encore fait souvenir de celui sur lequel je me plaçais près de vous.

» Au lieu d'aller voir le château, les jardins, de chercher à exciter en moi une curiosité que réellement je n'éprouvais pas, je suis restée près d'elle. Ses gens sont venus prendre ses ordres; je les ai écoutés avec attention, parce qu'il me semblait qu'alors je pourrais apprendre à prévenir ses désirs. Lorsqu'ils ont été partis, elle a dit à l'une de ses femmes de me conduire dans l'appartement qu'elle m'avait fait préparer, et qui est près du sien. — Je l'ai assurée que je le ver-

rais aussi bien le soir. — « Vous n'êtes pas » curieuse, a-t-elle repris; cependant, j'a» vais pensé à tout ce qui doit vous le rendre » agréable. » — J'ai senti que mon indifférence la fâchait; aussitôt, je me suis levée en lui disant que j'avais craint de la laisser seule; mais que, puisqu'elle le permettait, je verrais avec plaisir un appartement où j'allais trouver de nouvelles preuves de sa bonté. — Elle a souri avec bienveillance, a pris son ouvrage, et a dit à mademoiselle Henriette de me suivre, en ajoutant qu'elle n'était plus destinée qu'à me servir. — Mademoiselle Henriette l'a saluée avec respect, et m'a accompagnée d'un air moitié gouvernante, moitié femme de chambre, qui était assez comique.

» Après avoir traversé avec elle l'appartement de ma grand'mère, je suis entrée dans un joli salon donnant sur le parc. J'y ai trouvé des livres, une harpe, un clavecin, une table à dessiner, un métier à broder, enfin tout ce qui peut occuper à la campagne. Acôté de ce salon est ma chambre, ensuite un cabinet de toilette entouré d'ar-

moires que mademoiselle Henriette a ouvertes, comme si elle exécutait des ordres donnés long-temps d'avance.

» Ces armoires étaient remplies de robes, de parures et de toutes les fantaisies qui plaisent à mon âge. Je n'en ai pas eu la tête tournée, je vous prie de le croire; mais j'avouerai qu'elles m'ont été fort agréables. J'ai considéré avec étonnement tous ces trésors, que mademoiselle Henriette faisait valoir en personne de goût. En retournant chez ma grand'mère, j'ai pensé que la meilleure manière de la remercier était de lui peindre ma surprise et ma reconnaissance. Réellement, j'étais enchantée! je ne pouvais me lasser d'admirer combien il était aimable à elle de s'être ainsi occupée de moi.

» A peine étais-je dans le salon que l'on a annoncé le marquis d'Entragues. Sa terre est très-voisine de la nôtre. Ma grand'-mère m'avait déjà prévenue que c'était un de ses proches parens et son meilleur ami; qu'il avait été fort à la mode sous le dernier règne, et que malgré son grand âge il était très-aimable et très-gai. Elle a paru le voir avec un grand plaisir.

» Il m'a dit qu'il avait souvent regretté que la règle sévère du couvent où j'étais, ne lui eût pas permis de venir quelquefois à la grille du parloir avec ma grand'mère. Il lui a fait beaucoup de complimens sur ma figure, sur mon maintien, enfin sur toute ma personne. Mais comme son admiration s'exprimait en lui parlant, assez bas pour ne pas m'embarrasser, assez haut pour que je pusse l'entendre, je l'ai seulement jugé un homme très-poli.

» Il doit s'établir demain au château où il reste d'ordinaire presque tout le temps que ma grand'mère y passe. Elle attend aussi quelques personnes de Paris. Mais elle m'a dit tristement : « Ma société est bien sérieuse » pour vous, pauvre Blanche! Cependant, si » vous pouvez vous accoutumer à nos ma- » nières de l'ancien temps, nous tâcherons » de vous faire oublier nos âges. » — « J'es- » père ne pas oublier que c'est à moi à vous » faire excuser l'étourderie du mien, » lui ai-je répondu, en l'embrassant; et je l'ai suppliée de ne plus parler de son âge, si elle ne voulait pas m'affliger. Apparemment que ma réponse a plu à monsieur d'Entragues;

car j'ai vu qu'il faisait à ma grand'mère un signe d'approbation; puis il m'a regardée avec intérêt. Elle m'a serré la main, s'est attendrie, et lui a dit : « Elle est aimable et » bonne, ma petite-fille; je me flatte que » bientôt nous serons les meilleures amies du » monde. » — Il a souri, en observant que la personne qui m'avait élevée devait avoir bien de l'esprit.

» J'ai pensé à vous, ma seconde mère, et ne vous ai point nommée; vous l'aviez défendu. Mais, c'est vous qui avez réellement fini mon éducation; c'est à vous que je dois de savoir que pour passer doucement la vie, il faut qu'elle soit un échange de soins, d'affection; et que celui qui rend heureux tout ce qui l'entoure, est lui-même plus heureux. Enfin, je veux mettre en pratique toutes vos leçons, me souvenir de vos moindres paroles; et nous verrons après, si vous vous repentez de m'avoir admise dans votre solitude. Ah! que ce mot de solitude réveille en moi d'amers souvenirs! Je vous vois dans cette petite cellule, en proie à vos chagrins, livrée à des réflexions qui, peut-être, les aggravent encore. J'y pense sans

cesse; et souvent je sens mon cœur se serrer, jusqu'à me faire répandre des larmes.

» Blanche. »

Madame de Fargy reçut cette lettre avec une véritable satisfaction; Blanche lui était bien chère, et les preuves de son attachement la consolaient. Mais, comme elle voulait surtout affaiblir l'impression de cet isolement, qui cause une sorte de terreur dans la jeunesse, elle lui manda : « Vous ne me re-
» connaîtriez plus; j'ai établi un nouvel
» ordre dans ma journée. » — Elle se l'était promis, et cependant n'avait pu encore s'y résoudre. — « J'ai commencé un grand ou-
» vrage que je vous destine. » — Il est vrai que l'ouvrage était préparé; les laines, les soies, pour nuancer les fleurs, étaient sur sa table; mais le canevas restait là, sans qu'elle y eût fait un point; peut-être même n'y avait-elle songé que pour rassurer Blanche, sans la tromper. — « Mon enfant, continuait-elle,
» ne revenez plus sur mes chagrins, je vous
» en conjure; car, dans la résolution que j'ai
» prise de chasser ces cruels et inutiles sou-
» venirs, en menant une vie toute occupée,

» vous risqueriez de me les rappeler, à l'ins-
» tant où peut-être je serais parvenue à me
» distraire. »

Madame de Fargy espérait qu'en interdisant à Blanche de lui parler de ses peines, elle l'empêcherait d'y penser, ou du moins de s'en faire un tourment. Elle ajouta : « Ma
» jeune amie, ne vous inquiétez pas non plus
» de ma solitude. Une ame vraiment pieuse
» n'est jamais seule; Dieu est toujours pré-
» sent... Je sens que mes larmes ne coulent
» point ignorées; que mes plaintes sont tou-
» jours entendues.... Il est, au fond de mon
» cœur, une voix secrète qui me parle, me
» répond, me donne des espérances, lorsque
» ma raison n'en a plus. Pour mon repos et
» pour le vôtre, éloignons donc ces tristes et
» vains retours sur le passé. Mais je veux ap-
» prendre tout ce qui vous intéresse. *Pro-*
» *mettez-moi* de n'omettre aucun détail. Je
» désire que vous me parliez de toutes les
» personnes qui attireront votre attention.
» Il s'en trouvera sans doute quelqu'une que
» j'aurai connue; je me plairai à voir si
» notre jugement sur elle est semblable. La
» bonté de madame de Nançai me persuade

» que vous n'aurez jamais de longues afflic-
» tions ; mais je partagerai jusqu'à vos plus
» légères contrariétés, et je m'amuserai de
» vos plaisirs. C'est ainsi que vous animerez
» cette retraite, qui n'a rien d'effrayant en
» elle-même, et que pourtant vous rendrez
» plus agréable.

» Remarquez que j'ai souligné les mots
» *promettez-moi* ; et je les souligne encore,
» parce que je désire votre confiance tout
» entière. Croyez que nous pouvons nous
» être nécessaires l'une à l'autre. Votre
» gaieté me fera du bien ; et mon sérieux,
» qui ne se verra pas de loin, ne donnera
» pas à mes observations l'air sévère. En-
» fin je veux être votre amie, car je vous
» aime comme ma fille. Mais, ma chère en-
» fant, je ne permets aucune réticence. Le
» malheur m'a rendue craintive ; et j'aurais
» à vous reprocher d'avoir ajouté à mes
» peines, si j'apercevais la plus légère alté-
» ration dans vos sentimens pour moi. »

Madame de Fargy n'avouait pas à Blanche qu'elle n'insistait autant sur une confiance entière, que parce qu'elle voulait prévenir les dangers de son inexpérience, guider ses dé-

marches, rectifier ses jugemens, enfin la surveiller avec la tendresse d'une mère.

Elle terminait en disant : « Je suis très-
» aise que le marquis d'Entragues soit
» chez madame votre grand'mère. Je l'ai
» beaucoup vu autrefois. Sa société avait
» pour moi un charme particulier. Son
» ame est noble et élevée, son caractère
» gai, son humeur égale, sa mémoire toute
» vive, et son esprit encore jeune. Sa vie
» n'a été troublée par aucun orage; aussi
» a-t-il sans effort une vieillesse douce et
» indulgente. Causez avec lui souvent; par-
» lez-lui de vos petits chagrins, de vos amu-
» semens; consultez-le dans vos moindres
» embarras: ses conseils pourront vous être
» utiles, et sa conversation vous sera tou-
» jours agréable. Otez-lui seulement l'in-
» quiétude de passer à vos yeux pour un
» vieillard qui n'admire que les temps passés;
» car, mon enfant, croyez-moi, ces gens
» âgés que l'on affecte de craindre, sont
» plus timides qu'exigeans. Tâchez donc de
» lui persuader qu'il ne vous ennuie pas; et
» vous aurez en lui un ami essentiel et très-
» aimable. »

Blanche, toute contente de cette lettre, ne douta pas un instant que madame de Fargy ne fût réellement décidée à s'occuper et à se distraire. Il faut être bien jeune, ou bien bonne pour prendre tout à la lettre: Blanche était jeune et bonne; elle crut donc que son amie parviendrait à surmonter ses chagrins, et elle en devint plus tranquille. Dans sa réponse, elle l'assura qu'elle ne lui cacherait pas une seule de ses pensées; et prit l'engagement de vivre, pour ainsi dire, en présence de son amie, quoique séparée d'elle.

Elle fut aussi très-satisfaite de la haute estime que madame de Fargy avait pour le marquis d'Entragues; et dès-lors Blanche sentit pour lui l'affection qu'elle aurait eue pour un père, sans qu'il s'y mêlât ni contrainte, ni respect. Il remarqua promptement avec quelle déférence elle l'écoutait; comme ses yeux se portaient vers lui pour le consulter, et souvent même, pour chercher une approbation qui paraissait lui causer un vrai plaisir. Touché de cette amitié qui

se montrait si naïvement, il l'aima bientôt comme sa fille.

Peu de jours après avoir reçu la lettre de madame de Fargy, Blanche se promenait sur la terrasse devant les fenêtres du château. Monsieur d'Entragues vint la joindre : « Ah! que » je suis aise de vous voir seul! lui dit-elle. » — Cette joie naïve, que tous les traits de Blanche exprimaient si vivement, le surprit. — « Oui, ajouta-t-elle ; vous êtes pour moi » un ami bien plus précieux que vous ne » me paraissiez devoir l'être. » — « Et par » quelle fortune, s'écria-t-il, ai-je autant » gagné dans votre esprit ? » — « Je désire, » reprit Blanche, que vous soyez mon con- » seil, mon guide ; et je voudrais savoir si » vous y êtes disposé. » — « J'espère que » vous n'en doutez pas, répondit-il ; et je » rends grâce à madame de Nançai de vous » avoir inspiré cette confiance en moi. » — « Ma grand'mère ! repartit Blanche en sou- » riant ; je crois qu'elle pense beaucoup de » bien de vous ; mais elle m'a seulement dit » que vous étiez fort aimable, et je m'en » suis aperçue. C'est une autre personne qui

» m'a assuré que vous pouviez être très-utile
» à ma jeunesse. »

Monsieur d'Entragues cherchait à deviner qui pouvait avoir parlé de lui à mademoiselle de Nançai, et qui avait assez d'influence sur elle, pour déterminer sou opinion. Pendant qu'il s'abandonnait à ses pensées, Blanche se recula de quelques pas, afin qu'il ne pût reconnaître l'écriture de madame de Fargy; et elle lui lut ce qu'il y avait d'agréable pour lui dans sa lettre. Cependant, elle adoucit l'expression de *vieillard* qui blesse toujours un peu, même ceux qui parlent souvent de leur âge.

La curiosité de monsieur d'Entragues fut très-excitée par ces mots : « Je l'ai beaucoup vu autrefois. » Mais comme par son rang, sa fortune, les agrémens de son esprit, la sûreté de son caractère, il avait eu tous les succès qui embellissent les différentes époques de la vie, les personnes qui jouissaient d'une distinction quelconque lui étaient toutes connues ; et cette phrase l'étonnait, sans l'éclairer.

Blanche replia sa lettre, et lui demanda

de nouveau s'il voulait être cet ami essentiel et vrai, dont elle avait besoin ? — Il lui promit un attachement fidèle et sincère. « Cependant, ajouta-t-il, je dois vous pré-
» venir que le portrait qu'on a fait de moi,
» est très-flatté. » — « Cela pourrait bien
» être, répondit Blanche en souriant. Mais
» comme je crois sans examen la personne
» qui l'a fait, je ne vous permets pas d'y
» rien changer. Voulez-vous donc bien me
» dire uniquement, si je puis lui mander que
» vous consentez à me guider, dans ce monde
» que je ne connais pas ? »

Il renouvela les assurances d'une affection sans borne ; puis il reprit : « Madame votre
» grand'mère sait-elle vos bontés pour moi ?
» — Non vraiment ; et il ne faut pas lui en
» parler. » — Monsieur d'Entragues, encore plus surpris, n'entendait rien à cette figure innocente, naïve, et qui avouait avec simplicité qu'elle avait des secrets pour une mère qui l'aimait tendrement. Aussi lui dit-il : « Est-ce aujourd'hui, Mademoiselle, que mon
» rôle de conseil et d'ami commence ? » — « Oui. » — « Alors, permettez-moi de vous
» demander, pourquoi vous cachez à madame

» de Nançai des sentimens qui, sans doute,
» auraient son approbation? » — De peur
» de l'affliger, » répondit Blanche, le plus
tranquillement du monde. — « De peur de
» l'affliger, s'écria-t-il! Savez-vous bien que
» si vos yeux, votre voix ne me rassuraient
» pas, vos paroles m'inquiéteraient beau-
» coup. » — « Tout cela est pourtant bien
» vrai, et bien simple, » reprit Blanche,
d'un air tendre et mélancolique; et elle sou-
pira.

Ce soupir toucha monsieur d'Entragues; il ne voulait pas l'attrister, et il répliqua gaiement: « Ce qui me rassure, c'est qu'au
» moins la personne qui vous écrit ne doit
» pas être très-jeune, puisqu'elle m'a beau-
» coup vu autrefois. » — « Ah! répon-
» dit Blanche, d'un ton grave; c'est ma
» meilleure amie, c'est la femme la plus
» respectable, la plus digne d'être aimée! »
— « Pourquoi donc ne parlez-vous pas
» d'elle à madame de Nançai? » — « D'abord,
» elle la connaît, et l'estime autant que je
» l'estime moi-même. » Mais s'arrêtant tout-à-coup, comme si elle eût craint d'en trop dire, elle ajouta: « Savez-vous que je

» m'aperçois qu'en effet votre portrait est » très-flatté ; car vous êtes curieux, et c'est » un fort vilain défaut. Je l'écrirai à cette » personne, pour diminuer un peu la bonne » opinion qu'elle a de vous. » — Tous deux se mirent à rire ; mais malheureusement monsieur d'Entragues répéta : « Pourquoi ?.. » Blanche l'interrompit aussitôt, en lui disant : « Je découvre que toutes vos phrases com» mencent par des pourquoi ?... des com» ment ?.... enfin, par des questions aux» quelles je ne puis pas répondre. Si vous » voulez être mon ami, vous m'écouterez, » vous m'avertirez ; et votre curiosité n'ira » jamais plus loin que ma confiance. »

Blanche ne voulait pas avouer qu'elle redoutait la susceptibilité de sa grand'mère ; et, craignant de l'exciter, elle exigea de monsieur d'Entragues qu'il lui laisserait ignorer, et cette lettre, et la conversation qu'ils venaient d'avoir ensemble. Plus elle insistait sur sa discrétion, plus il désirait connaître le motif d'une réserve si singulière.

Cependant, l'air doux et timide de Blanche lui persuada qu'elle avait seulement besoin d'être encouragée, pour lui confier ces légers

intérêts auxquels la jeunesse attache tant d'importance. Il espéra qu'avec le temps elle deviendrait moins craintive ; et, comme il ne voulait pas lui déplaire, il prit tous les engagemens qu'elle lui dicta. A chaque assurance d'amitié, elle se laissait aller à une joie d'enfant. « Je suis vraiment née heu-
» reuse, s'écria-t-elle ; j'ai trouvé dans la re-
» traite une amie incomparable, et dans le
» monde un guide éclairé. » — « Cette amie
» est sûrement une religieuse qui a présidé
» à votre éducation ? » — « Non, Mon-
» sieur ; et voilà encore vos questions qui
» vont recommencer. Soyez sûr que j'aime-
» rais à y répondre ; mais je vois avec peine
» que, dès qu'on a un secret, il faut que le
» mystère s'étende sur toute la vie.... Pour-
» tant, je consens à vous dire ce que j'ai déjà
» dit à ma grand'mère ; car c'est bien extra-
» ordinaire. Apprenez que ce grand secret
» que j'ai l'air de cacher, je ne le sais pas
» moi-même. » — A ces mots, monsieur d'Entragues ne put retenir un éclat de rire, dont Blanche parut un peu déconcertée.

Quoiqu'il fût convaincu que c'était quelqu'enfantillage de couvent qu'il lui serait fa-

cile de pénétrer, il désirait fort découvrir le nom de cette personne qui l'avait beaucoup vu autrefois. Il cherchait en vain, parmi les femmes dont il savait avoir eu à se louer, quelle était celle qui exerçait tant d'empire sur mademoiselle de Nançai. Il s'en rappela même quelques-unes dont il croyait avoir eu à se plaindre, et il n'en était pas plus avancé. La pauvre madame de Fargy occupait également le cœur de Blanche, et l'esprit de cet ancien courtisan, qui se flattait de si bien connaître le monde, qui avait vu tant de choses, et qui, une minute auparavant, aurait juré ne pouvoir plus s'étonner, ni s'inquiéter de rien.

Madame de Nançai se montra à la porte du salon qui donnait sur cette terrasse, et les appela ; elle n'avait point sa bienveillance ordinaire : « De quoi vous entreteniez-vous » donc si vivement, leur dit-elle ? J'ai eu » envie de vous laisser oublier le dîner ; car » vous me paraissiez en train de tout ou» blier. » — Elle avait passé la matinée seule ; et accoutumée aux soins assidus de Blanche, à la société de monsieur d'Entragues, elle s'était fort ennuyée. Souvent elle les avait regardés par la fenêtre, et

soupçonnait déjà son ancien ami et sa petite-fille de ne plus se plaire avec elle.

Monsieur d'Entragues connaissait mieux que Blanche les inquiétudes de ce caractère jaloux. Pour la calmer il lui dit : « Mademoi-
» selle me parlait de son couvent. Les sou-
» venirs de l'enfance sont si purs qu'ils inté-
» ressent tous les âges. » — Il ne se doutait pas que rien ne devait blesser davantage madame de Nançai ; aussi répondit-elle avec aigreur : « J'imaginais que ma petite-fille n'é-
» tait plus si occupée de ce couvent. Il me
» semble que l'affection qu'elle m'inspire
» aurait pu rendre ses souvenirs moins vifs,
» et moins agréables pour vous. » — En disant ces mots, elle s'enfonça dans son fauteuil, comme si elle eût voulu s'y renfermer tout entière, et se séparer d'eux.

Ils gardèrent le silence, jusqu'au moment où l'on vint avertir que le dîner était servi. Monsieur d'Entragues donna le bras à madame de Nançai pour aller dans la salle à manger. Blanche les suivait ; elle s'aperçut qu'il parlait bas à sa grand'mère, et fut bien troublée de ce qu'il pouvait lui dire. Madame de Nançai s'arrêta même dans l'embrâsure

d'une fenêtre pour l'écouter, et fit signe à Blanche de passer; elle obéit. En les attendant, elle se mit aussi à une fenêtre, afin que les gens ne vissent pas combien elle était tourmentée.

Sa grand'mère et monsieur d'Entragues restèrent long-temps à causer. Lorsqu'ils entrèrent, madame de Nançai avait repris sa bonne humeur. Elle s'approcha de sa petite-fille, et l'embrassa. « Tu m'aimes donc » comme je désire d'être aimée? lui dit-elle. » Monsieur d'Entragues vient de m'apprendre avec quelle tendresse tu lui as raconté » tous les soins que j'ai donnés à ton enfance. Ah! sois bien sûre que tu n'auras » jamais de meilleure amie que moi! » — Elle l'embrassa encore, la fit mettre à table près d'elle : « Encore plus près qu'à l'ordi» naire, » disait-elle, toute gaie, toute heureuse. Blanche regardait ce changement d'humeur comme une espèce de miracle. Elle ignorait que monsieur d'Entragues, étant très-lié avec madame de Nançai, avait été souvent le témoin de ces preuves d'affection qu'il s'était rappelées si à propos.—Mon respectable ami, se disait Blanche, aura sûrement fait

quelque mensonge officieux; mais ce n'est pas ma faute; ainsi je puis en profiter.

Madame de Nançai était si contente qu'elle ne savait comment manifester sa joie. Elle riait de ce qu'elle voyait, de ce qu'elle disait, sans pouvoir s'en empêcher. Elle se moqua de monsieur d'Entragues, qui, avec son goût délicat, aurait un dîné à la glace. Mais elle observa qu'il méritait bien cette punition, pour avoir laissé Blanche l'oublier toute une matinée. Cependant, comme elle était accoutumée à le soigner avec attention, elle goûtait à tous les plats, ne les trouvait pas mangeables, les renvoyait les uns après les autres, en demandait de nouveaux qui se faisaient attendre... Enfin il y avait un désordre, une confusion dans ce repas, qui amusait beaucoup madame de Nançai.

Monsieur d'Entragues riait aussi; mais c'était de l'air émerveillé de Blanche. Pour contribuer à la gaieté de sa grand'mère, il affecta de gémir sur le peu d'égards qu'on avait pour un homme qui faisait gloire d'être gourmand! pour le dernier élève du fameux ordre des trois coteaux!

« Il y a justement cinquante ans, s'écria-

» t-il, que je n'ai fait un si mauvais dîner !
» car vous saurez, Mademoiselle, que j'ai
» plus de soixante-quinze ans. » — « Ne parlez
» donc pas de votre âge, s'écria madame de
» Nançai; vous êtes si aimable, qu'on se
» persuade chaque année que vous en perdez
» deux, au lieu d'en gagner une. C'est moi
» qui suis vieille et maussade. » — Alors
elle embrassa de nouveau sa petite-fille, et
paraissait vouloir la consoler de l'humeur
qu'elle lui avait montrée.

Après dîner il vint plusieurs personnes du
voisinage. Madame de Nançai joua au re-
versis. Monsieur d'Entragues, n'étant pas né-
cessaire, s'approcha de Blanche : « Convenez,
» lui dit-il bien bas, que je sais remplir les
» devoirs d'ami, et que je vous ai tirée d'un
» mauvais pas? » — « Je vous conseille de vous
» en vanter, répondit-elle sur le même ton !
» quand c'est vous seul qui m'aviez mise dans
» ce mauvais chemin, en ne disant pas la vé-
» rité. Pourquoi parler à ma grand'mère de
» mon couvent auquel je n'avais même pas
» pensé? » — « Parce que l'excuse la plus
» naturelle m'est venue la première. Mais
» vous, Mademoiselle, qui faites la difficile,

» comment auriez-vous rendu compte de
» notre conversation ? » — « D'abord, cer-
» tainement, je n'aurais pas fait un men-
» songe ; voilà qui est bien sûr. J'aurais dit
» que nous avions parlé en général de la
» confiance et de l'amitié. » — « Ah ! *en gé-*
» *néral!* reprit-il : Mademoiselle, il est bien
» rare que, dans la jeunesse, on parle *en*
» *général.* Madame de Nançai ne l'aurait
» pas cru ; et d'ailleurs, c'eût été également
» la tromper. » — « Je ne vous accorderai
» pas cela, dit Blanche. Je ne lui aurais pas
» menti ; je ne l'aurais pas trompée ; mais
» peut-être, ajouta-t-elle d'un air gai et fin,
» peut-être l'aurais-je laissée se tromper
» elle-même ; c'est bien différent ! » — « Vous
» croyez ? demanda-t-il étonné. » — « Oui ;
» c'est ainsi que nous faisions avec les reli-
» gieuses. Que voulez-vous ? quand on craint
» trop, l'on s'en tire comme on peut. » —
« Et vous n'appelez pas cela mentir ? » —
« Non, sans doute, reprit-elle en riant ;
» c'est tout au plus une manière de mainte-
» nir la paix. La preuve en est que, si ma
» grand'mère m'avait dit de m'expliquer
» clairement ; si elle m'eût ordonné de lui

» répéter toute notre conversation, je l'au-
» rais fait sans y rien changer. » — « Je m'en
» souviendrai comme d'une découverte, ré-
» pliqua-t-il ; et je vois qu'il faut vous inter-
» roger catégoriquement. » — « Ho! quel
» grand mot! s'écria-t-elle, il m'a fait peur...
» Mais ma grand'mère me regarde; et je vais
» me placer auprès d'elle, car elle m'est bien
» plus chère qu'elle ne le croit. »

Madame de Fargy s'était persuadée qu'en conseillant à Blanche de cultiver l'amitié de monsieur d'Entragues, elle lui préparait un appui; que cette jeune personne chercherait peu à peu à lui inspirer de l'intérêt; qu'elle mettrait à le prévenir la gradation, les nuances que l'usage du monde apprend. Mais Blanche était simple, sans aucun art; elle imagina donc n'avoir rien de mieux à faire, que de demander cette amitié que madame de Fargy lui disait être si désirable.

Monsieur d'Entragues n'était guère plus habile dans les conseils qu'il donnait à Blanche. La franchise de cette jeune personne dérangeait tous ses calculs. Il mêlait toujours des louanges délicates aux avertissemens détournés. Ces manières qui auraient réussi

avec des femmes convaincues de leur mérite, et accoutumées à la flatterie, échouaient auprès d'elle. Pour l'ordinaire, elle lui traduisait toutes ses phrases en termes clairs, précis, et l'assurait en riant que la plus commune gouvernante aurait une raison plus droite que la sienne; qu'il n'entendait rien à la place qu'elle lui avait donnée; qu'elle voulait une amitié sincère, et qu'il n'en avait pas l'idée. Ces reproches amusaient monsieur d'Entragues. Cette nature si vraie l'intéressait; et Blanche, malgré ses plaintes, le préférait à toutes les personnes qui venaient chez madame de Nançai.

Il y avait déjà huit jours qu'elle n'avait reçu des nouvelles de madame de Fargy; elle en était inquiète, et lui écrivit la lettre suivante.

« Ma seconde mère, votre silence m'afflige; je crains que vous ne soyez plus triste. Du moins, lorsque j'étais près de vous, ma voix vous faisait entendre des paroles d'affection et de reconnaissance. Le bruit de ma jeunesse vous étourdissait quelquefois; mais

c'était du bruit, du mouvement; c'était moi enfin qui vous aimais, et vous, qui en étiez bien convaincue. Au lieu qu'à présent, je vous sais renfermée dans cette petite cellule, encore trop grande pour vous, puisque vous ne quittez guère votre fauteuil que pour aller prier. Dans ce fauteuil même, vous êtes si tranquille, que vos regards seuls se meuvent. Je les vois sans cesse, cherchant le portrait de ce fils dont vous évitez de parler, quoique vous y pensiez toujours.

» Vous ne vous êtes jamais aperçue qu'il m'arrivait bien souvent de mettre beaucoup de soins, je dirais même de ruse, pour me placer entre vous et lui. Je me tenais debout, afin de dépasser votre tête, de vous cacher son portrait, et que vos yeux ne rencontrassent que les miens. Vous m'aviez dit une fois que mon air gai vous rajeunissait. Ah! vous rajeunir! vous n'en avez pas encore besoin; et j'avais une bien autre prétention; je voulais vous distraire, vous intéresser... Mais je m'arrête, car je vous vois d'ici prête à vous fâcher. Rassurez-vous, ma première amie, je vais vous parler de moi. Il faut cependant que votre bonté me permette de commencer

toutes mes lettres par vous, parce que j'y pense d'abord; et puis je finirai par moi. Je suis bien sûre que votre affection me suit dans cette route inconnue, où ma marche serait si incertaine, sans les conseils dont vous avez bien voulu éclairer mon inexpérience.

» Ma grand'mère a beaucoup de monde chez elle; et, comme elle le dit, cette société a bien plus de rapport à son âge qu'au mien. Pourtant, comme ce sont des gens qui tous ont été dans une situation brillante, qui ont passé leur vie à la cour la plus polie de l'Europe, loin d'annoncer aucune prétention, loin de rien exiger des autres, ils ne sont occupés qu'à se plaire, et à se faire valoir mutuellement. Si, par hasard, il m'arrive quelquefois de les négliger, ils n'ont pas l'air de s'en apercevoir; et la plus légère attention de ma part les flatte. Lorsque, pour réparer mon étourderie, je reviens vers eux, ils trouvent mieux que moi l'excuse que je voudrais leur adresser. Ah! vous avez bien raison; la vieillesse qui veut être aimable réunit l'esprit et la bonté qui plaisent à tous les âges.

» Cependant, monsieur d'Entragues est celui qui me convient le plus. J'ai eu de la

peine à le faire causer de l'ancienne cour; il craignait de m'ennuyer, et ne voulait me parler que de ce qui m'intéressait; mais s'il faut vous l'avouer, mon amie, excepté vous, rien ne m'intéresse encore.

» Je me plais beaucoup avec lui. Depuis qu'il ne craint plus *ma dédaigneuse jeunesse*, c'est une de ses expressions, il trouve le moyen de me faire rire au moment où je m'y attends le moins. Hier au soir, sa fantaisie était de parler gravement de ces modes qui paraissent si ridicules, dès qu'elles sont passées. Lui, prétendait les regretter toutes; il y trouvait des rapports, des conséquences auxquelles je n'avais jamais pensé.

« Un cabinet, me disait-il, où l'on éta-
» blirait de petits mannequins, habillés sui-
» vant les costumes des différens règnes, se-
» rait assez amusant, et pourrait même don-
» ner lieu à de bonnes réflexions sur l'es-
» prit de chaque siècle. Et, pour nous en
» tenir à ces derniers temps, convenez,
» ajouta-t-il, que lorsqu'on vous ferait
» passer devant ces belles perruques à la
» Louis XIV que nous ne portons plus, qu'à
» l'aspect de ces grandes dames, si imposantes

» avec leurs amples robes de velours, bro-
» dées en or, et ces longs plis, qui tous
» avaient de la régularité, vous ne pourriez
» vous empêcher de faire la révérence !

» Je vois avec douleur, continua-t-il en
» affectant un ton lamentable, que les hom-
» mes ont déjà commencé à raccourcir leur
» chevelure; on la laisse flotter au hasard.
» Les belles manières d'aujourd'hui sont d'at-
» teindre à l'air de la négligence; sinistre pro-
» nostic, Mademoiselle! La poudre qu'on
» met à présent me console un peu; c'est
» du moins une sorte de recherche. Cepen-
» dant, cette mode passera également, je le
» prévois; et il faut m'y résigner. Mais,
» soyez-en bien sûre, si dans le beau laisser-
» aller qui s'établit; si dans la crainte de se
» gêner qui gagne toutes les classes, on en
» venait jamais à porter des cheveux ras et
» plats, comme de vrais puritains, alors tout
» serait bouleversé. Oui, Mademoiselle,
» tout; et il y aurait une confusion telle
» qu'on ne s'y reconnaîtrait plus. »

» Je riais de ses prédictions, je riais de sa colère; et je ne pouvais croire que l'abandon d'une mode pût annoncer des résultats si

menaçans. « Riez, riez, Mademoiselle, m'a-
» t-il dit; ce n'est pas la mode qu'on quitte
» dont je m'afflige, c'est celle qu'on adopte
» où j'aperçois des signes de décadence. » —
Il a dit ces derniers mots d'un air tragique qui vous aurait amusée. Mais je m'admire de vous conter toutes ces folies. Pourtant, comme je suis bien sûre que votre amitié ne jettera pas ma lettre au feu sans la finir, il me semble que plus elle sera longue, plus j'enlèverai de ce temps que vous donnez à de tristes réflexions.

» Nous avons été plusieurs fois chez la comtesse de Limours, dont le château est assez près du nôtre. Quoique fort jeune encore, à la suite d'une maladie grave, elle s'est trouvée dans l'impossibilité de marcher. Son mari s'occupe d'elle avec l'affection la plus touchante. Cette occupation est si habituelle et si simple, qu'elle est devenue pour lui une seconde nature. Lorsqu'il y a du monde, et, qu'au milieu du bruit, il ne peut entendre sa voix si faible, il consulte son regard, devine sa pensée. Enfin, à chaque instant du jour, il ne songe qu'à prévenir tous ses désirs; et

il n'est personne, qui, à la vue d'attentions si tendres, ne demande, pour dernier bonheur, que dans la maladie, ou la vieillesse, il lui soit accordé des soins semblables.

» De son côté, elle ne se plaint jamais, sûrement de peur de l'affliger. Cependant, on sent à sa pâleur, à l'incertitude de ses mouvemens, qu'il ne lui reste de force que pour supporter ses souffrances. Son sourire est doux et bienveillant ; si elle est trop accablée pour vous parler, ce sourire vous accueille, et vous dit qu'elle est bien aise d'être avec vous. Il y a tant de bonté sur sa figure, qu'en la voyant pour la première fois, vous croyez l'aimer depuis long-temps, et qu'elle paraît s'occuper de vous comme une ancienne amie.

» Adieu, ma seconde mère. Pensez à moi ; écrivez-moi souvent ; dites-moi où en est ce bel ouvrage que vous me destinez. Parlez-moi de vos lectures ; car vous n'avez de société que vos livres. Je chercherai dans la bibliothèque de ma grand'mère si les mêmes s'y trouvent. Alors je les lirai aussi, afin d'avoir avec vous une vie commune.

Quelquefois je me plairai à croire que les mêmes idées nous occupent en même temps.

» Blanche. »

Madame de Fargy cachait à sa jeune amie combien elle souffrait. Depuis qu'elle n'était plus distraite par sa présence, elle s'abandonnait à ses chagrins. Des peines si vives altéraient sa santé : cependant, elle retrouvait son courage pour répondre à Blanche. Alors elle affectait de la gaieté, paraissait penser uniquement à ce qui l'intéressait; et cette jeune personne, ainsi trompée par son amie, jouissait de tous les plaisirs que sa grand'mère cherchait à lui procurer.

Le comte de Limours les invita à une grande fête qu'il allait donner pour célébrer le jour de la naissance de sa femme. Madame de Nançai, à l'insu de sa petite-fille, fit venir de Paris des robes magnifiques, que Blanche reçut au moment de faire sa toilette. C'était la première fois qu'elle paraissait dans le monde; et sa grand'mère désirait ajouter à sa beauté des parures qui la fissent remarquer. « Le moyen sûr d'y parvenir, » disait monsieur d'Entragues, serait d'être

» la plus brillante, ou la plus simple. » Il penchait un peu pour ce dernier genre de distinction, qui convenait mieux à l'âge de Blanche, et même à sa figure douce et craintive; mais sa grand'mère ne voulut pas que les soins qu'elle avait pris fussent perdus.

Monsieur d'Entragues n'était jamais fâché qu'on ne suivît point ses conseils. Il finit par croire que madame de Nançai avait eu raison, et trouva Blanche assez belle pour éblouir les plus sages. Cette jeune personne, qui ne songeait pas encore à plaire, était pourtant bien aise d'être admirée.

Madame de Nançai, sa petite-fille, et monsieur d'Entragues, avaient promis de passer quelques jours chez le comte de Limours. Il devait y avoir des bals, des concerts, des feux d'artifice, qui, dans cette occasion, étaient vraiment des feux de joie. Blanche, dans le secret de toutes les surprises que l'on préparait à madame de Limours, arriva chez elle avec une gaieté qui enchantait sa grand'mère.

Lorsque mademoiselle de Nançai entra dans le salon, ce fut un cri général d'étonnement. On ne parlait que de sa beauté; on se pres-

sait pour la voir. Blanche, intimidée, pouvait à peine se soutenir en suivant sa grand'-mère, que monsieur de Limours conduisait près de la maîtresse de la maison. Monsieur d'Entragues donnait le bras à mademoiselle de Nançai, et cherchait à la rassurer. Elle ne venait que de s'asseoir, et n'avait même pas encore osé lever les yeux, lorsqu'elle entendit prononcer un nom qui acheva de la bouleverser. Mais elle seule peut rendre compte de tous les mouvemens de son ame; elle seule peut peindre à madame de Fargy les détails de cette soirée dont elle attendait de si grands plaisirs.

« Vous l'avez voulu, ma seconde mère; vous en avez exigé la promesse : je ne dois vous rien cacher. Hé bien, je vais peut-être détruire le calme que vous aviez acquis après tant d'efforts. Je tremble moi-même en vous écrivant.

» J'ai vu votre fils... comme il vous ressemble ! Que je me suis sentie émue, lorsque je l'ai entendu annoncer ! Mes yeux se sont fixés sur la porte par où il devait entrer;

les battemens de mon cœur étaient si vifs, qu'ils me faisaient mal !.... Mais laissez ma lettre; vous y reviendrez. Moi-même je ne saurais poursuivre... Respirons toutes deux un moment. . . . .

» Nous étions hier chez le comte de Limours; ma grand'mère avait été placée près de sa femme. J'étais assise entre elle et le marquis d'Entragues, à qui, par égard pour son âge, on avait donné un fauteuil à côté de moi. Ces détails sont nécessaires, pour que vous jugiez toutes les folies de votre pauvre Blanche.

» On annonça le marquis de Fargy..... Ah ! mon Dieu ! dis-je à voix basse et malgré moi... Ma grand'mère, occupée de madame de Limours, ne m'entendit pas; mais monsieur d'Entragues me demanda avec inquiétude ce que j'avais ? — « Rien, » lui répondis-je. Vous savez que c'est ma grande ressource, lorsque je n'ose pas exprimer ce que j'éprouve.

» Je me sentais rougir; il m'aurait été impossible de prononcer un mot de plus. Il

faut que mon trouble ait été bien remarquable, car monsieur d'Entragues m'examinait avec un air étonné qui n'était guère propre à me rassurer.

» Votre fils s'approcha de la comtesse de Limours. Élle le plaisanta sur le goût qu'il avait pour la solitude; elle se vantait de tous les frais qu'elle avait été obligée de faire, pour l'attirer chez elle. — Ma grand'mère, qui n'avait pas entendu son nom lorsqu'il était arrivé, se retourna vers moi avec vivacité, quand madame de Limours le prononça. Les yeux de monsieur d'Entragues se portèrent aussitôt sur elle, avec une suprise encore plus singulière que celle que je lui avais causée.

» Monsieur de Fargy s'excusa avec grâce, et madame de Limours lui dit : « J'ai eu » tant de peine, pour vous résoudre à me » donner cette soirée, que j'ai toujours peur » que vous ne m'échappiez ; restez près de » moi. » — Monsieur de Fargy se trouvait donc à côté de nous. Je ne perdais pas une des paroles qui lui étaient adressées ; j'entendais ses réponses. Je le regardais, lorsque ses yeux erraient dans cette chambre ; mais

s'il les tournait vers moi, je baissais les miens involontairement; et quelqu'un qui, sans me connaître, m'aurait observée avec attention, se serait persuadé qu'il y avait entre nous un ancien démêlé de famille. Réellement, ma chère et bonne amie, j'éprouvais une agitation inconcevable.

» Il y eut un concert. On chanta d'abord des airs mélancoliques : je regardais votre fils, pour savoir s'il était sensible aux impressions tristes; s'il vous reviendrait, quand il vous saurait malheureuse..... On passa à une musique plus animée : je le regardais encore, pour juger s'il était capable de se livrer à la gaieté, lorsque peut-être vous pleuriez.

» Au milieu de cette fête, de ce concours de monde, je ne voyais que votre cellule, que ce portrait de votre fils, et votre douleur en le considérant. J'étais avec vous, uniquement avec vous; et je me sentais plus touchée de vos chagrins que je ne l'avais jamais été.

» En parlant de ce portrait, je vous dirai qu'il ne flatte pas monsieur de Fargy. Mais vous-même ne seriez-vous pas aussi un peu injuste pour lui? Peut-être, vous faites-vous plus

de peines qu'il n'a eu l'intention de vous en causer. Permettez-moi, non pas un conseil, mais une seule réflexion. Il me semble que, lorsqu'on est content, on doit prendre les choses telles qu'elles se présentent; et pour celles qui blessent, ne vaudrait-il pas mieux rechercher les intentions qui peuvent excuser? Pensez-y, ma seconde mère; si ce n'est par pitié pour vous, que ce soit pour l'amour de moi, qui désire tant de vous savoir heureuse.

» Revenons à ce portrait. Monsieur votre fils a encore une expression plus mélancolique, mais bien plus douce. Ses grands yeux, comme les vôtres, se portent lentement sur les objets qui attirent la curiosité prompte et vive de tout le monde. Il doit avoir, comme vous, un sentiment intérieur qui remplit son ame, une pensée habituelle dont il sort à regret, quand on le force d'écouter ou de répondre. C'est ce que ne manquait pas de faire madame de Limours; mais il retombait dans sa rêverie, dès qu'elle lui accordait un moment de repos. Combien elle me déplaisait, en lui parlant sans cesse! Sa

voix m'importunait ; cependant elle est d'une grande douceur.

» Après le concert, il y eut un spectacle fort gai ; on riait beaucoup, et ces rires me paraissaient un bruit insupportable. Votre fils aussi semblait en souffrir, comme de sons discordans. Madame de Limours s'occupa extrêmement de lui. Si elle n'était pas d'un âge à savoir ce qu'elle fait, car elle a plus de trente ans, j'aurais trouvé ses attentions fort exagérées. Il paraît que, lorsqu'on est parvenu à cette époque de la vie, on dit ce qui plait, on fait ce qu'on veut ; ce doit être bien agréable.

» Cependant, cette préférence me semblait si extraordinaire, que je demandai à monsieur d'Entragues s'il en connaissait le motif? — « Ah ! vous me revenez ! me dit-» il ; voilà deux heures que vous n'avez pas » daigné m'honorer d'un coup-d'œil, ni d'un » seul mot. » — Je fus si étonnée de ce reproche que je lui répondis tout bas : « Vous » ne pouvez pas deviner ce qui me trouble ; » et il m'est défendu de vous le dire. » J'étais toujours préoccupée de la défense que vous

m'avez faite de parler de vous. « — Hé, mon
» Dieu ! reprit-il, encore des réserves ! et
» celle-ci, vous est-elle prescrite par madame
» de Nançai ? — Non, non, répliquai-je en-
» core plus bas ; gardez-vous même de lui
» en parler. » — « Permettez à un vieil ami
» de vous demander la raison de tous ces
» mystères ? Madame de Nançai vous aime
» si tendrement ! et elle est si bonne, si in-
» dulgente !... » — En disant ces mots, il avait
un air presque sévère ; aussi repris-je avec
timidité : « C'est son extrême affection que
» je crains de blesser ; vous savez qu'elle
» s'inquiète facilement. » — Il resta quelque
temps pensif ; puis repartit : « Je n'ignore
» pas qu'elle est un peu susceptible ; et je ne
» voudrais ni l'affliger, ni vous causer des
» chagrins. Mais, si vous exigez ma discré-
» tion, il faut m'accorder votre confiance.
» Vous êtes si jeune, que les conseils d'une véri-
» table amitié peuvent vous être nécessaires. »
— Il me considéra, comme s'il eût voulu péné-
trer dans ma pensée ; je ne pus m'empêcher
de lui dire : « Vous me faites trembler. » Et
pour l'éviter, je me tournai vers ma grand'mère.

» Il me laissa tranquille quelques instans ;

mais bientôt, j'entendis sa voix qui s'adressait encore à moi ; car je ne portais plus les yeux sur lui. « Y a-t-il long-temps, me demanda-» t-il très-bas, que vous connaissez mon-» sieur de Fargy ? » — « Je le vois aujour-» d'hui pour la première fois. » — « Ah! » cela est singulier, reprit-il du même ton ; » mais j'en suis bien aise. » — Aussitôt je me retournai vers lui, en disant : « Qu'est-ce que » cela vous fait ? » — « Rien, » répondit-il ; et tout comme moi, ce mot *rien* vint à son secours, et finit notre conversation.

» Après le spectacle, quelques jeunes femmes voulurent répéter un quadrille qu'on devait danser le lendemain. J'en faisais partie; mais j'étais triste, je ne pensais qu'à vous, ma première amie. Quand je revenais du côté où était monsieur de Fargy, je ne pouvais m'empêcher de le regarder, tant j'étais frappée de cette ressemblance avec vous. Je remarquai qu'il suivait aussi tous mes mouvemens. J'en étais contente, et me disais, si je parviens à me rapprocher de lui, peut-être pourrions-nous parler d'elle ensemble. Un moment nos yeux se rencontrèrent, et je me sentis si émue, si troublée, qu'à l'instant mes regards cher-

chèrent monsieur d'Entragues, pour savoir s'il ne s'en apercevait pas ; car je suis bien sûre qu'il ne me perdait pas de vue. En effet, il me parut tout occupé de moi. Heureusement que la danse finissait; et lorsque je fus revenue à ma place, je lui dis : « Hé bien, Mon» sieur, quelle que soit votre pensée, soyez » certain que vous vous trompez. »—« Moi! » Mademoiselle, répondit-il; veuillez être » convaincue, d'abord, que je ne suis jamais » *certain;* et puis, que je repousse toutes » les pensées qui m'affligeraient : c'est un » fruit de l'expérience. » — « Ah! l'expé» rience ne doit pas servir à grand'chose, » lorsqu'on prétend juger de ce qu'on ignore.» —J'avais de l'humeur, mon amie; et quoique très-jeune, j'avais fort bien observé que ces personnes, qui ont tant vu, croient tout deviner et tout savoir.

« Mais, Mademoiselle, reprit-il, oserais» je vous représenter qu'il est fort injuste de » vous fâcher contre moi ? » — « Peut-être » est-ce injuste, repartis-je ; cependant, je » ne puis pas faire autrement. » — « Et cette » belle amitié que vous m'aviez promise, » s'écria-t-il, la voilà donc passée ? » —

« Non ; mais je veux que vous ne disiez pas
» à ma grand'mère une seule de vos belles
» réflexions, du moins jusqu'à ce que je vous
» aie parlé. » — « Vous me parlerez donc? »
reprit-il tout attendri. — Je ne pouvais
pas lui dire oui ; je n'avais pas la force de
lui dire non. Par bonheur, il y avait dans
la chambre ce mouvement, cette confusion
qui règnent à l'instant où l'on va se retirer.
Ma grand'mère monta dans son appartement, et je m'en allai avec elle.

» J'ai passé la plus grande partie de la nuit à vous écrire, mon excellente amie. Cependant, je n'ose pas faire partir ma lettre tout de suite ; je crains tant qu'elle ne vous afflige ! Je recherche tout ce qui peut la retarder : je voudrais presque lui faire faire le tour du monde, avant qu'elle vous arrivât. Si vous saviez combien il est pénible de sentir en écrivant que chaque mot va sûrement réveiller bien des chagrins !..... D'ailleurs, je veux y ajouter tous les soirs ce qui m'aura frappée dans la journée. Je ne la terminerai donc, que lorsque nous serons revenus au paisible château de La Ferté. Je ne sais pourquoi je voudrais n'en être jamais sortie.... »

Blanche suivit son système de délais, ressource qui plaît tant aux ames douces et craintives. Le lendemain au soir, elle écrivit à son amie tout ce qui avait excité son intérêt dans le courant du jour, bien résolue à ne pas envoyer sa lettre de sitôt.

« La matinée s'est passée un peu plus agréablement pour moi, ô ma seconde mère. Le comte de Limours avait emmené tous les hommes à une grande partie de chasse; et les femmes étaient restées près de madame de Limours. Monsieur d'Entragues seul ne nous a pas quittées. Je ne puis vous dire toutes les folies qu'il débitait sur les soins que nous devions avoir de lui. Il rappelait gaiement son âge, en assurant que, malgré sa vieillesse, il aurait dépassé tous les chasseurs, si son cœur, plus sensible que celui de ces jeunes gens, ne l'avait pas retenu près de nous.

» Au déjeuner, madame de Limours l'a fait asseoir à la place du maître de la maison. Il l'a occupée, avec tant de respect pour elle, tant d'attention pour nous, qu'il

est parvenu à faire oublier ceux qui étaient absens. On lui a demandé de raconter quelques histoires. Puisque vous le connaissez, vous devez savoir qu'il conte avec un naturel et une simplicité qui donnent de la grâce à tout ce qu'il dit. Pourtant, il a résisté aux instances de ces dames; car il prétendait que les histoires, ainsi que les louanges, doivent être inspirées, et venir d'elles-mêmes.

» En sortant de table, nous sommes entrés dans le salon; c'était à qui entourerait monsieur d'Entragues. Comme, dans la conversation, il avait paru regretter le temps de la chevalerie, où les couleurs marquaient les sentimens, madame de Limours lui a offert une de ses fontanges; une autre lui a remis une petite bague; une troisième lui a sacrifié ce nœud de rubans qu'on nomme *un parfait contentement*. Il recevait tous ces dons avec l'air fier d'un ancien preux. « Que ces » jeunes gens reviennent! s'écriait-il; je les » attends. » Puis, tout-à-coup, il a repris d'un ton modeste : « Rassurez-vous, Mes- » dames; non, je ne me vanterai pas de » tant de bontés : il serait affreux de ne plus » faire de jaloux. »

» Vers une heure, on a annoncé que plusieurs calèches étaient prêtes pour nous conduire au rendez-vous de chasse. Ma grand'-mère, monsieur d'Entragues et moi, nous y sommes allés avec madame de Limours. Il faisait un temps superbe. Je ne puis vous dire l'impression que me causaient le son des cors, les fanfares, la gaieté générale. J'éprouvais des sensations si agréables, si nouvelles, que j'en étais enchantée.

» On est descendu près d'un étang. Madame de Limours et ma grand'mère sont restées en voiture; mais elles m'ont confiée à monsieur d'Entragues, pour me conduire au rendez-vous. La meute, les chasseurs, le pauvre cerf, tout s'approchait. Je n'ai pu m'empêcher de fuir, lorsque j'ai entendu sonner l'hallali. J'ai entraîné monsieur d'Entragues, qui riait de l'horreur que me causait ce triste spectacle. Les chasseurs nous avaient rejoints; et votre fils, voyant que je voulais absolument m'éloigner, s'est rapproché de nous. Je me suis bien aperçue qu'il était touché de la pitié que j'éprouvais, quoique tout le monde se moquât de ma faiblesse.

» Bientôt le piqueur du comte de Limours

m'a apporté de sa part le pied du cerf. « Pauvre cerf! me suis-je écriée; en jouissant » du soleil ce matin, il a cru que c'était un beau » jour! » — Votre fils a repris: « Que de beaux » jours finissent ainsi! » et monsieur d'Entragues, je crois pour me distraire, m'a dit: « Convenez, Mademoiselle, que vous n'a- » viez pas l'idée d'un si cruel plaisir dans » votre paisible couvent de Ste.-Élisabeth? — « Le couvent de Ste.-Élisabeth! » a répété votre fils d'une voix altérée.... Il est devenu rouge, puis a pâli; ses yeux même se sont remplis de larmes. Je me suis sentie aussi rougir et trembler; j'ai pris le bras de monsieur d'Entragues pour me soutenir. Plusieurs personnes sont venues près de nous; à l'instant votre fils nous a quittés, et s'est enfoncé dans la forêt.

» Nous sommes remontés en voiture; les chasseurs nous ont suivis à cheval jusqu'au château. En chemin, j'avais beau regarder de tous côtés; votre fils ne paraissait point. Personne ne songeait à lui; moi seule je m'en occupais: mais aussi je dois avouer que je ne songeais guère à ceux qui étaient présens. Je le voyais errer dans cette forêt qui tout

à l'heure retentissait de cris de triomphe et de joie.... Sans doute il pensait à sa mère, la regrettait, s'affligeait comme elle.... Oh! que n'aurais-je pas donné pour pouvoir lui dire: « Si vous pleurez tous deux, du moins pleu- » rez ensemble ! »

» En arrivant, on s'est réuni dans le salon. Je suis restée la dernière sur la terrasse, cherchant si de loin je ne découvrirais pas votre fils. Il m'a fallu bientôt rejoindre tout le monde. Ma pitié, ma peur excitaient la gaieté : on prétendait même que j'étais pâle et changée. Je le crois; mais on ne savait pas que je pensais à vous et à lui.

» Peu à peu chacun s'est retiré. Ma grand'mère est remontée aussi dans son appartement; je l'ai suivie, et me suis mise aussitôt à la fenêtre de sa chambre, attendant avec inquiétude que votre fils revînt. Enfin, je l'ai vu qui s'acheminait lentement vers le château. Alors, toute contente j'ai respiré; j'ai demandé bien vite ma robe, ma toilette: je me hâtais, car j'aurais désiré d'être une des premières dans le salon; j'espérais que le hasard y conduirait mon-

sieur de Fargy : j'avais tant de choses à lui dire !

» Ma grand'mère, dont assurément la parure ne devait pas être longue, a mis un temps inconcevable à s'habiller. Enfin, le comte de Limours est venu lui offrir son bras, pour descendre dîner..... Plus de conversation à espérer dans le salon..... Le marquis d'Entragues est aussi venu nous chercher. Avant de sortir de la chambre, il a tourné autour de moi, pour juger, disait-il, si sa pupille était bien mise.

» Je ne sais quelle délicatesse m'avait fait sentir que la simplicité seule pouvait se montrer à côté du malheur. J'avais donc choisi une robe de taffetas blanc tout unie ; quelques bluets étaient dans mes cheveux ; encore, est-ce par timidité que je n'avais pas osé empêcher ma femme de chambre de les poser. Monsieur d'Entragues, après m'avoir bien examinée, a exigé que je misse un bouquet. Je l'ai refusé ; tout ce qui avait l'air de l'occupation de moi-même me paraissait choquant. — « Mais, m'a-t-il dit, à quel » âge porterez-vous des fleurs, si ce n'est » à présent ? » — « Je ne sais pas, » ai-

je répondu avec un peu d'humeur; car il arrive toujours à point nommé pour me contrarier. — « Y a-t-il encore là quelque » mystère ? » a-t-il repris avec un rire assez moqueur. — « Quel mystère voulez-vous y » voir? » ai-je répliqué vivement. — « Ah! » ne vous fâchez pas, s'est-il écrié ; car alors » je croirais que vous avez en effet des mo- » tifs bien cachés. » — Ma grand'mère, nous entendant disputer, s'est retournée, et a dit au comte de Limours : « Jamais ils ne » sont d'accord. » — Monsieur d'Entragues lui a soumis le sujet de notre querelle, et elle a été de son avis.... Il a donc fallu me parer de ce bouquet : il me fatiguait ; l'odeur de ces fleurs me faisait mal ; mais j'étais obligée de dissimuler cette impatience que l'on éprouve, lorsqu'on fait quelque chose malgré soi.

» Quand nous avons passé par la salle de billard, j'ai remarqué bien vite que monsieur de Fargy n'y était pas, quoique tous les hommes s'y trouvassent réunis. J'ai soupiré, en pensant qu'il était peut-être resté seul à s'occuper de vous. Aussi, jugez de mon étonnement, lorsque je l'ai trouvé assi

dans le salon, près de madame de Limours. Il causait avec elle ; leur entretien avait l'air très-vif. Je suis obligée de vous l'avouer, mon amie ; elle était fort gaie, et votre fils paraissait se plaire à l'entendre. Je m'en suis bien voulu, de m'être persuadée qu'il était aussi malheureux que, certainement, je l'aurais été à sa place.

» On est allé dîner. Je n'ai pas levé les yeux sur monsieur de Fargy ; je ne lui pardonnais pas de s'être laissé distraire. Je le hais presque, lorsqu'il vous oublie ; et combien il m'intéresserait, s'il partageait les sentimens que vous m'avez inspirés ! En sortant de table, j'ai demandé à ma grand'mère la permission de remonter aussitôt chez moi pour m'habiller. Je voulais avoir le temps de vous écrire ces détails qui ne sont rien en eux-mêmes, et qui m'ont causé de si vives émotions.

» Je vous quitte pour faire la plus brillante toilette. Quand monsieur d'Entragues viendra, il n'aura pas de peine à me persuader que je dois me parer de fleurs. A demain, ma seconde mère, ma première amie.

» Blanche. »

Blanche s'était bien trompée, lorsqu'elle avait pensé que monsieur de Fargy pouvait se laisser amuser, ou distraire, par de frivoles entretiens. En l'observant mieux, il eût été facile de voir qu'un sentiment profond remplissait son ame, et qu'il avait besoin d'efforts pour cacher ses chagrins.

Depuis long-temps, il fuyait toutes les assemblées nombreuses; et lorsque, la veille, il s'était vu au milieu d'un concert, il en avait éprouvé d'autant plus d'humeur qu'il ne s'y attendait pas. S'il en eût été averti, aucune prière ne l'eût déterminé à accepter l'invitation de madame de Limours. Elle en était trop sûre, et s'était bien gardée de le prévenir qu'elle l'attirait à une fête. Elle désirait que, sans qu'il pût s'y refuser, cette occasion le rendît à la société, dont il était fait pour être l'ornement.

Une fois au milieu du salon, il fut bien obligé de s'approcher de madame de Limours, et de dissimuler combien il était contrarié. Prié par elle de ne la point quitter, il se trouva naturellement près de mademoiselle de Nançai qui lui était inconnue. Il fut touché de son air doux et tendre; mais

son étonnement fut extrême, lorsqu'il crut voir qu'elle avait pour lui un intérêt qu'elle ne témoignait à aucun autre. Il se disait que cette idée était invraisemblable, que c'était une folie, que sûrement il se trompait; et lorsqu'il rencontrait ses yeux, il n'en doutait plus.

Il avait en effet bien raison de le croire. Mademoiselle de Nançai l'observait avec une attention d'autant plus remarquable, qu'elle s'efforçait de la cacher. S'il la regardait, elle détournait la tête... Paraîssait-il ne plus songer à elle? il la surprenait bientôt, appliquée à le considérer comme elle aurait fait un frère ou un ami.... Dès qu'elle craignait d'en avoir été aperçue, elle rougissait d'un air confus, et semblait intimidée.... Monsieur de Fargy cherchait en vain à démêler les motifs d'un embarras si extraordinaire; mais il en était flatté malgré lui. Être distingué par une si jeune et si belle personne, lui causait un trouble indéfinissable. Il aurait voulu lire dans sa pensée, suivre tous ses pas; et son ame se pénétrait de sentimens doux, perdus pour lui depuis long-temps.

Lorsque le lendemain, à cette chasse, le

hasard lui apprit qu'elle avait été élevée au couvent de Ste.-Élisabeth, il pensa qu'elle avait dû y connaître madame de Fargy, et fut tellement saisi qu'il ne pouvait plus entendre prononcer le nom de Blanche sans être ému.

Madame de Limours, que des circonstances particulières attachaient à monsieur de Fargy, avait remarqué qu'il avait été frappé de la beauté de mademoiselle de Nançai, et qu'à cette chasse, elle était la seule dont il se fût occupé. Elle lui en faisait des plaisanteries que monsieur de Fargy croyait détruire, en affectant les dehors d'une fausse gaieté. C'était là ce sourire que Blanche avait si mal interprété.

Monsieur de Fargy désirait vivement trouver une occasion de parler à mademoiselle de Nançai du couvent où madame de Fargy s'était enfermée. Pendant ce dîner, où Blanche se vantait de n'avoir pas un instant levé les yeux sur lui, il n'avait cessé de l'examiner, et il souffrait de ne pas attirer un seul de ses regards. Qu'elle lui semblait différente de ce qu'il l'avait vue la veille! Il espérait pouvoir s'approcher d'elle, lorsqu'on serait rentré dans le salon; et il eut le chagrin de la voir se

retirer en sortant de table. Certainement, il se doutait peu que ce fût pour aller écrire à madame de Fargy. Il pensa avec peine que, dans ce même moment, où elle agitait son ame, déjà si tourmentée, elle était peut-être fort occupée de sa toilette; que peut-être elle se faisait une grande affaire de briller et de plaire. Mais bientôt il repoussait ces idées pénibles. Il la voyait encore, comme elle avait paru au dîner; la petite robe de taffetas blanc ne lui avait pas échappé. Son cœur ne pouvait deviner les intentions de Blanche; mais il trouvait dans cette simplicité des rapports de goût et de sentiment qui lui plaisaient.

Pendant qu'elle était absente, elle devint l'objet de la conversation générale. Sa grâce naïve, sa beauté qu'elle avait l'air d'ignorer, sa candeur, furent également admirées. Madame de Nançai était ravie, et ne manqua pas d'assurer plusieurs fois, que ces agrémens extérieurs si vantés n'étaient rien, auprès des qualités essentielles que sa petite-fille possédait. Tout le monde félicitait cette heureuse et bonne grand'mère. Monsieur de Fargy seul ne dit pas un mot; il recueillait ces éloges sans y rien ajouter. Madame de

Nançai en prit de l'humeur. Elle avait oublié que celui qui sent le plus, trouve indiscret de parler, imprudent de se taire, et craint même qu'un soupir ne puisse s'entendre. Tout-à-coup, monsieur de Fargy sortit, comme s'il eût été frappé d'une pensée insupportable.

Dès qu'il fut parti, il devint aussi le sujet de l'entretien. Madame de Limours, voulant prévenir les réflexions que la tristesse et la situation de son jeune ami pouvaient faire naître, parla de lui avec une amitié si vive et si vraie, que madame de Nançai en fut blessée. Elle prit pour une offense les éloges que l'on faisait d'une personne, qui avait gardé un froid silence, lorsqu'on admirait sa petite-fille. Elle se leva pour s'en aller; mais, comme elle n'avait jamais su maîtriser un seul de ses mouvemens, il était facile de répondre à ses pensées. Madame de Limours, pour la calmer, lui parla donc de Blanche; lui demanda si elle serait bien magnifique au bal. « Ce n'est pas, ajouta-t-elle, que la simplicité ne lui aille aussi bien. En la voyant, » on croit toujours que la robe qu'elle porte » est celle que le désir de plaire aurait dû

» choisir; elle donne de la grâce à tout, et » ne peut être embellie par aucune parure. » Madame de Nançai, quoique debout, demeurait; car elle ne pouvait se résoudre à perdre rien de ce qui flattait son orgueil maternel. Sa figure s'éclaircissait à chaque mot; elle finit par sourire, et remonta chez elle, très-contente de madame de Limours, mais fort irritée contre monsieur de Fargy.

En entrant chez sa petite-fille, elle lui dit; « Le fils de votre chère amie vient de vous trai- » ter d'une manière bien flatteuse! »—Blanche l'écouta sans lui répondre; c'était le plus sûr moyen de savoir ce qui excitait son humeur. «—Oui, continua-t-elle; je vous conseille de » vous attacher à cette famille. Au surplus, il ne » m'a pas l'air de devoir être frappé ni de la can- » deur, ni de la jeunesse, ni de l'innocence. »— « Ni de l'innocence! reprit Blanche effrayée : » et qu'a-t-il donc pu dire? » — « Dire! re- » partit sa grand'mère; il n'a rien dit, Ma- » demoiselle, et c'est bien assez. » — « Mais » de grâce, Maman, expliquez-vous; que » je comprenne un peu ce qui s'est passé? » — Alors madame de Nançai se plut à lui répéter tous les éloges dont on l'avait comblée;

Blanche les entendait sans y faire aucune attention. Elle aurait voulu hâter le récit, presser chaque phrase, pour arriver à ce qu'avait fait monsieur de Fargy, et dont sa grand'mère paraissait si irritée. Enfin, madame de Nançai ajouta : « Et ce bellâtre était » là, froid, silencieux, appuyé nonchalam- » ment sur le dos d'un fauteuil, cachant » ses grands yeux avec une de ses mains : » je crois en vérité qu'il dormait. »

Blanche ne put s'empêcher de sourire, quoiqu'intérieurement elle se sentît un peu fâchée contre monsieur de Fargy. Pourtant, elle répondit : « Vous oubliez, Maman, qu'il » n'est pas obligé de me voir avec l'indul- » gence que vous avez pour moi. » — « L'in- » dulgence ! s'écria madame de Nançai ; » voilà une singulière expression.... Il lui » appartient, en effet, de dispenser le » blâme ou la louange ! Véritablement, » vous tombez quelquefois dans un excès » de modestie qui conviendrait à l'abné- » gation d'une religieuse, mais qui est fort » ridicule dans le monde. »

Comme elle disait ces mots, monsieur d'Entragues parut. Il avait l'habitude de

la suivre peu de momens après qu'elle était sortie du salon : « Ah ! je suis bien » aise de vous voir, » lui dit-elle, d'un ton si courroucé qu'il ne put s'empêcher de rire. — « Sûrement, » reprit-elle, « je suis très-aise, très-satisfaite de » vous voir ! Qu'est-ce qu'il y a d'extraordi- » naire à cela ? Quand vous prendrez votre » air moqueur, vous aurez tort. »

Sa colère amusait toujours monsieur d'Entragues, excepté lorsque Blanche en était l'objet. Il s'informa gaiement des motifs qui rendaient sa présence si agréable. — Au lieu de répondre à sa question, madame de Nançai lui demanda comment il avait trouvé le silence de monsieur de Fargy, lorsqu'on avait parlé de Blanche ? — « Très- » convenable, répondit-il froidement. » — « Très-couvenable ! reprit-elle ; à vous en- » tendre, il se serait compromis, en joi- » gnant son admiration à celle que tout le » monde éprouvait. » — « Il ne se serait point » compromis, répondit-il ; mais il aurait » été ridicule. Un jeune homme ne doit ja- » mais se mêler aux éloges que l'on donne » à une personne de l'âge et du rang de ma-

» demoiselle. » — Une réponse si grave déconcerta un peu madame de Nançai ; mais voulant le déjouer, elle ajouta avec ironie : « Il me semble que la liberté de la cam- » pagne permet d'oublier la circonspection » et le décorum de la vieille cour. » — Quoique monsieur d'Entragues fût bien sûr qu'elle avait parlé de la *vieille cour* pour le piquer, il répliqua simplement : « A la cam- » pagne, comme à la ville, un homme qui a » vécu en bonne compagnie, se fait remar- » quer par un sentiment des convenances » qui ne s'oublie jamais. » — Blanche savait gré à monsieur d'Entragues d'excuser monsieur de Fargy ; elle découvrait avec plaisir que c'était certainement par respect qu'il n'avait pas parlé d'elle.

Madame de Nançai croyait avoir bien le droit de faire partager ses opinions à son ancien ami ; elle était choquée de voir qu'il approuvât monsieur de Fargy, et cela devant sa petite-fille. Elle reprit donc avec un ton sec : « D'ailleurs, j'ai mes raisons pour » que ce beau monsienr me déplaise ; vous » ne les savez pas ; je ne suis pas obligée de

» vous les dire : et vous ne pouvez que vous
» tromper, en vous avisant de me juger, et
» de le défendre. »

Quand monsieur d'Entragues était arrive, Blanche s'était glissée derrière le fauteuil de sa grand'mère; car il suffisait de se tenir hors de sa vue, de se dérober au premier mouvement de son humeur, pour que bientôt elle ne songeât plus à ce qui l'avait fâchée. Blanche se mit à rire, en l'entendant se servir de ces expressions mystérieuses qu'elle-même employait, lorsqu'elle voulait ne pas répondre aux questions de monsieur d'Entragues. Avec une joie d'enfant, elle lui faisait mille petits signes qui disaient : — Vous le voyez..... Tout le monde a des secrets.... Personne ne vous les confie. — Il s'amusait de la gaieté de Blanche, ne s'inquiétait pas de la colère de madame de Nançai; mais il était charmé que son manque de réflexion lui eût fait avouer qu'elle avait des raisons dont elle ne lui parlait pas. Il était sûr alors de les apprendre promptement. Il savait bien que ces personnes toutes sincères, toutes vives, toutes confiantes, gardent leur

secret, tout juste aussi long-temps que leur bonheur veut qu'on ignore qu'elles ont quelque chose à cacher, ou à dire.

Cependant l'heure du bal approchait, et monsieur d'Entragues lui fit observer qu'elle perdait des momens précieux à le quereller; qu'il vaudrait mieux s'occuper de mademoiselle de Nançai. — Blanche, devinant qu'il voulait distraire sa grand'mère, sortit aussitôt de sa place, et se présenta devant elle. Sa parure était aussi élégante que magnifique. Madame de Nançai, dans son impatience contre monsieur de Fargy, et puis contre monsieur d'Entragues, n'y avait point fait d'attention; mais dès que Blanche se mit pour ainsi dire sous ses yeux, qu'elle lui demanda de la regarder, tous les nuages furent dissipés. Elle ne se lassait point d'examiner sa petite-fille, et dit à monsieur d'Entragues: « Elle est vraiment charmante ! » — Elle ordonna à ses femmes d'apporter des lumières, de se mettre des deux côtés de Blanche, et elle la contemplait avec ravissement.

Lorsque mademoiselle de Nançai entra dans la salle du bal, elle aperçut d'abord

que monsieur de Fargy n'y était pas. Elle lui savait gré d'éviter les plaisirs bruyans; mais une inquiétude secrète lui faisait craindre qu'il n'eût quitté le château. Si elle allait ne plus le revoir, qui pourrait lui parler de sa mère ! Elle se plaça près de madame de Limours, espérant qu'elle pourrait apprendre pourquoi il était absent. Elle écoutait... Son nom ne fut pas prononcé.

On dansa un ballet où elle fut très-admirée : elle parut encore dans un pas de deux; et les éloges qu'elle entendait autour d'elle ne la touchèrent point. Elle ne croyait pas qu'on dût s'enorgueillir du hasard de la beauté; la perfection de la danse lui semblait un faible avantage. Enfin, elle se trouvait indifférente à toutes ces frivolités, peut-être parce qu'à son insu, une affection plus tendre commençait à occuper son cœur.

Vers la fin du bal, elle vit madame de Limours parler bas à son mari. Il sortit, et revint bientôt après, suivi de monsieur de Fargy. A son air mélancolique s'était jointe une grande pâleur. Blanche le considérait tristement : elle pensait qu'il était resté seul abandonné à ses chagrins, et elle sentit re-

naître tout l'intérêt qu'il lui avait d'abord inspiré. Leurs yeux se rencontrèrent ; il y retrouva cette même expression douce et tendre dont il avait été touché, au premier instant où il l'avait vue.

Après souper on se remit à danser ; le bal continua jusqu'au jour. Alors toutes les personnes qui étaient venues à ces fêtes repartirent pour Paris. Madame de Nançai avait besoin de prendre plus de repos ; elle se retira dans son appartement pour y passer quelques heures, avant de s'en aller avec sa petite-fille et monsieur d'Entragues.

Blanche suivit sa grand'mère. Monsieur de Fargy et elle ne s'étaient pas dit un mot ; cependant, ils devaient sentir que tous deux ne cessaient de s'occuper l'un de l'autre.

Madame de Nançai se coucha accablée de fatigue. Le plaisir de voir les succès de sa petite-fille lui avait seul donné la force de supporter tant de veilles et d'agitations. Aussi, lorsqu'elle voulut se lever à une heure pour dîner, elle était si faible qu'elle envoya Blanche près de madame de Limours, en la recommandant à ses soins, et ne quitta pas sa chambre. Monsieur de Limours vint

sur-le-champ la supplier, au nom de sa femme, de leur accorder un jour de plus. Aucun motif pressant ne l'attirait dans sa terre ; elle consentit donc à ne partir que le lendemain.

Monsieur d'Entragues resta également ; et monsieur de Fargy ne put prendre sur lui de s'éloigner. Après le dîner, Blanche alla voir si sa grand'mère n'avait pas besoin d'elle ; et en revenant, elle apprit que monsieur de Limours et monsieur de Fargy étaient sortis ensemble pour faire une longue promenade.

Madame de Limours était demeurée seule avec monsieur d'Entragues. Ils causaient avec un intérêt si vif, que Blanche prit son ouvrage et s'assit près d'eux, sans qu'ils y fissent attention. « Oui, disait madame de Limours, la tristesse de ce jeune homme m'inquiète ; son noble caractère mérite l'estime de tout le monde : mais quelle affection ne dois-je pas lui porter ?

» On m'avait ordonné les bains de Pise ; je m'y rendais, quand un soir, me sentant plus souffrante, je voulus passer la nuit dans une très-petite auberge qui était sur le chemin. Pour l'ordinaire, il n'y avait que des

rouliers qui s'y arrêtassent; aussi l'écurie était-elle plus grande que la maison. On ne put me donner qu'une seule chambre, et elle était si mauvaise que je me fis poser sur un lit toute habillée; car il me fallait absolument quelques heures de sommeil. Monsieur de Limours me dit qu'il allait en avant me faire préparer une maison à Pise, où je comptais arriver le lendemain.

» J'étais si fatiguée que je m'endormis profondément. Mes gens s'établirent dans une espèce de grange qui était tout près de ma chambre. Ils avaient demandé du vin: et, pourvu qu'ils ne fissent pas le moindre bruit qui pût m'incommoder, ils croyaient avoir le droit de passer la nuit à boire, en attendant le jour. Tout-à-coup des cris affreux m'éveillèrent. Le feu venait de prendre à cette grange, sans doute par une suite de leur imprudence. La lueur des flammes éclairait ma chambre. Je ne pouvais faire aucun mouvement pour m'échapper. J'étais là, attendant la mort, lorsqu'un jeune homme se précipite vers moi; il me couvre de son manteau, cache mon visage contre sa poitrine, et m'emporte à travers

le feu. A peine m'a-t-il arrachée à ce danger qu'il tombe sans connaissance; aussitôt la maison s'écroule dans les flammes. Une minute, une seconde de plus, je périssais.

» Mes femmes m'entouraient saisies d'effroi : je leur montrai monsieur de Fargy, car c'était lui. Quelle providence l'avait envoyé à mon secours? je l'ignorais. Ses mains, ses habits, ses cheveux étaient brûlés; je crois que la douleur le ranima plus encore que nos soins. Il demandait de l'eau avec instance, en buvait sans cesse, et disait : « J'ai respiré du » feu, et je ne puis mourir. » — « Je vous » dois la vie, m'écriai-je; je ne pouvais rien » pour moi; Dieu et vous m'avez sauvée...» Un vif mouvement de joie brilla dans ses yeux; il leva ses mains vers le ciel, et d'une voix ardente et religieuse il dit : « O vous » que je n'ose nommer, ma mère, que l'É- » ternel vous bénisse! car vous m'avez appris » à faire le bien. »

» Je ne concevais rien au désespoir qui paraissait l'agiter. Un vieux valet de chambre l'accompagnait; il m'apprit que depuis longtemps son maître était souffrant. « Hélas! » ajouta-t-il, je crains que la vue des flammes,

» que les douleurs qu'il doit éprouver, n'aient » changé son état de langueur en une ma- » ladie bien grave ! » — En effet, monsieur de Fargy avait une fièvre violente; mes gens, par mes ordres, ne le quittaient point.

» Son vieux domestique me dit que, plusieurs fois dans la journée, il avait en vain supplié son maître de s'arrêter : « Loin de » l'obtenir, continua-t-il, depuis le matin » il n'a cessé de crier aux postillons de se » hâter; lui, toujours si absorbé dans ses » pensées, si indifférent aux choses ordinaires » de la vie ! Je crois que Dieu l'appelait ici » même, pour lui apprendre qu'il nous » garde la consolation de secourir de plus » heureux que soi. » — Je m'empressai de demander à cet homme, si son maître avait éprouvé quelque revers de fortune, et si des amis pourraient lui être utiles? « — Non, » Madame, » me répondit-il, avec cette fierté de l'ame qui ne dépend pas des rangs, « non, Madame; on peut être affligé quoi- » que riche. »

Je voulus savoir comment monsieur de Fargy avait appris que j'étais dans cette au-

berge. — « Il ignorait qui vous étiez, Madame;
» ah ! il se serait également exposé pour
» tout autre. Mon maître a vu la maison en
» feu : il a sauté hors de sa voiture ; les cris
» de vos gens indiquaient votre danger,
» votre chambre ; à l'instant il s'est jeté à
» travers les flammes ; il m'a empêché de
» le suivre.... Je me suis prosterné ; je priais
» Dieu pour vous et pour lui, et vous voilà. »

» Le récit de cet homme simple m'attendrit ; mais le caractère généreux de son maître, ce noble dévouement m'inspiraient une vive admiration. Les douleurs de monsieur de Fargy paraissaient insupportables ; la fièvre le consumait, et il n'y avait pas un moment à perdre, pour le remettre entre des mains habiles. Je le fis placer dans ma voiture qui était grande et commode ; son domestique se mit près de lui ; deux de mes gens l'accompagnèrent, et l'on m'arrangea comme on put dans sa calèche. Je partis, après avoir dédommagé les pauvres habitans de cette auberge de la perte qu'ils venaient d'éprouver.

» J'avais envoyé un courrier à monsieur de Limours, pour lui apprendre notre mal-

heur; il se hâta de me rejoindre, et nous rencontra à moitié chemin. Quand je lui eus dit tout ce que je devais à monsieur de Fargy, il courut vers lui, le serra dans ses bras, et fit le serment de l'aimer comme son fils, d'être pour lui le plus tendre père.

» Nous arrivâmes le soir à Pise. Monsieur de Limours ne permit pas que ce jeune homme eût d'autre maison que la sienne. Les meilleurs médecins furent appelés, et, pendant bien des jours, ne purent nous donner aucune espérance. Cependant, au milieu de ses douleurs, une seule chose semblait le soulager, c'est lorsqu'on lui rappelait les dangers auxquels il s'était exposé pour moi; alors ses yeux remerciaient le ciel.

» Je me faisais rendre un compte exact de tout ce qui le concernait. Je sentais qu'un grand chagrin lui faisait détester la vie, et que la satisfaction d'avoir fait des heureux pouvait seule l'y rattacher. Je me fis porter dans sa chambre: je lui racontai les circonstances de cet événement; il les avait presque oubliées: j'essayai de lui peindre ma terreur, les angoisses que j'avais éprouvées à l'approche de cette mort horrible, et l'émotion

inexprimable que j'avais ressentie, en le voyant apparaître comme un ange sauveur.... Mon mari, qui m'avait accompagnée, lui témoignait sa profonde reconnaissance, dans les termes les plus touchans....... Tous mes gens, réunis autour de nous, lui offraient des actions de grâce : « Monsieur, disaient-ils, » vous avez rendu service à bien du monde, » en nous conservant madame! »—A chaque voix nouvelle qui le comblait de bénédictions, je le voyais s'attendrir; enfin il pleura, et, de ce jour, je crus pouvoir espérer.

» Ce n'était pas assez pour nous satisfaire, ajouta madame de Limours; nous désirions connaître ses peines, car nous n'aspirions qu'à le consoler. Dès qu'il put sortir de sa chambre, je le priai de venir me trouver; je commençais toujours par lui parler de moi, pour arriver à lui. Je lui confiai tout ce qui, dans le cours de ma vie, avait pu m'affliger; je voulais qu'il crût à mon affection, pour parvenir à être son amie. Il m'écoutait avec intérêt, me témoignait un attachement vif, sincère; mais jamais je n'ai pu obtenir qu'il m'ouvrît son cœur.

» Nous restâmes trois mois à Pise. Les

brûlures de monsieur de Fargy étaient si fortes qu'il fallait les couvrir d'opium pour apaiser ses douleurs. Ce grand calmant, le temps plus grand calmant encore, influaient peu à peu sur son esprit, et, du moins en apparence, il devint plus résigné. Cependant, quelquefois une sombre indignation se peignait dans ses yeux; il semblait reprocher au ciel une grande injustice : mais pas une plainte ne lui échappait. La vue d'un malheur si profond, si caché, pénétrait mon ame d'intérêt et de pitié. »

Comme elle disait ces mots, les pleurs de Blanche appelèrent son attention. Monsieur d'Entragues, madame de Limours, ne comprenaient rien à cette affliction inattendue. « Qu'avez-vous? » lui demandaient-ils d'un air effrayé. Tous deux la suppliaient avec instance de leur répondre. Après un grand effort, elle leur dit : « Et moi aussi, la
» vue du malheur a pénétré mon ame! sa
» mère souffre comme lui! » — « Vous con-
» naissez madame de Fargy? reprit monsieur
» d'Entragues. » — « Oui, répondit Blanche;
» elle s'est retirée à Ste.-Elisabeth où
» j'étais. Voilà le secret qu'il m'était dé-

» fendu de révéler; mais, dans ce moment, je
» n'ai pu me contraindre. » — « C'est la
» Providence qui a dicté vos paroles, s'écria
» madame de Limours. J'irai à Paris; j'en-
» trerai dans ce couvent, et je saurai bien
» arriver jusqu'à madame de Fargy. Que je
» serais heureuse de rendre ce jeune homme
» au bonheur, à sa famille, à la société!
» Que ne doit-il pas attendre de nous! N'a-
» t-il pas bravé pour moi une mort pres-
» que certaine? »

Blanche lui apprit que son amie s'était imposé la retraite la plus rigoureuse. Ayant une fois commencé à parler, elle raconta tout ce qui l'avait émue : la cellule, le portrait, la piété de madame de Fargy, rien ne fut oublié.

« Sûrement, dit monsieur d'Entragues, ce
» jeune homme a quelques torts graves à se
» reprocher. » — « Non, non, repartit
» Blanche; qui oserait le soupçonner...?
» Sa mère m'a dit : « Mon fils mé-
» rite toute votre estime, il a toute la
» mienne; jamais il n'y eut un caractère
» plus noble; et je donnerais ma vie pour
» lui. » — Blanche prononça ces mots avec

tant d'enthousiasme qu'ils semblaient lui causer un mouvement d'orgueil.

» Je crois à ce qu'elle vient de vous dire, repartit madame de Limours. Je me rappelle en effet qu'un jour, en Italie, pendant que monsieur de Fargy était encore trop faible pour sortir, je l'avais engagé à me lire un ouvrage nouveau. Il y était question d'un homme tourmenté par des remords qui le poursuivaient jusque dans son sommeil. « Que je le plains! s'écria monsieur de » Fargy : il est encore plus malheureux » que moi!.... » — Je levai mes yeux sur lui, avec un air de satisfaction dont il fut frappé. Il devina ma pensée, car il ajouta: « Vous » m'avez peut-être cru coupable? Ah! si » quelquefois je désire mourir, je puis du » moins regarder le ciel, poser la main sur » mon cœur, et ne rien craindre.... » — Jamais il n'en avait encore dit autant sur lui-même. Je crus devoir saisir ce moment où il se laissait aller à plus de confiance, et je me permis de l'interroger : « Votre mère, repris-je.... » Il m'interrompit, en disant : « Elle a soigné mon enfance, surveillé ma » jeunesse, avec une affection angélique. » —

« Votre père?... » — « Sa bonté, ajouta-t-il,
» prévenait tous mes désirs! .... Mais pourquoi me rappelez-vous ces années heureuses, ces protecteurs qu'il m'a fallu quitter? Pourquoi vous plaisez-vous à déchirer mon ame?....... » — Ses yeux étaient fixés sur moi; un feu sombre les animait : il se lève; je le vois prêt à me fuir, et je m'écrie : « Arrêtez par pitié; je ne » puis vous suivre, et je tremble pour vous. » — Je l'appelle, il me regarde; touché de mon trouble, il revient.... J'avais craint qu'il ne s'échappât pour toujours; et dans ma joie je lui dis : « Nous vous aimons, avec une » tendresse qui mérite quelque retour : vous » êtes notre fils! » — « Ne répétez plus ce » nom, reprend-il d'un air sévère; vous ne » savez pas le mal que vous me faites! »

« Ah! s'écrie Blanche, il semble que » mon cœur a suivi le vôtre. Sans nous » connaître, nous étions inspirées par des » sentimens semblables. De même, un jour » j'ai donné à ma pauvre amie le doux nom » de mère; de même je l'ai effrayée : elle m'a » quittée aussitôt; mais du moins elle est revenue.... Depuis, elle a consenti à m'enten-

» dre répéter un nom si cher, et elle m'ap-
» pelle sa fille. »

Blanche, trop émue, ne pouvait retenir ses pleurs. Monsieur de Fargy entra; il fut bouleversé, en voyant son visage couvert de larmes. Il restait à la porte, ne sachant s'il n'était pas importun, s'il devait avancer, ou retourner sur ses pas. Cependant il ne pouvait s'éloigner, et demeurait. — « Venez,
» venez, lui dit madame de Limours; vous
» n'êtes jamais de trop. »

Monsieur d'Entragues, à qui une grande connaissance du monde apprenait qu'il faut toujours expliquer tous les mouvemens d'une jeune personne, et ne jamais laisser à la surprise le temps de s'égarer dans de vaines suppositions, monsieur d'Entragues reprit en riant : « Madame de Nançai est un peu
» souffrante, et déjà mademoiselle s'afflige
» de son grand âge. Les pensées d'une mort
» prochaine l'ont mise dans l'état où vous
» la voyez. » Blanche était bien aise que monsieur d'Entragues eût trouvé cette excuse. Cependant, elle regrettait qu'il ne lui fût pas permis de dire à monsieur de Fargy combien elle était sensible à ses peines.

Bientôt monsieur de Limours parut. Sa femme, avertie par la prudence de monsieur d'Entragues, se moqua aussi de la douleur de Blanche. Monsieur de Limours rit des chagrins que la jeunesse aime à se créer. « Je sors de chez madame de Nançai, lui » dit-il; elle est à merveille. Seulement, elle » se plaint que sa petite-fille l'oublie, que » monsieur d'Entragues la néglige. Je crois » que madame de Limours doit se faire » porter chez elle, pour obtenir votre paix » à tous deux ; sans cela vous pourriez être » bien grondée. » — « Hé, mon Dieu ! re- » prit Blanche en essuyant ses yeux, elle » verra que j'ai pleuré. Que pourrai-je lui » dire? » — « Ne vous inquiétez point, » répondit monsieur de Limours; ma femme » entrera la première : cela fera déjà un » grand événement dans sa chambre. Mon- » sieur d'Entragues viendra ensuite; j'arri- » verai après, et vous nous suivrez tous. » Vous vous placerez dans un coin qui ne » soit pas bien en vue; et quand je tous- » serai, c'est que les traces de ce grand » chagrin auront disparu : alors vous pour- » rez vous montrer. »

Il sonna; ses gens vinrent prendre madame de Limours, et l'on s'achemina dans l'ordre de marche qu'il avait prescrit. Monsieur d'Entragues et lui offrirent leurs bras à Blanche. Le pauvre monsieur de Fargy restait seul : il la voyait s'en aller, et n'osait la suivre. Au moment de sortir, elle se retourna, et le regarda avec une affection si innocente, qu'il sentit son cœur tressaillir. Effrayé, il se dit qu'il ne lui est plus permis d'aimer ; mais du moins, il se promet que Blanche ignorera toujours ses sentimens.

Madame de Nançai fut sensible à l'attention de madame de Limours ; cependant, elle avait l'air mécontente, et reçut monsieur d'Entragues assez mal. Madame de Limours voulant dissiper tous ces nuages, lui dit : « Je crains d'avoir abusé de la complaisance » de mademoiselle de Nançai, en la gardant » près de moi. » — « Elle ne vous a donc » pas quittée ? repartit madame de Nançai. » J'imaginais que peut-être elle était allée » écrire. » — « Non, Maman, répondit » Blanche de sa place ; si je n'étais pas restée » dans le salon, j'aurais été avec vous. »

Cette assurance calma un peu madame de

Nançai ; mais elle ajouta que monsieur d'Entragues pouvait bien imaginer qu'il n'était pas fort amusant d'être seule, et qu'il aurait dû venir lui tenir compagnie. « Oh ! quant » à moi, reprit-il gaiement, je me suis as- » soupi, et j'ai même fait de fort mauvais » rêves. » — « Contez-les nous, s'écria aus- » sitôt madame de Nançai. » Elle prétendait être un esprit fort, et se moquait de ceux qui ajoutaient foi aux pressentimens; mais elle croyait aux rêves.

« Hé bien ! dit monsieur d'Entragues, j'ai » vu une maison en feu; j'ai vu un beau » jeune homme sauver des flammes une très- » belle dame; j'ai vu une fort jeune per- » sonne s'abandonnant à une sensibilité trop » exaltée : je désirais, pour son bonheur, » qu'elle cherchât à la modérer. » — « Je vous » reconnais à cette belle réflexion, répliqua » madame de Nançai avec ironie. Dès vo- » tre jeunesse, vous ne parliez que de pru- » dence, de prévoyance. Je vous dis, moi, » qu'on n'existe que par ses affections; qu'il » faut aimer, être aimé, sans quoi la vie n'a » plus de prix. » — « Et voilà précisément, » Mademoiselle, continua monsieur d'En-

» tragues, du ton d'un homme qui finit un » conte, voilà ce que madame votre grand'- » mère ne vous dira pas toujours. »

Chacun se mit à rire. Madame de Nançai se moqua de son vieil ami avec une gaieté d'enfant. Monsieur de Limours la voyant si vive, si animée, s'approcha de Blanche et lui dit : « N'êtes-vous pas un peu honteuse » de vos inquiétudes? Madame votre grand'- » mère est plus jeune que nous tous. Mais » quand il vous arrivera, car, à votre air, on » sent que vous n'en êtes pas quitte, quand » donc il vous arrivera des bouffées de mé- » lancolie, des craintes de malheurs ima- » ginaires, voici des vers du chevalier de » Cailly, dont je vous prie de vous souvenir » en songeant à moi :

Hé bien ! ils ne sont pas venus,
Ces maux dont vous craigniez la rigueur inhumaine :
Mais qu'ils vous ont causé de peine,
Ces maux que vous n'avez point eus ! »

Blanche soupira, en pensant que les chagrins de son amie n'étaient que trop réels.

Le lendemain, madame de Nançai partit, enchantée du temps qu'elle avait passé chez

madame de Limours; et ce ne fut pas, sans lui promettre de revenir bientôt la voir. En chemin, après avoir parlé de la grâce, de la bienveillance des maîtres de cette maison, elle dit à monsieur d'Entragues : « Il n'y a » que la figure sinistre de ce jeune Fargy » qui me déplaisait. Elle avait l'air placée » précisément au milieu de ces fêtes, pour » rappeler qu'il est des malheurs.... A chaque » instant, j'avais peur d'entendre cesser la » musique, de voir la danse s'arrêter.... Je » tremblais que sa voix menaçante n'allât » nous crier : Il faut souffrir !... Cependant, » toutes les femmes admiraient sa beauté, » ces grands yeux noirs pleins de feu qui » vous suivent toujours, disaient-elles, et » qu'on cherche malgré soi...... En vérité, » elles sont folles... Quant à moi, je n'aime » rien qui me trouble. » — Monsieur d'Entragues lui dit qu'elle avait bien raison, et regarda Blanche.

La pauvre petite pensait que les infortunés seraient trop à plaindre, s'ils inspiraient à tout le monde le même éloignement. Cette insouciance la blessait : elle s'occupait bien plus de son amie; elle s'intéressait bien plus

à monsieur de Fargy, que s'ils eussent été l'un et l'autre l'objet de soins attentifs et consolans.

Dès qu'elle fut arrivée au château de La Ferté, elle courut dans son appartement, ferma ses portes, ouvrit le carton où étaient ses dessins, et prit bien vite celui qu'elle avait fait pour son amie. Elle considéra le portrait de monsieur de Fargy, et n'en fut point contente. C'étaient bien les mêmes traits qu'elle avait copiés au couvent ; mais ils lui parurent sans expression. Elle y retoucha ; elle essaya même de changer son air sévère en une douce rêverie. Blanche ne s'en rendait pas compte ; mais elle voulait que, dans ce portrait, la tristesse fût plutôt l'effet d'un souvenir, que le sentiment d'une peine vive et présente.

Après avoir travaillé long-temps, elle s'éloigna un peu pour juger son ouvrage, et fut tout étonnée de voir dans les yeux de monsieur de Fargy un air tendre et pensif; mais elle n'eut pas le courage de l'effacer. Comment consentir à altérer soi-même des traits devenus si tranquilles ?—Peut-être, se disait-elle, retrouve-

ra-t-il bientôt la paix qu'il a perdue! alors ce portrait sera ressemblant.— A cet âge, espérer que le chagrin passera, c'est presque croire qu'il est déjà passé. Blanche était donc très-satisfaite : elle regardait son dessin de près, de loin, dans tous les jours, et finit par le serrer dans son secrétaire. D'ailleurs, pour se mettre l'esprit en repos sur l'air paisible qu'elle avait donné à monsieur de Fargy, et qui lui convenait si peu, elle se persuada que c'était sans doute l'avertissement que ses peines approchaient de leur terme. Quelle joie! quel triomphe alors, de lui prouver qu'elle l'avait pressenti!...... Elle ne manqua pas aussi de se dire qu'elle n'avait pas le temps de corriger son ouvrage...... qu'il fallait qu'elle se rendît chez sa grand'-mère...... On a de si longs entretiens avec soi-même, quand on commence à penser à un autre!

Blanche entra gaiement dans le salon. Monsieur d'Entragues, qui craignait qu'elle n'eût été trop affectée des chagrins de monsieur de Fargy, fut surpris de la voir rire, de l'entendre plaisanter.— Grâce à sa bonne étoile,

se disait-il, elle est bien légère, bien mobile; ou il est clair que je ne comprends plus rien aux femmes.

Après le départ de madame de Nançai, madame de Limours était restée très-occupée de Blanche. Elle avait fort bien observé l'intérêt que monsieur de Fargy lui inspirait, et combien lui-même avait été frappé de sa beauté. Elle eût été si contente de les voir unis, qu'elle rêvait sans cesse aux moyens d'assurer leur bonheur. Mais il régnait tant d'obscurité sur la situation de ce jeune homme, que tour à tour elle se décourageait, reprenait de l'espérance, et finissait par ne s'arrêter à rien. On ne connaissait point les malheurs de monsieur de Fargy. Cependant, on savait que son père s'était retiré à la campagne, et n'y recevait personne; que sa mère avait rompu à la fois avec sa famille et ses amis, pour s'enfermer dans un couvent. Ce parti extraordinaire avait été désapprouvé, comme ce qui est extraordinaire l'est toujours; et si on ne la blâmait plus, c'est qu'on commençait à l'oublier.

Depuis long-temps, madame de Limours était parvenue à savoir que monsieur de

Fargy avait quitté la France, quand ses parens s'étaient séparés. Elle croyait même qu'il n'avait pas conservé de relation avec eux ; car, pendant les quatre mois qu'il avait passés chez elle en Italie, elle ne lui avait vu recevoir aucune lettre, et son inquiétude n'en paraissait pas augmentée. A Pise, un banquier était chargé de lui fournir l'argent dont il avait besoin ; mais il en prenait rarement, et pour les dépenses strictement nécessaires. Son vieux domestique le trompait même d'une manière nouvelle ; et elle avait découvert que, pour flatter la manie de son maître, il lui cachait la moitié du prix de chaque chose. Cet ancien serviteur n'ignorait sûrement pas les secrets de cette famille ; mais il était impénétrable.

En revenant d'Italie, monsieur et madame de Limours avaient ramené monsieur de Fargy. Il leur était devenu trop cher, pour qu'ils eussent consenti à s'en séparer. Ne pouvant obtenir qu'il s'établît avec eux à la campagne, ils l'avaient conjuré d'habiter une petite maison près de leur parc, en l'assurant qu'il y serait parfaitement libre, et qu'ils ne se permettraient jamais d'aller l'y chercher. Il avait

cédé à leurs instances : presque tous les jours il venait les voir, s'entretenait quelques momens avec eux, et chaque soir regagnait sa solitude.

Lorsque madame de Limours l'avait supplié de venir passer avec elle le jour de sa fête, elle lui avait simplement annoncé qu'elle réunissait chez elle quelques amis, en ajoutant : « N'êtes-vous pas aussi notre ami ? »

Monsieur de Fargy lui était trop attaché pour refuser de se joindre à ceux qui l'aimaient, et lui offraient des vœux pour sa santé et son bonheur. Cependant, à peine s'était-il trouvé au milieu de tant de monde, qu'il avait résolu de s'échapper, aussitôt qu'il aurait été aperçu par madame de Limours. Mais, dès qu'il eut vu Blanche il ne songea plus à s'en aller : il la regardait, restait ; et le lendemain, lorsqu'il apprit qu'elle avait dû connaître madame de Fargy, il se trouva plus à l'aise, et se persuada même que c'était pour parler d'elle, qu'il désirait causer avec cette jeune personne.

Depuis son départ pour La Ferté, il s'arrêta plus long-temps chez madame de Limours, dans l'espérance que Blanche y viendrait

bientôt. Il attendait ce moment, avec une impatience qui ne lui laissait aucun repos. Il avait passé quatre jours à la voir à toute heure; et il se représentait sans cesse avec quel tendre intérêt elle le regardait. Malgré lui, il rêvait au bonheur de celui qui obtiendrait sa main, et se sentait agité par la pensée d'une félicité à laquelle il n'osait prétendre. C'est alors qu'il se promit de fuir mademoiselle de Nançai; mais il voulait la revoir une seule fois. N'avait-il pas besoin de savoir mille détails sur le couvent de Ste.-Élisabeth, où madame de Fargy s'était retirée? Il voulait connaître ses occupations, s'assurer si elle était, non pas heureuse, mais du moins tranquille; et Blanche parviendrait peut-être à calmer ses alarmes. C'est ainsi qu'il s'aveuglait sur les sentimens qu'elle lui avait inspirés.

Pendant ce temps, madame de Fargy, toujours occupée de sa jeune amie, ne pouvait s'expliquer son silence. Comme, dans sa dernière lettre, Blanche lui annonçait qu'elle allait chez madame de Limours, et qu'on y préparait des fêtes, elle craignait d'en avoir été un peu oubliée. Elle lui écrivit, mais

sans lui faire de reproches; elle savait trop qu'ils affligent plus qu'ils ne ramènent. Elle se borna donc à lui rappeler qu'elle la chérissait comme sa fille, et que son souvenir était sa seule consolation.

Lorsque Blanche reçut cette lettre, elle ressentit une peine très-vive. Elle n'avait pas cessé de s'occuper de son amie; mais comment le lui persuader? Le malheur rend si défiant! Cependant rien n'était plus vrai; et le vrai donne l'espérance d'être cru, quoi qu'on puisse dire: on s'imagine que le premier mot détruira d'injustes soupçons. D'ailleurs, Blanche avait encore les lettres qu'elle lui avait écrites de chez madame de Limours; car elle remettait de jour en jour à les envoyer. Ces lettres seraient une preuve devant laquelle les apparences tomberaient d'elles-mêmes.

Elle les prit pour les relire avant de les cacheter; mais, à chaque ligne, elle eût désiré l'effacer. Il était certain qu'elle affligerait madame de Fargy, si elle lui parlait de son fils. Ensuite, elle jugeait qu'elle avait été bien imprudente, en disant que ce fils paraissait content près de madame de Limours, et semblait prendre plaisir à l'écouter; qu'il ou-

bliait peut-être que sa mère était seule et malheureuse.

Depuis que Blanche savait les circonstances qui avaient amené la liaison de madame de Limours et de monsieur de Fargy, elle trouvait qu'il ne pouvait assez aimer une femme faible, malade, à qui il avait rendu un si grand service, et qui en conservait une si vive reconnaissance. D'ailleurs, de quel droit oser prévenir une mère contre son fils? Elle se crut coupable d'en avoir eu la pensée. Si elle ne déchira pas ses lettres, c'est qu'elle se réservait de les montrer à madame de Fargy. Elle sentait que c'est seulement en présence de son amie qu'on peut avouer ses torts : — On voit alors, se disait-elle, l'impression qu'ils produisent; on s'excuse, les yeux interrogent, les ames s'entendent; et quand le sourire paraît, la paix et l'oubli viennent avec lui.

Blanche resserra donc ces lettres, qu'elle ne regardait plus sans éprouver un véritable regret. Elle ne dit même pas à madame de Fargy qu'elle avait rencontré son fils, de peur de lui causer trop d'émotion : elle lui manda uniquement, qu'il lui avait été impossible

d'écrire chez madame de Limours, et ne mit que trois lignes pour tracer ces fêtes, ces amusemens, dont le souvenir ne l'intéressait guère. Mais voulant faire plaisir à son amie, elle lui dit qu'elle avait beaucoup entendu parler de monsieur de Fargy, et lui raconta tout ce que madame de Limours leur avait appris des dangers auxquels il s'était exposé pour elle. Pas un mot ne lui avait échappé; elle écrivait, comme si madame de Limours dictait sa lettre. Les éloges qu'elle lui avait entendu donner à monsieur de Fargy étaient exactement répétés; l'intérêt qu'il lui inspirait était vivement senti : enfin Blanche n'omit rien de ce qui devait flatter le cœur d'une mère.

Quand elle eut terminé cette lettre, elle alla se promener dans les jardins. Personne ne l'accompagnait, et elle ne s'aperçut pas qu'elle était seule; n'avait-elle pas ses souvenirs, ses inquiétudes? des impressions qui variaient, suivant sa rêverie? Elle se rappelait son couvent, s'y voyait encore, revenait chez madame de Limours; et tout cela n'était que la même pensée. Elle eut d'abord une vive émotion, en songeant au plaisir

qu'allait avoir madame de Fargy; bientôt, ce plaisir même lui causa de la tristesse. Qu'une mère doit être malheureuse, se disait-elle, quand séparée de son fils, on lui en apprend une belle action, et qu'elle ne peut lui témoigner combien elle est contente !

Tout en songeant à son amie, elle alla jusqu'à la grille du parc, et vit dans l'avenue monsieur de Limours. Elle l'attendit, et revint avec lui chez sa grand'mère. En chemin, elle demanda des nouvelles de madame de Limours, sans oser faire une seconde question.

Soit qu'il devinât sa pensée, et voulût y répondre, soit par le sentiment naturel qui porte à parler des gens qu'on voit, il lui dit: « Notre jeune ami est resté avec ma pauvre » malade : tous deux ont assez de malheurs, » pour s'être devenus nécessaires, et se » plaire ensemble. » S'apercevant que Blanche l'écoutait avec intérêt, il ajouta : « C'est » lorsqu'on est bien à plaindre soi-même, » qu'on regarde comme un bienfait du ciel » de pouvoir soigner, consoler, enfin don» ner aux autres du bonheur, quand soi-

» même on n'en a plus. » — « Madame de » Limours, reprit Blanche, n'est que ma- » lade; et vous êtes si tendrement occupé » d'elle, que ses souffrances ne doivent pas » être sans douceur. » — Il répéta en riant: « Elle n'est que malade!... Il semblerait à » vous entendre que ce ne soit rien. Bril- » lante de fraîcheur, de jeunesse, vous en » parlez bien à votre aise; mais savez-vous, » Mademoiselle, que c'est beaucoup d'être » malade! Vous apprendrez cela avec l'âge; » pour aujourd'hui, je crois que vous ne » comptez que les peines de l'ame. » — Blanche s'en défendit; cependant, elle espérait que ces peines de l'ame l'amèneraient à parler de monsieur de Fargy; mais il n'y pensa plus.

Lorsqu'ils entrèrent chez madame de Nançai, monsieur d'Entragues était avec elle; tous deux firent un cri de joie, en voyant monsieur de Limours: « Je viens, leur dit- » il, vous demander de la part de ma femme, » quand vous voudrez faire la bonne œuvre » de venir dîner avec elle? Nous sommes » seuls en ce moment. » — Il regardait monsieur de Fargy, comme faisant partie

de sa famille, et ne songea point à le nommer.

Madame de Nançai promit pour la semaine suivante. Ce n'était pas assez; il voulut obtenir qu'elle consentît à passer quelques jours avec eux. — Elle se trouvait bien âgée pour se déplacer si souvent. Cependant, monsieur de Limours insista avec tant de grâce, qu'elle s'engagea à lui accorder trois jours: « Mais » à propos, » lui dit-elle, car ses *à propos* étaient souvent fort singuliers, « que » faites-vous donc de la triste figure de » monsieur de Fargy ? Elle ne doit pas » égayer madame de Limours. » — « Il a » sûrement de grands chagrins, répondit-» il; et nous cherchons à les adoucir. » — « Ah ! pour les grands chagrins, répliqua-» t-elle, je leur fais ma révérence. Excepté » ceux qu'on peut soulager avec de la for-» tune, je les fuis comme le feu. D'ailleurs, » on devrait savoir les cacher dans le monde, » par égard pour ceux qui veulent jouir de » la vie. »

Blanche souffrait de voir madame de Nançai se montrer si différente de ce qu'elle était réellement; car personne n'avait une bonté

de cœur plus prompte, plus facile à émouvoir, une générosité plus active. Mais, comme bien des gens, quand elle n'aimait pas quelqu'un, tout lui en était désagréable; et lorsqu'une plaisanterie lui venait, elle la soutenait, sans examiner quelle opinion l'on pouvait prendre d'elle. Si elle y eût pensé, elle aurait été bien fâchée qu'on la jugeât, d'après ce qu'elle affectait de paraître dans ce moment.

Monsieur de Limours l'écoutait d'un air assez ironique; aussi Blanche dit à sa grand'-mère: « Maman, si vous n'étiez pas sensible » aux peines des autres, un air triste ne » vous ferait pas de mal. « — « D'abord, » repartit madame de Nançai, je ne veux » pas qu'on me croie sensible; ce serait me » faire un honneur que je ne mérite point; » et ces caractères mélancoliques me donnent » des vapeurs. » Elle ajouta en riant : « Je » n'aime que les égoïstes. Dès qu'ils ont un » revenu suffisant pour fournir amplement » au nécessaire, pour satisfaire quelquefois à » leurs fantaisies, ils sont contens, et n'en » demandent pas davantage. » — « Mais, » Maman, reprit encore Blanche, vous

» avez dit, chez monsieur de Limours,
» qu'on n'existait que par ses affections;
» qu'il fallait aimer, être aimé, pour attacher
» du prix à la vie. » — « Hé bien! Made-
» moiselle, j'ai dit une extravagance; et
» vous ne devez, ni vous en souvenir, ni me
» la rappeler. »—Quand madame de Nançai nommait sa petite-fille *Mademoiselle*, c'est qu'elle était réellement fâchée.

Monsieur d'Entragues vint au secours de la pauvre Blanche. Il demanda à monsieur de Limours des nouvelles, et la conversation prit une autre tournure. On se moqua un peu de ses amis, puis des indifférens; après on en vint aux personnes considérables sans mérite; bientôt on rit de certains mérites posés, compassés, empesés, qui attendent le respect, s'offensent du silence, et examinent la louange avant de l'agréer.

« Comme, autrefois, on se serait di-
» verti de ces gravités importantes! s'écria
» monsieur d'Entragues. Je vois d'ici Vardes,
» Nogent, Vivonne, s'avancer d'un air sim-
» ple, et même un peu nigaud, près d'un sot
» qui pérore et s'admire. Ils l'écoutent, dans

» un état de recueillement et de contempla-
» tion qui encourage sa confiance. Ils en-
» trent avec ingénuité dans la grande opinion
» qu'il a de lui-même. Ils se mettent à l'af-
» fût, pour saisir chaque mot qui lui échappe,
» se le répètent, s'aident entre eux à le
» faire valoir, et l'amènent ainsi, de propos
» en propos, à tomber dans un ridicule par-
» fait qui ravit tout le monde, et dont
» lui seul ne se doute pas...Quels bons contes
» ils en faisaient après ! Un rien, un mou-
» vement leur suffisait pour peindre leur
» homme. Ils imitaient l'attitude, la voix,
» le regard : c'était tout une scène.... En
» vérité, les sots sont bien amusans, quand
» les gens d'esprit les représentent ! »

« Il faut avouer, dit monsieur de Li-
» mours, que c'est un grand plaisir de
» railler délicatement et finement. » —
« Vous avez bien raison, lui répondit-il :
» je me souviens que, dès ma jeunesse, notre
» pauvre Saint-Evremont que nous appel-
» lions le maître de l'ironie, le mettait déjà
» au rang des *sciences perdues*. Cependant
» nous en avons assez joui. » — « Il me
» semble, repartit madame de Nançai, que

» vous en jouissez bien encore, lorsque l'oc-
» casion s'en présente, et même que vous
» la faites naître. » — « Je ne suis pas si
» heureux! reprit-il en soupirant. J'aper-
» çois bien les choses, il est vrai; mais il
» faut être plusieurs pour s'entendre. La
» raillerie est une langue à part; c'est un
» véritable don du ciel. A présent, quand
» on se moque, c'est tout bonnement pour
» dire du mal. On blâme, on veut nuire, et
» voilà tout. Au lieu que nous, s'il y avait
» eu disette de ridicules, on se serait moqué
» de soi pour s'amuser. La raillerie aujour-
» d'hui est lourde, triste, ennuyeuse. Dans le
» bon temps, elle était vive, piquante, légère.
» On aurait même pu la prendre pour une at-
» tention, une manière de faire valoir quel-
» qu'un; enfin c'était un plaisir brillant, de
» bon goût, et que la gaieté accompagnait
» toujours. »

Cette conversation avait fait oublier à madame de Nançai que Blanche lui avait déplu; mais les jeunes personnes se persuadent que l'on pense autant qu'elles à ce qui les occupe. Il leur faut un raccommodement positif, pour qu'elles soient tranquilles.

Il n'y a que l'expérience qui apprenne à laisser tomber les choses, sans se défendre ni s'excuser.

Lorsqu'on vint annoncer que le dîner était servi, madame de Nançai se leva pour passer dans la salle à manger. Blanche s'approcha d'elle, et lui dit avec timidité : « Maman, » n'avez-vous pas deviné combien il m'était » pénible de penser que monsieur de Li- » mours ne vous crût pas aussi bonne que » vous l'êtes ? » A ces mots, sa grand'mère se souvint qu'elle devait être fâchée, et chercha à prendre une contenance froide et imposante. Mais monsieur d'Entragues lui dit : « Allons, faites-vous bien prier pour par- » donner à cette belle enfant ; vous le dé- » sirez autant qu'elle-même. » Grâce à lui, madame de Nançai se laissa embrasser par sa petite-fille, et le dîner fut fort gai.

Monsieur de Limours, en partant, lui rappela sa promesse de venir voir la pauvre malade. Blanche écoutait avec attention si sa grand'mère prendrait un engagement positif ; mais on se disait de belles phrases sans rien arrêter.

Monsieur d'Entragues et madame de Nan-

çai reconduisirent monsieur de Limours jusque sur la terrasse du château. C'était entr'eux force complimens sur le plaisir de se voir, sur l'agrément d'un si bon voisinage. Blanche trouvait tout cela bien vague; elle se mit à côté de monsieur de Limours, et, sans le regarder, sans tourner la tête, elle dit à voix basse : « Faites donc nommer le jour. » — Il suivit ce bon conseil. Madame de Nançait en choisit un très-prochain. Blanche respira; elle pensait avec joie qu'enfin elle reverrait monsieur de Fargy.

Elle comptait les momens ; et quand sa grand'mère partit pour aller chez madame de Limours, elle se livra au sentiment le plus délicieux. Elle était bien sûre de rendre à son amie le fils qui lui était si cher. — Qu'il doit être doux, se disait-elle, de réunir deux cœurs faits pour s'aimer! Comme ils me chériront eux-mêmes, lorsqu'ils jouiront du bonheur de se revoir, de s'entendre, d'être près l'un de l'autre! Le souvenir de la veille, l'espérance du lendemain, tout sera mon ouvrage; et ses yeux se remplissaient de larmes.

Monsieur d'Entragues, qui était en voi-

ture placé vis-à-vis d'elle, la contemplait avec ravissement. Blanche était émue sans être agitée; et la sécurité de l'innocence l'embellissait encore. Cependant, il résolut de lui parler dès qu'il serait de retour chez madame de Nançai; il voulait la mettre en garde contre l'amour, lui faire craindre même une amitié trop vive. Il redoutait pour elle toutes les affections qui auraient pu la troubler.

Quel fut le saisissement de Blanche, lorsqu'à leur arrivée, madame de Limours s'empressa de dire à madame de Nançai : « Nous serons » absolument seuls. Monsieur de Fargy » nous a quittés ce matin, pour retourner » dans sa solitude. » — En effet, monsieur de Limours lui avait insinué que cette bonne grand'mère avait une sorte d'éloignement pour lui. Il avait ajouté que les fantaisies d'une très-vieille femme étonnent sans fâcher; qu'il fallait se soumettre à celles de madame de Nançai, et la traiter comme un enfant qu'on voudrait bien gronder, mais qu'on ne peut haïr.

L'absence de monsieur de Fargy détruisit tous les rêves de Blanche; elle eut bien de

la peine à cacher son chagrin. Monsieur d'Entragues vit qu'elle pâlissait. Il la surveillait avec la tendresse d'un véritable ami, et arrivait toujours pour la tirer de ses moindres embarras. Dans ce moment, il voulut la soustraire à l'attention de sa grand'mère, à la surprise de madame de Limours; et s'approchant de la fenêtre, il dit avec vivacité : « Mademoiselle, Mademoiselle, venez ob» server quelque chose de fort curieux! » — Madame de Nançai demanda ce qu'il y avait de si remarquable? — « Ce n'est, ré» pondit-il, qu'un nuage dans le ciel, qui » produit un effet singulier. » — Elle le trouva plus enfant que sa petite-fille, et rit beaucoup de la proposition de se déranger, pour un nuage que le moindre zéphyr dissiperait.

Blanche vint à la voix de monsieur d'Entragues, regarda sans intérêt, ne lui parla point, ne l'écoutait pas, et ne songeait qu'à monsieur de Fargy qui la fuyait, et qu'elle trouvait bien ingrat. Elle fut triste le reste de la journée, dormit mal, et le lendemain de très-bonne heure, elle descendit dans le jardin, espérant que le grand air lui ferait du

bien. Dans sa rêverie, elle avançait toujours, sans s'apercevoir qu'elle était déjà bien loin du château. Elle arriva ainsi jusqu'à un pavillon qui terminait le parc ; il était ouvert : elle monta quelques marches, pour y entrer et se reposer. Le premier objet qui frappa ses regards, fut monsieur de Fargy occupé à dessiner. Elle s'arrêta aussitôt, et, toute troublée, balbutia quelques mots sans suite, à travers lesquels cependant il crut entendre qu'elle était bien aise de le voir.... Il éprouvait aussi une émotion si vive, qu'il lui répondit : « Je ne croyais plus à d'heureux » hasards ; et je bénis le ciel qui vous a con» duite ici. » — Puis tous deux restèrent en silence.... Blanche demeurait sur le seuil de cette porte, n'osait pas entrer dans ce pavillon, et n'avait pas le courage de s'en éloigner.

Monsieur de Fargy démêla mieux qu'elle-même sa pensée : il lui demanda si elle voulait continuer sa promenade ? si elle lui permettait de la suivre ? — « Pourquoi donc, » lui dit-elle, avoir quitté madame de Li» mours, quand nous arrivions ? » — Sans

doute elle croyait que lui faire un reproche c'était répondre.

Il lui avoua que monsieur de Limours l'avait engagé à ne pas se présenter devant madame de Nançai, à qui il n'avait pas le bonheur de plaire. — A ces mots Blanche fit quelques pas, et s'assit sur la chaise la plus près de la porte : elle voulait excuser sa grand'mère, car elle ne pouvait supporter l'idée qu'on la crût injuste.

Monsieur de Fargy avait trop d'usage du monde, pour ne pas savoir qu'il n'était point convenable que Blanche fût seule avec lui dans ce pavillon ; et, sans trop examiner le mouvement qui l'entraînait, il alla s'appuyer contre cette porte, à la place même qu'elle venait de quitter.

Elle retrouvait sa sérénité, en apprenant que ce n'était ni par haine, ni par indifférence, qu'il n'était pas resté chez madame de Limours, lorsqu'elle y était attendue. La paix de son ame rendait à ses yeux toute leur douceur.

« Monsieur de Limours, dit-elle, a pris » au sérieux quelques plaisanteries que ma

» grand'mère s'est permises, sans y attacher » aucune importance. » — « En quoi donc, » demanda-t-il d'un air sombre, puis-je » exciter des plaisanteries qu'un ami ait si » mal interprétées? » — « Vous n'avez pas » l'air heureux, reprit-elle d'une voix faible » et timide; à l'âge de ma grand'mère, on » craint tout ce qui attriste. » — « Et » vous, lui dit-il, le malheur vous cause- » t-il aussi de l'effroi? » — « Non, puis- » qu'en venant chez madame de Limours, je » vous cherchais; qu'en ne vous y trouvant » pas, je vous regrettais. » — Elle prononça ces mots avec tant de candeur qu'il n'osa pas s'y arrêter, ni même paraître les avoir entendus. « Asseyez-vous près de moi, continua-t-elle; » que nous causions tranquillement. Nous » avons bien des choses à nous dire. » — « Si » madame de Nançai venait, répondit-il avec » embarras, elle me blâmerait, j'en suis » sûr. » — « Qu'elle ne vous fasse pas peur, » repartit Blanche en souriant : ses premières » impressions sont quelquefois trop vives; » mais elle revient si promptement, qu'elles » ne servent qu'à mieux faire connaître sa » bonté. Venez, venez, continua-t-elle, en lui

» montrant une chaise près de la sienne ; je
» veux être votre amie, savoir tous vos
» secrets ; j'ai déjà souffert avec vous, et
» pour vous.... » — « Oh ! s'écria-t-il, si
» vous saviez combien j'ai besoin de vous
» parler ! mais madame de Nançai m'in-
» quiète. Je demeure, il est vrai, dans cette
» petite maison que vous voyez d'ici : comme
» elle est peu agréable, monsieur de Li-
» mours m'a abandonné ce pavillon. La bi-
» bliothèque où vous êtes est mon cabinet
» de travail; j'y passe ma vie; » et tremblant,
il ajouta : « Ce serait presque vous recevoir
» chez moi.... » — Elle se leva aussitôt, en
disant : « C'est bien dommage; nous aurions
» pu causer sans être distraits. »

Ils sortirent ensemble. Monsieur de Fargy pouvait à peine contenir son émotion. Blanche était si paisible, si confiante, qu'il lui suffisait de la voir pour sentir ses chagrins s'apaiser. Un calme enchanteur pénétrait son ame ; et il osait croire qu'elle éprouvait aussi un intérêt, sûrement moins vif, mais bien tendre.

Il la conduisit sur une petite colline derrière ce pavillon, et lui fit remarquer

toute la contrée qui se découvrait devant eux. « Je ne porte pas mes regards si » loin, lui dit-elle d'un air plein d'affection. » Je suis ici pour lire dans votre cœur. »

Monsieur de Fargy ne comprenait point, par quel empire cette jeune personne le soumettait malgré sa raison ; lui naguère fier, impétueux, qui fuyait la tendresse, et affrontait le malheur. Elle lui annonçait la volonté de connaître des secrets qu'il ne devait point lui dire, et il n'osait résister. Elle s'assit sur l'herbe, lui indiqua une place près d'elle, et il obéit.

« Parlons de mon couvent, reprit-elle ; » j'y ai passé des momens pénibles, qui cependant n'étaient pas sans douceur.... » Tous deux se regardaient, mais il ne répondait point.... Elle continua : « J'y ai une amie » qui n'a de recours qu'en Dieu ! ses jours se » passent en prière, ou dans les larmes..... » Habituée, je crois, à une grande fortune, » elle ne sait ni ce qu'elle avait, ni ce qui » lui manque..... Elle souffre, pleure, et ne » se plaint pas..... Une humble cellule est » tout ce qu'elle possède ; dans cette re- » traite, il n'y a qu'un prie-Dieu, et le portrait

» de son fils... » — A ces mots, monsieur de Fargy cacha sa tête dans ses mains ; Blanche crut l'entendre étouffer des sanglots.... Elle écouta attentivement ; il ne parlait point,... ne la regardait plus... Elle ajouta : « Ma » pauvre amie ne veut voir personne..... » Moi-même, je n'aurais pas obtenu de pré- » férence : mais, un jour qu'elle s'était trou- » vée mal à l'église, elle eut besoin d'appui ; » je la secourus, la reconduisis chez elle.... » En entrant dans sa cellule, le portrait de » son fils attira mes regards.... Il a l'air » triste, malheureux ; j'en fus touchée ; sa » mère s'en aperçut, et elle m'aima..... » Elle me dit, en me montrant le prie-Dieu, » le portrait : *Dieu et lui ! voilà tout ce qui* » *reste à mon cœur.* »

Monsieur de Fargy s'éloigna en s'écriant : « Je ne puis supporter les angoisses que j'é- » prouve. » — Blanche le rappela, et il s'arrêta malgré lui..... Elle le conjura de revenir près d'elle..... et il revint.

« Ma pauvre amie, continua-t-elle, est » bien malheureuse ! » Entraînée par un mouvement involontaire, elle joignit ses mains, semblait lui demander grâce, et ré-

péta : « Bien malheureuse !... Ne pourrions-
» nous pas la consoler ? — Nous ! la conso-
» ler, s'écria-t-il en frémissant !.... » Puis il
s'efforça de se remettre, et lui dit : « C'est
» impossible...... tous nos liens sont bri-
» sés..... madame de Fargy peut seule vous
» apprendre...... »—« Et pourquoi, repartit
» Blanche d'un air affligé, pourquoi ne lui
» donnez-vous plus le nom de mère ? Je
» l'appelle ma mère, moi ! et ce nom si cher
» nous satisfait toutes deux. »

— « Dieu, mon Dieu, s'écria-t-il, redites
» encore qu'elle vous nomme sa fille.... » —
« Oui; mais répondez-moi, l'aimez-vous tou-
» jours ? » — « Si je l'aime ! reprit-il ; c'est
» le constant objet de ma vénération, de
» mes éternels regrets. » — « Hé bien ! lui dit
» Blanche, mettons-nous à genoux, et pro-
» mettez à Dieu que, lorsque je serai retour-
» née près d'elle, vous viendrez la chercher...
» une voix intérieure m'assure que j'unirai
» votre main à la sienne, et que cet instant
» sera le plus doux de ma vie. »

Un feu sombre, une sorte de terreur, remplissaient les yeux de monsieur de Fargy. Il dit d'une voix basse : « Apprenez qu'un

» serment irrévocable nous sépare; mais les
» vœux que je ne cesse de faire pour elle
» sont exaucés; Dieu lui accorde plus qu'elle
» n'a perdu! redites encore qu'elle vous
» nomme sa fille..... » — « Oui. » — Il se leva, et d'une voix ardente il ajouta : « Que le
» ciel l'entende, et qu'il vous bénisse! Vous
» m'êtes également chères. » — Il se mit à fuir; car il n'était plus maître, ni de son ame, ni de son secret. Blanche le rappela, mais en vain; elle restait immobile, étonnée du serrement de cœur qu'elle éprouvait.

Cependant, bientôt elle le vit reparaître; ce n'était plus le même homme; aucun trouble ne paraissait l'agiter, mais une pâleur mortelle couvrait son visage. Elle lui montra la place où il s'était assis... Il n'eut pas l'air de la comprendre, et mesurant chacune de ses paroles, il lui dit : « Vous êtes restée
» bien long-temps..... on peut être inquiet
» de vous..... retournez près des vôtres.....
» et soyez heureuse. » — « Ah! reprit-elle,
» jamais heureuse, tant que votre mère et
» vous..... » — Il l'interrompit : « Soyez
» contente de votre pouvoir; je lui écrirai.
» Si demain vous voulez venir ici, vous

» trouverez une lettre que vous lui remettrez,
» quand vous la verrez.... » Il répéta deux fois : « Quand vous la verrez. — Je désire
» qu'elle ne la lise point, avant que votre
» présence ne la lui rende moins pénible....
» Croyez que je conserverai de vous un sou-
» venir ineffaçable. »

Blanche devina qu'il voulait l'éviter; elle n'y pouvait consentir. Déjà, se disait-elle, j'ai obtenu qu'il lui écrirait, c'est beaucoup. Mais, si je lui parle encore, peut-être apprendrai-je quel malheur est venu se placer entre eux; peut-être les amènerai-je à se revoir; et elle lui demanda du ton de la prière : « Cette lettre, vous me la donnerez
» vous-même ? » — Il garda le silence. Alors tout émue, elle lui dit : « De quel
» droit bouleversez-vous mon ame ? Pour-
» quoi répondez-vous aux soins que j'ai eus
» de votre mère, à l'affection que j'avais
» pour vous, par un éloignement impardon-
» nable ? » — Il leva au ciel des yeux remplis de douleur; en les baissant, il vit le visage de Blanche couvert de larmes. Il frémissait, et semblait vouloir se rappeler à lui-même le funeste mystère qui influait sur

toute sa vie. Hors de lui il s'écria : « Je ne
» dois rien aimer; je dois craindre même
» d'être aimé ! » — Elle tremblait, ne pouvait plus respirer. « Que je vous revoie une
» seule fois! lui dit-elle ; sans quoi cet af-
» freux désespoir, que j'aperçois au fond de
» votre ame, me poursuivra toujours; je
» n'aurai plus un moment de repos. » — Il avoua qu'il avait eu l'intention de ne plus revenir. « Cependant, ajouta-t-il, si vous
» l'exigez, demain je vous dirai un éternel
» adieu. Mais aujourd'hui, par pitié, retour-
» nez près des amis de votre jeunesse; ce
» monde cruel et frivole ne peut juger ni
» votre cœur ni le mien. » — Il s'éloigna, s'arrêta à quelque distance, et d'un air suppliant, lui montra le chemin qu'elle devait reprendre. — Blanche le regarda, obéit à son tour, et regagna lentement le château.

Elle en approchait, lorsque monsieur de Limours accourut au-devant d'elle. « Ma-
» dame de Nançai ne sait ce que vous êtes
» devenue, s'écria-t-il; elle a envoyé vingt
» fois chez ma femme vous demander. Ma-
» dame de Limours a répondu que j'étais
» sans doute sorti avec vous, pour vous faire

» voir le parc. Venez, en rentrant ensemble
» elle le croira; et je suis bien sûr que son
» humeur tombera uniquement sur moi. —
» Il est donc bien extraordinaire, repartit
» Blanche, de se promener à la campagne?
» — Non; mais se plaire à être seule, paraît
» à votre âge assez singulier. » — Blanche
savait trop qu'elle n'avait pas été seule, et
ne répliqua point.

Lorsqu'ils entrèrent dans le salon, madame de Nançai était près de madame de Limours. Elle parfilait; et, sans jeter les yeux sur Blanche, elle dit à monsieur de Limours: « Une autre fois je vous prierai,
» Monsieur, de me faire demander, s'il me
» convient que ma petite-fille se promène si
» long-temps, et de si grand matin. « —
Blanche prit la parole, et répondit: « J'étais
» souffrante depuis hier; je n'avais pas
» dormi; vous n'étiez pas encore éveillée;
» je ne doutais pas, Maman, de votre per-
» mission. Espérant que le grand air me fe-
» rait du bien, je suis sortie seule, et mon-
» sieur de Limours ne m'a rejointe, qu'au
» moment où je revenais au château. »

« Vous étiez souffrante? » reprit madame

de Nançai, en la regardant pour la première fois. Son humeur fit bientôt place à l'inquiétude : « En effet, je ne vous ai jamais » vue si pâle ! qu'avez-vous donc, mon en- » fant ? » — Blanche assura qu'elle était mieux. — Sa grand'mère n'en voulait rien croire ; c'étaient des questions sans fin, des soins qui mettaient la pauvre Blanche au supplice.... « Vous avez marché trop long- » temps.... vous n'avez rien pris depuis ce » matin.... c'est peut-être heureux, car la » diète est toujours utile.... Peut-être aussi » que vous auriez besoin de prendre quelque » chose.... » Toutes les idées les plus contraires lui venaient à la fois, et la troublaient également.

Madame de Limours observa qu'il était près de midi, qu'on allait servir le dîner, et que mademoiselle de Nançai ferait mieux d'attendre un quart-d'heure. — Sa grand'-mère haussa les épaules. La patience ni la raison n'étaient pas à son usage ; *attendre* lui avait toujours paru insupportable. D'ailleurs, consulter la pendule pour savoir si c'était l'heure ordinaire de se mettre à table, lui semblait de l'indifférence. « Vous pensez

» donc, Madame, lui dit-elle, que le même
» instant doit marquer le repas des malades
» et de ceux qui se portent bien? »

Personne ne lui répondit; elle ne s'en aperçut pas, et pria Blanche de s'approcher. Elle la considéra avec attention, observa que ses yeux étaient rouges, et dit qu'il avait fait un vent affreux. « J'ai vu le temps, ajouta-t-elle,
» où l'on ne sortait jamais sans un masque de
» velours; cela conservait le teint: mais au-
» jourd'hui demandez ces précautions aux
» jeunes personnes? elles riront. » Elle prit la main de sa petite-fille, lui trouva trop de chaleur..... toucha son front; il était brûlant..... et ses questions recommencèrent.

Blanche se disait intérieurement que si elle ne la rassurait pas, il lui serait impossible de lui échapper le lendemain, et d'aller chercher la lettre que monsieur de Fargy avait promis d'écrire à sa mère. Elle prétendit que l'exercice lui avait fait beaucoup de bien, et qu'elle dînerait avec plaisir.

Madame de Limours sonna pour qu'on servît; mais à dîner Blanche n'avait aucun appétit; sa grand'mère la gênait par une

surveillance continuelle. Blanche s'efforçait de manger sans avoir faim, de montrer de la gaieté, quand elle avait plutôt envie de pleurer. Madame de Nançai prenait son air triste, abattu, pour les annonces d'une maladie prochaine.

Le soir il ne fallut songer qu'à ce qui plaisait à Blanche; mais rien ne lui plaisait. « Mon enfant, désirez-vous faire un » reversi? — Comme vous voudrez, Ma- » man. — Aimeriez-vous mieux jouer du » clavecin? — Si cela vous amuse. — Vou- » driez-vous chanter? » — Blanche, fatiguée d'avoir toujours à parler d'elle, et de n'oser dire sa pensée, chercha à s'accompagner. Après avoir préludé, son cœur était si serré qu'elle n'avait plus de voix, aucun son ne lui venait; et elle dit, sans y faire attention, qu'elle souffrait un peu de la poitrine.

« De la poitrine! » répéta madame de Nançai consternée. Elle avait vu mourir son fils, sa belle-fille, de cette cruelle maladie, et elle crut leur unique enfant menacé du même sort. Elle se plaça devant Blanche, ne la perdit plus de vue, examinait si elle

respirait difficilement, suivait son regard, et, en silence, priait le ciel de la préserver d'un si grand malheur.

Monsieur d'Entragues pénétra tout ce qui se passait dans son ame. Il en eut pitié, s'approcha d'elle, et lui dit : « Votre tête va un » train qui vous fait bien du mal. Vous fi- » niriez par persuader à Mademoiselle qu'elle » est malade, tandis qu'elle n'a peut-être » que des vapeurs. Souvent les jeunes per- » sonnes sont tristes, sans savoir pourquoi. » Jouez comme à votre ordinaire; ne vous » occupez plus d'elle, et vous la verrez re- » prendre sa gaieté. » — Madame de Nançai se fâcha contre lui; c'était ce qu'il voulait. — Elle s'écria que depuis plus de quarante ans il la rendait malheureuse; qu'elle ne concevait pas, comment des caractères si opposés avaient pu se supporter, pendant tant d'années. — Il riait, et repartit : « C'est que » vous avez bien quelques bonnes qualités » dont vous ne vous doutez pas. Mais moi, » votre souffre-douleur, que de plaintes » j'aurais à faire ! Cependant, ajouta-t-il, en » se tournant vers Blanche, Mademoiselle,

» une amitié malheureuse qui dure quarante
» ans est une bien bonne chose. »

Madame de Limours jugea que son intention était de distraire madame de Nançai, et se mêla également de la gronder. Blanche dit aussi qu'elle était bien, très-bien en arrivant dans le salon ; et que sa grand'-mère ayant paru fâchée, cela l'avait troublée. Ils la querellaient tous, et ne rassuraient pas son cœur ; mais elle n'osa plus montrer son inquiétude. Pauvre vieille femme ! à qui on n'accordait pas que le souvenir des enfans qu'elle avait perdus pût excuser ses craintes !

On continua de la plaisanter sur ses terreurs imaginaires. Monsieur d'Entragues en raconta des traits qui étaient vraiment risibles, quoiqu'ils dussent prouver son extrême bonté ; elle s'en amusait aussi. Blanche n'étant plus contrainte, retrouva assez de calme pour écouter ces histoires ; quand une était finie elle en demandait une nouvelle : et, toujours grâce à monsieur d'Entragues, la tranquillité se rétablit.

Blanche passa la nuit sans sommeil. Elle craignait de sortir, et voulait pourtant aller

chercher la lettre qu'elle devait porter à madame de Fargy. Elle se leva avec le jour, entra bien doucement chez sa grand'mère, vit qu'elle dormait, retourna dans sa chambre qui tenait à celle de madame de Nançai, et lui écrivit : « Ma bonne maman, je suis » à merveille. Il fait un temps superbe qui » me donne envie de me promener; j'étais » venue pour vous en demander la permis- » sion : vous reposiez, j'ai baisé votre main; » et, accoutumée à croire que mes moin- » dres désirs vous sont agréables, je vais » jouir de ce beau jour. »

Elle posa cette petite lettre sur le lit de sa grand'mère, et revint chez elle. Il était de si bonne heure, qu'elle craignait que monsieur de Fargy ne fût pas encore dans le parc. Cependant elle n'avait pas une minute à perdre; car madame de Nançai s'éveillerait peut-être et la retiendrait près d'elle. S'il n'y est pas, se disait Blanche tristement, je ne pourrai point l'attendre, et il me faudra aussitôt retourner. Tout-à-coup, elle imagina d'emporter le dessin où elle l'avait représenté aux pieds de sa mère. Quand il viendra, continua-t-elle, du moins il le trouvera à la

place où nous étions..... Et de peur qu'il ne se trompât sur l'intention de ce dessin, elle écrivit au bas : « Ouvrage de Blanche : » qu'elle serait heureuse de les réunir ! »

Toutes ces réflexions faites, toutes ces précautions prises, elle s'en alla, et courut si vite, qu'en arrivant elle pouvait à peine respirer. Monsieur de Fargy était là depuis long-temps. Il n'osait pas croire qu'elle vînt à cette heure ; aussi fut-il vivement ému en la voyant. La course, le grand air, avaient rendu Blanche plus belle; et la tendre pitié qui l'animait, ajoutait un charme de plus à sa beauté. Il la contemplait avec ravissement; reprenant aussitôt son empire surl ui-même, il lui dit d'un ton grave : « Voilà » cette lettre que vous m'avez demandée. » J'en espère peu ; cependant j'ai voulu me » soumettre à votre volonté. »

Elle prit la lettre, avec un sentiment de joie dont il fut touché. « J'ai un présent à » vous faire, répondit-elle; mais avant de » le voir, il faut que vous promettiez de le » conserver avec un respect religieux, et de le » regarder chaque matin. » — « C'est sans » doute le portrait de madame de Fargy ? »

reprit-il; car son cœur devinait celui de Blanche. — « Oui, lui dit-elle d'un air » doux et tendre, et c'est le vôtre aussi; » c'est moi qui les ai dessinés. »

Le portrait de madame de Fargy, le sien, dessinés par Blanche, étaient des biens si chers, si inattendus, qu'il resta saisi sans pouvoir prononcer une parole. Il tremblait... « Ne vous fâchez pas, continua-t-elle avec » timidité, car vos regards sévères m'ont » souvent fait peur. » — Hélas! dans ce moment il était plus craintif qu'elle. Blanche tenait son papier sans oser le dérouler; elle semblait inquiète, et ajouta : « Dans le » tableau que j'ai copié, vous paraissez » malheureux. Cela me faisait de la peine; » et, à mon insu, en travaillant, je vous ai » donné un air satisfait que vous aurez un » jour, je l'espère. Sans cette espérance, » ma pauvre amie et moi nous serions bien » tristes.... » Elle lui montra enfin ce dessin, lui en expliqua le sujet : « Je vous ai » placé à ses pieds, sur un petit tabouret » qui est toujours devant elle....; c'est la » place que j'ai choisie pour moi...; je m'y » assieds, et j'y passe des heures entières à

» la consoler.....; c'est la place où je désire » vous voir. » A ces mots il tomba à genoux devant elle; il sentait son secret près de lui échapper...; il la regardait comme s'il allait lui parler, puis il s'arrêtait...; aussi émue que lui, elle attendait sans respirer.... « Ah! disait-il, si l'avenir s'offrait à moi tel » que je l'espérais dans les premières années » de ma jeunesse!... Mais il ne m'est plus per» mis d'associer cet ange à mon sort.... » — Blanche l'écoutait, épouvantée. — « Je » souffre, s'écria-t-il; je souffre des an» goisses que je ne puis supporter.... Ou» bliez-moi, je vous en conjure! » — « Ja» mais, » reprit-elle tout en larmes. — A l'instant, un rayon de bonheur vint éclairer les traits de cet infortuné. « Elle ne sait pas » ce qu'elle promet, ni à quoi elle s'engage, » dit-il; n'importe, le souvenir de ce mo» ment me restera toujours. »

Blanche était glacée d'effroi. Il reprit : « Vous pouvez m'accorder une seule con» solation.... Ce portrait que vous me don» nez, vous ne l'auriez plus!... daignez le » garder... » — Il se reprochait d'abuser de son innocente affection, de tromper sa con-

fiance; mais il était lui-même entraîné, sans pouvoir résister. Tout son cœur tressaillait, à la seule pensée que Blanche conserverait son portrait, et qu'elle le tiendrait de lui; il la suppliait d'une voix tremblante... Elle n'avait pas la force de lui répondre; elle ne savait comment traiter cet esprit malade; elle ne savait même plus si elle existait encore. « Je le » vois, continua-t-il avec une douleur pro- » fonde; je le vois, vous me refusez cette » grâce dernière, et vous devez me la refu- » ser.... Cependant, si vous eussiez cédé à » ma prière, vous auriez adouci toutes mes » peines. » — « Si j'osais le croire! » dit Blanche hors d'elle-même. — Il retomba à ses pieds en s'écriant: « C'est assez, je serai » présent à votre pensée, à vos regards. Je » vais loin de vous consumer ma vie; mais » du moins, vos yeux rencontreront quelque- » fois ce portrait! » Il prit sa main, la pressa contre son front brûlant, et dit bien bas: « Adieu pour jamais! » — Aussitôt il la quitta, en se reprochant de n'avoir pas été plus maître de lui, de n'avoir pas su mieux cacher un sentiment qui ne pouvait avoir que des suites funestes.

Blanche le voyait s'éloigner, sans oser le rappeler. Le cœur de la pauvre enfant était brisé; elle demeurait éperdue à la place où il l'avait laissée; une terreur affreuse s'emparait de son ame.—Qui le sauvera de lui-même? se disait-elle.— Elle se le représentait près de succomber à son désespoir. Debout, appuyée contre un arbre, les yeux fixés sur le sentier qu'il avait pris, elle eût moins souffert, si de loin elle eût pu l'apercevoir. Mais elle regardait en vain; il ne revenait pas. Dans sa douleur, elle s'adresse au ciel, et dit : « Mon » Dieu ! ayez pitié de sa mère, et protégez-» le ! » — Ah ! que la prière est plus fervente, lorsque, dans sa peine, on ne voit rien entre le ciel et soi !.... En baissant les yeux, elle remarque qu'elle tient encore ce dessin.... Elle lui a promis de le garder, et elle sent qu'il lui est devenu bien cher.

Madame de Nançai en s'éveillant avait lu le billet de Blanche. Ne pas la voir, ne pas s'assurer si elle a retrouvé sa fraîcheur, sa gaieté, la contrarie, et dès qu'elle est contrariée, elle se croit malheureuse. Elle envoie ses femmes, ses gens, prier monsieur d'Entragues de passer chez elle. Ils arrivent

tous les uns après les autres.... Tant d'empressement ne l'étonne, ni ne l'inquiète; car il est accoutumé à ses impatiences. Il s'y soumettait pour l'ordinaire, mais à loisir; il se fit donc assez attendre. Aussi, lorsqu'elle le vit, elle commença par le gronder, puis le supplia d'aller lui chercher Blanche. Il veut voir le petit mot qu'elle a écrit à sa grand-mère; il le trouve aimable, naturel, et ne conçoit pas qu'elle puisse s'en tourmenter.

Cependant, accoutumé à céder aux fantaisies de sa vieille amie, il part, ne sachant pas trop comment, dans ce grand parc, il rejoindra une jeune personne qui assurément court plus vite que lui. En s'en allant, il dit: » Blanche a raison, il fait beau; cela me fera » prendre l'air. » — « C'est fort intéressant! » lui crie madame de Nançai, « songez plutôt » à vous presser; je ne vis pas sans elle. » Il lui jette un regard de compassion, et se met à rire, de se voir également dérangé par ces deux âges si différens.

En chemin, il demandait tranquillement à tous ceux qu'il rencontrait, si l'on savait où était mademoiselle de Nançai? — Par

hasard, un jardinier lui indiqua le pavillon. En s'y rendant, il l'aperçut de loin : elle était seule, appuyée contre cet arbre ; ses mains étaient jointes, ses yeux levés au ciel; elle priait avec ferveur, et il trembla pour elle, sans savoir ce qu'elle avait à craindre. Voulant éviter de la surprendre, de l'effrayer, il toussa, essaya de chanter; mais sa voix affaiblie ne parvint pas jusqu'à elle. Il agita les arbres, elle n'entendit rien. Il approcha tout près d'elle, et elle ne le vit point venir. Enfin il lui parla : sa présence ne la troubla point; elle était trop absorbée. « Madame de Nançai vous demande, » lui dit-il. — Elle prit le chemin du château sans résistance, sans regret apparent, mais sans lui répondre.

« Savez-vous, continua-t-il, que de si » bonne heure, en prière, vous aviez tout-à- » fait l'air d'une vraie quiétiste, animée du » pur amour? » — Ce mot d'amour la fit tressaillir. Mais ce sentiment ne laissa pas plus de trace qu'une lueur fugitive. Hier encore, elle était si calme; et ce matin même en sortant, cette mère désolée occupait autant son cœur que le souvenir de cet infortuné.

Cependant elle reprit en soupirant : « Bien » pur ! » — « Oui, s'écria-t-il; mais moi » qui suis un profane, j'aime mieux voir la » jeunesse étourdie, que trop tendre ; et je » veux enlever votre ame à ces contempla- » tions qui ont leur danger ! » — « Leur » danger ! répondit-elle : ah ! dites plutôt » leurs peines. » — « Hé, Mademoiselle, » à votre avis, les peines ne sont-elles pas » bonnes à éviter ? » — Blanche sentit que ce n'était pas monsieur d'Entragues qui pouvait la comprendre; une voix secrète lui nommait celui qui l'aurait devinée.

Madame de Nançai reçut Blanche avec ces mêmes élans de tendresse, auxquels elle aurait pu se livrer après une longue absence : elle l'embrassait, lui demandait vingt fois de ses nouvelles, sans attendre de réponse. Tant de bonté ajoutait à l'émotion de Blanche; et monsieur d'Entragues, touché malgré lui, trouvait pourtant que sa vieille amie n'avait pas un grain de raison. Elle se moqua de sa belle indifférence. « Deman- » dez à ma petite-fille, lui dit-elle en riant, » si elle voudrait d'une amitié apathique » comme la vôtre ? Je vous l'ai déjà signi-

» fié : vous êtes tellement impassible, que
» vous devriez annoncer quand vous avez
» de l'humeur, car on n'en sait rien ; avertir
» quand vous êtes content, car on ne le
» voit guère.... — Et après tout cela, ré-
» pondit-il, passez-vous de moi si vous le
» pouvez. »

Madame de Nançai était transportée de joie, parce qu'elle revoyait à Blanche ce teint de roses qu'elle avait ordinairement, et que la pauvre petite ne devait alors qu'à la promenade, et à la fraîcheur du matin. Aussi à peine eut-elle été quelque temps chez madame de Nançai, que cette bonne grand'mère recommença à s'inquiéter ; elle lui trouva l'air abattu, lui demanda si elle avait toujours mal à la poitrine ? Blanche la rassura ; mais, sentant qu'elle n'avait pas la force de cacher les émotions trop vives qui agitaient encore son cœur, elle demanda la permission d'aller faire sa toilette pour dîner : « Tout ce que vous voudrez, mon enfant,
» répondit sa grand'mère ; quand vous êtes
» malade, c'est vous qui êtes la maîtresse. »
— « Bien pensé ! judicieusement parlé !
» repartit monsieur d'Entragues ; on ne peut

» pas montrer plus de prudence. » Ils recommencèrent à disputer tout en badinant ; et Blanche se retira.

Dès qu'elle fut rentrée chez elle, on lui remit une lettre de la supérieure de son couvent. Quel fut son effroi, lorsqu'elle apprit que madame de Fargy était trop souffrante pour pouvoir lui écrire ! — C'est ce profond chagrin qui use ses forces et son courage, se disait Blanche !... Combien elle regrettait d'être loin d'elle !... Et son malheureux fils, qui lui apprendra que sa mère est malade ? Comme elle souhaitait de le revoir, ne fût-ce qu'un seul instant!....... Mais il est parti pour toujours ! -- Les plus cruelles pensées déchiraient son cœur ; elle restait livrée à sa douleur, à ses craintes. Lorsqu'elle entendit sonner le dîner, elle s'habilla à la hâte, et revint chez sa grand'mère.

Madame de Nançai fut frappée de l'extrême changement de sa petite-fille : « Qu'a-
» vez-vous donc ? lui dit-elle, en lui tendant
» les bras. » — « Rien, Maman ; mais ma
» tête est pesante, j'ai besoin de repos. Si
» vous le permettiez, je ne me mettrais pas

» à table; et vous me trouveriez dans le sa-
» lon, aussitôt après votre dîner. »

Madame de Nançai considérait sa petite-fille ; elle cherchait dans ses yeux, si elle n'était pas plus malade qu'elle ne voulait l'avouer. « La peur de m'affliger vous engage » peut-être à me dissimuler votre état, » lui dit-elle toute tremblante. — Monsieur d'Entragues s'écria : « Comme vous aimez à » vous tourmenter vous-même! Ne vous » ai-je pas vue, Madame, rester sou- » vent chez vous pour quelque légère mi- » graine? » — « Bel exemple! reprit-elle; » je ne me plaignais jamais de la migraine, » que pour cacher mon humeur ou mes cha- » grins; et Blanche n'a ni chagrins ni hu- » meur. »

En prononçant ces mots, elle pressa sa petite-fille contre son cœur. La pauvre Blanche aurait eu besoin de parler de l'inquiétude que lui causait madame de Fargy; mais la crainte de déplaire à sa grand'mère arrêta sa confiance. Elle lui dit encore qu'elle souffrait si peu, que, si cela lui était le moins du monde agréable, elle descendrait avec

elle. Cette complaisance suffit pour rassurer madame de Nançai. Elle lui recommanda d'essayer de dormir, et sortit avec monsieur d'Entragues.

Blanche demeura livrée aux fantômes que lui créaient une imagination trop vive et une ame bien tendre. Elle voyait déjà madame de Fargy, décliner, mourir; et son fils, apprendre qu'elle n'est plus, sans avoir obtenu d'elle un mot de réconciliation, sans que ce dernier moment lui laissât un éternel souvenir d'affection et de paix. Elle s'abandonna tellement à ces images terribles, que, lorsqu'elle rentra dans le salon, elle n'était vraiment plus reconnaissable.

Madame de Limours et monsieur d'Entragues, avaient passé le temps de son absence à tranquilliser madame de Nançai. Ils lui répétaient, combien il était nécessaire de ne pas donner d'importance à ces accès de mélancolie, auxquels les jeunes personnes sont sujettes. Mais quand Blanche parut, ils furent frappés de son extrême pâleur; ses yeux étaient éteints, et elle avait l'air si faible que monsieur de Limours s'empressa de lui offrir un fauteuil.

Ce n'était pas assez pour sa grand'mère : elle voulut la faire coucher sur un canapé, se plaça près d'elle, prit sa main brûlante, et s'écria qu'elle avait de la fièvre. Blanche s'efforçait de lui sourire; mais ce sourire triste et doux, loin de consoler sa grand'mère, l'affligeait. Blanche pria monsieur d'Entragues de raconter une histoire; il ne lui en venait point. La nuit approchait; et il n'y avait plus dans le salon qu'un demi-jour, qui contribuait à jeter dans tous les esprits une sorte de terreur. Peu à peu, on tomba dans un silence que personne n'avait envie de rompre. Blanche toute à ses pensées se disait : — Peut-être qu'à cette heure même, ma pauvre amie est aussi entourée des religieuses de mon couvent, qui, à genoux à côté de son lit, attendent en prière qu'un soupir, une plainte leur apprenne qu'elle existe encore !...

Dans son effroi, elle ne peut supporter l'obscurité qui l'environne; elle demande des lumières... Monsieur de Limours en fit aussitôt apporter, et l'on s'efforça de parler de choses indifférentes. Madame de Nançai ne prit aucune part à la conversation : tout entière à sa petite-fille, elle ne la

perdait pas de vue ; elle suivait avec anxiété tous ses mouvemens : que n'aurait-elle pas donné pour lui voir un désir, une fantaisie qu'elle eût pu satisfaire !

Pendant ce temps, monsieur de Fargy se désespérait d'avoir quitté mademoiselle de Nançai, en prononçant cet « adieu pour jamais, » qui ne lui laissait plus qu'un avenir de malheurs. Dès que la nuit fut arrivée, il s'approcha du château pour essayer de l'apercevoir encore. Que devint-il, lorsqu'à travers les fenêtres, il la vit couchée sur un canapé, sa grand'mère près d'elle, tenant sa main dans les siennes, monsieur d'Entragues, madame de Limours, son mari placés assez loin les uns des autres, et uniquement occupés de cette jeune personne, sur qui tous les regards se portaient !

Un froid mortel gagna son cœur ; il ne fut plus maître de lui, et entra dans le salon. Tous ses traits étaient décomposés ; ses yeux égarés interrogeaient tous les yeux. Madame de Limours, surprise de cette arrivée imprévue, ne songea point à lui parler. Monsieur de Limours, craignant que sa présence ne fût désagréable à madame de

n'était pas assez pour sa grand'mèr
voulut la faire coucher sur un canapé
laça près d'elle, prit sa main brûlante.
écria qu'elle avait de la fièvre. Blanche s'e
ait de lui sourire; mais ce sourire triste et
ux, loin de consoler sa grand'mère, l'affli
ait. Blanche pria monsieur d'Entragues
conter une histoire; il ne lui en venait po
nuit approchait; et il n'y avait plus d
salon qu'un demi-jour, qui contribua
ter dans tous les esprits une sorte de
eur. Peu à peu, on tomba dans un sil
que personne n'avait envie de rompre. P
che toute à ses pensées se disait : — Peut
qu'à cette heure même, ma pauvre an
aussi entourée des religieuses de mon c
qui, à genoux à côté de son lit, at
en prière qu'un soupir, une plainte
prenne qu'elle existe encore !...

Dans son effroi, elle ne peut
l'obscurité qui l'environne; elle
lumières... Monsieur de Limo
tôt apporter, et l'on s'effor
choses indifférentes. Mad
ne prit aucune part à
tout entière à sa petite

ne jamais revoir..... Il demeurait debout au milieu du salon, attaché à la considérer, et ne parlant lui-même à personne, sans remarquer que personne ne lui parlait.

Madame de Nançai fut étonnée de la froideur qu'on lui témoignait. Désirant faire plaisir à Blanche, elle voulut avoir une attention pour le fils de l'amie qu'elle savait lui être si chère. Elle se tourna donc vivement vers lui, et lui dit avec bonté : « Je suis » bien aise de vous voir, Monsieur. » — Il la salua avec respect et en silence. — On se regardait, sans pouvoir comprendre le motif de cette bienveillance inattendue ; il n'y avait que monsieur d'Entragues que rien ne surprenait de la part de son amie.

Elle continua : « Vous nous voyez, » Monsieur, bien tourmentés ; ma pauvre » enfant est malade. » — Il tremblait, et attendait qu'elle s'expliquât davantage. — « Non, » non, » reprit Blanche, qui ne voulait pas ajouter à la mélancolie de cet infortuné ; « ma promenade ce matin m'avait accablée ; j'étais triste, à présent je suis » mieux. »

« Je le souhaite, » repartit madame de

Nançai, en secouant la tête; puis elle s'adressa à monsieur de Fargy, et ajouta: « Elle est rentrée si pâle, si abattue, que je » croyais toujours qu'elle allait pleurer. » — Il l'écoutait en frémissant, et ne pouvait répondre un mot. Madame de Nançai lui trouva un air si ému, qu'elle en fut attendrie. Dans ce moment, qu'il lui paraissait bien selon son cœur! qu'il comprenait bien son inquiétude! Elle se leva, et s'avançant près de lui, elle dit bien bas: « Vous êtes sen- » sible vous! au lieu que ceux-là, avec leur » froide raison, la laisseront mourir, pen- » dant qu'ils seront encore à examiner si » elle est véritablement malade. » — « Mou- » rir, Madame! reprit-il épouvanté. » — « Oui; mais vous êtes trop jeune pour pré- » voir de semblables malheurs. J'ai vu mou- » rir, moi! j'ai perdu mes enfans! » Et de grosses larmes coulaient sur son visage: « Ah! dit-elle en soupirant, que de deuils » ont marqué ma longue carrière! »

A ces mots, monsieur de Fargy, frappé d'une secrète terreur, porta ses yeux sur Blanche, et les leva vers le ciel. Madame de Nançai s'aperçut bien qu'il partageait ses impressions, et

lui dit : « Que je vous aime ! car vous m'enten-
» dez ; vous ne disputez rien à ma peine ; je
» ne l'oublierai jamais. » — Blanche, les voyant causer, jugea à leurs traits, à leurs regards, du sentiment qui les óccupait. Elle quitta son canapé pour venir auprès d'eux.

Monsieur d'Entragues observa encore ce mouvement : tout le confirmait dans l'idée que monsieur de Fargy n'était pas étranger au trouble de Blanche. D'ailleurs, disait-il en lui-même, ces caractères mélancoliques ont un si grand empire sur les ames tendres ! Ils sont bien heureux avec leur langueur.... Moi, qui n'avais pas reçu de la nature une de ces belles têtes à la manière noire, quand, dans ma jeunesse, je parlais de mon amour, on me répondait que l'on comptait sur mon amitié ; et même l'on croyait me faire grâce. Mais lui, on écoutera jusqu'à ses moindres soupirs !...... Il s'agitait dans son fauteuil, cherchait comment il parviendrait à sauver Blanche d'un penchant qui pouvait lui causer de grands chagrins ; car il n'aimait point l'air sombre de ce jeune homme..... Il pensa qu'il fallait d'abord les séparer, si bien et si naturelle-

ment, qu'ils n'eussent plus l'occasion de se rencontrer, et sans qu'elle pût s'en fâcher. Il voulait la préserver, mais ne point éclairer sa grand'mère, afin de ne pas exposer la pauvre Blanche à des scènes désagréables.

Pendant qu'il réfléchissait à tout cela, madame de Nançai, enchantée que sa petite-fille se fût levée, qu'elle se sentît plus forte, vint tout émue demander à monsieur d'Entragues s'il ne la croyait pas mieux. — Blanche profita de ce moment pour dire à monsieur de Fargy: « J'ai reçu une lettre de mon » couvent; madame votre mère est un peu » malade. » — « Ce malheur me manquait! » répondit-il..... » — « Allez la voir, je » vous en conjure. » — « Je partirai de- » main. » — « Assurez-la bien que je vais » tout employer pour retourner près d'elle. » — A peine finissait-elle ces mots que sa grand'mère l'appela : Blanche, en la voyant, fut surprise de l'effroi qui paraissait l'avoir saisie.

Lorsque madame de Nançai s'était approchée de monsieur d'Entragues, il ne rêvait, comme on l'a vu, qu'aux moyens d'éloigner Blanche de monsieur de Fargy. Il n'en con-

nut pas de plus sûr que d'alarmer madame de Nançai, se promettant de la tranquilliser, dès qu'il serait parvenu à son but. Il lui persuada facilement que la vivacité de Blanche, les couleurs qui avaient ranimé son teint, n'étaient qu'un effet de la fièvre, et qu'il fallait la ramener à Paris, pour consulter un médecin. — « Vous me donnez le conseil d'un » véritable ami, lui dit-elle, et je le sui- » vrai. »

Monsieur d'Entragues, malgré son sincère attachement pour madame de Nançai, son affection pour Blanche, et les craintes que lui inspirait monsieur de Fargy, n'aurait pu s'empêcher de rire, s'il avait su qu'il servait si habilement les vœux de cette imprudente jeunesse. Il était en effet assez singulier qu'il ramenât lui-même Blanche à Paris, au moment où elle pourrait y rencontrer monsieur de Fargy, et lorsqu'il prenait tant de soins pour le lui faire éviter.

C'était la première fois de sa vie que monsieur d'Entragues consentait à partager les inquiétudes de madame de Nançai; aussi lui causa-t-il une frayeur inexprimable. Si Blanche était silencieuse, c'était une preuve

de sa faiblesse; parlait-elle? c'était l'agitation de la fièvre: il n'y avait plus aucune raison dans cette tête là. Tout-à-coup, elle dit à madame de Limours : « Demain, je » partirai pour Paris. » -- Blanche la regarda, comme si sa grand'mère eût su tout le plaisir qu'elle lui causait. Monsieur de Fargy entendit ces paroles, avec une émotion qui fit tressaillir son cœur. Il crut que le ciel, le hasard ou la fatalité les réunissait malgré ses résolutions; et, de peur de se laisser pénétrer, il sortit. — Blanche le vit s'éloigner, en pensant qu'elle le retrouverait bientôt près de son amie : — Alors, se dit-elle, ils ne seront plus malheureux.

Monsieur d'Entragues vint s'asseoir à côté d'elle, et lui demanda, d'un ton railleur, si elle ne regretterait pas la campagne? — « Oh non, » répondit-elle; et ses yeux brillaient d'une joie si douce qu'il n'y concevait plus rien. — « Ah ça, Mademoiselle, » lui dit-il, vous m'avez plusieurs fois pro- » mis votre confiance. N'osant vous presser, » j'attendais l'heure où vous viendriez à » moi de vous-même, où vous me parleriez » comme à un ami. Mais, à présent,

» je vous déclare qu'il me la faut cette con-
» fiance, et tout entière; sans quoi, dus-
» siez-vous me maudire, je ferai un si beau
» train, j'éveillerai tellement l'attention de
» madame votre grand'mère, elle vous gron-
» dera tant, que vous n'aurez plus un mo-
» ment de repos. » — « Vous croyez? » reprit
Blanche en souriant. — « Vous verrez. » —
« Ah! vous oubliez donc que ma grand'mère
» m'a dit que, lorsque je serais malade,
» c'est moi qui serais la maîtresse! »

Elle avait un petit air ironique et satisfait que monsieur d'Entragues ne pouvait s'expliquer. « Vous me paraissez bien gaie depuis
» un instant! » lui dit-il. — « Oui; je n'a-
» vais plus d'espérance, et actuellement je
» crois au bonheur que j'ai le plus désiré. » —
« En vérité! » — « Sans doute; mais je
» vous conterai tout cela, quand nous serons
» seuls. » — « Mademoiselle, Mademoiselle,
» les désirs de la jeunesse sont souvent bien
» insensés! » — « Monsieur, Monsieur, ne
» retombez pas dans vos jugemens témé-
» raires; vous n'avez pas cessé de vous
» tromper, depuis que je vous connais. »

Elle le laissa fort étonné: il se demandait

s'il serait possible que cette jeune personne se moquât de lui, et déjouât sa longue expérience? Il en était piqué; mais il pensait qu'il avait toujours bien fait d'avoir engagé sa grand'mère à l'emmener. Ce sera mon tour de rire, disait-il, quand elle apprendra que c'est à moi seul qu'elle a cette obligation.

Le lendemain, madame de Nançai partit; elle s'arrêta à peine dans sa terre, et seulement pour donner quelques ordres, et aussitôt elle continua sa route pour Paris.

Monsieur d'Entragues était encore une fois dans la voiture en face de Blanche. Il examinait tous ses mouvemens: quelquefois il lui trouvait un air de gaieté; c'était lorsqu'elle pensait au bonheur que son amie lui devrait: d'autres fois, craignant que madame de Fargy ne fût plus mal qu'on ne le lui avait mandé, elle devenait triste et soupirait. Blanche avait une physionomie si expressive, qu'il voyait toutes ces différentes émotions. Il était assez fâché de ne pouvoir découvrir ce qui les causait; mais il admirait tant de mobilité.

Madame de Nançai les remarquait comme

lui, et les attribuait à quelques souffrances intérieures. Elle mourait d'impatience d'arriver à Paris, et de pouvoir consulter sur l'état de sa petite-fille. Elle grondait, pressait ses gens ; les chevaux ne lui paraissaient jamais aller assez vite ; et lorsque sa voiture entra dans sa cour, elle respira, comme si elle eût atteint un port de salut.

Elle fit préparer pour Blanche un lit dans son cabinet. On apporta le souper ; elle offrait à sa petite-fille de toutes choses, en désirant qu'elle n'en mangeât point, ne laissait personne en repos, et envoya tout de suite chercher son médecin. Il arriva à l'instant où l'on sortait de table. C'était un homme éclairé et de bonne compagnie. Il soignait madame de Nançai depuis longues années, et connaissait bien cette extrême vivacité de sentiment qui la rendait si souvent malheureuse. Mais il connaissait aussi son excellent cœur, cette bonté de tous les momens, cette générosité sans bornes que l'infortune n'implorait jamais en vain ; et il lui était sincèrement attaché. C'était pour lui un spectacle vraiment amusant, de voir comme monsieur d'Entragues la faisait penser, parler,

agir, sans qu'elle s'en doutât, et croyant elle-même le gouverner; comme il s'occupait toujours de son bonheur, mais ne lui accordait pas la satisfaction de le lui dire, riait de ses prétendus chagrins qui auraient fait la joie de bien d'autres, et les jugeait avant de s'en inquiéter.

Dès que le médecin parut, elle l'emmena dans son cabinet, pour le prévenir sur l'état de sa fille; car elle voulait qu'il crût plus à ce qu'elle lui dirait, qu'à ses propres observations. Le coup-d'œil de la faculté entière lui paraissait moins sûr que l'attention maternelle.

Pendant leur absence, Blanche dit à monsieur d'Entragues : « A Paris vous ne » demeurez pas chez ma grand'mère : vous » n'y viendrez qu'en visite; et le regret que » j'éprouve m'apprend combien la possibi- » lité de se voir à toutes les heures a de » charme. » — Des expressions si douces le touchèrent, et il se reprocha de l'avoir contrariée, en lui faisant quitter la campagne. — Elle ajouta : « Si ma grand'mère » me remet au couvent, comme elle l'a an- » noncé quand j'en suis sortie, ne vous se-

» rait-il pas possible d'obtenir la permis-
» sion d'y venir quelquefois avec elle ;
» j'engagerais mon amie à m'accompagner à
» la grille. Alors ma retraite n'aurait rien de
» triste ; et j'aurais vu du monde ce qu'il
» a de plus aimable. » — Monsieur d'Entragues était ravi de cette manière simple de lui dire les choses les plus flatteuses, sans le savoir elle-même, uniquement parce qu'elle les sentait.

Madame de Nançai rentra avec le médecin, en lui disant : « Voilà notre malade ; » — « Dites la vôtre, Madame, » reprit-il, étonné de la fraîcheur de Blanche ; « les
» miens n'ont pas cette figure là ! » —
« Tâtez son pouls, docteur ? » — « Il est
» excellent. » — « Prenez une lumière,
» examinez ses yeux. » — « Ils sont su-
» perbes, et leur éclat n'alarme pas un
» vieux médecin. » — « Vous êtes insup-
» portable, docteur ! Je ne vous ai pas prié
» de venir pour lui faire des complimens ;
» je sais moi qu'elle est malade, très-ma-
» lade ; demandez-le plutôt à monsieur d'En-
» tragues. »

Tout ce que Blanche venait de lui dire,

avait réveillé sa tendresse pour elle ; aussi s'écria-t-il : « C'est madame de Nançai qui » m'a tourné l'esprit ; le sien était si ren- » versé , mon cher docteur, qu'elle a fini » par me convaincre qu'il fallait amener » mademoiselle près de vous, pour vous con- » sulter. » — « Voilà qui est curieux ! re- » partit madame de Nançai ; quoi ! ce n'est » pas vous qui m'avez mis cette idée là dans » la tête ? A vous entendre, il n'y avait pas » un jour à perdre. » — Blanche riait ; elle ne comprenait pas pourquoi monsieur d'Entragues avait causé ce trouble , ce déplacement ; mais elle lui dit tout bas : « Vous » m'avez rendu un grand service. » Elle pensait qu'elle allait revoir son amie, et dans le moment où elle pouvait lui être si utile !

« Je vous en supplie , docteur, » reprit madame de Nançai, « examinez-la avec at- » tention ; n'écoutez pas cet insensé de mon- » sieur d'Entragues , qui se croit né pour » les découvertes , lorsqu'il s'efforce de dé- » montrer que les autres ont tort. Ce qui se- » rait merveilleux, ce serait de prouver qu'il » a raison , lui. » Elle se pencha près de l'oreille du docteur, et ajouta : « Souvenez-

» vous de mes pauvres enfans! L'éclat de ces
» yeux que vous admirez; voilà le danger. »
— « En vérité, Madame, répliqua-t-il,
» vous parviendrez aussi à me troubler
» l'esprit; je vous proteste que mademoiselle
» est à merveille. » — Blanche l'assura qu'il
ne se trompait point. Mais, continua-t-elle,
en faisant un petit signe moqueur à monsieur d'Entragues, « n'est-il pas vrai, doc-
» teur, qu'il ne faut jamais me contrarier? »
Le médecin, bien au fait des vivacités de
madame de Nançai, ne put s'empêcher de
sourire, et répondit: « Il est certain, Made-
» moiselle, qu'à votre âge, la moindre con-
» trariété serait pernicieuse. »

Madame de Nançai lui proposa de venir dîner avec elle le lendemain. Elle voulait lui parler à tête reposée; car elle était un peu étourdie de la gaieté de cette visite. Blanche saisit le mot *dîner* avec plaisir, dans l'espoir que sa matinée serait libre, et qu'elle pourrait aller à son couvent. Elle en était si contente que, tout émerveillée, elle trouva le moyen de dire à monsieur d'Entragues en passant à côté de lui: « C'est surprenant,
» comme tout le monde concourt à favori-

» ser mes désirs. » Il la regarda d'un air si étonné, qu'elle en devint encore plus gaie.

Le lendemain, dès qu'il fut jour chez sa grand'mère, elle vint la supplier de lui permettre d'aller à Ste.-Élisabeth pour deux heures. Madame de Nançai avait bien envie de s'y refuser; mais Blanche la pria avec tant d'instance, lui fit tant de caresses, qu'elle y consentit, en lui recommandant de n'être pas long-temps.

Elle emporta avec elle la lettre de monsieur de Fargy. En chemin, son cœur battait, à la seule idée de revoir cette mère trop sensible. Elle se faisait à elle-même le discours qu'elle lui tiendrait; cherchait comment elle pourrait l'amener peu à peu à l'écouter, à recevoir son fils; prévoyait les objections, les demandes, répondait à tout, et ne songeait même pas qu'elle ignorait ce que madame de Fargy pourrait avoir à lui dire.

Quand elle arriva, les religieuses et les pensionnaires étaient à l'église. Elle courut donc à la petite maison, sans être retenue par personne. Elle ouvrit la porte, ne pen-

sant pas à faire prévenir madame de Fargy, qui était loin de l'attendre. En la voyant entrer, elle lui tendit les bras, sans avoir la force de lui parler ; elle était dans son grand fauteuil, avait l'air bien faible, bien souffrant. Blanche, comme de coutume, se mit à genoux sur le petit tabouret qui était à ses pieds. Elle la pressait contre son cœur, et ne savait de quels termes se servir, pour lui exprimer le bonheur qu'elle avait à se retrouver près d'elle.

« Vous avez reçu toutes mes lettres, » lui dit Blanche; « mais je vous en ai écrit une » bien longue, que je n'ai pas voulu vous en- » voyer. Je vous la remettrai, lorsque nous au- » rons causé ensemble. » — « Pourquoi l'a- » voir gardée? » — « Pour bien des raisons, » que je vous expliquerai l'une après l'autre, » et à loisir. » Elle la voyait si émue par sa seule présence, qu'elle trouvait imprudent de lui nommer trop tôt son fils. Cependant, elle espérait qu'il ne tarderait pas à arriver, s'il n'était déjà venu. Pour s'en informer, elle demanda à madame de Fargy, d'un air qu'elle cherchait à rendre indifférent : « Avez- » vous reçu des visites depuis mon départ? »

— « Votre question m'étonne, mon enfant, » répondit-elle ; auriez-vous déjà oublié » quelle solitude je me suis imposée ? » — « Ah ! reprit Blanche en soupirant, je n'ai » pas cessé d'y penser !... Mais, dites-moi, » si quelqu'un vous demandait au parloir, » refuseriez-vous de vous y rendre ? » — « Je n'en aurais pas besoin ; car l'ordre est » donné de ne recevoir personne. Cependant » vous me faites trembler ; qui doit venir ? » — Blanche la considérait avec crainte ; elle apercevait dans ses yeux une anxiété si vive, si ardente, qu'elle ne savait plus s'il était temps de parler, s'il valait mieux se taire. — « Je me sens mourir, » s'écria madame de Fargy ; « car je crois vous comprendre. » — « Vous ne vous trompez point, » reprit Blanche, « votre fils était avec moi, au moment où une lettre de la supérieure m'ap» prenait que vous étiez malade.... Si vous » aviez pu voir sa douleur, ses larmes, vous » auriez été contente de son cœur. Il a dû » partir hier pour accourir près de vous. » — Madame de Fargy ne respirait plus, elle ne pouvait prononcer un seul mot ; mais ses yeux reconnaissans prouvaient assez qu'elle

croyait lui devoir un bonheur inespéré.

Quand elle fut revenue de ce premier saisissement, elle envoya savoir s'il n'était venu personne pour elle ? — Hélas ! un jeune homme s'était présenté la veille très-tard. Il avait fait beaucoup de questions sur son état, et la tourière ayant répondu que madame de Fargy allait mieux, il s'était retiré, sans vouloir se nommer.

« Il reviendra, s'écria Blanche, soyez-en » sûre. Quand vous serez plus calme, je » vous répéterai tout ce qu'il m'a dit. » — Madame de Fargy lui fit signe de parler, et Blanche lui apprit comment elle avait rencontré son fils, l'intérêt qu'il lui avait d'abord inspiré,.... que depuis ils s'étaient vus davantage,... et combien il chérissait sa mère... Elle choisissait ses expressions, les rendait consolantes, supprimait ce qui pouvait la blesser, ajoutait tout ce qui devait ranimer ses espérances. « Il vous a écrit, continua-» t-elle; mais il ignorait alors que vous fus-» siez malade, et se croyait plus malheureux » que vous-même. Peut-être, sa lettre ne » sera-t-elle pas aussi tendre que certaine-» ment elle aurait pu l'être, après son inquié-

» tude. » — « Donnez-la moi donc vite, » reprit madame de Fargy ; « pouvez-vous » me la faire attendre ? » — « Je n'ose pas... » Si elle allait vous affliger, que je le haï- » rais ! » — « Donnez, donnez, mon enfant ; » je suis accoutumée à souffrir. »

Blanche, en la lui remettant, examinait avec attention l'effet qu'elle allait produire. Madame de Fargy pleurait, s'arrêtait quelquefois, et finit par avoir l'air désespéré..... « Qu'il a dû souffrir ! disait-elle.... Mais je » me flattais toujours qu'il me reviendrait, » et que le souvenir de ma vie entière serait » un témoin plus sûr que toutes mes paroles! » A-t-il pu me croire?... » — « De quoi devait- » il douter ? » reprit Blanche interdite. — Madame de Fargy ne lui répondit pas, et continuant de se parler à elle-même, de prononcer des mots interrompus, elle ajouta : « Quand, épouvantée, je m'accusais.... ! — » Vous vous accusiez ! s'écria Blanche, ah ! » il n'est donc pas coupable ! et je respire. » — « Pas coupable ! » répéta madame de Fargy, surprise et offensée : « non, il ne l'est » pas ; personne n'a le droit de le soupçon- » ner. Souvenez-vous, qu'au milieu de

» mes plus grandes douleurs, je ne me
» plaignais jamais de lui. »—« J'en conviens;
» mais je vous dois d'être sincère. Mon
» amie, sachez, qu'à votre insu, vos larmes
» le condamnaient, plus que vos plaintes
» n'auraient pu faire; moi-même je l'accu-
» sais. J'avoue pourtant qu'après l'avoir vu,
» j'ai pensé que, peut-être, vous aviez été trop
» susceptible, un peu injuste; eh! ne vois-je
» pas cela tous les jours?.... » Puis, repre-
nant son air doux et caressant, elle entoura
madame de Fargy de ses bras, et lui dit:
« Permettez-moi d'être vraie. J'ignore quel
» mystère s'est placé entre vous et lui; ce-
» pendant, je viens de vous entendre repro-
» cher à votre fils jusqu'à sa confiance en
» vous.... Ma vie entière, avez-vous dit,
» ne devait-elle pas être un témoin plus sûr
» que toutes mes paroles!.... Mon amie,
» quoi que vous ayez pu lui dire, ne devait-
» il pas aussi vous croire? Songez donc que
» votre voix arrivait à son ame, que ses
» yeux vous cherchaient, avant qu'il se con-
» nût lui-même! O! laissez-moi le défendre,
» car sûrement vous l'aimez toujours! »

Blanche parlait avec tant de vivacité, que

madame de Fargy, étonnée, l'écoutait sans trouver rien à lui répondre. Cette jeune personne semblait lui découvrir des raisons qui ne lui étaient pas encore venues. Elle reprit la lettre de son fils, la relut, et aussitôt la laissa retomber. On eût dit qu'un malheur nouveau venait l'accabler: « C'est impossible, s'écriait-elle : mon » cœur est déchiré ; mais je ne puis lui ac- » corder les aveux qu'il me demande, pour » prix de son retour vers moi. » — Blanche se remit aux genoux de son amie : « Ma se- » conde mère, » lui disait-elle d'un ton si tendre, « livrez-vous sans réserve à votre » enfant ! » — « Ah ! vous seule êtes ma » fille ! Est-ce un fils qui peut mettre une » condition, pour revenir à sa mère ? » — Elle pleurait, et bientôt sa douleur, ses larmes, la tendresse de Blanche finirent par rappeler sa bonté première, et elle s'adoucit.

« Ma fille, ma chère Blanche, reprit-elle, » c'est Dieu sans doute qui vous a envoyée » pour me soutenir, pour me consoler. Il a » voulu que vous fussiez l'ange de la paix et » de la réconciliation. » — Elle relut encore

la lettre de son fils ; et cette fois elle crut y apercevoir des sentimens que, dans son trouble, elle n'avait pas d'abord remarqués. Tantôt, elle regardait Blanche avec une affection nouvelle et plus tendre : tantôt, on voyait qu'elle était alarmée ; mais alors elle la pressait dans ses bras, et paraissait être en proie à des combats intérieurs.

« Mon fils, » lui dit-elle en baissant les yeux, « me supplie de vous tout dire, si je » persiste à lui refuser ma confiance. » Elle lut tout haut : — « Un motif que je ne puis » vous avouer, parce que je n'ose pas me » l'avouer à moi-même, me force à vous » conjurer de lui faire connaître ma situa» tion. » Madame de Fargy s'arrêta : elle observait Blanche ; mais elle la vit si tranquille qu'elle ne savait plus que résoudre....

Blanche l'écoutait sans embarras, sans rougir, attendant qu'elle s'expliquât. Madame de Fargy incertaine, en silence, se demandait s'il n'était pas dangereux, de lui laisser soupçonner ces sentimens de son fils qu'elle pénétrait. Elle se disait aussi qu'elle avait des devoirs à remplir envers cette jeune personne. « Mon fils, reprit-elle, sollicite

» cette grâce avec tant d'instance, que, mal-
» gré ma raison, je n'ai pas la force de la
» lui refuser. D'ailleurs, votre jeunesse ne
» m'effraie pas : je vous connais, mon enfant,
» et votre ame répondra à la mienne ; elle
» me jugera.... Je consens donc à vous
» écrire les détails de ma longue souffrance ;
» car il me serait impossible de vous les
» dire.... Seule, en présence de Dieu qui a
» vu mes peines, j'aurai plus de courage....
» J'exige seulement que ma lettre me soit
» aussitôt rendue, et que vous ne commu-
» niquiez à mon fils aucun de ces détails,
» sans mon consentement. » — Blanche s'y
engagea. — « Que le désir de nous rapprocher,
» ajouta-t-elle d'un air imposant et sévère,
» ne vous entraîne jamais ; vous causeriez
» peut-être un malheur auquel je ne sur-
» vivrais pas. » — Blanche le promit. —
« Ce n'est pas assez pour me rassurer, conti-
» nua-t-elle. Pardonnez, mon enfant, à la
» sollicitude d'une mère, lorsqu'il s'agit de
» tout l'avenir de son fils : venez avec moi. »
Elle se leva, et conduisit Blanche à son prie-Dieu. « Ma fille, lui dit-elle, mettez-vous à
» genoux, et promettez-moi devant Dieu

» qu'aucune instance de mon fils ne vous » portera à lui confier mon secret. » — Blanche tremblante répondit : « Dictez mes » paroles, Dieu les entendra. » Madame de Fargy debout, les yeux levés au ciel, reprit : « Il suffit que, dans votre ame, vous » en fassiez le serment. » Blanche pria, et baisant la main de son amie avec un respect profond et religieux, elle répéta que jamais monsieur de Fargy ne saurait d'elle ce que sa mère voulait lui cacher. — « C'est assez, » reprit madame de Fargy en retournant à sa place.

Blanche se rapprocha, s'assit devant elle; mais elle y restait silencieuse et pensive: il semblait qu'elle fût environnée de ténèbres. Cependant, un sentiment inexplicable lui faisait espérer encore que, sans rien dévoiler, elle pourrait, par des phrases indirectes, des insinuations détournées, les ramener l'un vers l'autre.

Elles furent long-temps sans se parler. Blanche regardait son amie plus tendrement, lorsqu'il lui venait quelques idées rassurantes. Madame de Fargy paraissait absorbée dans ses réflexions. Enfin elle dit :

« Je connais trop votre grand'mère, pour
» supposer qu'elle vous permette de revenir
» ici demain. D'ailleurs, il me faut plusieurs
» jours pour vous mander tout ce qui me
» concerne, et je ne suis pas assez forte
» pour écrire beaucoup à la fois. Retournez
» près d'elle; je vous enverrai ma lettre.
» Jusque-là, mon enfant, ne venez point
» ici. J'aurai besoin d'être seule. » — « Mais,
» si de cruels souvenirs allaient vous rendre
» malade ! me refuseriez-vous de venir vous
» soigner ? » — « Ah ! croyez que, dans toutes
» mes peines, c'est toujours vous que je dé-
» sire revoir. » — « Promettez-moi donc,
» ajouta Blanche, que si vous étiez souf-
» frante, vous m'enverriez chercher ? »

Madame de Fargy en prit l'engagement, et lui rappela qu'elle devait se rendre chez la supérieure, et donner ensuite quelques momens à ses jeunes compagnes. « Je ne veux
» pas que personne ait à se plaindre de
» vous, mon enfant, lui dit-elle en l'embras-
» sant. » — Blanche la quitta avec regret; mais elle ne savait que lui obéir. Elle fit dans son couvent les différentes visites qu'elle lui avait prescrites, et partout on lui témoigna

un plaisir si vif et si vrai, qu'elle y fut sensible, et parvint à se distraire un peu d'elle-même.

En rentrant chez sa grand'mère, elle la trouva fort appliquée à causer avec le médecin. Ils avaient eu un si long entretien sur les enfans qu'elle avait perdus, sur ses craintes pour sa petite-fille, qu'elle n'avait pas trop remarqué si Blanche avait été long-temps absente; aussi la reçut-elle à merveille.

Monsieur d'Entragues vint le soir; il rendit compte à madame de Nançai des visites qu'il avait faites dans le cours de la journée, de ce qu'il avait appris chez le régent, chez les ministres. Il avait vu le jeune roi; cela les ramena au souvenir de l'ancienne cour: et cette conversation, qui les amusait tous deux, permettait à Blanche de s'abandonner à ses pensées.

Plusieurs jours s'écoulèrent, sans qu'elle reçût aucune nouvelle de madame de Fargy. Dans son impatience, elle ne donnait d'attention à rien, répondait à demi, et ne savait guère ce qu'on lui disait. Monsieur d'Entragues, craignant que la vie sédentaire de

madame de Nançai n'ennuyât une si jeune personne, s'efforçait de l'égayer, et lui reprocha son air préoccupé: « Je vous en supplie, lui dit-elle, n'allez pas vous jeter
» dans la belle imagination de m'amuser;
» car la gaieté me serait insupportable. » —
« A votre âge, Mademoiselle, êtes-vous
» déjà misantrope? » — « Non; mais vous
» avez, vous, la fantaisie d'être content, de
» rire de tout. Moi, j'aime à me recueillir,
» et je préfère votre société, la solitude de
» ma grand'mère, à des visages inconnus,
» et à ce que le monde appelle divertisse-
» mens. »

Cette raison prématurée inquiétait monsieur d'Entragues, et faisait renaître ses soupçons. Mais ne voulant troubler, ni la grand'mère qui ne lui parlerait plus d'autre chose, ni la jeune personne dont les larmes pourraient bien le toucher, il s'en rapportait au temps et à l'absence, pour faire oublier le beau et ténébreux marquis de Fargy. Il se trompait, car Blanche n'en avait jamais été si occupée. Que de fois elle se demandait s'il était retourné chez sa mère? si elle l'avait reçu? s'ils étaient parvenus à se réu-

nir ? — Quel supplice de ne pas apercevoir une seule clarté, de n'entendre aucune réponse aux questions qui reviennent sans cesse à l'esprit !

Enfin un matin on l'éveilla, en lui annonçant la femme de chambre de madame de Fargy. Blanche tremblait ; elle allait donc connaître les malheurs de son amie ! Elle ne pouvait contenir les battemens de son cœur. Cette femme lui remit un paquet cacheté, en ajoutant que sa maîtresse la priait de le rapporter avant deux heures, car il serait possible que madame de Fargy fît une petite absence. — « Où va-t-elle donc ? s'écria » Blanche. » — « Je l'ignore, Mademoi» selle. » — « Ma chère, reprit Blanche ef» frayée, j'espère qu'elle n'a pas l'intention » de nous quitter pour toujours ? »—« Non, » Mademoiselle. » — « Vous savez donc où » elle doit aller? »—« Si je le savais, ce se» rait le secret de mes maîtres, et Made» moiselle ne me le demanderait sûrement » pas. » — « Vos maîtres ! son fils est-il » pour quelque chose dans levoyage qu'elle » compte faire? » — « Permettez-moi, Ma» demoiselle, de m'éloigner, car j'ai bien

» des commissions, et je suis pressée. » — « Au moins, dites-moi comment se porte » ma pauvre amie ? » — « Elle est bien » faible ; mais aussi, chaque jour de nou- » veaux assauts, de nouvelles secousses! » Cette femme, craignant d'en dire davantage, fit la révérence et sortit, en rappelant à Blanche que madame de Fargy l'engageait à venir de très-bonne heure, si cela ne la dérangeait pas.

Blanche ouvrit cette lettre, et lut ce qui suit :

Voici, ma chère Blanche, ce triste récit que vous m'avez demandé. J'ai cru devoir d'abord vous arrêter un instant sur les commencemens de ma vie ; car c'est par degrés que je suis arrivée à ce comble de malheurs que j'étais loin de prévoir. Peut-être aurais-je pu m'en garantir, je l'ignore. Hélas! c'est après les événemens que l'on aperçoit bien ce qu'on aurait dû faire, ce qu'il eût été sage d'éviter : le bien, le mal, ce qui a été hasardé, ce qui a été négligé, tout se

présente ensemble à l'esprit pour accroître les tourmens.

Élevée, comme vous, dans un couvent, j'avais à peine dix-huit ans, lorsque mon père m'annonça qu'il venait de décider mon mariage avec le comte de Fargy, proche parent de ma mère. Elle m'avait laissé, en mourant, une grande fortune qu'une longue tutelle avait doublée. Mon père y joignit l'assurance de toute la sienne. J'étais donc une très-riche héritière; et, si je rappelle cette circonstance, c'est pour vous prouver que, du moins sous ce rapport, monsieur de Fargy et moi, nous n'avions rien à désirer.

Depuis long-temps mon père, fort âgé, très-infirme, s'était retiré à la campagne. Il venait à Paris, une seule fois dans l'année, pour me voir, et retournait ensuite dans sa terre. Il était donc difficile qu'il jugeât par lui-même de ce qui pouvait m'être le plus avantageux. Il voulait mon bonheur; mais n'y contribuait que par ses vœux, et par l'occupation constante d'augmenter mes biens déjà si considérables.

Le jour qu'il me nomma monsieur de Fargy, il m'en parla comme d'un des hommes

de la cour dont l'esprit, la figure, les agrémens, devaient le plus flatter l'amour-propre d'une jeune femme. Il me l'amena le soir même, et je trouvai qu'il ne l'avait pas assez loué; je sentis qu'il me serait bien facile d'aimer celui que mon père m'ordonnait de préférer.

Jusqu'à mon mariage, monsieur de Fargy chercha à obtenir mon affection par tous les soins qui pouvaient me toucher. Aussi, en approchant de l'autel, je remerciais intérieurement et le ciel et mon père, car je n'aurais rien voulu changer à ma destinée. Ma chère Blanche, je me croyais heureuse, et je pensais devoir l'être toujours. Jamais on n'est entré dans le monde avec des espérances plus brillantes.

Lorsque j'arrivai dans la maison de monsieur de Fargy, qui devenait la mienne, je fus éblouie du luxe dont il m'avait environnée. Plus de simplicité aurait convenu davantage à mon caractère et à mes goûts; mais tout ce qui de sa part avait l'air d'un désir de plaire, me causait de l'émotion, et me devenait agréable.

Nous eûmes bientôt une des meilleures

maisons de Paris. Je remarquai que sa sœur, après les premières visites d'usage, venait peu chez moi. Elle m'avait paru aimable. Je souhaitais l'être pour tout ce qui tenait à monsieur de Fargy, et je lui demandai pourquoi nous la voyions si rarement? Il me répondit avec assez d'indifférence : « Ma sœur » est très-vive; je suis quelquefois assez emporté, et nous ne sommes jamais huit jours » bien ensemble. »

Je crois sentir encore le froid subit qui pénétra mon cœur, lorsque je l'entendis avouer tout simplement qu'il était emporté. Ce n'était donc plus cette grâce de tous les momens, cette perfection idéale que je croyais trouver en lui! « Sans doute, repris» je, vous voulez vous amuser, en disant » que vous êtes colère. » — Il se mit à rire, et repartit : « Vous ne savez pas combien » il faut que je vous aime, pour que vous » ne vous en soyez pas encore aperçue. »

Je le regardais d'un air si consterné que sa gaieté en augmenta. « Écoutez-moi, ma » chère amie, me dit-il; j'espère que nous » sommes destinés à faire un long voyage » ensemble. Il est donc important de bien

» connaître ses défauts ; car c'est avec eux
» qu'il est nécessaire de composer. Les ver-
» tus marchent sans aide ; encore doivent-
» elles être douces et sociables : sans quoi, ce
» sont des reproches tacites que l'on com-
» prend, à l'air seul du visage. Vous saurez
» donc, ma chère amie, qu'en moi tout est
» passion. Je suis souvent d'une vivacité,
» d'une pétulance qu'on ne m'a jamais appris
» à modérer. Cette malheureuse disposition
» m'a causé bien des peines ; mais les cha-
» grins, la réflexion, n'ayant pu m'amen-
» der, j'en ai pris mon parti. Quand tout
» va suivant mes désirs, quand je me sens
» heureux, comme je le suis depuis notre
» mariage, je me crois d'une douceur inef-
» fable, et l'on me prendrait pour un véri-
» table saint. »

Je l'écoutais, sans avoir la force de l'interrompre. Sa manière légère de parler d'un tort si grave m'épouvantait, peut-être plus que le tort même. Cette conversation m'est présente, comme si je l'entendais encore. Chaque mot semblait détruire une illusion, exciter une crainte, et être dit pour me désoler.

« Vous ignorez, ajouta-t-il, qu'avant de
» vous demander en mariage, je pris à votre
» couvent les plus exactes informations sur
» votre caractère ; car du moins ce n'est pas
» votre fortune qui m'a décidé. L'on m'as-
» sura que vous étiez douce comme un ange;
» que vous aviez cependant une ame forte,
» élevée, généreuse, et que vous étiez ca-
» pable de souffrir sans vous plaindre, de
» résister avec modestie, sans faire sentir
» votre volonté ; enfin, que vous aviez une
» raison parfaite. Voilà, me dis-je, trans-
» porté de joie, voilà tout ce qu'il me faut:
» sa douceur calmera mes emportemens ;
» sa résistance arrêtera mon goût pour le
» faste, et sa raison viendra au secours de
» la mienne. Ces convenances, qui ne sont
» pas, pour l'ordinaire, celles dont on s'oc-
» cupe le plus, m'ont seules déterminé.
» Plusieurs bonnes dames de mes amies
» parlèrent à votre père pour qu'il m'accor-
» dât votre main. Les femmes aiment tant
» à se mêler de mariage !

» Il y a déjà quinze jours que nous sommes
» unis ; vous conviendrez qu'il faut que je
» me sois conduit admirablement, ou que

» vous ayez un grand empire sur moi, puis-
» que vous n'avez pas vu trace de ce vilain
» défaut. Je le reconnais, j'en rougis quel-
» quefois; et je ne pardonnerai jamais à mes
» parens d'avoir eu la faiblesse de ne pas
» m'en corriger. Ils attendaient, disaient-
» ils, l'âge et la raison; mais les défauts
» ont grandi avec l'âge, et la raison est
» restée en chemin. »

Je recevais cette singulière confidence avec un triste étonnement; cependant, je lui répétais encore qu'il se plaisait à m'effrayer.
« Non, en vérité, reprit-il: si quelque chose
» vient à me déplaire, je ne suis pas maître
» de me contenir. Mais pendant que me
» voilà en train de sincérité, je dois aussi
» vous dire le bien que je sais de moi........
» Ce sera court, ajouta-t-il en riant.... Mon
» ame est sensible et fière, je puis vous en
» répondre. Ce qu'on appelle *honneur* m'est
» plus cher que la vie; ma parole est sacrée:
» la seule idée d'un manque de foi me fait
» frémir, et me cause une secrète horreur.
» Ce que vous nommez *vertu* m'est moins
» familier; dans notre union ce sera votre
» lot. »

En me laissant cette part, il serra ma main d'un air si tendre, son regard était si doux, que je l'excusai. Sans doute, il s'en aperçut, car il parut satisfait.

« Mon esprit, continua-t-il, saisit avec » avidité tout ce qui l'exalte ou l'amuse : un » malheur, un trait généreux me touche jus- » qu'aux larmes. Eh bien! quand je me sens » le plus attendri, un mot qui ne serait » pas de bon goût, un mouvement qui me » paraîtrait ridicule, me ferait rire de ma » faiblesse. »

Il eut l'air de réfléchir un instant; j'attendais en silence ce qu'il pouvait avoir encore à m'annoncer.

« A vrai dire, ma chère amie, ajouta-t-il, » je n'ai pas tel ou tel caractère, tel ou tel » défaut; c'est plutôt l'habitude de m'aban- » donner à toutes mes impressions, l'im- » possibilité de me commander à moi-même. » Les plaisirs m'entraînent-ils, je suis plus » gai que personne; un rien qui me blesse » suffit pour m'irriter. Enfin, la prudence, » le sang-froid me sont inconnus. La raison, » pour mon usage, m'ennuie, et l'ennui » m'est insupportable. »

« Mais, répliquai-je, pendant que vous » cherchez à me donner de vous une opi- » nion, que mon cœur ne consent pas à re- » cevoir, pourriez-vous m'apprendre com- » ment, étant si vif, vous avez pu conserver » un si grand nombre d'amis? » — « Amis, » ou à peu près; car au fait ce sont plutôt » de joyeux et faciles convives. » — « Votre » maison est agréable; on aime à venir chez » vous. » — « Je le crois bien; les fantaisies » des autres deviennent aussitôt les miennes. » Je suis toujours prêt à vouloir ce qu'ils ne » font que désirer. » — « Vos gens parais- » sent heureux. » — « Ah! là, il y a du cal- » cul. D'abord, je les paye magnifiquement; » car je prétends qu'ils considèrent comme » un malheur d'être renvoyé de chez moi; » et si je ne les garde pas long-temps, du » moins pas un ne me quitte. D'ailleurs, » ajouta-t-il avec un air d'affection qui m'en-chanta, « c'est qu'avec vous, le bonheur et » la paix sont entrés dans ma maison; c'est » qu'en vous épousant, j'ai fait l'action la » plus sage de ma vie. J'espère parvenir à » rendre la vôtre heureuse; j'en ai même » fait le vœu. »

Personne n'était plus aimable que monsieur de Fargy, lorsqu'il cherchait à plaire, et qu'aucun nuage ne troublait son esprit. Il parlait si gaiement de lui-même, qu'il finit par me faire rire. Je pensai avec délice, que sa tendresse pour moi ferait disparaître ces légères imperfections, avouées avec une sincérité que je trouvais admirable. Enfin je l'aimais, ma chère Blanche, et je lui savais gré de tout.

Cependant, je ne tardai pas à m'apercevoir que depuis qu'il m'avait fait connaître son caractère, il cessait peu à peu de se contraindre; peut-être même qu'à son insu, sa franchise venait autant du besoin de se mettre à l'aise, que du désir d'être vrai.

Quelques jours après, nous fûmes invités à un repas de famille qui l'ennuyait d'avance. Je ne me rappelle plus quelle visite importune avait pris toute ma matinée : mais, au moment de partir, ma toilette était à peine commencée. Je le fis long-temps attendre; il me pressait, grondait mes femmes, s'impatientait, et disait, avec raison, qu'il était fort ridicule d'arriver les derniers à une fête donnée pour nous. En montant en voiture,

il ordonna d'aller très-vite. Au détour d'une rue, les chevaux heurtèrent un pauvre homme, et le renversèrent, grâce au ciel sans le blesser: cependant la frayeur seule pouvait lui faire beaucoup de mal. Monsieur de Fargy se mit dans une grande colère, d'abord contre son cocher, puis contre ce malheureux, qui n'avait pas besoin, disait-il, de se trouver là. Mes gens l'avaient relevé. Je demandai son adresse. « Pourquoi? » s'écria monsieur de Fargy. — « Pour envoyer demain matin, de » votre part, savoir comment il se trouve, » répondis-je à voix basse. — « J'aime à faire » mes bonnes actions moi-même, » me dit-il d'un ton brusque. « Je ne veux pas qu'on » me fasse de leçon. » Je remarquai alors qu'il avait pris sa bourse, sûrement pour donner des secours à ce pauvre homme; mais il la remit dans sa poche, dès qu'il s'imagina que je voulais le blâmer, ou agir pour lui; et il dit tant de paroles, les unes après les autres, que je n'en comprenais aucune. Je me sentais près de me trouver mal; il ne s'en aperçut pas, car la colère l'aveuglait..... Ah! ma chère Blanche, quel moment! la figure de monsieur de Fargy, si

noble et si belle, était devenue méconnaissable par toutes les passions qui l'agitaient. Je fermais les yeux, pour la retrouver dans mon cœur telle que je l'avais toujours vue.

Nous arrivâmes dans la maison où nous allions dîner; j'avais à peine la force de me soutenir. En entrant dans le salon, j'étais si pâle, que ce ne fut qu'un cri pour me demander ce que j'avais. Cette question le rappela à lui-même. Il vit alors que je souffrais, se rapprocha de moi, et me serra la main d'un air si affectueux, que je respirai, en priant le ciel de me laisser oublier cet instant pénible. Mais je me promis de ne plus prononcer un mot, quand il serait irrité, et de ne lui parler, que lorsqu'il aurait retrouvé assez de calme pour m'entendre.

Il me fut facile de juger que le caractère de monsieur de Fargy était connu dans le monde. Je saisis plusieurs petits signes qu'on se faisait derrière lui, pour se dire qu'il était sans doute la cause du trouble où j'étais. Il tenait encore ma main; je pressai la sienne, en le priant tout bas de garder le silence, et je racontai fort simplement l'accident qui m'avait effrayée. Il fallut bien me croire, quand on

le vit très-occupé de moi, et que je parus touchée de ses soins.

Ce premier orage me fit une impression qui ne s'effacera jamais de mon esprit. Pardonnez-moi, ma chère Blanche, de vous en avoir parlé; mais c'était l'annonce d'une vie si agitée, qu'il est bien simple que le souvenir m'en soit encore présent.

Le reste du jour, monsieur de Fargy s'efforça d'être charmant pour moi; et quand nous fûmes seuls, il me demanda avec un peu d'embarras, quoiqu'il affectât de sourire, ce que je pensais de son joli caractère? Je me jetai dans ses bras, en le suppliant de me permettre d'envoyer chez ce pauvre homme. — « Faites comme vous l'entendrez, me » répondit-il; la charité doit, ainsi que la » patience, entrer dans votre état d'ange; car » c'est un ange qu'il faut que vous soyez. »

Ces douces expressions me ravirent; je cherchai à me persuader qu'une si tendre affection pouvait bien compenser quelques momens de peine, et je repris mes espérances de bonheur.

La semaine suivante je fus présentée. Madame de Maintenon m'avait déjà témoigné

beaucoup d'intérêt. Elle avait l'habitude de faire des visites fréquentes dans plusieurs couvens, et s'y informait avec soin des qualités et des dispositions de chacune des pensionnaires que leur rang appelait à paraître à la cour. On lui avait dit que j'étais très-pieuse; elle ne l'avait pas oublié : aussi le Roi, auprès de qui elle m'en avait fait un mérite, daigna-t-il m'honorer d'une attention particulière, et me dire quelques mots de bonté.

Tel était l'empire du Roi sur tous les esprits, que lorsqu'il adressait une parole bienveillante à quelqu'un, on accourait l'en féliciter, comme s'il eût obtenu une dignité. Le lendemain de ma présentation, j'eus donc une liste considérable de visites, dont monsieur de Fargy lisait les noms, en faisant des commentaires qui l'amusaient fort. Je reçus un grand nombre de petits billets pour me faire compliment, et il trouvait le moyen d'épiloguer sur chaque phrase. Cependant, au milieu de toutes ses plaisanteries, je voyais bien qu'il était flatté que j'eusse été distinguée.

La gravité de la cour l'ennuyait à l'excès;

et il faut convenir aussi qu'il n'y était pas d'une manière agréable. On le savait très-attaché au duc de Chartres, aujourd'hui duc d'Orléans, Régent du royaume. Le feu Roi, qui n'aimait pas ce prince, avait un éloignement encore plus marqué pour toutes les personnes qui formaient sa société. Mais, bien ou mal vu, il fallait se montrer à Versailles, car le Roi voulait qu'on se présentât régulièrement devant lui ; et l'on était sûr qu'il portait une attention particulière sur les absences qui n'étaient pas motivées, ou dont il n'était pas prévenu.

J'étais nommée de toutes les fêtes, de tous les bals de la cour. Monsieur de Fargy, obligé de m'y suivre, sentait que sa naissance seule l'y faisait admettre. Le Roi ne lui parlait jamais, et souvent nous partions, sans qu'il eût attiré ce coup-d'œil, dont les courtisans se font une si grande affaire.

En revenant de Versailles, il était toujours mécontent, ne cessait de gronder pendant tout le chemin, et me faisait juge de ses déplaisirs. Il ne concevait pas comment des personnes sensées pouvaient aller chercher des dégoûts, sans y être conduites par l'am-

bition ou forcées par le besoin. Alors, il me parlait de sa fortune, de l'indépendance de son caractère, des avantages que l'avenir lui permettait d'entrevoir; et pour l'ordinaire, les jours suivans, il donnait des dîners somptueux aux gens les plus aimables, les plus gais, et les moins en faveur. Il les en estimait davantage, les chérissait, comme frappés d'un malheur commun. C'étaient pour lui des parens, des amis : on le savait à la cour, et il n'en était que plus maltraité.

A ces dîners, on riait de tout le monde, et de toutes choses; j'en étais inquiète pour lui, et embarrassée pour moi. J'avais la certitude que ces propos parvenaient journellement au Roi, et que madame de Maintenon en était aussi instruite par sa correspondance particulière. D'ailleurs, ils couraient la ville, et passaient à Versailles d'autant plus sûrement, qu'ils étaient vifs, piquans, spirituels, et faciles à retenir. Heureux dans les cours ceux qui ne disent jamais de ces mots qu'on répète!

J'avais demandé à monsieur de Fargy de me dispenser de paraître à ces dîners. Il avait fini par y consentir, parce qu'il s'était aperçu que ma présence gênait ses trop

joyeux amis. Lorsqu'on apprit à Versailles que je m'étais retirée d'une société si peu faite pour moi, l'on m'en sut gré. Je fus accueillie, avec un redoublement d'éloges qui me causait une sorte d'effroi. Je sentais que c'était surtout pour blâmer la conduite de monsieur de Fargy, qu'on s'attachait à parler de la mienne avec admiration. Il affectait d'en rire; mais je voyais qu'il en était blessé. Malgré son humeur, il exigeait que j'allasse régulièrement faire ma cour. Lorsque j'étais revenue, il s'informait avec soin de la manière dont *la vieille* m'avait reçue; c'est ainsi qu'on nommait madame de Maintenon dans la société de monsieur le duc d'Orléans. Si j'avais eu à m'en louer, d'amères railleries me faisaient payer cher mes succès. Si l'on n'avait pas fait assez d'attention à moi, il se moquait de l'étonnement dont je devais être saisie. D'un autre côté, à force de vouloir me distinguer de monsieur de Fargy, on parvenait insensiblement à m'en séparer, du moins dans l'opinion; et peu à peu il s'éloignait de moi.

Bientôt, toutes les dames les plus respectables mirent au nombre de leurs devoirs

celui de me préserver des dangers que je courais dans sa trop brillante maison. Elles venaient sans cesse me prodiguer les soins, me donner les conseils qu'elles croyaient nécessaires dans ma situation. Tant d'intérêt me touchait; mais que n'attendaient-elles que j'allasse les chercher? J'aurais bien su trouver le moment de me rendre chez elles; au lieu qu'elles arrivaient souvent, lorsque monsieur de Fargy était près de moi. Alors, ni lui ni elles n'avaient pas un mot à se dire : il me quittait, avec une impatience et une humeur qu'il ne prenait pas la peine de cacher, et j'étais long-temps sans le revoir.

Ma chère Blanche, c'est un grand malheur que d'être unie à un homme dont les principes diffèrent trop des vôtres. Il n'y a plus d'accord sur quoi que ce soit. Vos sociétés l'importunent; les actions les plus indifférentes l'offensent; l'air de votre visage le blesse; les objets de votre vénération deviennent le sujet de ses sarcasmes. Souffrez-vous sans répondre? il commence par s'ennuyer, et bientôt il parle seul : comme, alors, il exagère les défauts qu'il vous suppose, ceux que vous avez peut-être, et que plus

d'indulgence aurait corrigés ! Vous défendez-vous ? il s'irrite : de propos en propos, sa raison devient de la colère, sa gaieté de l'ironie ; et, quand il s'en va, vous restez devant ce portrait qu'il a fait de vous, et qui vous désespère.

Dans mes chagrins, j'ai quelquefois désiré n'avoir jamais connu monsieur de Fargy ; car alors même, il me paraissait impossible de l'avoir vu sans l'aimer. Cependant, je ne concevais point que mon père n'eût pas examiné avec plus de soin les rapports de goûts et d'humeur, avant de songer à nous unir. Sûrement, il a été déterminé par d'anciennes alliances entre nos deux familles : enfin, il a cru assurer mon bonheur ; et, du moins, il est mort sans que j'aie laissé échapper aucune plainte qui pût lui inspirer de l'inquiétude ou des regrets.

J'aimais trop monsieur de Fargy, pour ne pas m'affliger d'une conduite qui devait être blâmée par tous les gens de bien. Aussi, que n'aurais-je pas donné pour qu'elle ne fût connue que de moi ! Mon cœur n'était-il pas toujours prêt à l'excuser ! Ne savais-je pas, mieux que personne, qu'il était plutôt en-

traîné par ses amis, que livré par choix à ces dérèglemens!

Souvent, lorsqu'ils étaient échauffés par de longs soupers, ils se répandaient dans Paris, s'amusaient à briser les lanternes, à attaquer la garde, se faisaient un jeu d'être la terreur des habitans paisibles, et se félicitaient du scandale qu'ils avaient causé. Quand le cri public les signalait trop fortement, et que monsieur de Fargy pouvait craindre que le récit de ces coupables scènes n'arrivât jusqu'à moi, il venait lui-même me les raconter, mais tellement adoucies, que je me bornais à gémir, sans oser lui faire de représentations trop vives. Je pleurais, en le conjurant de renoncer à ces liaisons déplorables. Ma douceur le touchait, tant qu'il était près de moi: il me promettait en riant d'abandonner ces pervers; et dès qu'il me voyait plus tranquille, il courait les rejoindre.

Cependant, avant de me quitter, il me priait d'aller dans mes sociétés discrètes et sages, disait-il, et d'y montrer un visage assez calme pour imposer à la méchanceté. Il me prescrivait de nombreuses visites; il m'indiquait les femmes les plus sévères, que,

dans ces jours de crise, il me disait de rechercher. Je cédais à ses désirs, m'habillais à la hâte, empressée que j'étais à lui plaire. Il paraissait me savoir gré de ma complaisance, me considérait avec des yeux où je croyais voir une véritable affection, me remerciait d'un air attendri, m'appelait son ange protecteur, et je me sentais heureuse. Ah! qu'il faut aimer encore, pour qu'un mot, un regard suffise pour changer toutes vos pensées, et vous faire mieux espérer de l'avenir!

Afin de satisfaire monsieur de Fargy, je me rendais chez les personnes qu'il m'avait nommées. La conversation cessait à ma vue; une voix secrète me disait qu'on parlait de lui, avant mon arrivée. Je devinais le silence; j'interprétais les soupirs; je comprenais ces yeux levés au ciel, et retombant tristement sur moi; tous les sous-entendus m'étaient clairs, et j'avais l'air impassible. Personne n'aurait osé se permettre un seul mot dont il eût pu s'offenser: mais quel supplice que ces visites, quand celui que vous aimez est le sujet de l'histoire du jour!

Je venais troublée d'avance; je restais dans une pénible contrainte, et tardais à

m'en aller, bien sûre qu'après mon départ, ma présence n'aurait servi qu'à réveiller l'entretien. Rentrée chez moi, je demandais en tremblant si monsieur de Fargy m'avait attendue. Je prévoyais la réponse; mais j'étais toujours désolée d'apprendre qu'il était sorti. Hélas ! je demeurais seule, en proie à mes réflexions et à mes chagrins.

Je passai dans ces tourmens les deux premières années de mon mariage. J'étais devenue languissante et triste. Cette disposition éloignait encore monsieur de Fargy. Il souffrait de me voir souffrir; et m'avouait qu'il n'avait la force, ni de supporter les chagrins qu'il me causait, ni de renoncer à ses liaisons.

La naissance de mon fils parut combler ses vœux, et ne le ramena point. Quant à moi, ce fut près de cet enfant que je sentis, pour la première fois, ce dévouement passionné qui embrasse tout l'avenir, et remplit l'ame tout entière. Je restais des heures avec lui. Le premier regard où il sembla me reconnaître, son sourire lorsqu'il entendait ma voix, me causait des joies de cœur dont les mères seules peuvent se faire une idée. Je le

contemplais, jouissant d'un doux sommeil que je craignais de troubler ; et pourtant, que de fois je posai légèrement mes lèvres sur son petit visage, en disant bien bas : Je n'existerai que pour toi !..... Le voir dormir était un bonheur ; le voir s'éveiller était un plaisir : enfin près de cet enfant, je sentis toute la plénitude de la vie et de l'amour.

Dès que sa raison commença à se développer, je m'attachai à suivre ses plus légères impressions ; et lorsque, dans ses premières années, je crus devoir me montrer sévère, je tremblai d'affaiblir sa tendresse pour moi. Mais ce danger même était un des nombreux sacrifices que j'étais prête à lui faire. Cependant, que cet effort me devenait pénible ! Monsieur de Fargy, un peu par manque de réflexion, mais surtout par le désir d'inspirer à son fils un sentiment de préférence, se plaisait à le gâter avec excès. Il ne lui parlait que pour l'applaudir, ne rentrait jamais sans lui rapporter quelque jouet nouveau, était toujours prêt à satisfaire ses fantaisies, et ne savait qu'imaginer pour l'amuser.

Il me laissait le soin de corriger les dé-

fauts que souvent il faisait naître, et de surveiller cette instruction dont les commencemens sont toujours si ennuyeux. Aussi l'enfant témoignait-il une joie vive et bruyante, dès que son père paraissait; et ses yeux craintifs cherchaient les miens, quand il commettait la moindre faute. Plusieurs fois, le courage fut près de me manquer. J'aurais été si satisfaite de prévenir également tous ses désirs! Mais je voulais lui former une ame élevée, généreuse, capable de résister à ses passions, et disposée à se sacrifier au bonheur des autres. Lorsque j'étais obligée de gronder, de punir, de l'accoutumer aux privations, je m'adressais au ciel; je pensais à ce long avenir que je ne cessais de lui demander pour mon fils, et je reprenais mes résolutions et ma force.

Cependant un jour, j'entrevis la récompense qui m'était destinée. Mon fils avait alors huit ans. Il était sorti à l'heure de sa promenade ordinaire : en chemin, un malheureux le supplia de lui accorder quelques secours; mon fils donna aussitôt tout l'argent qu'il avait obtenu de son père pour acheter des bagatelles. Quand il rentra,

monsieur de Fargy était près de moi. L'enfant, loin de courir d'abord à lui, comme il en avait l'habitude, vint se jeter dans mes bras. Son jeune cœur, content de lui-même pour la première fois, semblait reconnaître qu'il me devrait ses vertus, et me remercier du sentiment délicieux qu'il éprouvait. Je l'embrassai avec une tendresse nouvelle, et plus vive ; je jouissais de son émotion ; je lui faisais répéter comment ce pauvre homme l'avait imploré, l'avait béni.

Tout entiers l'un à l'autre, nous avions oublié tous deux monsieur de Fargy; et j'avoue que je ne m'aperçus pas qu'il en était piqué. La bonne action de son fils l'aurait enchanté, s'il fût venu la lui confier ; mais elle lui déplaisait, parce que l'enfant n'en parlait qu'à moi. « Je parie, me dit-il, que ce » pauvre est un fainéant qui a été boire » l'argent qu'il lui a pris ; c'est punissable. » —Mon fils regarda son père d'un air grave et sombre, qui pouvait déjà faire pressentir quelle serait la fermeté de son caractère. Il était encore assis sur mes genoux; et, cachant sa tête contre la mienne, il paraissait ne plus vouloir ni entendre, ni voir son père. « Grâce ! grâce! »

dis-je à monsieur de Fargy ; « n'étouffez pas » le sentiment qu'il éprouve ; ne desséchez » pas son cœur par des réflexions bien tristes, » surtout si elles sont vraies. » — « Je dé- » teste toutes les exagérations, me répon- » dit-il avec humeur ; celles de la sensibilité » m'ennuyent, et de plus me paraissent » dangereuses..... Viens ici, petit ingrat, » qui ne penses déjà plus à moi ! » — Dans ce moment, l'enfant n'avait pas trop envie de me quitter pour s'approcher de son père ; je me levai, et le conduisis près de lui. — « Hé bien, reprit monsieur de Fargy, que » t'a dit ce mendiant ? » — « Qu'il avait » quatre petits enfans qui mouraient de » faim. » — « Et tu l'as cru ? » — « Oui, » et c'est bien sûr. » — « Ah ! c'est bien sûr ! et » quelles preuves en avez-vous, Monsieur ? » — Mon fils réfléchit un instant, puis ré- pondit : « Ce pauvre homme pleurait tant, » avant que je lui eusse donné, qu'il fallait » bien qu'il eût du chagrin. »

J'écoutais avec transport les réponses de mon fils : chaque parole de monsieur de Fargy m'inquiétait ; je tremblais que, sans en prévoir les funestes conséquences, il ne

détruisît les mouvemens généreux que j'avais pris soin d'inspirer à mon enfant. « Où » as-tu trouvé cet homme? » ajouta monsieur de Fargy. — « Près du Luxembourg. » — « J'irai moi-même le chercher; et si je te » prouve après qu'il n'est pas misérable... » — Mon fils l'interrompit tout joyeux: « Ah! » c'est que vous allez le secourir, s'écria-t- » il; que je vous remercie ! »

Ce n'était point l'intention de monsieur de Fargy; il était encore trop fâché de la préférence que son fils m'avait montrée. Mais il lui était venu dans l'esprit de lui faire voir qu'on l'avait trompé. En se moquant de ma sensibilité, il croyait diminuer, et mon empire, et le prix que cet enfant mettait à m'entendre dire que j'étais contente de lui.

Mon fils ne pénétrait pas ces sentimens de son père qui ne m'avaient point échappé. Dans son bonheur, il l'embrassait, le caressait si tendrement, que monsieur de Fargy en fut touché. Cependant, il me regardait toujours avec humeur. L'enfant était trop agité pour s'en apercevoir; il s'écria : « Vous » avez bien raison, Maman, de me répéter » tous les jours que papa est bon, est trop

» bon, et je le sens bien! »—Il embrassa de nouveau son père, qui, jetant alors sur moi un regard plus doux, reprit : — « Vous lui » dites donc quelquefois du bien de moi? » — « Toujours. » — Monsieur de Fargy, pour me cacher son émotion, me demanda en souriant : « Quand vous lui dites du bien » de moi, ne vous faites-vous pas un scrupule » d'abuser de son innocence? » — « Que ce » méchant esprit se taise! lui répondis-je, » et laissez un moment parler votre cœur; » vous serez plus heureux, et nous aussi. » — J'osai le presser dans mes bras : une impression légère de tristesse et d'attendrissement parut dans ses yeux; mais, comme s'il eût voulu repousser une pensée pénible, il ajouta : « Il est trop tard; j'ai besoin de » bruit, de mouvement, d'agitation; je » crois m'amuser, quand j'entends crier et » rire autour de moi. Votre existence tou- » jours la même, votre voix que rien n'al- » tère, m'attristent un peu, ma chère amie. » Chez vous, il me semble être dans une » chambre de malade. »

Il se mit à rire de cette belle comparaison, et je ne répondis pas; car, lorsqu'il m'ap-

pelait *ma chère amie*, c'était toujours pour me faire supporter quelques paroles affligeantes. « Écoute, continua-t-il en s'adres-
» sant à son fils; voici l'argent que tu m'avais
» demandé pour tes fantaisies ; j'exige
» que tu l'emploies suivant cette intention:
» entends-tu ?..... En voilà deux fois autant
» pour tes générosités : si tu les places bien,
» à la bonne heure; si tu es trompé, tant
» mieux : cela avancera ton expérience.....
» Quand tu donneras à un pauvre, je veux
» que tu écrives son nom, sa demeure, et
» que tu viennes me le dire; entends-tu
» bien? »—« Oui, » répondit l'enfant, en serrant précieusement son trésor. Je remarquai avec plaisir qu'il me remit à garder l'argent qui était pour lui : mais, ce qu'il destinait aux pauvres, il le tenait serré dans ses mains; et ses yeux brillans me demandaient la permission d'aller chercher encore quelques malheureux à soulager. — « Ta mère, re-
» prit monsieur de Fargy, te rendra digne
» du ciel, où je me flatte cependant que tu
» n'iras pas de sitôt; moi, je te ferai con-
» naître le monde ! »

Je frémis à cette proposition ; mais j'espé-

rai qu'il l'oublierait, et que les plaisirs ne lui laisseraient pas le temps de gâter mon ouvrage, par une connaissance prématurée des vices ou des folies de ce qu'il appelait le monde. Il nous quitta, et je restai avec mon fils.

Quand monsieur de Fargy fut sorti, l'enfant me répéta l'histoire du pauvre. Je lui peignis la joie de ces infortunés, au retour de leur père. La mobilité, l'imprévoyance de l'enfance l'empêchent de porter loin ses idées : l'imagination de mon fils n'avait pas été jusque-là. Je développai ce sentiment; j'achevai ses pensées. Je lui appris qu'il avait été bon, généreux, quoique je susse bien que la vue du malheur l'avait seule entraîné. J'affectai de regarder, comme un acte volontaire, ce qui n'avait été qu'un premier mouvement. Je pris cet instant, pour en faire une époque dans sa petite tête, et lui persuadai qu'ayant agi en homme, il avait droit à mon estime et à la sienne même. Je savais combien il est utile de marquer des époques dans l'esprit des enfans, à mesure qu'ils avancent dans la vie. Cette circonstance bien légère fut celle que je choisis,

pour faire sortir mon fils de l'obéissance passive des premières années, et lui expliquer les motifs qui me guidaient dans son éducation.

La préférence qu'il venait de me témoigner ne pouvait être oubliée par monsieur de Fargy. Pendant quelques jours, il chercha à le reconquérir, en lui offrant tout ce qu'il paraissait souhaiter : mais c'était par des objets hors de lui, qu'il voulait regagner son affection; tandis que moi, j'allais me l'assurer dans le fond de son cœur. Je lui parlais de ses sentimens; je lui découvrais les raisons qui l'avaient déterminé; je le faisais sans cesse revenir sur lui-même, et c'est ainsi que je l'attirais vers moi. Monsieur de Fargy n'était que son complaisant; j'étais son maître. Un seul de mes regards le gouvernait; mon sourire devenait sa récompense; enfin j'étais tout pour lui.

Monsieur de Fargy n'osait pas trop me gêner dans le plan que j'avais adopté, parce que, malgré lui, il respectait le dévouement de ma vie entière consacrée à mon fils. Il aurait craint d'ailleurs d'exciter un cri général, s'il me l'eût ôté pour le faire éle-

ver suivant ses idées, car il n'ignorait pas que sa conduite légère n'était pas approuvée du public. Nous continuâmes donc comme nous avions fait jusqu'alors : lui, se livrant de plus en plus à tous les plaisirs ; moi, solitaire, retirée dans le fond de mon appartement, et faisant mon unique occupation d'aimer et de soigner mon fils.

Louis XIV mourut : c'est alors, ma chère Blanche, que commencèrent mes affreux chagrins. Mais je m'arrête; car enfin, dans tout ce que je vous ai écrit jusqu'ici, j'ai trouvé des instans de bonheur. Pendant les premières années de mon mariage, je me flattais toujours d'obtenir l'attachement de monsieur de Fargy; et lorsque je formais l'ame de mon fils, mes espérances, mes succès me consolaient de toutes mes autres peines..... A présent, j'ai besoin de reprendre courage pour continuer à vous écrire. Ah! je n'avais pas connu le malheur!.....

—Ici Blanche s'arrêta elle-même, effrayée de ce que son amie avait encore à lui apprendre. Elle pensait à ce fils si tendrement

aimé par une mère qui ne devait se croire tout-à-fait malheureuse que par lui. Elle redoutait tout ce qui pouvait affaiblir l'intérêt qu'il lui avait inspiré ; son cœur était serré, elle tremblait ; cependant elle reprit la lettre de madame de Fargy, et en continua la lecture. —

Je me hâte, ma chère Blanche, de poursuivre la pénible tâche que je me suis imposée. Croyez qu'il me faut un grand effort, pour revenir ainsi sur les événemens qui m'ont conduite dans l'abîme où je suis.

Après la mort de Louis XIV, une partie de la vieille cour s'était retirée, et ne vivait plus que de souvenirs et de craintes. Ces anciens courtisans se présentaient par intervalles au lever du jeune roi, le considéraient avec un morne attendrissement, et s'éloignaient en silence. Tout en eux dévoilait la funeste pensée que plusieurs mêmes se permettaient d'exprimer, et que l'indifférence du régent méprisait et pardonnait.

La jeune cour semblait une troupe d'écoliers échappés à la surveillance de leur

maître. On se réjouissait, on se félicitait, à la seule idée qu'on allait s'égayer. Le besoin de secouer ce qu'on appelait un joug triste et pesant, fit souhaiter une liberté sans borne. On se moquait de ces formes générales, qui, sous le dernier règne, avaient réglé toutes choses. Bientôt, en effet, chacun fut comme il voulait être. Je ne sais si cette expression vous frappera, ou si vous la laisserez passer sans y faire attention. Cependant, ma chère Blanche, je ne puis peindre autrement ce besoin d'indépendance, cette prétention d'être soi, de suivre ses penchans, ses fantaisies, sans se soucier de ce qu'on en pourrait dire. Dès-lors, une vie désordonnée devint un état pris par choix, avoué sans honte, et souvent même affiché avec ostentation.

Depuis long-temps monsieur de Fargy, admis dans la société du régent, y était un des plus assidus. Je sentais tout ce qu'une pareille faveur allait lui donner de force contre moi, et combien elle pouvait être dangereuse pour mon fils. Il approchait de sa seizième année. Je n'avais plus d'appui pour le conserver sous cette influence ex-

clusive, qui m'avait servie à le guider jusqu'alors. Madame de Maintenon était à Saint-Cyr, où elle ne recevait personne. Toutes mes amies s'étaient dispersées; elles affectaient de fuir une cour où elles disaient avec orgueil n'être plus à leur place. Je me trouvais donc aussi seule, aussi isolée, qu'au premier instant où j'étais entrée dans le monde; tout me manquait à la fois.

Je craignais autant de voir monsieur de Fargy, que je l'avais désiré dans des temps plus heureux. Chaque fois que ma porte s'ouvrait, j'éprouvais une sorte de frémissement; il me semblait toujours qu'il allait paraître, et j'imaginais déjà l'entendre me déclarer, avec le ton d'un père absolu, que dorénavant il voulait disposer de son fils.

Monsieur de Fargy, trop occupé d'intrigues dans les premiers momens d'une régence qu'on croyait incertaine, et qui ne fut pas même contestée, nous oublia pendant quelques jours. Je commençais à me rassurer, lorsqu'il entra chez moi, et me dit avec une gaieté inconcevable : « Hé bien, Madame! » êtes-vous fort affligée? » — Je n'osai pas avouer la peine qui oppressait mon cœur, et

me bornai à le regarder sans lui répondre. Je vis que l'impatience le gagnait ; mais cherchant à paraître froid et décidé, il reprit : « Écoutez-moi, Madame, et vous » aussi, jeune homme ; car chacune de » mes paroles est une loi, sur laquelle je » n'admettrai point de représentations. »

Ce ton de maître, qu'il n'avait pas encore pris avec moi, me fit juger qu'il voulait déployer toute son autorité, pour la mieux établir. Je pensai que, peut-être, il désirait trouver une résistance contre laquelle il pût s'armer d'abord, pour n'avoir plus à lutter sans cesse, avant d'être obéi. Je me résolus donc à attendre en silence la suite de ce préambule.

Il me regarda à son tour, attendit aussi, et ne voyant aucun signe, ni d'opposition ni de consentement sur ma figure, il continua : « Je compte disposer de mes soirées suivant » ma fantaisie : ce temps, vous pourrez le » consacrer à vos doctes entretiens. » — Il prononça ces mots assez gaiement. — « Mais, » ajouta-t-il, comme les plaisirs ne doivent » pas faire oublier la considération, je veux » jouir noblement de ma fortune, puisque

» nous voilà libres, et que la France entière
» est hors de tutelle. »

Toutes les fois qu'il disait quelque chose contre le dernier règne, il me jetait un coup-d'œil accompagné d'amers sourires, et comme s'il m'adressait des personnalités.

« J'aurai donc une maison ouverte, con-
» tinua-t-il, et de grands dîners où vous as-
» sisterez, Madame, et où mon fils se for-
» mera pour le monde. Les personnes que
» j'y inviterai, seront un milieu entre les
» sociétés que vous cultiviez jadis, et celles
» qui m'aideront, les soirs, à effacer jusqu'au
» souvenir de la contrainte où j'ai passé ma
» vie. Car vous conviendrez, Madame, que
» je n'avais pas assez à me louer de votre
» béate et de ses antiquailles, pour les re-
» gretter. »

Béate, antiquailles, étaient les expressions familières de la cour du régent. Monsieur de Fargy s'en servait pour m'offenser. Sans doute, il espérait m'amener à quelques reparties, qui l'eussent autorisé à me signifier encore plus expressément ses volontés. Je ne répondais rien; son humeur était au comble: mais je ne craignais pas de l'ex-

citer, pour bien connaître toute sa pensée.

« A ces dîners, me dit-il, il y aura des
» conversations qui éclaireront l'esprit de
» mon fils, et adouciront un peu l'âpreté
» de caractère, et le rigorisme que je n'ai
» pu vous empêcher de lui donner. Il s'ac-
» coutumera à voir discuter les affaires gra-
» ves sans s'y appesantir. Il entendra parler
» des plaisirs permis en bonne compagnie,
» sans qu'on crie au scandale ni qu'on mani-
» feste d'indignation. J'ai demain quarante
» personnes à dîner; c'est un repas de ré-
» jouissance. »

A ce mot de *réjouissance*, quand il me savait navrée de douleur et d'inquiétudes, il baissa les yeux; mais le sourire était sur ses lèvres. Il s'en était encore servi pour se venger de ses ennuis passés, et assurer son repos à venir. Il suivait son système de dire hautement, et en une fois, ce qu'il voulait établir sans contradiction.

« C'est un dîner de réjouissance, répéta-
» t-il; toutes les personnes attachées au
» régent y seront. Je vous prie de les rece-
» voir comme mes amis; et vous préviens
» que, si vous faisiez la moindre difficulté

» pour y paraître, mon fils y viendrait seul.
» Alors, il me serait impossible de surveiller
» tous les propos qu'on pourrait y tenir, et
» que votre présence arrêterait sans doute.
» Voyez si vous êtes déterminée à me sa-
» tisfaire sur ce point ? »

Cette manière directe de m'interroger ne me permettait plus de garder le silence. Je l'assurai que je serais prête à suivre mon fils dans la nouvelle société qu'il voulait lui donner, et que je me trouverais dans le salon pour la recevoir. Un consentement si prompt adoucit un peu monsieur de Fargy. Le ton despotique qu'il avait pris d'abord fit place à plus de complaisance.

« Mon pauvre enfant, dit-il à son fils,
» avant la mort du roi, les amis de ta mère
» auraient pu te servir : je laissais donc aller
» les choses que, d'ailleurs, je ne pouvais
» empêcher. Actuellement, c'est à moi à te
» préparer une existence qui puisse un jour
» satisfaire tes désirs, et mes vues sur toi. Je
» prétends que tu sois considéré en raison
» de mes relations et de ma fortune; compté
» par l'état que je veux avoir dans le monde;
» remarqué par ta bonne grâce. Les prin-

» cipes sévères que tu as reçus ne te nuiront
» pas entièrement, si tu as soin de les bien
» cacher au fond de ton ame. Mais je t'en
» prie, qu'il n'en paraisse rien ; qu'on sache
» seulement qu'ils y sont, pour te donner une
» réputation de solidité auprès de ceux qui
» en font cas. Qui sait alors, si le hasard ne
» pourra pas les faire servir à ton avance-
» ment ? Car, ce qui forme ce qu'on appelle
» l'opinion du monde, est une chose à mou-
» rir de rire. Au surplus, je me charge de
» faire courir sous terre le bruit de la grande
» éducation que tu dois à Madame ! » A
ces mots, il me salua d'assez bonne grâce, et
reprit : « Pourvu que tu ne t'en mêles point,
» tu seras tout étonné d'en recueillir le fruit,
» au moment où tu y penseras le moins.
» Mais encore une fois, garde-toi des airs
» capables. Ne te permets jamais un repro-
» che ; ne donne jamais un conseil, quand
» même la confiance viendrait te le deman-
» der. Souviens-toi bien, que l'on ferait
» tout ce qu'on voudrait des hommes, si on
» ne cherchait à les employer que pour soi ;
» c'est lorsqu'on veut les diriger pour eux,
» qu'ils vous échappent. Grâce au ciel, la

» carrière est ouverte ; et l'on peut mainte-
» nant parvenir, sans se soumettre à trop
» d'hypocrisie. Je sens pour toi une ambi-
» tion démesurée ; la suite me fera voir si
» tu es digne de seconder mes projets.
» J'ai perdu ma jeunesse à cette cour,
» dont je n'ai jamais pu prendre les grands
» airs de circonspection, ni les formes pom-
» peuses et solennelles. Il serait trop ab-
» surde que tu perdisses la tienne, pour les
» conserver, quand elles sont devenues ri-
» dicules. Je veux te préparer la plus bril-
» lante existence. Je ne m'occuperai que de
» toi jusqu'à l'heure du souper, que je me
» rendrai chez le régent. Alors, on ne voit que
» ses amis, on éloigne les ennuyeux, et l'on
» dit adieu aux affaires. Là je t'oublierai, je
» m'oublierai un peu aussi ; mais nous nous
» retrouverons le jour suivant. »

Il se leva, et serrant son fils dans ses bras il lui dit : « Je t'aime plus que je n'ai jamais
» voulu l'avouer ; tu ne dépendais pas en-
» tièrement de moi !... » — A ce souvenir, il me regarda d'un air de reproche, qu'il me parut cependant vouloir adoucir : « Compte
» sur l'affection d'un bon père, ajouta-t-il.

» Mais je t'en conjure, mon petit pédant, » secoue ces airs posés, qui, à la mode » hier, seraient suffisans pour perdre un » homme aujourd'hui. Jouis de tout, et ne » songe qu'à t'amuser. »

Mon fils parut touché de la tendresse que son père lui témoignait; cependant, je voyais qu'il était comme étourdi de ces règles de conduite, si différentes de celles que je lui avais données.

Avant de sortir, monsieur de Fargy me dit : « Madame, je vous ai laissée décider, » ordonner pendant seize ans. Vous m'avez » toujours prié de ne pas gâter votre ou- » vrage ; et, sentant que des principes trop » contraires feraient une étrange confusion » dans une jeune tête, je vous ai abandonné » mon fils. A présent, si vous n'avez pas » perdu votre temps, vous devez être maî- » tresse de ses affections. J'y consens encore; » mais, que dans son ton, dans ses manières, » je ne trouve plus la moindre trace de ces » airs de vieux seigneur qu'il a déjà. Le pu- » blic se moquerait de lui, et les femmes se » le montreraient comme un bel antique. » — En finissant ces mots, il me salua d'un

léger signe de tête ; il y avait sur sa figure la satisfaction de m'avoir tout dit, et il nous quitta.

Nous restâmes confondus, mon fils et moi. C'était le lendemain qu'il devait paraître dans un monde, pour lequel je n'avais cessé de lui inspirer de l'éloignement. Il paraissait en avoir de l'effroi ; j'en avais plus que lui. J'ignorais quelles seraient les personnes qui viendraient à ce grand dîner ; je ne pouvais donc les lui faire connaître. Je pensai d'ailleurs, qu'il valait mieux lui laisser le soin de les juger lui-même, écouter ensuite ses réflexions, et me borner à rectifier les idées qui ne seraient pas justes. Je l'avertis qu'en passant dans la salle à manger, l'homme que je regarderais, serait celui près de qui je désirais qu'il allât se placer. Hélas ! je comptais m'arrêter à celui qui serait le meilleur ; et si je n'en voyais pas de meilleur, de préférer, au moins, celui dont les inconvéniens n'auraient rien de propre à le séduire. Nous causâmes encore long-temps ; je tâchai de tout prévoir, et nous nous séparâmes.

La dernière conversation de monsieur de

Fargy me fit juger qu'il avait formé son plan depuis long-temps; et, comme il l'avait dit, que ce plan était irrévocable. A mon réveil, le jour suivant, on me présenta une lettre de lui, conçue en ces termes :

« A présent, Madame, vous devez savoir que les airs graves de mon fils ne me plaisent point, et qu'ils paraîtraient ridicules. Je vous abandonne le cœur, l'ame, les réflexions, la pensée ; c'est, je crois, un assez beau domaine. Mais je tiens absolument aux dehors. Il est fort important qu'un jeune homme entre dans le monde, sans annoncer aucune espèce de prétention; tous ces partis pris d'avance, établissent une manière d'être, qu'il est ensuite très-difficile de changer, sans exciter d'étonnement.

» Mais, Madame, je m'occupe aussi de vous : je souhaite, quand j'aurai du monde, que vous soyez mise comme les femmes de votre rang le sont à présent; que votre parure soit un milieu entre la recherche et la négligence. Je vous envoie une robe que je vous prie de porter aujourd'hui. Votre

coiffure, si simple, n'est plus de ce temps; d'ailleurs elle était prématurée avec votre âge et votre figure. Jeune, vos respectables amies vous ont su gré de vous être faite vieille de bonne heure. Je ne vous demande point de recourir après vos premières et belles années, d'en reprendre les ornemens; mais je désire que vous vous teniez à une égale distance de tous les extrêmes. Quittez donc vos longues robes trop unies, vos couleurs modestes; et que ceux qui viendront chez vous, ne croient point voir apparaître une critique vivante des personnes avec lesquelles j'entends que mon fils vive. »

Je relus cette lettre plusieurs fois; *ce cœur, cette ame, ces pensées* qu'il prétendait m'abandonner, je sentais bien qu'il espérait s'en emparer peu à peu; mais j'avais besoin de suivre mon fils, à travers la route dangereuse qu'on voulait lui faire parcourir. Ne pas le quitter, conserver sa confiance, et affaiblir l'influence d'un père, sans diminuer le respect qui lui est dû, voilà quels étaient mes devoirs et mes seules espérances.

Monsieur de Fargy était bien sûr de me soumettre à toutes ses volontés, à ses caprices mêmes, en me montrant de loin qu'il pouvait me séparer de mon fils, et le livrer sans frein, sans conseil, à tous les genres de séduction.

Je considérais tristement cette brillante robe ponceau, relevée avec des canetilles d'or. Voilà, me disais-je, ce milieu qu'il prescrit : elle n'est pas couleur de rose, comme serait celle d'une jeune personne; elle n'est pas brune, comme celle d'une femme âgée; cette robe est, ainsi que moi, entre trente et quarante ans.

Mon fils arriva. Il n'était pas trop au fait des idées qu'on attache aux diverses nuances des couleurs. Le ponceau le frappa. Accoutumé à ma simplicité, il me demanda d'un air chagrin, si j'allais mettre cette robe? — Je lisais sur sa figure qu'il la trouvait trop éclatante, trop jeune pour moi, et n'osait pas me le dire. — Je lui répondis : « C'est » un présent que votre père vient de m'en» voyer; il doit m'être précieux. » — A ces mots, il ne se permit pas une observation, et s'en alla.

Je vous raconte ces légères circonstances, parce qu'elles prouvent que monsieur de Fargy voulait rompre toutes mes habitudes, faire de moi une personne nouvelle, et même changer mon extérieur, de manière qu'on ne pût me reconnaître. Je me soumettais en gémissant. A tous les sacrifices qu'il exigeait, j'entendais une voix intérieure me crier : « N'abandonne pas ton » fils. »

Je commençai ma toilette, pour être prête à l'heure du dîner. Monsieur de Fargy avait donné l'ordre à mes femmes que ma parure, quoique assez magnifique, n'eût pourtant rien d'exagéré ; elles s'y conformèrent. Je mis cette robe, et je finissais de m'habiller quand il entra. Il me remercia de ma complaisance, et me dit avec grâce qu'il reconnaissait l'épouse qu'il avait choisie. « Mais, ajouta-t-il, des liaisons trop différentes nous séparaient. La confiance, le » désir de se voir s'étaient insensiblement » affaiblis, et nous devons faire chacun » la moitié des pas qui nous rapprocheront ; » puis il ajouta en riant : « Mon fils » se placera entre nous, et nous réunira. »

Monsieur de Fargy, satisfait, parut aussi doux que la veille il s'était montré sévère. Je vous ai déjà dit, ma chère Blanche, que personne n'était plus aimable que lui, lorsqu'il n'éprouvait aucune résistance, ou qu'il ne s'ennuyait point. Malheureusement, le sérieux et l'ennui lui semblaient une même chose, et il les nommait des ennemis mortels.

Lorsque mon fils me vit, il s'arrêta tout étonné : « Mon père avait raison, s'écria-t-» il ; cette robe vous sied à merveille, Ma-» man, et vous avez l'air de ma sœur. » — Que ce compliment me fit de peine ! Il condamnait tout-à-l'heure cette parure, me disais-je; et, parce qu'elle m'ôte quelques années, le voilà qui l'approuve. En sera-t-il de même du reste de la vie? suffira-t-il qu'un objet lui plaise, ou réussisse, pour qu'il cesse de le blâmer? Aurais-je dû m'y attendre, avec ce caractère ferme, décidé, que ma tendresse seule pouvait assouplir?

Monsieur de Fargy triomphait, en voyant la satisfaction de son fils; il y joignit ses éloges, et nous passâmes dans le salon. Toutes les personnes qu'il m'avait annoncées arrivèrent. C'était, comme il m'en avait prévenu, la so-

ciété intime du régent; mais il avait aussi invité des ministres, des magistrats, enfin tous ceux qui s'étaient dévoués à ce prince, aussitôt après la mort du Roi.

A dîner, on causa d'abord avec réserve; je voyais que c'était par égard pour moi: mais, peu à peu, monsieur de Fargy donna le ton, et l'on attaqua sans ménagement le dernier règne. Jusque-là, mon fils n'en avait entendu parler qu'avec admiration; ses yeux cherchaient les miens, et les rencontraient toujours. A chaque critique, j'examinais s'il ne s'en montrait pas trop blessé; à chaque plaisanterie, je craignais qu'il ne s'en amusât. Son sérieux m'inquiétait, son sourire m'aurait fait trembler. Je n'écoutais, ne regardais que pour juger quelle impression il recevait.

Après dîner, on se divisa en différens groupes, suivant ses liaisons. Mon fils vint s'asseoir derrière mon fauteuil: je vis avec plaisir qu'il avait encore le besoin d'être près de sa mère. Les gens en place, rappelés par leurs affaires, partirent les premiers; monsieur de Fargy sortit bientôt après, et le reste le suivit, car personne n'était venu pour moi.

Dès que nous fûmes seuls, je rentrai dans ma chambre pour me débarrasser de ma parure. Mon fils était enchanté de se retrouver avec moi ; et, quand j'eus repris une de mes robes simples et accoutumées, il s'écria : « Voilà ma mère ! la voilà comme je l'ai » toujours vue, et nous allons causer. »

Je ne vous rendrai pas compte de cet entretien, ma chère Blanche ; mais je me bornerai à vous dire que je me sentais avancer comme sur des épines. S'il m'échappait un mot qui pût faire allusion à monsieur de Fargy, je m'empressais de le rectifier : je me rejetais sur la facilité qui l'avait entraîné ; enfin je cherchais à ne pas détacher de lui le cœur de mon fils, en même temps que je me croyais obligée d'éclairer sa raison.

Le jour d'après, monsieur de Fargy le fit demander, et le retint deux heures avec lui. J'étais dans un trouble que je n'avais jamais éprouvé ; je ne pouvais me livrer à aucune occupation. J'avais à sortir, et il m'était impossible de m'éloigner, sans avoir sû ce qu'ils avaient pu se dire pendant une si longue conférence ! D'ailleurs, était-ce une habitude que monsieur de Fargy comp-

tait prendre? et voulait-il, en attirant son fils à lui, le séparer insensiblement de moi?

Je n'ignorais pas que monsieur de Fargy respecterait toutes les idées d'honneur suivant le monde, mais qu'il se moquait fort de la régularité des mœurs. Je craignais cette légèreté d'esprit qui le portait à plaisanter sur toutes choses, tandis que mon fils savait que je mettais de l'importance à ses moindres actions, et que je lui faisais rechercher avec soin les motifs imperceptibles qui l'avaient fait agir. Quel avantage monsieur de Fargy ne devait-il pas avoir sur moi, pour séduire une jeune tête!

Ces deux heures me parurent des siècles; réellement j'avais la fièvre, quand mon fils entra et me dit: « Je suis bien pressé, Ma-» man; mais je n'ai pas voulu m'en aller, sans » vous avoir vue : mon père m'attend pour » monter à cheval avec lui. » Il m'embrassa et me quitta; je n'eus pas le temps de lui faire une seule question.

Je courus à ma fenêtre. C'était beaucoup pour moi de le voir encore, d'observer sa figure, de m'assurer s'il accompagnait son père avec plaisir, ou par soumission.

Monsieur de Fargy était déjà à cheval dans la cour : il m'aperçut, et me cria : « J'ai » oublié de vous faire dire que j'avais quel- » ques personnes à dîner, mais sans céré- » monie. Ainsi ne vous gênez point. » En finissant ces mots, il me salua, et partit avec mon fils.

Je restai accablée. Sûrement les gens raisonnables me diront qu'un père est bien le maître de disposer de son fils. J'en conviens : mais, depuis sa naissance, le mien ne m'avait jamais quittée. Je lui avais consacré ma vie entière ; et monsieur de Fargy qui, jusque-là, ne s'en était occupé que par fantaisie et en passant, annonçait tout-à-coup le projet de me l'enlever ! J'éprouvais une inquiétude d'esprit que je ne puis exprimer. J'attendis son retour avec impatience ; ma pensée ne se fixait à rien, et saisissait tout ce que j'avais à redouter pour l'avenir.

Lorsque mon fils revint, il accourut vers moi. Il m'apprit que son père l'avait mené chez plusieurs de ses amis, où il avait trouvé des jeunes gens de son âge, avec lesquels il désirait qu'il se liât. Il ajouta qu'il lui avait donné la liberté d'aller seul, pourvu qu'il

lui rendît compte de ses démarches, jusqu'à ce qu'il eût acquis un peu d'expérience. « Je ne suis donc même plus consultée ! » m'écriai-je en fondant en larmes.—C'étaient les premières que mon fils me voyait répandre ; il en fut consterné. « Ah, me dit-il, » rassurez-vous : convenons entre nous de » quelque signe ; et un regard, un mouve- » ment suffira pour m'arrêter. Si vous crai- » gnez de fâcher mon père, en vous mon- » trant d'un avis différent du sien, baissez » seulement les yeux, et je devinerai votre » volonté. C'est moi qui me refuserai à » tout ce qui pourra vous déplaire. »

Mon pauvre fils ne pouvait me promettre davantage ; je repris un peu de confiance. Mais que vous dirai-je, ma chère Blanche ? monsieur de Fargy, toujours occupé du projet de s'emparer de son fils, l'entraînait sans cesse, par des devoirs nouveaux, par de nouveaux plaisirs, et je ne le voyais plus que par momens : hélas ! ces momens étaient encore mon seul bonheur.

Chaque jour, monsieur de Fargy me signifiait quelques volontés imprévues. Si je me permettais la plus légère représentation,

c'étaient des scènes qui, souvent, me paraissaient être la suite naturelle de son caractère impétueux ; mais, plusieurs fois aussi, je les ai crues feintes ou volontaires, pour me gouverner plus sûrement.

Il continuait à tenir une maison ouverte. Obligée de recevoir tout ce qu'il invitait, tout ce qui se présentait, j'étais une espèce de statue assise dans le fauteuil où se place la maîtresse de la maison ; une statue qu'on venait saluer d'abord, et dont on s'éloignait aussitôt, pour rejoindre, dans le salon, ceux à qui l'on avait à parler; car il était devenu à la mode de se donner rendez-vous chez moi. J'étais fatiguée, excédée ; et monsieur de Fargy, enivré de joie, se croyait considéré, parce qu'il était fort recherché. Vers neuf heures, cette foule s'éclipsait à la fois ; on savait que c'était l'instant où il se rendait au Palais-Royal, ou au Luxembourg. Il n'aurait pas souffert qu'on me manquât d'égards ; cependant, il n'était pas trop fâché qu'on m'oubliât pour s'occuper de lui uniquement.

Mon fils allait beaucoup dans le monde : son père l'exigeait ; mais les jeunes amis qu'il lui avait choisis ne convenaient point à

son caractère. Leur légèreté blessait son ame tendre et passionnée : ils couraient sans cesse après de vains plaisirs ; mon fils aurait eu besoin de se livrer à ses affections. Je voyais qu'il regrettait notre ancienne et paisible solitude. Pourtant, il était bien rare que nous trouvassions le temps de causer ; lui fort répandu, moi entourée comme je l'étais.

On m'apprenait que, partout, il avait un air mélancolique, et souvent ennuyé. Son maintien grave, son regard sévère, m'imposaient à moi-même, et impatientaient son père. Quand ses amis étaient avec lui, il se moquait de son fils fort agréablement; mais, dès que nous étions seuls, il le blâmait avec beaucoup d'aigreur.

Je me souviens qu'un jour il lui dit : « La » nature vous avait fait aimable et bon. Je » ne sais qui a eu assez d'influence sur votre » esprit pour vous changer ; mais il n'y a pas » de remède. Ce que j'appelle dureté, vous » le nommez force ; et vous avez plus d'es- » time pour vos défauts, que pour vos qua- » lités. » — En parlant ainsi, il me regardait d'un air mécontent. Mon fils entendait

les railleries avec indifférence, écoutait le reproche avec respect, et conservait exactement son ton et ses habitudes.

Lorsque monsieur de Fargy avait l'air trop irrité, mon fils m'évitait avec soin, dans la crainte que son père ne m'accusât d'encourager une manière d'être qui lui semblait ridicule. Hélas! le père ne voyait que l'inconvénient dont il était choqué; le fils n'apercevait que les torts d'une conduite qui lui paraissait répréhensible; et ils ne pouvaient s'entendre.

J'étais obligée de m'avouer que mon fils se complaisait dans l'extrême rigueur de ses principes. Le contraste de ses sentimens avec l'insouciance des personnes qu'il était obligé de voir, ajoutait encore à cette disposition. L'expérience et le temps pouvaient seuls la modifier; car la jeunesse met tout à son niveau : ce qu'elle s'interdit, elle le défend à tous. Il n'y a que l'âge, ou le malheur, qui apprenne à rester sévère pour soi, en cessant de l'être pour les autres. Ainsi, tandis que la société qui nous était donnée, vivait gaiement dans l'indifférence du bien et du mal, et semblait même en avoir perdu

la science, le cœur noble et brûlant de mon fils ne trouvait aucune vertu assez difficile.

Indépendamment de ces grands et continuels dîners dont je vous ai parlé, monsieur de Fargy donnait souvent des fêtes brillantes. Sa dépense était hors de toute proportion avec sa fortune, et j'avais encore à supporter ce genre de crainte. Je passai ainsi plusieurs années.

Un soir que je m'étais retirée dans ma chambre, rêvant tristement à mon fils, je le vis entrer. Sa figure était plus sombre que de coutume; il paraissait accablé de réflexions pénibles. Après un long silence, il me dit : « Vous n'êtes pas heureuse, ma mère! » — Je ne répondis point. — Il fut encore un instant sans me parler; enfin un profond soupir lui échappa, et il reprit : « Il faut » que vous me pardonniez, ma mère; car » vous avez à me pardonner. Quand mon » père eut conçu le dessein de diriger ma » conduite, ses opinions me semblaient si » différentes des vôtres, que je vous crus un » peu trop austère. D'ailleurs, il me traitait » avec une si parfaite bonté, que j'en étais » touché. Je n'oublierai jamais son affection

» elle restera gravée dans mon cœur, comme
» la vôtre, et je sacrifierais ma vie, pour lui
» et pour vous, sans hésiter. Il m'a mené
» dans le monde; j'ai osé vouloir, à mon
» âge, examiner qui avait raison de vous, ou
» de lui; c'est là ce qu'il faut que vous me
» pardonniez....mais, quand les parens sont
» divisés, les enfans croient pouvoir s'établir
» juges.... »

Mon pauvre fils pressa ma main dans les siennes, en répétant encore : « Dites-moi » que vous me pardonnez. » Une voix secrète m'avertissait que ce n'était point là le véritable motif de son inquiétude. Je sentais qu'il voulait effacer de son cœur le souvenir du moindre tort envers moi, avant que nous eussions à souffrir d'une peine commune; je le connaissais si bien !

Je l'écoutais avec effroi, lorsqu'il ajouta : « Rassurez-vous, ma mère; plus je fréquen-
» tais ces jeunes gens inconsidérés que mon
» père me forçait de voir, plus je me trou-
» vais séparé d'eux; moins j'étais avec vous,
» plus mon ame vous appelait, vous cher-
» chait. Vous avez été l'ange qui m'a sauvé :
» loin de vous vos paroles, vos leçons,

» retentissaient dans mon cœur. Ma bonne » mère, vous m'aviez persuadé avant de » me convaincre ; et mon père voulait » changer toutes mes idées, sans même » se donner la peine de les combattre. Il » croyait qu'il suffisait de s'en moquer, pour » les détruire ; il eût eu une bien autre puis- » sance, s'il n'eût laissé agir que sa bonté.... » Cependant, ma mère, je n'aurais peut- » être pas encore osé vous parler avec tant » d'abandon ; mais ce matin...... »

Mon fils s'arrêta ; il me regardait ; j'attendais qu'il me confiât ce qui pesait sur son cœur. Je lui rappelais ma tendresse ; je me servais de tous les noms que je lui avais donnés dans son enfance, pour le raccoutumer à m'ouvrir son ame. Il hésitait, m'observait d'un air incertain, paraissait douter de ce qu'il pouvait dire, de ce qu'il devait taire.... Je partageais ses angoisses, sans connaître ce qui les causait.

« Ma mère, reprit-il, et la meilleure des » mères ! promettez-moi que vous vous sou- » mettrez sans murmure, quels que soient » les secrets que j'aie à vous apprendre. » — Je m'y engageai. — « Que pas un mot

» ne laissera découvrir à mon père que je » vous ai avoué sa position. » — Je le promis encore ; je promis tout ce qu'il voulut, tant j'étais pressée de savoir ce qui le troublait. Alors il ajouta : « J'ai lieu de croire » que la fortune de mon père est fort dé» rangée : en même temps je suis certain, » que son orgueil ne lui permettra pas de » réformer un état de maison qu'il ne peut » plus soutenir.

» J'étais chez lui ce matin, lorsqu'un » homme, qu'il n'attendait pas, est venu lui » demander de l'argent. Son ton était si ar» rogant, que je suis resté, quoique mon » père m'ordonnât de me retirer. Le besoin » ou les droits de cet homme, le portaient » à insister sans égards ; et le caractère im» pétueux de mon père me faisait trembler. » J'ai été témoin d'une scène qui m'a fait » bien du mal. Cet homme voulait de l'ar» gent ; il lui en fallait tout de suite, di» sait-il, et il menaçait de ne pas se retirer » sans en avoir. Enfin, il a proposé à mon » père de lui céder une de ses terres ; et mon » père y a consenti, avec une facilité qui m'a » fait frémir. » — « A combien monte la

» somme qu'il demandait? repris-je effrayée.»
— « Je l'ignore : ils se sont mis à causer dans
» l'embrâsure d'une fenêtre; ils parlaient si
» bas , que je n'ai pu rien entendre. Sûre-
» ment, mon père s'est soumis à tout ce qu'il
» exigeait; car bientôt leurs figures, d'irri-
» tées qu'elles étaient, sont devenues gaies
» et confiantes; et ils sont sortis ensemble.

» En partant, il m'a dit de rester, qu'il
» allait revenir ; mais il n'a pas reparu de
» la matinée. A l'heure du dîner, je suis re-
» monté près de vous; il est rentré tard, et
» ne m'a vu que dans le salon. Aussitôt, il
» m'a demandé si je vous avais parlé de
» l'extravagance de cet homme : je l'ai assuré
» que non. Quoiqu'il affectât de traiter cela
» fort légèrement, j'ai jugé qu'il était très-
» satisfait que vous n'en eussiez pas été ins-
» truite. Cependant, je viens vous prévenir
» de la situation de mon père, et vous sup-
» plier de lui adoucir tous les sacrifices qui
» seront nécessaires. J'ai pensé que, si vous
» lui proposiez de faire un voyage avec
» moi, sous le prétexte de terminer mon
» éducation , pendant son absence , vous
» pourriez régler notre maison d'après nos

» moyens ; vous lui sauveriez ainsi tous les » embarras d'un amour-propre qui ne peut » souffrir de décheoir. »

J'étais étonnée d'entendre mon fils parler de la perte de notre fortune, comme s'il eût oublié que c'était aussi la sienne qu'on avait détruite. Avec quelle fierté de mère, je lui dis que je l'estimais et que j'admirais son courage!

Les jours suivans, monsieur de Fargy fut sans cesse en courses dont nous ignorions les motifs. Mon fils ne put trouver le moment de renouer aucun entretien avec lui. Mais, jugez de notre surprise, lorsqu'il nous annonça une fête plus magnifique que celles qu'il avait données jusque-là. Tout ce qu'il y avait de connu fut invité. J'en fis tristement les honneurs. Mon fils, obligé de s'y montrer, eut une contenance si grave qu'on put juger qu'il la désapprouvait. Je m'approchai, et lui dis bien bas : « Il ne faut blâmer » son père, ni par ses paroles, ni par ses re- » gards. »—« Mon père et vous, me jugerez » dans le malheur, me répondit-il ; mais je » ne puis me contraindre , au point de » dissimuler ce que je fais gloire de sen- » tir. »

Monsieur de Fargy, en nous voyant ensemble, s'avança, et me dit d'un air courroucé : « J'espère, Madame, que vous n'en- » couragez pas mon fils dans un esprit de cri- » tique, qui serait un manque de tout respect » pour moi. » — Il s'éloigna, sans me laisser le temps de lui répondre. Mes yeux le suivaient avec crainte, et je les reportais sur mon fils, pour l'engager à plus de douceur. Il me faut avouer que je ne trouvai, dans l'un et dans l'autre, que le sentiment profond qui les blessait, et n'en obtins aucune pitié pour les tourmens que j'éprouvais.

Nous apprîmes bientôt que monsieur de Fargy avait vendu toutes ses terres. Il ne pouvait toucher aux miennes, sans que je m'engageasse pour lui ; et, j'en demande pardon au ciel, je sentis une sorte de joie à penser, qu'au moins ce qui resterait de fortune à mon fils lui viendrait de moi.

Monsieur de Fargy n'était plus un instant chez lui. Dès la pointe du jour, il sortait à pied, assez mal mis, et ne rentrait qu'à l'heure du dîner. Il y affectait, par momens, une gaieté bruyante, comme s'il eût voulu s'étourdir; plus souvent, il retombait malgré lui, et

semblait absorbé dans de profondes rêveries. Ce n'était plus le même homme; son esprit si aimable, ces saillies qui animaient tout n'existaient plus; son ame, sa pensée étaient toujours loin. Je remarquai qu'il se livrait à table à des excès, trop à la mode dans ce temps, et qu'il ne s'était jamais permis devant moi. Je voyais bien qu'il ne s'y abandonnait point par goût, mais qu'il cherchait à se distraire, à se mettre hors de lui. Je n'osais pas le regarder, de peur qu'il ne crût que je l'observais. Les grands yeux noirs et sombres de mon fils semblaient le gêner; il se retournait souvent pour les éviter. Lorsqu'il était sorti, nous restions, mon fils et moi, en silence, écoutant, frémissant au moindre bruit, comme si nous allions apprendre une nouvelle désastreuse.

C'est dans cette disposition, qu'un matin j'entendis monsieur de Fargy accourir chez moi. Il ouvrit ma porte avec fracas; sa figure était rayonnante de joie. Il ordonna à une de mes femmes d'aller chercher son fils, de se dépêcher; et il s'assit sans me parler, jusqu'à ce qu'il fût arrivé.

Dès que mon fils parut, il lui dit: « Je ne

» vous rappellerai point combien votre
» manière d'être m'a déplu, surtout dans
» ces derniers temps, et au moment où je
» ne songeais qu'à augmenter votre fortune.
» Ce n'est pas la mienne qui m'occupait.
» J'ai fort bien vécu jusqu'à ce jour, avec ce
» que mes pères m'avaient laissé ; ainsi, je
» ne travaillais pas pour moi : c'est pour vous
» que je sentais une ambition insatiable. Je
» suis parvenu à la satisfaire, et vous êtes
» aujourd'hui l'homme le plus riche qu'il y
» ait en France. J'ai joué sur la banque, sur
» les billets d'État, sur les actions de la
» compagnie des Indes, et j'ai gagné sur
» tout. Mais il me fallait faire des avances
» considérables ; et pour vous enrichir, je
» me suis dépouillé ; j'ai vendu toutes mes
» terres, afin d'être à portée de disposer de
» fonds immenses : grâce à moi vous avez
» des millions. »

Il répéta plusieurs fois des *millions*, avec des yeux dévorans ; et ses mains s'ouvraient, comme pour saisir ces richesses.
« Je vous les assurerai tous, continua-t-il;
» j'ignore si j'en dois espérer beaucoup de
» reconnaissance : je sais moi, que je vous

» aimais, que je n'ai agi que pour vous ; je
» n'en demande pas davantage. »

A ces derniers mots, monsieur de Fargy, déjà trop ébranlé par l'excès de sa joie, n'eut plus la force de nous cacher son attendrissement. Mon fils y fut sensible, vint à lui, le remercia d'abord de la part qu'il avait eue dans sa résolution, mais lui dit :
« Je vous avoue que cette fortune, acquise
» si promptement, me répugne. Mon père,
» je vous en supplie, conservons noblement
» le bien de nos ancêtres ; il vous a suffi, je
» dois m'en contenter. »

« Pauvre esprit ! » s'écria monsieur de Fargy, « aurais-tu donc la simplicité de ne
» vouloir augmenter ta fortune, que par une
» lente et misérable économie ? Crois-moi,
» laisse là cette vertu bourgeoise du temps
» passé, dont personne ne veut plus aujour-
» d'hui. Ouvre tes grands yeux ; contemple
» ce génie surnaturel, que la providence
» vient de nous envoyer du fond de l'Écosse,
» pour le salut de la France. Vois comme
» il a trouvé le secret de payer cette im-
» mense dette, contractée dans les dernières
» guerres, et d'enrichir en même temps

» tout le monde. Admire comme il a su
» redonner de la vie à tout ! comme chacun
» s'agite! comme les plus brillantes espe-
» rances se sont emparées de toutes les ames!
» Moi, par exemple, j'ai déjà fait des gains
» inouis, des gains qui passent toute croyance,
» sur ces vieux chiffons décriés de billets,
» et de papiers de toute espèce que nous
» avait laissés le dernier règne. Hé bien, ce
» n'est rien encore, auprès de la fortune que
» je fais en ce moment, et surtout de celle
» que j'ai la certitude de faire. Aussi, je
» dépense plus, en un jour, que tes pénibles
» privations ne te vaudraient en dix ans.
» Tâche donc de comprendre que, dans
» cette roue qui ne s'arrête point, les tré-
» sors de l'État passent de main en main, et
» finissent par rester aux plus habiles. » —
« Ah! mon père, dussiez-vous conti-
» nuer à mépriser ma froide raison, je vous
» en conjure, je vous le demande à genoux;
» renoncez à des spéculations si hasardeuses;
» elles vous inquiètent; elles changent votre
» humeur, votre caractère, et font que je
» ne vous approchais plus qu'en tremblant.
» Ma mère m'en est témoin : en apprenant

» que vos biens étaient vendus, car nous le » savions, je me résignais à mon sort; nous » attendions la pauvreté, sans nous plaindre. » Est-il possible,» ajouta-t-il d'une voix plus émue, « que le malheur sache se conformer » à sa destinée, s'arranger à sa situation, et » que le bonheur ne puisse pas s'arrêter; » que jamais un heureux n'ait dit : *c'est* » *assez!* »

Mon fils paraissait désespéré. Son père haussa les épaules; et, se tournant vers moi, il me dit : « Voilà, Madame, un écrin digne » d'une reine; j'aurai du plaisir à vous le » voir porter. » — « Je connais ma mère, » repartit mon fils; jamais, dans ce temps » de calamité, elle ne mettra cette parure. »

Il eut tort sans doute de paraître adresser un reproche à son père; mais son sentiment l'emporta. « De quel droit, s'écria » monsieur de Fargy, osez-vous me juger? » osez-vous décider des actions de votre » mère, et répondre pour elle? — Ne se possédant plus, il lui ordonna de sortir, et de ne jamais reparaître devant lui. — Son fils se jeta à ses pieds : « Je » me reconnais coupable, lui dit-il, puisque

» je vous ai offensé. Pardonnez-moi, et dai-
» gnez supporter ma présence; car, si le
» malheur vient, il ne vous restera peut-
» être que ma mère et moi. »

La soumission de mon fils calma un peu l'emportement de son père. Cependant, il détourna les yeux comme s'il eût craint de le voir, et me demanda d'une voix terrible: « Acceptez-vous cet écrin, Madame? » — « Oui, répondis-je toute tremblante;
» mais vous serez toujours maître de le re-
» prendre! » — Mon fils me jeta un regard qui prouvait combien il blâmait ma faiblesse. Hélas! il ne s'apercevait point que c'était pour ne pas achever d'irriter son père contre lui, que j'avais cette condescendance.

Monsieur de Fargy se leva en lui disant : « Vous êtes un ingrat; je venais ici charmé,
» transporté du bonheur que je pouvais vous
» offrir; vous avez détruit toute ma joie. Je
» n'ai trouvé qu'une froide vertu qui met
» son orgueil à me blesser, et ne me con-
» sole jamais. » — Il s'en alla; son fils le suivit : sans doute il ne crut point devoir quitter son père, le sachant mécontent; mais je frémissais des suites qui résulteraient peut-

être de leur entretien. Je sentais qu'un mot, un regard pouvait les brouiller à ne plus se revoir. Pourtant, je redoutais encore plus l'extrême sévérité de mon fils, que les défauts de son père ; car la bonté d'un père se retrouve toujours. — Lequel me reviendra le premier, demandais-je au ciel ! Sera-ce monsieur de Fargy pour m'accabler de reproches, ou mon fils pour essuyer mes larmes ?

Mon fils rentra un peu avant le dîner ; il m'apprit qu'en accompagnant son père, il l'avait de nouveau supplié de renoncer à ces funestes espérances : « Mon père marchait très-vite, continua-t-il, et je voyais » que, non-seulement, il ne voulait pas m'écouter, mais qu'il cherchait à ne pas m'entendre. Il affectait de détourner sa tête, pour » ne pas rencontrer mes regards; et il pressait » tellement ses pas, qu'il était difficile que » ma voix arrivât jusqu'à lui.

» A mesure que nous avancions, nous » trouvâmes une si grande multitude rassemblée, qu'à peine pouvait-on passer. » Mon père me dit, d'un ton moqueur, et » en respirant comme s'il allait être délivré

» de mes réflexions : Nous voilà donc enfin » arrivés à ce bienheureux hôtel de Sois- » sons, où la compagnie des Indes distribue » les trésors du Mississipi ! Veux-tu venir » avec moi dans cet antre d'enfer ? cela » t'inspirera un beau chapitre de morale. » — Je ne pus m'empêcher de reculer quel- » ques pas, tant cette proposition m'indi- » gnait. — Eh bien ! reprit mon père, » va-t-en sur-le-champ; car ta triste figure » me porterait malheur. — Il traversa la » foule : avec quel chagrin je vis qu'il était » connu de tout ce monde ! Quelques-uns se » rangeaient pour lui faire place, en lui ôtant » leur chapeau, comme à un homme dont les » entreprises hardies leur inspiraient du res- » pect; et il leur souriait avec complaisance.

» Imaginez, ma mère, huit cents petites » barraques, construites dans le jardin de » cet hôtel, et un ramas de gens se préci- » pitant dans ces loges, et en sortant avec » des papiers, des bijoux, des diamans, » des marchandises, du linge, des hardes; » tous la tête perdue entre la richesse et la » ruine : des grands seigneurs heurtés par » leurs laquais; des gens de robe, des gens

» de finance, des marchands, des ouvriers,
» des femmes du peuple, l'esprit frappé de
» biens imaginaires, l'ame accablée par des
» pertes récentes; tous effrayés, palpitans,
» occupés avec avidité de ventes, d'achats,
» d'affaires communes qui les égalisaient
» tous.... Ah! croyez-moi, ma mère, nous
» n'avons plus d'espoir; il n'y a que le temps
» et le malheur qui puissent retirer mon
» père de l'abîme où il s'est plongé. »

A l'heure du dîner, les amis de monsieur de Fargy arrivèrent avec empressement: les uns étaient invités, d'autres avaient le droit de venir quand cela leur convenait. Il parut fort tard: « Eh! viens donc, s'écria mon-
» sieur de Nocé en riant aux éclats; accours,
» que nous te félicitions; car on prétend
» que tu as fait des gains fabuleux! » — Monsieur de Fargy reçut ces complimens, en homme qui croyait avoir eu plus d'esprit qu'eux. Il leur expliquait les profondes combinaisons du système de Law. Il offrait aux uns ses conseils pour entrer dans les affaires; il proposait aux autres de leur avancer des fonds: « Je ne rêve plus
» qu'argent, leur dit-il; je vois d'avance

» à quoi je pourrai employer mes trésors, » et je crois déjà les posséder. » Dans son extrême satisfaction, il me regarda en ajoutant : « Je songe aussi aux bonnes œuvres que » je me sens capable de faire ; mais celles-» là, ce n'est pas absolument la même chose » que si elles étaient faites. Ne le pensez-» vous pas, Madame ?.... Enfin, continua-» t-il, je ne vis que d'émotions, et je sens » à présent que les joueurs, comme les mé-» decins, sont des marchands d'espérance » qu'on n'estime pas assez. Si ma fortune » continue, je leur ferai ériger des statues en » place publique. » — Le dîner se passa sur ce ton, et dans une ivresse de gaieté que mon fils et moi nous étions loin de partager.

En rentrant dans le salon, monsieur de Fargy me pria de faire voir à ses amis l'écrin qu'il m'avait donné. Je l'avais laissé, sans y toucher, à la place où il l'avait posé. Hélas ! j'avais eu une sorte de plaisir à montrer à mon fils, par cette indifférence, le vrai motif qui me l'avait fait accepter.

Monsieur de Fargy l'ouvrit, et y retrouva un petit billet qu'il y avait mis ; il le prit, et me dit tout bas : « J'aperçois, Ma-

» dame, que vous n'avez pas daigné honorer
» d'un regard cet hommage qui avait réjoui
» mon cœur. Je m'en félicite ; car me voilà
» quitte d'une promesse que ce billet ren-
» fermait. C'est une preuve entre mille, qui
» apprendra à mon fils que l'excès du rigo-
» risme a ses inconvéniens. »

Que je regrettai de n'avoir pas lu ce billet! Monsieur de Fargy ne manqua pas de répéter plusieurs fois, en me regardant : « J'a-
» vais pris un sot engagement dont me voilà
» délivré. » A neuf heures il s'en alla comme de coutume.

Le jour d'après, il me fit dire, fort tard, de ne pas l'attendre pour dîner, et il resta la nuit dehors. Le lendemain, il fut encore absent, ne revint pas à l'heure accoutumée, mais ne songea même pas à m'en prévenir. Mon fils et moi nous fûmes tout ce temps dans la plus cruelle anxiété. Nos craintes augmentaient en nous parlant, et notre silence nous causait peut-être encore plus d'inquiétude.

Près d'une semaine se passa ainsi : nous n'osions demander à personne ce que monsieur de Fargy était devenu, de peur d'apprendre aux autres que nous ne le savions

pas. Enfin, un soir à dix heures, pendant que j'étais seule avec mon fils, et que nous étions tous deux abîmés dans nos réflexions, monsieur de Fargy entra. Ses vêtemens étaient en désordre, ses traits étaient bouleversés, et il n'avait réellement pas figure humaine. Je le considérais avec terreur; sûrement il s'en aperçut: « Qu'est-ce que j'ai » d'extraordinaire ? me demanda-t-il; vos » yeux ont toujours l'air d'annoncer un évé» nement sinistre ? » — Il se promena dans ma chambre, s'arrêtait près des meubles, les observait avec des yeux fixes, et je suis sûré qu'il ne les voyait pas.

Tout-à-coup il se retourna vivement, et, s'adressant à son fils, il lui dit : « Soyez con» tent, Monsieur; vos infernales prévoyances » sont pleinement vérifiées..... Mais vous » avez eu raison; cela console de tout.... » En même temps il fit un éclat de rire affreux, et tous ses mouvemens étaient convulsifs.

Mon fils s'était levé à l'arrivée de son père; il restait debout, immobile, sans prononcer un seul mot. — « Au surplus, reprit » monsieur de Fargy, ce n'est qu'une mau» vaise spéculation que j'ai faite. Elle se ré-

» parera dans peu... » Il déroula un papier qu'il tenait à sa main, le referma bien vite, comme s'il eût voulu nous le cacher, et recommença à se promener, car il ne pouvait demeurer en place. Un moment, il chanta de toute sa force, et cessa aussitôt; sa voix sembla l'avoir étonné; il parut même chercher d'où venaient les sons qui l'avaient surpris. Ses yeux hagards erraient autour de lui; il les portait sur nous avec défiance, et les plus funestes craintes venaient m'assaillir.

Il parut hésiter un instant; puis il dit à son fils : « Ne pourrai-je, Monsieur, parler à » votre mère, sans que vous soyez toujours » là à m'épier? » Il s'avança vers lui, mais s'éloigna en disant : « Sa figure me fait mal; » je ne puis la supporter. » — Il se détourna, pour aller se regarder dans une glace, et apercevant encore les traits de son fils qui était derrière lui, il ferma les yeux et s'écria : « Je le verrai donc sans cesse!... Il m'obsé- » dera donc toujours!..... Mes yeux sont » fermés, je ne vois rien, et je sens qu'il » est là, qu'il m'examine!... Je l'aimais » tant!... Je mettais en lui mon orgueil, » mon bonheur, et il sera le premier à me

» condamner !... » Il se mit à fuir, comme s'il eût voulu se dérober à quelqu'un qui le poursuivait.

Il alla s'asseoir dans le coin de la chambre le plus obscur. A peine assis, il se levait, faisait quelques pas, revenait à cette même place, se parlait à lui-même, et il lui échappa de dire : « Hier, une fortune colossale; au-» jourd'hui, rien..., absolument rien !... » Aussitôt, il nous regarda avec inquiétude, et semblait craindre d'avoir été entendu. Il passa la main sur son front, se plaignit de la chaleur, puis, s'adressant à moi, il me dit : « Renvoyez donc ce jeune homme; » j'ai à vous parler. » Sans attendre ma réponse, il ajouta : « Si elle y consentait, tout » peut se réparer, et demain nous serions » plus riches que jamais. » A cette pensée il eut l'air de se réjouir, et se rapprocha vivement de moi. « Ma femme, mon » amie, ma chère amie, me dit-il, on m'a » trompé, friponné; on m'a extorqué des » engagemens auxquels je ne songeais pas; » mais j'y ai souscrit, c'est assez. Pour m'ac-» corder du temps, on me demande que » vous les cautionniez. Je me flatte que vous

» ne vous y refuserez pas. Moi! manquer à » ma parole! » s'écria-t-il. — A ces mots un sentiment d'effroi s'empara de lui; on voyait qu'il se faisait horreur à lui-même... Il s'éloigna encore en disant : « Ma mort..., » leur ruine..., ils doivent tout sacrifier, plu- » tôt que de me laisser manquer à mes pro- » messes... ; et puisqu'elle peut me sauver, » elle le doit. » Son visage devint menaçant, et il riait encore de ce rire terrible.

« Si vous vouliez voyager avec votre fils, » lui répondis-je, et que vous me permis- » siez de me mettre à la tête de vos affaires, » je me chargerais de les arranger. » — « Ah ! voilà leurs prétentions découvertes! » reprit-il; si je ne me défends pas, ils iront » jusqu'à m'interdire...; ils disposeront de ma » personne, de mes biens! Je les reconnais. » Non, non, Madame, vous signerez sans » condition, s'il vous plaît; vous signerez, » parce que je le veux, parce que je suis » votre maître, et que cela me convient! » — Ses bras étaient étendus vers moi, comme s'il allait me saisir; il me regardait avec des yeux étincelans. J'eus pourtant la force de répondre : « Je ne signerai rien. » — « Vous

» me refusez! » s'écria-t-il. — « Je le dois, » repris-je toute tremblante. — « Vous me ruinez; vous me déshonorez; j'aurais regagné » tout ce que j'avais perdu!... » — Sa tête s'égara tout-à-fait; j'étais frappée de terreur, son fils paraissait plus mort que vif; enfin, monsieur de Fargy était fou, et d'une folie furieuse. Si je n'en ai pas été la victime, c'est qu'il tenait à l'idée fixe d'obtenir cette signature qu'il voulait avoir.

Il tournait de tous côtés, pour trouver une écritoire qui était sur ma table, et qu'heureusement il n'aperçut pas. Il s'efforça d'ouvrir mon secrétaire avec une clef qu'il avait sur lui, et qui n'y allait point.

Lassé de ses vains efforts, il se précipita vers moi; alors mon fils, épouvanté, sonna avec tant de violence que plusieurs de mes gens entrèrent à la fois. Il fallut se jeter sur monsieur de Fargy pour le contenir. Quand il se vit en la puissance de ses domestiques, quand il cessa d'être obéi, sa fureur devint telle, que je n'ose pas me la retracer. Mon fils tomba sans connaissance à ses pieds; je me jetai à genoux, les mains élevées vers le ciel. J'espérais en Dieu qui nous voyait.

Mon fils revint à lui aux cris que poussait son père. Il fallait le tenir de force, car l'accès ne faisait qu'augmenter. J'envoyai chercher Chirac, son médecin, et qui était aussi notre ami. Du premier coup-d'œil, il jugea notre position, et eut de la tête pour nous tous.

Monsieur de Fargy ne cessait de m'accuser, de me maudire. Chirac commença par flatter sa passion dominante. « Vous voulez » une signature, lui dit-il; hé bien, si cette » femme barbare vous la refuse, vous aurez » la mienne. Je vous promets celle de tous » vos amis; et demain vous serez plus riche » que vous n'avez jamais été. » — Chirac fit un signe à mon fils, et ajouta : « Vous » devez d'abord renvoyer Madame, qui est » très-coupable d'avoir résisté à la volonté » de son mari. »

On m'éloigna de cette chambre; je ne puis peindre dans quel état je restais en dehors, écoutant ce qui s'y passait. Hélas! je n'étais pas loin de me croire aussi coupable que Chirac l'avait dit. Mais comment aurais-je pu me résoudre à signer la ruine entière de mon fils et à ôter à son père sa dernière ressource?

Mon fils, pénétrant l'intention de Chirac, s'approcha de son père, et l'assura que le lendemain on me forcerait bien de céder à ses désirs. — Cette espérance calma la fureur de monsieur de Fargy. Quand Chirac le vit un peu plus tranquille, il vint me trouver, et me dit : « Il faut absolument l'éloigner d'ici, car ce n'est peut-être qu'un accident passager; et il est bon d'en dérober la connaissance au public. Faites mettre des chevaux à une berline; nous allons le conduire chez vous, à Saint-Maur; seulement tâchez qu'on se dépêche, et qu'on nous mène très-vite. » — Je demandai, si en chemin il n'y aurait pas de danger pour lui-même, pour monsieur de Fargy? — « Non, non, reprit-il, et puis nous serons plusieurs; donnez seulement vos ordres, et profitons de ce moment de relâche. »

Chirac retourna près de lui, et ne cessa point d'entrer dans ses idées; il avait bien vu, qu'en lui disant du mal de moi, il le gouvernerait comme un enfant. Dès que la voiture fut prête il lui dit : « Il faut nous en aller d'ici; lorsque madame votre femme

» verra que vous l'abandonnez, elle s'em-
» pressera bien de venir vous chercher. Nous
» aurons d'elle, alors, tout ce que nous vou-
» drons. »

Soit qu'il eût un moment lucide, soit par un instinct naturel, monsieur de Fargy répugnait à sortir de chez lui. Il s'y refusa : « J'ai des comptes à régler demain matin, » ajouta-t-il. » — « Bel embarras ! repartit
» Chirac ; c'est chez moi que je vous con-
» duirai. Ma petite retraite n'est qu'à Vin-
» cennes ; c'est à deux pas d'ici : vous serez
» à Paris à la pointe du jour, si vous le dé-
» sirez. Mais il faut, avant tout, persuader à
» madame de Fargy que vous ne voulez plus
» la voir. »

C'était en continuant à m'accuser que l'on parvenait à le subjuguer. J'entendais tout ce qu'ils disaient contre moi; moi ! qui, prosternée à cette porte, priais pour lui, moi qui aurais donné ma vie, pour lui rendre sa raison et le revoir heureux !

Mon fils était rentré en grâce, du moment qu'il avait imité le médecin. Il ne voulut pas quitter son père, et monta avec lui en voiture. Chirac les accompagna, et fit placer

avec eux deux forts valets de chambre, en cas d'accident. Je les regardai s'en aller, et mon cœur était brisé. Je retombai encore à genoux, invoquant le ciel qui me restait seul, dans une si horrible infortune.

Cependant, le mot que Chirac m'avait dit sur la nécessité de tenir ce malheur secret, m'avait frappée. Je fis appeler tous mes gens. Ils m'aimaient, car c'était moi qu'ils priaient toujours de cacher leurs fautes à monsieur de Fargy, ou d'en obtenir le pardon. Je leur appris ce que je savais bien qui serait public le lendemain. Je leur dis que monsieur de Fargy avait perdu une somme si considérable, que le chagrin lui avait causé une fièvre inflammatoire, et qu'on lui avait persuadé d'aller à la campagne, pour se soustraire à ses créanciers, jusqu'à ce qu'on vît un peu plus clair dans ses affaires. Ils me crurent d'autant plus facilement, qu'ils prirent sa fureur pour un accès de colère; et ceux qui l'avaient approché de plus près, et qui en avaient pu mieux juger, étaient partis avec lui.

Dès que je me fus assurée de leur discrétion, je montai en voiture, espérant rejoin-

dre celle de monsieur de Fargy. Ils avaient trop d'avance sur moi; je n'arrivai à Saint-Maur qu'après eux. Chirac, en me voyant, gronda, me demanda ce que je venais faire, et m'empêcha d'entrer chez monsieur de Fargy.

Mon fils accourut se jeter dans mes bras : « Ah! ma mère, me dit-il, quelle scène, » quand mon père a reconnu qu'on l'avait » amené chez lui! On n'a pu le calmer, » qu'en vous accusant d'en avoir donné l'or- » dre à notre insu. Il a repris toute sa ten- » dresse pour moi; mais il parle sans cesse, » dit mille choses incohérentes, et ne veut » pas me perdre de vue. Nous tremblons, » lorsque demain on lui refusera la liberté » de sortir. De grâce, ma mère, éloignez- » vous avant cet instant : sa vie, la mienne, » peuvent être compromises, mais, certai- » nement, la vôtre ne serait pas en sûreté, » s'il vous apercevait. » — Je promis de me cacher; mais je ne voulus pas l'abandonner.

La crise qu'on avait prévue arriva. Lorsque monsieur de Fargy se vit retenu de force, il voulut savoir par quelle autorité? — Chirac, ayant trouvé un moyen de le mai-

triser, prit l'air de la confiance pour lui dire que, désespérée de la perte de sa fortune, j'avais obtenu une lettre-de-cachet qui le retenait dans cette maison. « Elle m'aura fait passer » pour fou, s'écria monsieur de Fargy; elle » en est capable!.... » Puis, s'arrêtant comme frappé de terreur, il dit à Chirac: « N'ai-je » pas eu un moment de trouble dont elle » aura abusé? Oh! alors avouez-le moi, car » je veux mourir. »

On chassa bien loin cette idée, et l'on parvint encore à le calmer, toujours en lui disant du mal de moi. Malheureusement, lorsque je consentis à m'éloigner, il m'aperçut dans la cour: « La voilà! la voilà! s'écria- » t-il; qu'on arrête cette mégère, cette » fausse dévote, cette hypocrite! » Si on ne l'avait pas retenu, il sautait par la fenêtre pour me saisir. « Vous voyez le mal que » vous lui faites, me dit Chirac; retournez à » Paris, arrangez ses affaires, et sauvez ce » qui peut rester à votre fils: nous aurons » soin de son malheureux père, pendant » votre absence. Mais soyez certaine que » votre vue rendrait son mal incurable. » —A ces mots je me résignai: en m'en allant,

ses cris me poursuivirent; il m'accablait de menaces et d'imprécations.

Le jour suivant, mon fils me manda que son père ne quittait plus cette fenêtre par où il m'avait vue partir; qu'on n'avait pu le déterminer à se coucher, qu'en lui apportant les clefs de la grille, afin qu'il me fût impossible de rentrer sans sa permission, et qu'à la pointe du jour, il avait couru se remettre à la fenêtre, les yeux fixés sur l'avenue. Il ajouta qu'il n'y avait d'espoir de le guérir, qu'en m'effaçant de sa pensée; et qu'il était forcé de m'avouer que je devais me résoudre à ne plus reparaître. Mon fils me déclara, en même temps, qu'il se déterminait à ne pas quitter son père. « Je veux, m'écri» vait-il, m'assurer des soins qu'on a de » lui, le veiller, et lui donner toutes les » consolations dont il peut encore jouir. »

A mon retour à Paris, on me dit que beaucoup de gens inconnus étaient venus demander monsieur de Fargy. J'ordonnai qu'on me fît parler à tous; je leur promis de les satisfaire, et aucun d'eux ne se plaignant, très-peu de personnes connurent notre situation.

Chirac était premier médecin de monsieur le duc d'Orléans, et ce prince le traitait avec confiance et bonté. Il lui fut donc facile de persuader à monsieur de Fargy, qu'il voulait éclairer la justice du régent, pour en obtenir sa liberté; mais qu'il fallait le faire juge de mes procédés. Sous le prétexte de signer un mémoire contre moi, il obtint de monsieur de Fargy une procuration qui me permît d'arranger ses affaires. Elles n'étaient pas aussi désespérées qu'il l'avait cru. Il est vraisemblable que sa tête avait commencé à s'égarer, lorsqu'il avait vu s'évanouir tous ces millions qu'il croyait posséder.

Les diamans de ma mère m'avaient été remis à mon mariage : je les vendis; ils me valurent une somme considérable, qui me servit à apaiser d'abord les créanciers, en leur donnant à tous des à-compte. L'argent était si rare alors qu'on le recevait comme un bienfait. Pour liquider le reste des dettes, j'engageai une partie de mes revenus, dont je consentis volontiers à être privée pendant quelques années.

Dans les premiers jours, les prétendus amis de monsieur de Fargy se présentèrent

à ma porte ; n'ayant pas été reçus, ils nous oublièrent. Grâce à la bienveillance du régent, que Chirac avait prévenu, il se répandit dans le monde que monsieur de Fargy avait fait de mauvaises spéculations; qu'après s'être tant vanté de ses succès, il était honteux de s'être trompé, et qu'il voyageait avec son fils. Le régent se moqua de ses hautes combinaisons, le reste en fit des plaisanteries, et pas un d'eux ne se douta qu'elles eussent eu des suites si déplorables.

J'avais tous les jours des nouvelles de monsieur de Fargy. J'ignorais que le médecin et mon fils s'entendaient pour me tromper : je continuai donc à me flatter que cet égarement cesserait bientôt. Dans chaque lettre, ils persistaient à me prier de ne point venir, et me répétaient que ma vue seule détruirait ce qu'ils avaient gagné sur son esprit. J'étais d'autant plus tranquille, que Chirac lui était profondément attaché. Il lui avait eu de grandes obligations; et j'étais bien sûre qu'il lui consacrerait et son temps et ses soins.

Cependant, au bout d'un mois, je voulus retourner près de mon fils; je ne pouvais

plus me passer de le voir, il en coûtait trop à mon cœur. Une puissance irrésistible m'appelait vers lui : il m'apparaissait dans mon sommeil; je m'éveillais en sursaut; et, si j'avais écouté le pressentiment qui me tourmentait, je serais partie à l'instant.

Un jour Chirac passa chez moi. Je lui annonçai ma résolution d'arriver la nuit chez monsieur de Fargy, de rester sur le chemin s'il était nécessaire, mais d'y attendre mon fils; je lui dis qu'il me fallait absolument le revoir, quand je ne devrais que le regarder passer. — « Il y a long-temps que je le dé-» sire, me répondit-il, et que je n'ose vous » le demander; car votre fils s'y est opposé. » — « Eh! repartis-je, si ma présence était » utile, comment avez-vous pu écouter sa » jeune tête? » — « Parce qu'au premier » instant votre présence était nécessaire ici; » et, ajouta-t-il avec un soupir, parce que, » nous autres gens raisonnables, nous pen-» sons beaucoup trop à l'arrangement des » affaires. » — Je le blâmai vivement de ne m'être pas venu chercher. — « Pour quoi » pensez-vous que je sois ici aujourd'hui? » me répondit-il avec humeur. — Je lui

avais reproché de ne m'avoir pas appelée; et quand il m'eut dit qu'il était venu dans ce dessein, je fus saisie d'un effroi que je ne puis exprimer. Je pensai que mon fils était peut-être malade; que peut-être il avait été blessé, en s'opposant aux violences de son père; j'appréhendais tout, et frémissais que Chirac ne s'expliquât.

« Votre fils, me dit-il, a des sentimens
» beaucoup trop exaltés; il craint de ne ja-
» mais faire assez, s'il ne fait pas trop. Quand
» nous sommes partis d'ici, vous n'étiez pas
» avec nous pour régler sa conduite. Il s'est
» cru chargé, par le ciel et par vous, de
» veiller sur son père. Je n'ai pu l'empêcher
» de s'enfermer dans sa chambre: il y cou-
» che, n'y dort sûrement pas, ne le quitte
» point; il est obligé d'entendre sans cesse
» des propos insensés, et d'y répondre; il
» est le témoin de scènes affreuses, et son
» ame est dans de continuelles angoisses: si
» cela se prolonge, il n'y a pas de raison
» humaine qui puisse y résister. »

Je tendis mes bras vers lui, en m'écriant: « Grand Dieu, qu'allez-vous m'annoncer! » — « Rien de fâcheux pour le moment, rien

» qui ne puisse se prévenir; mais il est né-
» cessaire que vous rappelliez votre fils près
» de vous. Je venais vous demander une
» lettre pour lui; je la porterai ce soir,
» et vous le ramènerai. » — « Une lettre!
» repris-je, il n'y obéira pas. Ma voix seule,
» mes prières, pourraient quelque chose sur
» lui; puisque vous devez y aller, partons
» ensemble. »

Il y consentit, mais exigea que je me misse dans sa voiture, pour qu'on crût à Saint-Maur qu'il était seul comme à l'ordinaire. Il lui paraissait important que mon fils ne se mît point en garde contre mon arrivée, et ne prît aucune résolution avant de m'avoir revue.

En chemin, il m'apprit que monsieur de Fargy était toujours dans le même état, et que ses accès devenaient encore plus fréquens.
« Hier, ajouta-t-il, il a été plus forcené que
» jamais. Son fils voulant le contenir, lui
» parla avec autorité. Ce père, en qui la cons-
» cience de ses droits n'est pas éteinte, en fut
» indigné. Tu me crois insensé! lui de-
» manda-t-il avec fureur. Puis tout-à-
» coup il s'arrêta; et après l'avoir bien re-

» gardé, il lui dit : Tu seras fou comme
» moi ! — J'étais présent, continua Chi-
» rac : votre fils fut frappé de terreur.
» Son père s'en aperçut ; un esprit in-
» fernal l'inspirait sans doute ; car cherchant
» à donner à sa voix un accent prophéti-
» que, il répéta : Tu seras fou comme
» moi. — Votre fils épouvanté ne res-
» pirait plus ; je le pris dans mes bras, l'en-
» traînai dans le jardin. Le grand air, mes
» soins le rendirent un peu à lui-même.....
» mais il me dit : Le regard menaçant de
» mon père semblait me fixer à la place où
» j'étais ; cette voix paternelle retentissait
» dans mon ame. J'ai cru l'entendre pro-
» noncer un anathême contre moi. Il m'a
» semblé qu'une volonté divine me séparait
» de la vie, et m'unissait au sort de mon
» père. Je l'avoue, s'écria votre fils, ma
» raison a été un moment ébranlée.... —
» A ces mots, ajouta Chirac, je fus effrayé
» de son trouble : je voulus qu'il vînt vous
» retrouver ; mais je ne pus l'obtenir : il re-
» tourna près de son père.

» Quand nous entrâmes dans la chambre
» de cet infortuné, il considéra son fils avec

» des yeux foudroyans, et renouvela la
» même imprécation. Quelquefois, il le
» conjurait de vous éviter, et répétait tou-
» jours ces mêmes funestes paroles ; car
» il faut que vous sachiez, Madame, ob-
» serva Chirac, que, dans ce cruel état,
» l'esprit est sans cesse occupé à calculer
» les moyens de nuire, de tourmenter, et
» de se venger ainsi de la contrainte qu'on
» éprouve..... Ne perdons pas un instant ;
» arrachez votre fils à une situation qu'il
» ne peut supporter long-temps. »

J'écoutais Chirac, sans avoir la force de prononcer une parole. Je ne respirais plus, ne vivais pas, et cependant j'entendais tout ce qu'il me disait.

Lorsque nous arrivâmes, il me laissa dans la chambre qu'il occupait ordinairement, et alla chercher mon fils. Pendant son absence, j'invoquai le ciel, espérant que Dieu ne voudrait pas m'accabler, après m'avoir vue tant souffrir.

Chirac et mon fils entrèrent. « Vous m'a-
» viez promis, ma mère, de ne pas venir
» ici, me dit-il tristement ; pourquoi vous
» exposer à voir de si grands sujets d'af-

» fliction ? » — « Mon enfant, repris-je,
» mon ami, je ne pouvais plus me passer
» de toi, exister loin de toi ! » Je pleurais...
il s'attendrit, et je sentis ses larmes couler
sur mon visage : « Pleurez, pleurez ensemble;
» cela vous soulagera tous deux, » dit Chirac.
— Je m'appuyais sur mon fils, pour qu'il
ne s'éloignât pas de moi; je l'entourais de
mes bras pour le retenir. Sa figure si pâle,
son extrême maigreur me causaient une
douleur inexprimable. Je fermais les yeux,
et reposais ma tête sur son cœur.

« Que vous êtes bonne, ma mère! me
» dit-il : oui, vous avez bien fait de venir;
» car voilà le premier instant de calme, la
» seule impression douce que j'aie éprouvée
» depuis le jour funeste..... » Et il regarda
les fenêtres de son père. — Chirac, croyant
le moment favorable, reprit trop tôt : « Il
» faut suivre madame votre mère. » —
« Non, non, repartit mon fils; ma mère a
» ses souvenirs, le ciel qui récompensera sa
» vertu, le monde qui l'estime et l'honore!...
» Mon pauvre père n'a plus rien : sa raison,
» sa liberté, tout lui manque; lui-même
» n'est plus à lui; je lui resterai. » — Alors

redoutant une nouvelle imprudence de Chirac, je m'empressai de lui dire : « Laissez-moi » revoir mon fils, sans y mêler d'autre pen» sée. » Je le serrais toujours dans mes bras, et ne pouvais m'en séparer.

Je sentis qu'il s'armait contre son émotion ; car il me demanda, avec douleur, mais comme si mon absence était indispensable : « Repartez-vous tout de suite, ma » mère ? » — « Non. » — « Pourquoi ? » — « Je suis décidée à vivre dans cette chambre; » j'y attendrai les momens qu'il te sera pos» sible de me donner. » — « Je ne dois pas » y consentir, répondit-il : ici vous pouvez » entendre mon père ; il peut vous aperce» voir ! je vous conjure de retourner à Pa» ris. » — « Jamais, tant que tu n'y vien» dras pas avec moi. » — « Je vois, me dit» il, que vous suivez les avis de monsieur » Chirac : dès hier, il m'avait conseillé de » fuir ; mais le malheur de mon père me » lie à son sort. Je me suis dévoué à lui ; je » ne le quitterai point... Si vous voulez vous » renfermer ici, ma mère, vous ajouterez » à mes peines qui sont déjà bien grandes !... » Cependant, je reconnais que je n'ai pas le

» droit de vous en empêcher. » — En disant ces mots, il sortit; je ne le revis plus de la soirée.

Chirac resta avec moi; je lui reprochai de s'être trop pressé. Il en convint; mais sa franchise ne lui permettait pas de retarder ce qu'il croyait utile; d'ailleurs, il n'y a qu'une mère qui devine les ménagemens, les détours, qu'elle doit prendre pour se faire écouter.

Il se promenait en silence; il semblait craindre de me parler; ses yeux se portaient sur moi, avec une expression de pitié qui ajoutait à mon effroi. Après avoir hésité long-temps, il me dit: « Je suis obligé » d'être demain de fort bonne heure chez » le régent, mais je reviendrai le soir; » comptez sur moi, Madame. » Et il s'en alla.

Ma chambre était dans un pavillon, en face de celui que monsieur de Fargy occupait. Dès qu'il fut jour, je me mis à ma fenêtre, cachée derrière les jalousies; il vint à la sienne; mon fils était près de lui. J'observais tous leurs mouvemens, mais je ne pouvais entendre leurs paroles. Mon fils me parut encore plus pâle que la veille. Je re-

marquai qu'il regardait sans cesse du côté où j'étais ; sa profonde tristesse me pénétrait de douleur. Sans doute involontairement, il me fit un léger signe de tête; son père s'en aperçut, il se retourna, lui parla avec véhémence, commença à s'agiter; aussitôt deux gardiens s'approchèrent de lui ; je fermai les yeux, et j'allai me cacher au fond de ma chambre.

La concierge de la maison entra pour me servir. Que ne me dit-elle pas du dévouement de mon fils, de cette piété filiale si ardente, si courageuse, dont elle était chaque jour le témoin ! Je lui demandai quelles étaient les heures où il quittait son père ? « Le matin quand on l'habille, me répon-» dit-elle ; mais ce n'est qu'un moment. Le » soir, lorsqu'on le couche, il reste beaucoup » plus long-temps, et se promène quelque-» fois bien avant dans la nuit. » — Je pensai que s'il persistait à ne pas venir me voir, j'irais l'attendre dans le parc ; mais aussitôt je réfléchis que, pour éviter mes représentations, mes instances, il pourrait se priver de cet unique soulagement, et je me décidai à ne pas le troubler.

Monsieur de Fargy se retira dans sa chambre, après avoir fermé ses fenêtres avec fracas. « Oh! » me dit tristement la concierge, « il ne fait pas d'autre manége; il les ouvre, » il les ferme; il gronde, il crie, il tempête. » S'il passe quelqu'un, il l'injurie; s'il ne » voit personne, il appelle, et monsieur votre » fils a seul le pouvoir de l'adoucir. »

Il n'était que sept heures; le moment où mon fils quittait son père était encore éloigné. Je voulus aller à l'église qui était près de chez moi; mais, pour éviter de passer sous les fenêtres de monsieur de Fargy, j'engageai cette femme à m'y conduire par un chemin détourné, afin qu'il ne pût pas me voir. J'étais obligée de vivre ignorée dans ma propre maison.

Dans une chapelle était la tombe de ma famille. Je la regardai en soupirant. Je me mis à genoux; mais j'étais trop malheureuse, je ne savais plus prier; je ne trouvais plus dans ma mémoire les prières prescrites par l'Église; je restais là, disant: « Mon Dieu, » veillez sur mon fils! ayez pitié de lui! » Je pleurais, et recommençais mon humble et fervente invocation.

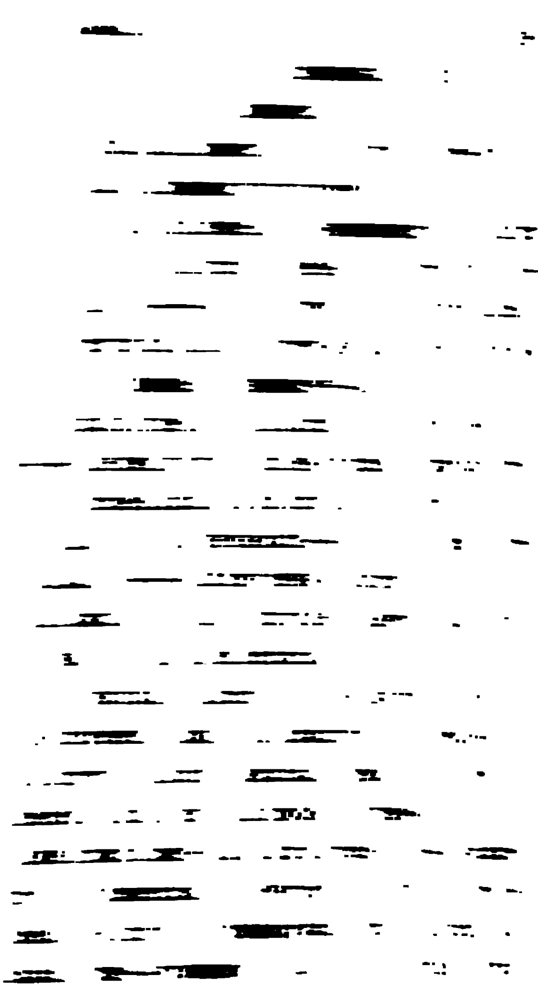
Je retournai chez moi à l'heure où cette femme m'avait dit qu'il quittait son père. Je l'attendis vainement : mon cœur battait avec violence. Ce jour-là il ne vint pas..... Quand l'instant où il sortait pour l'ordinaire fut passé, il se montra seul à la fenêtre; je sentis que c'était pour me rassurer, et m'empêcher de craindre qu'il ne fût malade.

Dans l'après-midi, je retournai encore à l'église. Quelquefois, assise, abîmée dans mes pensées, je ne songeais qu'à mon fils, et j'oubliais le ciel même. Plus souvent, prosternée contre terre, je priais pour lui. J'allai bien des fois à cette chapelle, dans ce long et terrible jour.

Chirac arriva comme il l'avait promis. Il voulut savoir ce que j'avais obtenu de mon fils ? « Je ne l'ai pas vu, » répondis-je, me reprochant de lui faire ce tort dans l'esprit de cet excellent homme. « Je vais le chercher, » reprit-il ; et, sans pouvoir me dissimuler son mécontentement, il ajouta : « Nous verrons » s'il persistera dans cette conduite impar- » donnable. » Ses paroles me firent trembler ; je le suppliai de ne point affliger mon fils ; il me quitta sans m'écouter.

Il me sembla qu'il fut un siècle absent ; je me le figurais, obtenant avec peine que mon fils m'accordât une minute, une seconde ; enfin Chirac reparut et me dit : « Il va venir.... » il s'était persuadé que, s'il ne vous voyait » point, vous vous détermineriez peut-être » à retourner à Paris. Je lui ai signifié que » votre parti était pris, et que rien ne pou- » vait le changer. Je lui ai demandé, s'il ne » croyait pas avoir aussi des devoirs à rem- » plir envers vous ?... Ah ! s'est-il écrié, » que de fois, durant tout ce jour, mon » cœur m'a porté vers elle !... Mais je ne » me suis pas senti la force de supporter ses » souffrances, et j'ai trop craint de lui mon- » trer les miennes.... J'ai repris : Elle vous » attend.... Il a soupiré, et m'a répondu : » J'irai.... J'espère donc que, dorénavant, » vous le verrez tous les jours. Mais, Ma- » dame, ajouta-t-il, souvenez-vous bien que » la vie de monsieur votre fils est en péril; je » n'ose même porter vos craintes plus loin. »

Mon fils entra : je ne me permis aucune plainte; je me jetai dans ses bras, je le voyais, c'était assez pour moi. Chirac nous regardait, et partageait nos peines; mais il se



licitait mon fils de s'éloigner, était accouru sur eux, dans un accès plus violent qu'il n'en avait jamais eu. J'entendais ses cris; il suppliait son fils de ne pas l'abandonner. Son désespoir, sa douleur, engagèrent mon fils plus que jamais dans son pieux dévouement; il lui promit de ne pas le quitter.

Le soir il vint chez moi. Ses forces étaient épuisées, mais son ame conservait toute sa fermeté, toute sa puissance. « Plus de lutte » entre nous, dit-il à Chirac et à moi. C'est » mon père; si vous le saviez exposé à un » danger, et que vous vissiez votre fils hé- » siter à braver la mort pour lui, que diriez- » vous, ma mère? Que sont devenus ces sen- » timens généreux, cette abnégation de soi- » même dont vous m'entreteniez dès mon » plus jeune âge? Si mon père ne me recon- » naissait plus; s'il ne m'appelait pas sans » cesse, je pourrais consentir à être moins » assidu près de lui. Mais je le console, le » soutiens; je suis son seul appui, son der- » nier bonheur; et je l'abandonnerais pour » songer à moi! vous ne le voudriez pas.... » C'est mon père...Je serai vraiment son fils! » Et il s'en alla sans attendre de réponse.

Quand il fut parti, Chirac s'approcha de moi, en disant : « Pauvre mère, que je vous » plains!... » — Les larmes me suffoquaient. — « Je n'ai plus d'espoir, me dit-il; sa ré- » solution est prise, son sacrifice est fait; » sa vertu ne cèdera point. Il y succombera; » et il faut, devant nous, à nos yeux, lui lais- » ser subir son sort!... » — Je crus entendre prononcer l'arrêt de mon fils, et je mourais moi-même. Je suppliais Chirac de le secourir, lui qui avait toujours été pour nous un si fidèle ami. — « Eh! que puis-je faire pour » vous tous? s'écria-t-il. Vous ne pouvez pas » empêcher qu'il ne croye aux devoirs sacrés » d'un fils envers son père; c'est pour lui » une religion dont il sera le martyr. Que » je vous plains! »

Le jour d'après ne fut qu'une suite de scènes affreuses. J'allais sans cesse à l'église, pour me dérober aux cris de monsieur de Fargy; et je sentais tout ce que mon pauvre fils devait souffrir.

J'étais devant Dieu, lorsqu'un souvenir de ma jeunesse me saisit comme une inspiration. Je me rappelai, que monsieur de Fargy m'avait montré un jeune homme qu'il savait

être fils du régent, et qu'une famille considérable faisait passer pour le sien. Les paroles de Chirac revinrent aussi dans mon esprit. N'avait-il pas dit : «Vous ne pouvez pas empêcher qu'il ne croye aux devoirs sacrés » d'un fils envers son père ! » Mes pensées étaient errantes, incertaines ; ma vue même se troublait. Mes sentimens étaient tous contraires, et tous me faisaient également de mal. Il me paraissait impossible de renoncer à mon fils ; et déjà mon cœur déchiré le redemandait comme s'il n'était plus à moi. Déjà, pénétrée de son danger, je me disais : Si je lui persuadais qu'il ne nous appartient pas, que nous l'avons adopté..., il ne se croirait plus enchaîné par un devoir sacré.... A peine cette idée me fut-elle venue, que je la repoussai avec horreur. Moi ! le tromper, l'affliger si cruellement ! moi, renoncer à mon enfant, n'être plus rien pour lui, me fermer son cœur ! Mon Dieu ! m'écriai-je, plutôt mourir !... Je sortis de l'église à l'instant, et, tremblante, j'accourus chez moi. J'y trouvai mon fils.

Il était couché sur un canapé ; ses yeux se portèrent sur moi quand il me vit, mais

il n'eut pas la force de se lever. « Asseyez-
» vous près de moi, ma mère, me dit-il;
» donnez-moi votre main, mais ne parlons
» pas, car nous n'avons rien que de doulou-
» reux à nous dire. » — Je m'assis, je gardai
le silence; je pleurais, et mes larmes tombaient sur sa main que je pressais dans les miennes. « Je sens tout le mal que je vous
» fais, ma mère, ajouta-t-il; mais il est des
» devoirs qu'il faut remplir jusqu'à la fin.
» Nous en aurons la récompense; nous la
» trouverions même dans notre cœur, si Dieu
» ne nous la réservait pas. » — Je voulus lui répondre; au premier son de ma voix, il m'interrompit. « Ma mère, je vous en sup-
» plie, pas un mot; je sens ce que vous
» auriez à me dire. »

Je ne lui parlai plus, puisqu'il le désirait; mais du moins, nous restions l'un près de l'autre. Dans l'accablement où il était, ses yeux se fermèrent; il s'assoupit un moment. Je considérais sa figure pâle, amaigrie; je me rappelais les menaces de Chirac, et j'étouffais mes sanglots. Navrée de douleur, je pleurais, tremblant que mes pleurs ne fissent le moindre bruit... Il succombe, me disais-je,

il périra peut-être, et il n'hésite pas à se sacrifier... ; tandis que moi, craignant d'affaiblir son affection, je m'arrête devant ce malheur que je ne pourrais supporter! Tout mon sang se révolte, à la seule pensée de rompre des liens si chers. Ils tiennent à mon cœur; ils tiennent à ma vie.... Cet amour maternel, je l'ai senti aussi vif près de son berceau; je l'éprouverai de même jusque près de ma tombe.... Il est, entre mon fils et moi, une chaîne invisible qui nous attache l'un à l'autre; suis-je donc condamnée à la briser!.... Je le regardais encore.... Il me semblait que sa figure s'altérait à vue d'œil. Je cherchais à exciter mon courage; je me répétais que j'étais coupable de balancer, que ma souffrance serait bien autrement cruelle, si son danger devenait plus grave.... Je me parlais, je me rendais ce danger présent; mais, lorsque je venais à penser qu'il me faudrait lui dire « je ne suis pas votre mère, » toute mon ame se bouleversait, et j'appelais la mort sur moi-même.

J'étais livrée à ces angoisses, lorsque mon fils, s'éveillant en sursaut, tressaillit et s'écria : « Comment ai-je pu m'oublier si long-

» temps! » — Il se leva aussitôt. — « Tu
» vas donc me quitter, mon enfant! lui dis-
» je; j'ai pourtant bien besoin d'être avec
» toi! » — « Et moi donc, ma mère! près
» de vous mon ame s'est apaisée; le som-
» meil m'a rafraîchi; c'est le premier que
» j'aie goûté, sans être poursuivi par des rêves
» affreux, réveillé par des cris terribles. Je
» crois que vos yeux attachés sur moi me
» protégeaient; ils m'obtenaient du ciel
» quelques momens de repos. Cependant,
» souffrez que je retourne près de celui qui
» m'a sans doute appelé bien des fois... » —
J'essayai encore de le retenir; il reprit : « Ma
» mère, plus les devoirs coûtent à remplir,
» plus ils prennent d'empire sur notre ame. La
» vertu est bien faible, le sentiment bien
» léger, lorsque la volonté ne commande pas
» tous les sacrifices! »

Je demeurai seule; je songeais à mon fils; jamais je ne l'avais tant aimé. Une voix intérieure me criait : Il t'a marqué ce qui te reste à faire. Je croyais l'entendre me dire encore : *Le sentiment est bien léger, lorsqu'il ne commande pas tous les sacrifices.* Ces dernières paroles de mon fils, je me les ré-

pétais tout haut : elles m'effrayaient ; je ne voulais plus les prononcer, et je les retrouvais dans mon cœur.

J'allai à l'église, j'espérais que la prière me consolerait. En ouvrant la porte, je vis la place où j'avais eu cette funeste inspiration. Une crainte mortelle me saisit, et je m'arrêtai. Il me semblait, qu'à cette même place, la même pensée me reviendrait. Je frémissais d'y ressentir encore ces mêmes déchiremens dont j'avais tant souffert ; je n'eus pas la force d'entrer dans cette chapelle ; mais je me disais que je faisais mal, et je revins lentement dans ma chambre.

Je ne m'approchai plus de la fenêtre ; je tremblais de voir mon fils ; je m'égarais dans des idées sans suite ; je ne pouvais prendre aucune résolution.... Mon ame s'élevait vers le ciel, et je ne priais pas.... Je pensais à mon fils, et n'osais faire un pas pour aller le regarder.... Je craignais de parler, de me plaindre, d'agir ; tout mouvement me faisait peur.

Je ne sais combien de temps je restai ainsi. Le jour était tombé sans que je m'en fusse aperçue. Il n'y avait plus aucune clarté dans

ma chambre ; mais , concentrée en moi-même, je ne remarquais rien de ce qui était autour de moi.

Chirac entra. Surpris de me trouver dans cette obscurité, il me dit avec une voix qui me fit tressaillir : « Pourquoi restez-vous ainsi au » milieu des ténèbres ? vous vous consumez » dans de funestes rêveries ; songez que vous » avez besoin de vous conserver pour eux. » — Toujours grondant, il alla chercher lui-même de la lumière, ferma mes volets pour qu'on ne me vît pas de chez monsieur de Fargy ; et s'asseyant près de moi, il me dit avec ce ton sévère qu'il a, lorsqu'il est convaincu de ne pas se tromper : « Hé bien, » Madame, sauverez-vous votre fils ? » — Je m'étais promis de ne point lui parler de la pensée qui m'occupait ; et à cette question imprévue, je ne pus m'empêcher de la lui avouer.

Il me considéra avec surprise. Il se promena dans la chambre, comme il faisait lorsqu'une idée nouvelle et forte s'emparait de lui, et qu'il l'examinait sous toutes ses faces. Puis il s'approcha de moi, et ne fut plus que douceur et pitié. « Seriez-vous bien capa-

» ble, me dit-il, d'un si grand dévouement? »
— « Vous avez raison d'en douter, repris-
» je ; car il est mille fois plus affreux que
» de mourir !..... Mais, docteur, je vous en
» supplie, dites-moi si réellement vous le
» croyez en péril ? » Hélas ! je l'interrogeais encore, parce que j'espérais un doute, un délai : la plus légère incertitude m'aurait fait tant de bien ! mais il ne fléchissait jamais. « C'est une victime qui s'est dévouée,
» me répondit Chirac; il peut résister au-
» jourd'hui, demain ; tôt ou tard il suc-
» combera. Je ne pourrais pas soutenir cette
» vue continuelle, moi qui n'ai point l'ame
» brûlante, les sentimens exaltés que votre
» fils nourrit comme le feu sacré. »

Il se promena encore, médita long-temps, et me dit : « Si vous avez la force de pren-
» dre ce parti, le seul peut-être qui vous
» reste, mais que je n'aurais pas osé con-
» seiller, car il est trop grave, et n'est pas
» de mon ressort ; si vous vous y détermi-
» nez, j'ai une prière à vous faire, et une
» consolation à vous donner. » — A ce mot de consolation je fondis en larmes : je n'avais plus ni courage ni volonté ; Chirac disposait

de moi ; je ne pouvais résister ; je me sentais guidée par une main plus ferme et plus sûre que ma raison.

« Si l'amour maternel, reprit-il en éle-
» vant la voix, peut vous résoudre à ce
» cruel sacrifice, songez qu'il faudra me
» promettre de n'avoir pas un instant de
» faiblesse ; qu'il faudra soutenir à votre fils
» ce que vous lui aurez dit, quelle que soit
» la douleur qu'il en doive éprouver ; car
» s'il pouvait concevoir le moindre soupçon,
» il jugerait combien nos inquiétudes ont
» été grandes : son esprit serait frappé, et
» le mal deviendrait sans remède.... Voilà
» ma prière ; voici votre consolation.... Plus
» la folie est subite et violente, plus elle
» laisse d'espérance, plus il est possible de
» la guérir. Je vous promets de donner à
» monsieur de Fargy tous les soins qui se-
» ront en ma puissance : je le verrai chaque
» jour, sans en être aperçu ; je placerai près
» de lui un nouveau médecin, de nouveaux
» domestiques. Ce changement total et im-
» prévu le frappera, et l'on pourra du moins
» lui faire les remèdes nécessaires ; car jus-
» qu'à présent, la tendresse aveugle de son

» fils n'a pas permis qu'on le contrariât, et » il n'a été, comme je vous l'ai dit, qu'un » obstacle à sa guérison. Du courage, et » vous sauvez votre fils, et vous lui rendez » son père.

» Docteur, repartis-je prête à tomber à » genoux devant lui, ne me trompez-vous » point ? Avez-vous réellement cette con- » fiance ? » — « Oui, et je vous le jure sur » mon honneur. »

Mon fils entra ; je me sentais mourir. Je ne pus lever les yeux jusqu'à lui ; il me parla, sa voix me fit fondre en larmes. « Qu'avez- » vous, ma mère ? me dit-il. » — « Ah ! » m'écriai-je, je suis trop malheureuse ! » — Il ne répondit point. — Chirac ne s'éloigna pas. Nous étions tous trois en silence ; on n'entendait que mes sanglots.... mon fils se pressa de sortir. Chirac l'accompagna, en me prévenant qu'il serait bientôt de retour.

Après leur départ, je restai à la place où il m'avait laissée. Ma résolution était prise ; je baissais la tête, et me disais : Dans quelques minutes, dans un instant, j'aurai volontairement perdu le seul bien qui m'attache à la vie !... Mais, ô mon Dieu !

permettrez-vous du moins qu'à ma dernière heure, il m'appelle encore sa mère! Je suis soumise; ayez pitié de moi, et protégez-le.

Chirac revint et me dit : « Vos pleurs, » votre silence, vos yeux qui semblaient » éviter votre fils, l'ont troublé. Il s'inquiète, » et cette inquiétude le prépare à tout ce » que vous voudrez lui dire. Je voyais son » agitation; c'est pour cela que je ne vous » ai pas quittés : je ne voulais pas que vous » pussiez le rassurer. Je resterai avec vous » demain; je veillerai à votre porte pendant » que vous lui parlerez, et je serai prêt à » vous secourir. Du courage, du courage, » répéta-t-il plusieurs fois, et votre sacrifice » recevra sa récompense. »

Je passai toute la nuit en prière; j'éprouvais un déchirement de cœur inexprimable. Dès la pointe du jour je me rendis à l'église, j'y demeurai long-temps. J'entendis un léger mouvement près de moi : c'était mon fils qui, ne m'ayant pas trouvée dans ma chambre, était venu me chercher. Il se mit à genoux et me dit : « Ma mère, prions en» semble. » — A sa voix, un effroi mortel me saisit; je m'en allai sans lui répondre.

Un sentiment inconnu, machinal, me portait à le fuir pour retarder, ne fût-ce que d'une seconde, l'horrible déclaration que j'avais à lui faire. Je courais plutôt que je ne marchais ; mon fils me suivait. Je me retournai pour lui faire signe de s'arrêter : ma tête se perdait, lorsqu'en arrivant chez moi je rencontrai Chirac près de ma chambre; sa vue fit sur moi l'effet d'une apparition, je me sentis glacée ; je m'appuyai contre le mur, ne pouvant plus respirer : je voyais en lui le malheur inévitable.

Mon fils nous joignit ; sa présence m'épouvanta. J'ouvris ma porte, il me suivit; et Chirac, que je savais là à m'écouter, ne me laissait plus l'espoir de retarder encore. Je me jetai sur une chaise; mon fils consterné me demanda quel nouveau revers nous menaçait? — « Ce n'est pas moi qui vais » souffrir, c'est vous, m'écriai-je déses» pérée ! » — « Si ce n'est que moi, ma » mère, reprit-il avec calme, vos leçons, » mon courage me feront trouver la rési» gnation qui me sera nécessaire. Parlez. »

Ce sang-froid, qui n'était qu'apparent, brisait mon cœur et cependant il soutint mes

forces. Ah! s'il m'eût montré plus de faiblesse, je l'aurais pris dans mes bras, et me serais attachée à lui, sans qu'aucune puissance eût pu m'en séparer. Je pleurais, je poussais des cris malgré moi; j'étais dans une espèce de convulsion, de torture; et, j'y ai pensé depuis, cet horrible état a dû lui persuader ce que j'allais lui dire.

« Vous me faites un mal affreux, ma » mère, s'écria-t-il; par grâce abrégez mon » supplice. » — « Mon fils, repris-je, » vous rappelez-vous mes soins, ma ten» dresse, et combien je vous ai aimé.......? » Pourrez-vous pardonner à votre père, » à moi, une faute bien grave? » — Il ne me répondit plus : son âme tout entière était livrée à la terreur. — Tremblante je continuai : « Chirac m'a dit hier qu'il faudrait » bien du temps, pour que votre père pût » retrouver sa raison.... Je vais me retirer » dans un couvent.... Mais avant de quitter » le monde, je vous dois un aveu.... un » aveu bien pénible....; » et mes pleurs, mes angoisses vinrent étouffer ma voix.

Mon fils était debout devant moi; ses sombres regards m'interrogeaient. — Je ne

pouvais poursuivre. — « Si vous ne voulez » pas que je meure à vos yeux, me dit-il, » expliquez-vous. » — Tout mon sang se retira vers mon cœur; je frémissais; enfin je pus prononcer : « Vous n'êtes point » notre fils....... » — A ces mots, un tremblement universel le saisit, ses genoux fléchirent, et il tomba sans connaissance. Mes cris appelèrent Chirac qui le secourut; mais il fut difficile de lui faire reprendre ses esprits. Pendant qu'il était encore insensible, Chirac me répéta : « Sou» venez-vous qu'il ne vous est pas permis » de vous rétracter. »

Ces paroles me causèrent une secrète horreur contre lui, contre moi-même. J'étais à genoux près de mon pauvre fils; et sans Chirac, qui ne nous quitta point, il est bien sûr que je n'aurais pu lui laisser cette mortelle douleur. Je ne sais ce que j'aurais dit, ce que j'aurais fait, quels remords je me serais préparés; mais je sens encore qu'il m'aurait été impossible de continuer à le voir souffrir.

Lorsque mon fils revint à lui, il me regarda avec effroi. « L'ai-je bien entendu? »

me dit-il. — Un coup-d'œil menaçant de Chirac m'arrêta, et mes larmes, mon désespoir furent ma seule réponse. Il entraîna mon fils dans une chambre d'où il ne pouvait plus voir celle de son père. Mon malheureux fils était si bouleversé qu'il ne s'en aperçut pas. Je le suivis; Chirac se plaçait toujours entre nous. Quelquefois les yeux de mon fils semblaient m'appeler, d'autres fois il détournait la vue. Il passa une nuit affreuse; nous le veillâmes, sans oser le quitter un instant.

Le matin, je m'aperçus qu'il voulait me parler, et que la présence de Chirac lui était insupportable. Mais nous étions soumis à un caractère de fer, et il resta près de nous. Vers le milieu du jour, il me dit: « Votre » fils est mieux, le danger est passé; mais il » vous reste encore un sacrifice à lui faire: » tenez-vous loin de lui pendant quelques » heures; laissez-le penser sans secousse à » sa situation; évitez tout entretien ensem- » ble, jusqu'à ce que j'y consente. »

Je sortis; la rigueur même de Chirac me persuadait qu'il me conduisait plus sûrement. Son cœur si bon aurait-il voulu me

faire tant souffrir, s'il ne l'eût pas cru indispensable? Je restai à la porte de mon fils; souvent je l'entendis me demander. — On lui répondait toujours que j'étais à l'église....., en prière....; à cette réponse toujours la même, il s'écria douloureusement : « Dieu » la consolera! » mais à l'altération de sa voix, je reconnus qu'il me reprochait mon absence, et croyait déjà sentir l'abandon.

Le troisième jour, il me fut permis de m'approcher de lui. J'étais plus morte que vive. Cependant, tous deux nous avions repris assez de force, pour que l'un ne s'occupât qu'à ménager la peine de l'autre. Chirac, nous voyant plus calmes, s'éloigna; mais il se tenait en dehors, prêt à reparaître. « Ai-je fait un songe affreux, me dit mon » fils; ou mon souvenir ne me trompe-t-il » pas? Par pitié, racontez-moi les com- » mencemens de ma funeste existence. »

Tout entière à ma douleur, je ne sais comment il ne m'était pas venu à l'esprit qu'il me ferait cette question. Je n'avais craint que son danger, je n'avais pensé qu'à ces terribles paroles : « Vous n'êtes pas mon » fils! je ne suis pas votre mère! » Mon

ame, ma vie, tout s'était arrêté là. Aussi quand il me demanda des détails que je ne pouvais lui donner, je crus voir un nouvel abîme s'ouvrir devant mes yeux.

Je le regardais, sans trouver un mot; la voix me manquait pour lui répondre. Cependant, il insista si fortement qu'il me rappela en quelque sorte à moi-même; je m'écriai : « Un voile affreux cache ce » mystère; j'ai fait une promesse invio- » lable, dont l'état seul de monsieur de » Fargy peut me relever. » — « Il n'a plus » ni sa raison, ni une volonté qui vous » commande, me répondit-il, et j'ai le » droit de connaître mon sort. » — « Mon » fils, lui dis-je.... » A ce nom il tressaillit; me reprenant aussitôt, j'ajoutai : « Mon en- » fant, l'enfant de mes soins, de ma ten- » dresse, ayez pitié du trouble où je suis. » Si je perdais l'objet infortuné qui nous » fait tant souffrir, ou s'il ne revenait » plus à lui, tout vous serait connu; » alors vous liriez au fond de mon cœur. » Jusque-là, qu'il vous suffise de savoir qu'à » votre naissance, vous reçûtes notre nom; » vous le porterez dignement, et garde-

» rez, avec respect, cet important secret. »

« Je ne dois pas hériter de la fortune de » monsieur de Fargy, » reprit-il; sa voix, sa figure annonçaient une résolution arrêtée. — Depuis ce moment, il cessa de l'appeler son père; et je frémissais du nom qu'il allait me donner. « Vous n'ignorez pas, lui ré- » pondis-je, qu'il avait vendu ses biens. » — « Les vôtres, me dit-il d'un air sévère, » ne m'appartiennent pas davantage. » Cette froide réserve parut lui coûter beaucoup, et acheva de me désespérer. Je n'avais plus de fils, et j'étais encore mère !

Je fondis en larmes, en lui disant : « Au » nom de l'affection si tendre que j'ai toujours » eue pour vous, ne séparez pas votre » existence de la mienne; je suis déjà si à » plaindre ! Remettons à l'avenir ces horri- » bles calculs ; consentez à recevoir de moi » ce qui vous sera nécessaire, pour paraître » dans le monde suivant notre état. » — « Je ne dois pas abuser de vos bontés, » répondit-il de ce ton grave et positif que donne la certitude de pouvoir tout supporter, plutôt que de se soumettre à une obligation.

J'admirais son courage; mais, reprenant sur lui l'autorité dont nous avions tous deux l'habitude, je continuai : « Vous ne voudrez » point, par un faux orgueil, afficher les » dehors de la misère; vous ne voudrez point » qu'en vous voyant pauvre, on se rap- » pelle des désordres que nous devons tous » faire oublier, ni qu'on m'accuse d'une » coupable insouciance. » — Chirac, nous entendant parler vivement, rentra, et ne nous quitta plus.

Le lendemain il fut forcé d'aller à Paris. Avant son départ, mon fils lui demanda des nouvelles de monsieur de Fargy, comme il faisait sans cesse, lorsqu'il croyait que je ne l'apercevais pas. Dès que nous fûmes seuls, il me représenta qu'il avait le droit de savoir à qui il appartenait. Mon ame lui criait: Reconnais ta mère;... et je gardai le silence!... Il me reprocha d'abuser de mon autorité. Depuis cet instant, il y eut entre nous un embarras qui ne faisait que s'accroître, un retranchement de toute aisance, de toute familiarité, qui me navrait. Quelquefois, je m'approchais de lui en tremblant, car j'étais devenue timide ; à présent c'était moi, moi! sa mère,

qui l'abordais avec crainte! Il ne m'entendait plus; il ne savait plus lire dans mes yeux. Ah ! je n'avais pas prévu combien chaque heure m'apporterait de souffrances nouvelles!

Quand il put se lever, il voulut revoir monsieur de Fargy. Chirac s'y opposa, en affirmant qu'il devenait plus tranquille depuis que, livré aux soins de la médecine, il n'avait plus de continuelles émotions. Mon fils eut l'air d'en douter, il me regarda; je sentis qu'il n'osait plus se permettre d'avoir une volonté, et qu'il se croyait étranger dans la maison de son père.

Notre position était trop contrainte pour être supportable. D'ailleurs je n'avais rempli que la moitié de ma tâche. Avoir arraché mon fils de la chambre de son père était beaucoup; mais il fallait qu'il n'y pût retourner. J'appris que, la veille, il s'était promené toute la nuit sous ses fenêtres, qu'il avait même été jusqu'à sa porte. Chirac l'avait prévu, et les gardiens avaient l'ordre de ne plus lui ouvrir. Cependant, si monsieur de Fargy l'eût su près de lui, et l'eût appelé, rien n'aurait arrêté mon fils. La

piété filiale ne lui commandait plus, il est vrai ; mais, par la seule reconnaissance, il pouvait se dévouer une seconde fois. Je m'étais ôté mes droits sur lui : alors nulle espérance, nul moyen de le sauver, et mon fils était perdu.

Chirac insistait pour qu'il voyageât pendant quelques mois, en me disant que lui-même avait exprimé le désir de s'éloigner de tout ce qu'il avait connu dans des temps plus heureux. Je ne pouvais consentir à m'en séparer ; mais Chirac redoutait toujours ces instans de faiblesse, d'attendrissement, où je ne serais plus capable de garder mon secret. Pour me déterminer à ce dernier sacrifice, il en appelait à ma bonne foi, et me demandait si j'oserais répondre de mon courage. Hélas ! je sentais bien que la douleur de mon fils finirait par être toute-puissante sur mon ame. « Vous croirez le danger passé » lorsqu'il ne sera que suspendu, me disait-» il ; et votre tendresse se préparera d'éter-» nels regrets. Au premier mot, au moindre » doute, ce jeune homme voudra retourner » chez son père ; ou, je vous en ai prévenu, » effrayé sur lui-même, il jugera combien » son état a été menaçant, puisqu'il a pu

» vous faire prendre une résolution si cruelle
» pour vous et pour lui. Pardonnez-moi de
» vous affliger, ajouta-t-il; mais, je vous le
» déclare, alors craignez tout, pour sa vie ou
» pour sa raison. » — A cette crainte horrible, je me soumis.

Le soir même, j'annonçai à mon fils que j'étais décidée à me retirer dans un couvent. Je le suppliai d'aller à Paris, pour régler mes affaires dont je voulais lui abandonner le soin. Il se jeta à mes pieds, en m'assurant de son respect, de son dévouement. « Mais,
» par pitié, ajouta-t-il, nommez-moi ceux
» à qui, dans le secret de mon cœur, je
» dois promettre l'affection d'un fils; j'ai
» besoin de les connaître, de porter au moins
» mes regards sur eux, s'il m'est défendu de
» leur parler. Prononcez leurs noms, vous
» pouvez vous en fier à ma parole, je ne les
» révélerai jamais. »

J'avais bien pu tromper mon fils pour le sauver; mais accuser qui que ce fût m'était impossible. J'osai lui dire qu'une crainte mortelle m'enchaînait, et ne me permettait pas de lui répondre. Il me conjurait, me suppliait, ne cessait de répéter qu'après les soins qu'il

avait donnés à monsieur de Fargy, la piété filiale avait pris sur lui tant d'empire qu'elle était devenue une passion. « Mon ame, di- » sait-il, cherchera-t-elle en vain ces objets » de culte et d'amour?.... » — Je ne pouvais rompre le silence; je mourais, et je lui parus insensible...! Désespéré de ne pouvoir rien obtenir, il se leva en s'écriant : « Et » moi aussi, je vais prononcer un serment! » je quitterai la France, et vous ne me re- » verrez, que lorsque vous aurez consenti à » me confier un secret, qui est le mien, bien » plus qu'il n'est le vôtre.... » Il me regarda;... sans doute, il se persuadait que la menace de ne plus le voir me ferait céder à ses instances.... J'étais sans mouvement; les yeux levés vers le ciel. Je n'attendais que de lui une force que je n'avais plus. Mon cœur était brisé, et je ne prononçai pas une parole.... Mon fils, trop sûr que je persisterais dans mes refus, me laissa; il dut croire qu'en lui avouant qu'il n'était pas à moi, j'avais perdu tous les sentimens de mère.

Chirac vint encore me rendre du courage. Il me répéta qu'il ne doutait point de la guérison de monsieur de Fargy, sans pourtant

qu'il lui fût possible d'en marquer l'époque. Il fit briller à mes yeux l'espérance de revoir mon fils, et ne cessa de me représenter ce moment où je lui apprendrais tout ce que j'avais souffert pour lui. « Eh! quand je le » lui dirais, m'écriai-je, me croirait-il? Quel » est le fils qui devine toutes les souffrances, » et tous les secrets du cœur d'une mère? »

J'appris que mon fils s'était décidé à partir la nuit même. D'abord il n'avait voulu emmener personne; mais un vieux valet de chambre que j'avais placé près de lui depuis son enfance, obtint, à force de prières, la permission de l'accompagner. J'allai dans le milieu de la nuit trouver André, cet excellent serviteur; je lui remis tout l'argent qui pouvait lui être nécessaire. J'exigeai qu'il m'écrivît de chacune des villes où son maître s'arrêterait; je lui promis qu'il trouverait partout de mes nouvelles; et tranquille sur tous ces points, je revins chez moi.

A peine étais-je rentrée dans ma chambre, que j'entendis marcher doucement dans le corridor. Je reconnus le pas de mon fils; il s'arrêta à ma porte: Sûrement, me disais-je, son cœur vient me chercher encore...

Peut-être prie-t-il pour moi !..... Je me mis aussi à genoux, en demandant à Dieu de veiller sur lui...... Une simple porte nous séparait; je voulais, et n'osais l'ouvrir: mais je ne sais quel sentiment secret me faisait espérer que mon fils ne s'en irait pas, sans me dire un dernier adieu... Je regardais cette porte, je croyais toujours qu'il allait paraître; je tremblais, je n'étais plus à moi.... Hélas ! bientôt je l'entendis s'éloigner ; chacun de ses pas me causait un frémissement que je ne puis rendre.

J'étais seule; l'obscurité de la nuit, son profond silence, augmentaient mon effroi. Je courus à ma fenêtre, pour saisir le moindre mouvement; j'écoutais sans respirer. Tout-à-coup, le bruit d'une voiture qu'on faisait sortir bien lentement, pour n'éveiller personne, m'apprit que mon pauvre fils m'échappait.... Pouvait-il croire que je dormais tranquille, lorsqu'il était malheureux !....

Après son départ, André m'écrivait d'abord tous les jours: mais la distance finit par rendre ces lettres plus rares; et cependant je n'existais que pour attendre l'instant où la poste arriverait. Je fus instruite des

périls que mon fils avait bravés pour madame de Limours; j'appris que son mari et elle en conservaient une vive reconnaissance, et avaient pour lui un véritable attachement. Je les bénissais, et ils ne s'en doutaient pas; mais en même temps je me disais: « Est-ce à des étrangers à le consoler lors-
» qu'il souffre? n'est-ce pas moi qui étais
» appelée à partager ses douleurs! »

Dans la profonde affliction qui m'accablait, je voulus aussitôt me retirer au couvent, comme je l'avais annoncé à mon fils. Lorsque j'entrai à Ste.-Élisabeth, j'insistai pour ne recevoir personne. Ah! ma chère Blanche, que j'étais malheureuse! Seule dans ma cellule, je passais des heures à considérer le portrait de mon fils. Baignée de larmes, il m'arrivait quelquefois de lui parler: je lui demandais pardon de lui avoir fait tant de mal; je le regardais, et il me semblait voir le reproche dans ses yeux. Alors, égarée, je me réfugiais à l'église. Là encore, en présence de Dieu même, je ne savais plus où j'étais; ma pensée suivait mon fils. Il est loin, me disais-je : dans toutes ses autres peines il m'a cherchée; mais celle-là

lui vient de moi : il me fuit !... Par une fatalité inexplicable, le souvenir du danger dont je l'avais sauvé s'affaiblissait chaque jour; et chaque jour, le regret, le remords de l'avoir rendu malheureux, venait déchirer mon cœur avec une douleur plus vive. J'allais y succomber, lorsque vous me trouvâtes mourante, et accourûtes à mon secours. Je crus voir un ange envoyé pour me consoler. Je ne sais par quel pressentiment, je fis même de votre présence un augure favorable; et sans en examiner le motif, je sentis mon ame se rouvrir à l'espérance. Au lieu de vous exclure de ma retraite, je vous désirais près de moi. Votre douce affection me rendait paisible. Bientôt je vous aimai comme ma fille; bientôt vos soins me devinrent nécessaires; j'avais tant besoin d'aimer et d'être aimée !.....

Tous les matins on m'apportait une lettre de Saint-Maur, pour me rendre compte de l'état de monsieur de Fargy. Suivant qu'elle était inquiétante, ou propre à me rassurer, je devenais plus triste, ou plus tranquille. Souvent vous étiez chez moi quand je recevais ces nouvelles; je devinais combien les

variations de mon humeur vous étonnaient.

J'allais une fois la semaine, avec Chirac, voir comment monsieur de Fargy était soigné. Je m'informais avec anxiété de ses paroles, de ses dispositions : quelquefois je reprenais un peu de confiance; d'autres fois son état me paraissait le même, et je m'en retournais désolée : c'est ce jour auquel vous attachiez des idées de mystère et de fatalité que je ne pouvais détruire.

Pourtant, ma chère Blanche, pendant que vous étiez à la campagne, je repris un peu de courage. Chirac venait, avec empressement, me faire part des améliorations qu'il trouvait dans l'état de son infortuné malade. En effet, éclairé par sa longue expérience, il avait bien jugé. Monsieur de Fargy, ne voyant plus que des êtres inconnus et impassibles, est devenu lui-même plus calme. Il y a déjà six semaines qu'il a demandé des livres : d'abord il n'a fait que les feuilleter; puis il a lu quelques lignes, et enfin des pages, sans suite il est vrai, mais du moins avec une sorte d'attention.

Depuis un mois il se promène; et, comme ses gardiens ont ordre de lui obéir dans tout

ce qui ne peut pas lui nuire, ils se bornent à le suivre à quelque distance, sans le contrarier inutilement. Monsieur de Fargy reste donc une grande partie du jour dans le parc. La solitude, cette apparence de liberté, le laissent à lui-même. Il paraît réfléchir sur son état, et se livrer à des idées qui toutes lui sont pénibles, mais dont il est sans cesse occupé.....

J'en étais là de ma lettre, ma chère Blanche, lorsqu'on m'a fait avertir que Chirac me demandait au parloir. Ce n'est pas le jour où il a coutume de venir. J'ai craint quelque accident funeste, et j'ai couru le trouver. Il m'a appris qu'hier monsieur de Fargy, se rendant, le matin, dans le parc, passa devant l'appartement que j'occupais avant nos malheurs. Aussitôt, et comme saisi par un sentiment irrésistible, il y entra, et fut frappé d'une émotion qui semblait bouleverser toute son ame. Il s'y arrêta, et s'assit, car il n'avait plus la force de se soutenir; il couvrit son visage avec ses mains, et resta long-temps absorbé dans une profonde rêverie. Ses gardiens étaient près de la porte,

à l'observer, quand ils l'entendirent s'écrier : « Ah! que j'aurais besoin d'un ami ! mon » Dieu, ne m'accorderez-vous pas un ami? » — Leur présence le gênait; cependant, soit qu'il reconnût l'impossibilité de s'en délivrer, soit qu'il voulût échapper à ses propres pensées, il se leva, regarda la place où je m'asseyais toujours; des larmes tombèrent de ses yeux; mais il s'efforça de les cacher à ces hommes dont la vue lui est odieuse.

En s'en allant, il remarqua qu'on avait ôté le portrait de mon fils : c'est celui que j'ai mis dans ma cellule; c'était mon unique bien.... Il considéra long-temps la place où il avait l'habitude de le voir, et dit tout bas : « Ils n'y sont plus; tous m'ont abandonné!» — Il sortit de la chambre; la ferma en soupirant, et entra dans le jardin. Il se promenait lentement; ses gardiens, qui le suivaient de loin, purent juger qu'il était profondément ému.

Depuis trois semaines, il ne dit plus un mot à personne. On lui parle, il ne répond pas; mais ne montre point d'impatience. Il est accablé, regarde autour de lui, comme s'il désirait d'autres soins que ceux qu'il reçoit.

Ce qui ajoute encore à nos espérances, c'est qu'il paraît sentir l'état où il a été; tout ce qui l'environne le blesse et l'embarrasse.

Chirac veut que j'aille demain à Saint-Maur avec lui, pour être prête à me présenter si monsieur de Fargy me demandait. Je partirai donc; mais, ma chère Blanche, j'ai voulu auparavant terminer cette lettre. Elle vous sera remise demain de très-bonne heure, car il est trop tard pour vous l'envoyer ce soir. Lisez-la, et rapportez-la moi avant midi. Mon enfant, je ne m'en irai pas que vous ne soyez venue; j'aimerai à vous voir, à vous entendre me dire que vous avez plaint mes longs tourmens, que vos vœux me suivront, et que vous allez prier pour votre malheureuse amie.

La comtesse de Fargy.

Blanche reste épouvantée à la vue de tant de malheurs. Cette mère si tendre et si courageuse, ce fils si vertueux, pénètrent son cœur d'admiration et de pitié. Son affec-

tion pour eux s'augmente avec leur infortune. « Du moins, s'écrie-t-elle, je n'ai pas eu » besoin, pour les aimer, de connaître ces » cruelles épreuves! Depuis long-temps mon » ame avait deviné la leur... » Elle reprend cette lettre, y veut relire seulement ce qui a rapport à madame de Fargy et à son fils.... Tout-à-coup on vient lui dire que madame de Nançai la demande.

En descendant, elle cherche comment elle pourra obtenir la permission d'aller à son convent. Il était près de midi : tout entière aux souffrances de son amie, elle avait oublié de se rendre chez sa grand'mère au moment de son réveil; aussi en fut-elle reçue avec beaucoup d'humeur. « Comment » avez-vous donc passé votre matinée? » lui dit-elle. — Blanche, étonnée de cette question, n'osa pas y répondre. Sa grand'-mère ne lui avait jamais paru si mécontente. « Pourquoi n'êtes-vous pas encore habil- » lée? » continua-t-elle: — Blanche soupira, et crut être assez vraie en disant qu'elle avait senti du mal-être, et ne savait pas qu'il fût si tard. — « Qu'avez-vous éprou- » vé? » reprit madame de Nançai d'une

voix un peu plus douce. — « Je ne pourrais » pas l'expliquer ; mon cœur était serré, et » je suis restée jusqu'à ce que je me sois » trouvée mieux. »

Elle voulait absolument aller à Ste.-Elisabeth ; mais sa grand'mère ne paraissait pas trop disposée à lui en accorder la permission. Blanche regardait sans cesse la pendule ; elle craignait que madame de Fargy ne l'eût attendue, que peut-être elle ne fût partie, et elle se désolait. Enfin elle dit : « Il me semble, » Maman, que l'air me ferait du bien. J'au- » rais envie de passer une demi-heure à mon » couvent, si vous y consentiez ; cela me » distrairait et me soulagerait. »

Madame de Nançai s'impatientait, toutes les fois que sa petite-fille témoignait le désir d'aller à son couvent, et elle était toujours prête à la refuser. Aussi lui répondit-elle sèchement qu'elles iraient ensemble au premier jour. Blanche sentait combien madame de Fargy devait être inquiète de ne pas la voir, et elle ne put assez dissimuler sa peine pour que sa grand'mère ne la remarquât pas.

« Quoi! s'écria madame de Nançai, vous

» ne pouvez supporter la plus légère con-
» trariété ? le moindre retard, quand vous
» annoncez une fantaisie, vous paraît un
» malheur. Je vous plains, car dans le
» monde vous aurez beaucoup à souffrir. »
— A ces mots, Blanche se retira dans un coin de la chambre, prit un livre qu'elle ne lisait pas, se faisant un tourment de l'inquiétude que devait avoir son amie.

Madame de Nançai prit aussi son ouvrage. Elles étaient, sans se parler, fort loin l'une de l'autre, lorsqu'à une heure monsieur d'Entragues arriva pour dîner. « Venez admirer
» Blanche, lui dit madame de Nançai :
» parce que j'ai osé remettre à demain une
» visite qu'elle voulait faire aujourd'hui,
» mademoiselle me boude ; je suis sûre
» qu'elle me trouve exigeante, injuste, enfin
» qu'elle m'applique tous ces grands mots
» avec lesquels les jeunes personnes aiment
» à se créer de grands chagrins, et se
» permettent d'être fort ingrates. » —
Elle accompagna ces paroles d'un léger signe à monsieur d'Entragues, pour qu'il fît sentir à sa petite-fille qu'elle avait tort. —

Aussi reprit-il : « Je suis persuadé que ma-
» demoiselle aurait beaucoup à répondre
» pour se défendre; et, Madame, puisque
» vous m'établissez juge dans une affaire si
» grave, il faut que j'entende tout le
» monde. »

Il s'approcha de Blanche qui lui dit bien bas : « J'ai désiré d'aller passer un quart
» d'heure à mon couvent, un seul quart
» d'heure ; ma graud'mère s'y est refusée
» malgré mes instances ; il m'a paru que
» c'était uniquement pour m'affliger, et je
» me suis affligée. » — « Mais, lui répon-
» dit-il du même ton, n'êtes-vous pas un
» peu déraisonnable, de regretter autant
» aujourd'hui une visite qu'on vous promet
» de faire demain ? » — « Vous voilà tou-
» jours le même, répliqua-t-elle ; toujours
» prêt à décider sans rien savoir. Apprenez
» que cette visite d'aujourd'hui me tenait
» au cœur, et que celle de demain me sera
» fort indifférente. » — « Hé bien ! reprit-
» il en riant, vous auriez dû communi-
» quer cette bonne raison à madame votre
» grand'mère ; voulez-vous que je lui en

» fasse part? » — « Si vous renoncez à être
» mon ami, lui dit Blanche avec tristesse,
» vous êtes bien le maître. »

Monsieur d'Entragues fut touché de son air tendre et confiant: « M'apprendriez-vous,
» ajouta-t-il, pourquoi vous souhaitiez si vi-
» vement d'aller à Sainte-Élisabeth ce ma-
» tin? » — « Je voulais dire adieu à une de
» mes amies qui part pour la campagne, et
» je n'ai pas osé l'avouer; car vous savez
» que ma grand'mère n'aime pas ceux que
» j'aime. » — « Je sais, reprit-il, qu'elle est
» un peu jalouse de votre affection; mais
» c'est une preuve de celle qu'elle a pour
» vous, et vous devriez y être sensible.
» Croyez-moi, venez l'embrasser; ensuite
» nous pourrons dîner gaiement: car je ne
» veux point pâtir de vos débats d'enfans. »
Il la conduisit près de madame de Nançai, et la paix se rétablit.

Cependant, Blanche, pensant toujours à madame de Fargy, ne pouvait cacher sa préoccupation; et malgré les efforts de monsieur d'Entragues, le dîner fut assez ennuyeux. Blanche n'avait pas encore prononcé une seule parole, lorsque tout-à-coup

elle demanda à madame Nançai : « Maman,
» le médecin qui est venu ici le jour de
» votre arrivée, se nomme-t-il monsieur Chi-
» rac ? » — « Oui , pourquoi cette ques-
» tion ? » — « Ah ! j'en suis enchantée ! »
reprit Blanche tout émue ; car elle espérait
qu'elle pourrait le voir chez sa grand'mère ,
et apprendre de lui des nouvelles de ma-
dame de Fargy : « Je serais curieux de sa-
» voir, repartit monsieur d'Entragues, pour-
» quoi cela fait tant de plaisir à mademoi-
» selle ? » — « C'est , répondit Blanche ,
» qu'une personne qui était à mon couvent
» en disait beaucoup de bien ; et comme, le
» jour où j'ai vu ce médecin ici , vous ne
» l'avez jamais appelé que *Docteur* , *cher*
» *Docteur* , j'ignorais son nom.

Le mot *couvent* rendit à madame de Nançai son humeur ; et d'ailleurs , à son insu , elle se sentait toujours de l'éloignement pour tous ceux que sa petite-fille semblait préférer. « Je ne comprends pas com-
» ment on supporte Chirac , répondit-elle ;
» c'est un homme brusque , despotique , in-
» capable d'aucune complaisance : il faut
» que son air certain impose malgré soi ,

» car j'ai eu mille fois envie de le quitter. »
— « Le quitter ! s'écria monsieur d'En-
» tragues. Auriez-vous donc oublié que
» monsieur de Cambrai, que vous avez
» passé votre vie à adorer, pour qui vous
» portiez la soumission jusqu'à nommer ré-
» volte d'esprit le plus simple examen de ses
» moindres jugemens, disait à son neveu
» qu'on désobéit à Dieu même en désobéis-
» sant à Chirac? » — « Je m'en souviens; je
» n'ai rien oublié de tout ce que monsieur de
» Fénélon a dit : mais, il m'est permis de
» penser que s'il vivait encore, il changerait
» peut-être d'avis sur ce médecin. » —
« Eh bien, Madame, repartit monsieur d'En-
» tragues, si vous en voulez un qui vous
» écoute avec plus de déférence, qui ait
» un ton moins positif, prenez l'agréable
» Silva. Je m'amuserai beaucoup à voir
» comment il se démêlera de vos vivacités.
» Avant qu'il ait fini d'admirer vos lumières
» en médecine, qu'il soit sorti de ses savantes
» circonlocutions, vous lui aurez cent fois
» prouvé qu'il avait tort; et, à la première
» inquiétude sérieuse, vous reviendrez à
» Chirac, précisément parce que la crainte

» qu'il vous inspire vous le fait regarder » comme un oracle. »

Blanche se persuada que le bien qu'elle avait dit de Chirac avait porté sa grand'-mère à le traiter avec tant de sévérité. Aussi se promit-elle de ne plus parler de lui : c'était une épreuve trop difficile pour un cœur jeune, franc, ouvert, que de peser toutes ses expressions, et d'avoir toujours peur que chaque mot ne fît justement un effet contraire à celui qu'elle désirait produire.

Monsieur d'Entragues la chérissait avec une extrême tendresse. Dès qu'elle lui témoignait de l'amitié par un regard, par un sourire affectueux, il ne songeait plus qu'à rendre sa grand'mère plus indulgente pour toutes ses fantaisies. Après le dîner, il proposa à madame de Nançai de faire sa partie de trictrac. Avant de la commencer, il s'approcha d'elle et lui dit : « Envoyez cette jeune » personne voir les compagnes de son en» fance ; elle reviendra plus aimable et plus » gaie : car il faut nous rendre justice, nous » sommes un peu sérieux pour son âge ! » — Madame de Nançai n'était pas trop disposée à y consentir ; mais ne sachant quelle

bonne raison donner pour s'y refuser, elle demanda sa voiture, et dit à sa petite-fille d'aller à Ste.-Élisabeth, puisqu'elle le désirait si vivement.

Blanche se douta bien qu'elle devait cette permission à monsieur d'Entragues. Ses yeux, son cœur, le remerciaient, et il se trouvait heureux de sa joie. Elle se rendit à son couvent, se flattant d'y trouver encore son amie; mais son espoir fut trompé. Madame de Fargy était partie le matin même, et avait laissé pour Blanche la lettre suivante :

« Je ne puis attendre plus long-temps, » ma chère enfant; croyez cependant que » je ne vous accuse pas de négligence : je » suis trop sûre que vous n'avez pu vaincre » les obstacles qui vous ont retenue, et que » vous en avez été aussi contrariée que » moi-même. Gardez ma lettre soigneuse- » ment, et ne la montrez à qui que ce soit : » je vous écrirai de Saint-Maur, où je vais » le cœur rempli d'espérance et de crainte. »

Ce petit billet rassura Blanche. Après avoir fait une courte visite à la supérieure et aux pensionnaires, elle s'empressa de revenir chez sa grand'mère.

Lorsqu'elle entra dans le salon, monsieur d'Entragues fit un cri de surprise : il la loua fort d'être revenue si promptement. Elle s'assit près de lui, et chercha à lui témoigner combien elle était sensible à l'affection qu'il lui montrait. Tout allait bien jusque-là ; mais madame de Nançai était trop défiante pour ne pas se faire une peine de tout ce qu'elle ne s'expliquait pas. Elle avait été fâchée du désir que Blanche avait eu d'aller à son couvent, et il lui parut singulier qu'elle y fût restée si peu. Aussi lui demanda-t-elle : « Avez-vous vu madame de Fargy? » — » Non, Maman, elle était partie pour la » campagne. »

A ces mots, monsieur d'Entragues regarda Blanche d'un air si étonné, qu'elle ne put s'empêcher de rire. Il avait oublié que madame de Fargy demeurait à Ste.-Élisabeth, et il se trouvait un véritable imbécile d'avoir cru que Blanche voulait voir quelques-unes de ses anciennes compagnes. Il ne concevait

pas comment cette jeune personne parvenait toujours à le faire entrer dans ses petits projets. Tous ses soupçons se réveillèrent ; il pensa que tant d'amitié pour la mère devait ajouter à l'intérêt qu'inspirait ce beau et mélancolique jeune homme ; et il resta persuadé que Blanche ne l'avait pas vu avec indifférence. Aussi, après avoir dissipé l'humeur de la grand'mère, adouci les chagrins de la jeune personne, il devint lui-même assez maussade. Il jouait sans attention, et madame de Nançai le gagna, ce qui lui arrivait rarement.

Quand la partie fut finie, monsieur d'Entragnes demanda la permission de ne pas en recommencer une seconde. Il s'en alla à la fenêtre, comme pour regarder le temps qu'il faisait ; mais c'était pour se livrer à ses réflexions. Le bonheur de Blanche lui était nécessaire, et il redoutait pour elle un sentiment que madame de Nançai n'approuverait peut-être pas.

Il vint du monde. Lorsque Blanche s'aperçut que sa grand'mère en était occupée, elle s'avança près de monsieur d'Entragues, et lui dit : « Nous n'avons été que trois

» ici pendant cette journée; il faut convenir » que chacun de nous a eu son mauvais mo» ment. Vous étiez si bon, si aimable tout» à-l'heure! puis-je vous demander ce qui » vous a changé en une minute ? » Ces paroles si douces étaient accompagnées d'un sourire plus doux encore. — « Pourquoi, » reprit-il, ne m'avez-vous pas dit que c'é» tait madame de Fargy que vous alliez » chercher ? » — « Je vous ai dit *une de* » *mes amies*, sans songer à la nommer. » — — « Allons, s'écria-t-il, regardez-moi verita» blement comme votre vieil ami; et avouez » si c'est à dessein, ou sans y songer, que » vous n'avez pas dit son nom. » — « C'est » par la réserve que donne la crainte, ré» pliqua-t-elle. Ma grand'mère l'estime » beaucoup; mais elle lui déplait depuis que » je l'aime, et j'évite de parler d'elle. » — « Où est son fils? » demanda vivement monsieur d'Entragues, croyant surprendre le secret de Blanche par cette question positive et imprévue. — « Je l'ignore, répondit-elle, » et je voudrais bien le savoir. Comme je » vous aimerais, si vous pouviez m'en ins» truire ! » — « Tout de bon ? » reprit-il con-

fondu de sa franchise. — « Oh oui ! lui dit-
» elle; tâchez de vous en informer, et vous
» me ferez un grand plaisir. »

Les yeux de Blanche brillaient d'un feu nouveau; mais une candeur si parfaite régnait sur son visage, que monsieur d'Entragues ne savait plus quelle idée se faire d'un sentiment avoué ainsi sans le moindre embarras.

Il se repentit bientôt d'avoir parlé de monsieur de Fargy; car dès qu'il eut prononcé son nom, Blanche le prit réellement pour le confident de ses pensées. Il était écrit que monsieur d'Entragues, avec ses finesses, ses prévoyances, sa profonde connaissance du monde, amènerait toujours ce qu'il cherchait à éviter.

« Je vous en prie,» lui disait Blanche d'une voix tendre et persuasive, « tâchez de découvrir ce que devient ce pauvre jeune homme.
» Si vous saviez combien il est estimable! »
Et la voilà encore tellement émue par la lettre de madame de Fargy, qu'elle se met à faire le plus grand éloge de son fils. C'était l'ame la plus noble, le caractère le plus généreux... Il n'hésitait jamais à se sacrifier lui-même.... Blanche ne trouvait pas

d'expressions assez fortes, assez vives, pour peindre ce qu'elle sentait. Monsieur d'Entragues était dans une surprise inexprimable, en la voyant si animée, elle pour l'ordinaire si timide. Il l'interrompit, et lui demanda comment elle savait tous ces détails? « — Hélas!
» ajouta Blanche, vous me faites une ques-
» tion à laquelle je ne puis pas répondre ;
» croyez que je le regrette. Cependant, vous
» pouvez bien vous en rapporter à moi. »
— « Non vraiment, s'écria-t-il, vous êtes
» peut-être un juge prévenu, et qui d'ail-
» leurs ne m'inspire pas un grand respect.
» Il me faut des yeux plus difficiles, et plus
» exercés que les vôtres. » — « Au moins,
» reprit-elle, vous en croirez sa mère. »
— « Je n'en croirai que moi, s'il vous
» plaît. Savez-vous quels motifs l'enga-
» gent à vous en dire tant de bien? » —
« D'abord parce qu'elle le croit, continua
» Blanche; et peut-être aussi, parce qu'elle
» ne pourrait pas s'en empêcher. Et puis,
» mon excellent ami, ce monsieur de Fargy
» dont vous traitez la jeunesse avec tant de
» dédain, mérite votre vénération, et il a
» toute la mienne. » — « Voilà un mot fort

» imposant, fort extraordinaire, répliqua-
» t-il, mais qui ne m'inquiéterait pas beau-
» coup, si vous n'étiez pas vous-même une
» personne très-extraordinaire. Au surplus,
» voyons ce qu'il a fait de si merveilleux, ce
» héros de l'humanité. » — « C'est encore ce
» que je ne puis pas vous apprendre; mais
» à présent que nous avons commencé à
» causer, j'aurai un grand plaisir à vous
» dire mes pensées. » — « Vous imaginez
» donc, Mademoiselle, que jusqu'à cette
» heure nous ne nous étions point parlé? » — Blanche le regarda frappée de cette remarque. — Pourquoi, se dit-elle, ai-je cru que monsieur d'Entragues ne possède entièrement ma confiance que depuis un instant?... C'était toujours lui qui, avec toutes ces observations, venait la troubler, et la porter à examiner des sentimens qu'elle eût peut-être continué à ignorer.

Blanche le quitte aussitôt. Elle se demande, en tremblant, si la piété filiale de monsieur de Fargy ne l'avait pas touchée trop vivement..... Sincère avec elle-même comme avec les autres, elle ne se dissimule pas qu'une profonde admiration, une

préférence involontaire ont remplacé la pitié qu'elle avait d'abord éprouvée...... Mais, se dit-elle, ai-je pu m'empêcher de m'intéresser à son sort?.... Elle n'a pas oublié que, dans l'entretien qu'ils ont eu ensemble chez madame de Limours, il lui a juré une éternelle affection; que n'étant plus maître de lui, il s'est écrié : « Il ne m'est plus per- » mis d'associer cet ange à ma destinée! » Ah! c'était à elle qu'il pensait! Elle croit l'entendre encore! Elle voit encore son regard; elle sent le trouble dont il était agité....; qu'elle serait heureuse, si elle pouvait effacer jusqu'au souvenir de ses peines!... Combien sa fortune, tant vantée, lui deviendrait précieuse, si elle servait à réparer les imprudences d'un père qu'elle plaint sans le condamner, puisqu'il est aimé de son fils!... Mais comment se flatter que madame de Nançai puisse consentir à partager ses droits de mère avec madame de Fargy, dont elle est si jalouse?..... Cette réflexion ajoute à ses tourmens; car jamais, par une résistance coupable, par une volonté absolue, elle n'affligera cette bonne grand'mère qui n'existe que pour elle..... Les vertus de

monsieur de Fargy lui servent d'exemple, et ranimeat son courage : il sacrifiait sa vie à son père; elle consacrera la sienne à madame de Nançai, satisfaite de remplir comme lui les mêmes devoirs.... Pourtant, à son insu, elle espère de l'avenir..... elle songe que monsieur d'Entragues pourrait les protéger auprès de sa grand'mère..... A cette pensée, elle respire plus à l'aise; elle le regarde d'un air si confiant, qu'il en est ému. Pendant qu'elle s'abandonne ainsi à cette longue rêverie, il la voit retenir avec peine des larmes près de couler. Il souffre avec elle, et il est déjà gagné, sans qu'il s'en doute, et sans qu'elle lui ait parlé.

Le soir, on annonça le comte de Limours. Après les premiers complimens, il leur dit que madame de Limours, plus souffrante depuis quelque temps, était dans ce moment à Paris pour consulter sur son état; qu'elle les priait de venir la voir, puisqu'elle ne pouvait pas sortir. — Madame de Nançai promit d'aller dîner chez elle un des jours suivans : Blanche espéra qu'elle saurait par elle si monsieur de Fargy avait revu sa mère.

Lorsque madame de Nançai, sa petite-

fille, et monsieur d'Entragues, entrèrent chez madame de Limours, ils la trouvèrent bien affaiblie; mais la satisfaction qu'elle eut à les voir parut la ranimer. Elle s'occupa surtout de Blanche, la fit asseoir près de son fauteuil, lui parla long-temps de la campagne, du plaisir qu'elle avait eu à la recevoir chez elle, et des regrets que son départ lui avait causés. La pauvre Blanche l'écoutait avec des yeux qui semblaient l'interroger. En les examinant bien, on aurait pu y lire : Tout ce que vous me dites-là n'est pas ce que je voudrais savoir..... Elle regardait aussi monsieur d'Entragues, qui la devinait mieux, mais ne paraissait pas la comprendre.

Ce fut madame de Nançai qui, étourdiment, répondit à la pensée de Blanche : « Qu'avez-vous fait de ce jeune monsieur » de Fargy? demanda-t-elle à madame de » Limours. D'abord, il m'avait complète- » ment déplu; cependant, le dernier jour que » j'ai passé chez vous, il s'est montré si sen- » sible à mes inquiétudes, que j'en ai pris la » meilleure opinion. Ce n'est pas qu'il ne » soit bien morose, bien taciturne, et que » je ne croie qu'il aime à avoir du cha-

» grin. J'imagine même qu'il préférerait une
» figure triste et malheureuse à la fraîcheur,
» à la beauté, et qu'il se sentirait pour elle
» l'attrait que d'autres ont pour un teint de
» lis et de roses. »

Cette idée fit rire monsieur d'Entragues; ce petit succès égayant madame de Nançai, elle n'attendit point la réponse de madame de Limours, et se mit à raconter combien elle avait trouvé de ces gens bizarres qui étaient bons, estimables, mais très-propres à donner des vapeurs. Tout le monde oubliait ce pauvre monsieur de Fargy, pour disserter sur les différentes dispositions de l'ame, du caractère, lorsque madame de Limours reprit : « Notre jeune ami est resté
» à la campagne. Sûrement des malheurs
» réels causent ses peines; car loin d'être
» humoriste ou misantrope, il paraît deve-
» nir tous les jours plus compâtissant et plus
» doux. » — « Mais oui vraiment, s'écria
» madame de Nançai; je m'en souviens à
» présent. Son père joua dans les actions de
» la banque, perdit sa fortune, et se retira
» à la campagne, où depuis il a vécu en
» ermite. N'est-ce pas vous, monsieur d'En-

» tragues, qui m'avez raconté cette his-
» toire? »

Blanche lança un regard d'indignation à ce pauvre marquis d'Entragues, qui avait bien besoin, se disait-elle, de se mêler aux affaires de gens si infortunés, et encore pour leur nuire! Il pénétra sa pensée, s'en affligea, et reprit aussitôt: « Non, Madame, ce
» n'est pas moi: si je vous avais parlé du
» comte de Fargy, je vous aurais dit que
» c'était un homme fort aimable, fort gai,
» aimant à se réjouir, et que la comtesse
» de Fargy était une femme du plus grand
» mérite! » — A ces mots, Blanche regarda son vieil ami d'un air de complaisance; mais madame de Nançai ne fut pas si contente.

On alla dîner. En sortant de table, lorsqu'on était encore debout prêt à prendre le café, Blanche s'approcha de madame de Limours, et se cachant un peu derrière son fauteuil, elle lui dit tout bas: « Il est donc
» bien triste, Madame? » — « Qui, mon
» enfant? » — Blanche se sentit rougir, et répondit encore plus bas: « Monsieur de
» Fargy, dont vous parliez tout-à-l'heure. »

Madame de Limours sourit, mais ne vou-

lut pas lui faire remarquer que, depuis longtemps, on ne s'occupait plus de lui; elle reprit donc d'un air simple : « Je crois qu'il est » bien à plaindre; et plus je le connais, plus » il m'intéresse. » — Elle croyait aussi qu'il n'était pas indifférent à cette jeune personne; et, par cette raison même, elle n'osa rien ajouter.

Blanche, étonnée de sa réserve, cherchait dans sa tête comment elle pourrait lui faire de nouvelles questions; mais lorsque madame de Nançai se leva pour s'en aller, la pauvre enfant n'avait rien appris de ce qu'elle désirait savoir.

Pendant ce temps madame de Fargy était à Saint-Maur. En y arrivant, elle avait été se cacher encore dans la petite chambre où elle avait dit adieu à son fils. Là, que de souvenirs terribles, que de consolantes espérances agitaient son cœur!

Chirac, qui l'avait accompagnée, interrogea en sa présence les gardiens. Il voulut qu'elle les entendît elle-même, et décidât ensuite s'il était prudent de se présenter devant son mari. Ces hommes lui répétèrent qu'il y avait déjà six semaines qu'il était parfaite-

ment tranquille ; mais que, depuis quinze jours, sa tristesse était devenue si profonde, qu'ils craignaient de le voir succomber à sa douleur, si on le laissait plus long-temps à lui-même ; car il paraissait connaître sa situation. « Il ne parle à personne, » dirent ces gens ; « ses yeux sont continuellement baissés ; il ne les porte même plus sur nous.
» Il cède sans résistance à tout ce qu'on
» veut de lui, parce que tout lui est égal.
» On sent qu'il n'existe plus que dans son
» cœur ; qu'il est absorbé dans ses pensées,
» et qu'il songe plus à mourir qu'à vivre. »
D'après ces détails, Chirac crut pouvoir paraître devant lui. A sa vue monsieur de Fargy jeta un cri douloureux, en disant : « Voilà
» donc un ami qui revient à moi ! »

Chirac le serra dans ses bras : « Que je
» suis heureux ! lui dit-il ; vous voilà guéri
» de ces terribles crises qui vous ont fait si
» cruellement souffrir. Vous avez été bien
» malade ; mais j'étais certain que plus ce
» mal était violent, plus tôt il s'userait. »
— « Vous dites cela peut-être pour me consoler, » reprit monsieur de Fargy. — Chirac parvint à le rassurer, en lui persua-

dant que l'exaltation de son esprit avait été la suite naturelle d'un saisissement auquel ses forces n'avaient pu résister; qu'il en avait vu de nombreux exemples. Il employa les termes les plus savans de l'art, pour le convaincre qu'il n'avait jamais eu qu'une fièvre cérébrale, et que l'inflammation ayant cessé, les accidens ne reviendraient plus.

Monsieur de Fargy écoutait ces promesses, avec un air de satisfaction qui brillait dans ses yeux. Sa figure s'éclaircissait à mesure que Chirac lui parlait, car il avait toujours eu la plus grande confiance en lui. Ils allèrent se promener dans les jardins, revinrent ensemble, causèrent avec confiance, et les gardiens ne se montrèrent pas. Chirac examinait ses mouvemens, ses habitudes, et le retrouvait tout-à-fait dans son état naturel. « Que je » suis aise d'être délivré de ces hommes » qui m'obsédaient, et que je ne pouvais » souffrir! » s'écria monsieur de Fargy.

Chirac, qui cherchait toujours à lui persuader qu'il n'y avait eu rien que de fort simple dans sa situation, mais qui cependant n'osait pas encore le livrer à lui-même, répondit : « Ces hommes sont des valets de

» chambre très-intelligens que j'avais placés
» auprès de vous. Ils vous ont soigné avec
» beaucoup de zèle ; vous êtes le maître de
» les renvoyer; pourtant ce serait mal ré-
» compenser leur service. » — « Je con-
» sens qu'ils restent dans la maison, mon
» cher docteur, puisque vous en dites du
» bien, et que vous les protégez; soyez seu-
» lement assez bon pour leur défendre d'être
» sans cesse sur mes pas. » Il ajouta en sou-
pirant : « Je voudrais même ne plus les
» apercevoir; toutefois, si cette place leur
» est utile, qu'ils demeurent : il faut bien
» ne pas songer uniquement à soi. » — Cette
condescendance fit un grand plaisir à Chirac; ce ton naturel et facile avec lequel monsieur de Fargy avait exprimé un si bon sentiment, acheva de le convaincre qu'il avait retrouvé sa raison. Il s'empressa d'aller l'annoncer à madame de Fargy : elle lui demanda avec instance de le voir; mais il exigea qu'elle attendît qu'il eût parlé d'elle.

Il retourna près de lui, le trouva plus accablé, et sentit qu'il ne lui disait pas tout ce qui l'occupait. Aussi, avec cette manière vive et brusque qui ne connaît ni retard ni mé-

nagement, il l'engagea à lui confier ses peines. « Je sais d'où vous venez, » répondit-il avec embarras. Chirac étonné le regarda, de l'air d'un homme qui désire une plus grande explication. «Oui, continua monsieur » de Fargy, je suis sûr que vous avez été par- » ler à madame de Fargy. Car je suis per- » suadé qu'elle habite un coin de cette maison; » mais je ne puis me résoudre à la revoir. » — « Elle attend cependant que vous lui per- » mettiez de venir vous assurer que son affec- » tion s'est augmentée par vos souffrances. » — « Non, mon cher docteur, reprit triste- » ment monsieur de Fargy, je l'ai rendue bien » malheureuse. Elle méritait un meilleur » sort..... Et mon fils que j'aimais avec tant » d'orgueil !.... Depuis quelques semaines, » tous mes souvenirs se sont réveillés pour » me condamner. Cette ambition insatiable » que j'avais pour lui, est aussi revenue ac- » croître mes tourmens. Je me dis avec » douleur que je ne lui laisserai même pas » le bien de mes pères. » Chirac lui apprit que des gens d'affaires entendus avaient tout réparé.

A cette nouvelle, monsieur de Fargy éprouva

un vif mouvement de joie, et bientôt retomba dans le silence. Après avoir longtemps réfléchi, il demanda : « Et le régent, » et mes amis, qu'ont-ils dit de moi ? » — « J'ai appris au régent que vous aviez cru » avoir la science infuse, et pouvoir spéculer mieux que des hommes qui ont passé » leur vie, au milieu des chiffres et des combinaisons; que, dans votre humeur contre » vous-même, vous vous étiez retiré à la » campagne, sans y recevoir personne. Il » l'a cru, et l'a redit à vos amis qui n'en ont » pas douté quand il l'assurait. Tous ont ri » de ce qu'ils appelaient votre déconvenue » et votre misantropie. » — « Eh quoi ! » ils ont été assez cruels pour rire de mes » peines? s'écria monsieur de Fargy. » — « Cela » vous étonne? repartit Chirac : est-ce que » vous parliez de quoi que ce soit sérieuse» ment entre vous? » Mais, comme il craignait que monsieur de Fargy ne songeât à quitter trop tôt cette maison, et qu'il ne voulût se rejeter dans ses anciennes sociétés, il ajouta d'un ton assez gai : « Un médecin qui » observe est un plus grand philosophe que » tous les sages ensemble. » Puis, repre-

nant un air plus sérieux, il lui dit: « Croyez-
» moi, mon cher comte, restez dans votre fa-
» mille. Vous avez une femme qui n'aspire
» qu'à se dévouer à votre bonheur, un fils qui
» est la vertu même : c'est plus de biens
» que le monde n'en peut donner. » — « J'ai-
» mais sincèrement le régent. » — « Il vous
» aimait aussi, quand il vous voyait. Ce-
» pendant ce régent aimable et bon, car il
» l'est, ces amis si gais, si divertissans, vous
» ont bientôt oublié... J'excuse monsieur le
» duc d'Orléans; les affaires l'occupent, des
» courtisans amusent ses loisirs. Les rangs
» se serrent autour de lui; le nombre est le
» même, et il s'aperçoit peu de ceux qui
» manquent. Suivez donc mon conseil; ne
» songez plus à ces bons amis, qui, certes, ne
» songent guère à vous. Vivez dans votre
» intérieur; essayez de cette existence tran-
» quille, et vous m'en direz votre avis dans
» quelque temps. »

En finissant ces mots, Chirac le laissa à ses propres réflexions. Il alla trouver madame de Fargy, pour lui apprendre avec quelle douleur son mari avait parlé de ses procédés envers elle. Son repentir la toucha;

ils examinèrent ensemble comment elle pourrait s'offrir à sa vue, sans lui causer trop d'émotion. « Rien que de simple, répétait » Chirac ; que tout, dorénavant, ait l'air de » l'habitude, et d'une suite de jours égale- » ment paisibles. » — Elle proposa de le rencontrer dans les jardins ?... — Peut-être voudrait-il fuir, répondait-il. — D'aller dans sa chambre ?.... — Il s'étonnerait.... — Lui faire demander s'il voulait la recevoir, serait trop solennel. — Tout les inquiétait, tout avait ses inconvéniens. Enfin, il fut convenu qu'elle irait s'établir dans son appartement, comme si elle n'en fût jamais sortie ; qu'il tâcherait de l'y amener : « Et après, dit-elle, » le ciel nous inspirera ce qu'il y aura de » mieux à dire. »

Elle se leva pour se rendre chez elle ; mais la pensée que le bonheur du reste de sa vie dépendait de cet instant, la faisait trembler ; elle avait peine à avancer. Chirac lui donna le bras pour la soutenir ; il la conduisit jusque dans sa chambre. Que devinrent-ils en y trouvant monsieur de Fargy ?... Livré à lui-même par Chirac, et ne pouvant supporter les tristes regrets que lui inspirait sa vie

passée, il était venu se réfugier dans cet asile où il se rappelait des temps heureux.

Madame de Fargy, en le voyant, se sentit défaillir; lui, saisi de surprise, la regarde, et n'ose en croire ses yeux.... Est-ce bien elle qui vient le chercher!...Il court, la prend dans ses bras, lui donne les noms les plus doux : mais remarquant sa faiblesse, il la pose sur un canapé, se met à genoux près d'elle, la conjure de ne pas le quitter, ne cesse de s'écrier qu'il ne craint plus aucun malheur, puisqu'elle lui est rendue... Elle était si attendrie, qu'elle lui souriait sans avoir la force de lui parler.

Aussitôt Chirac, dont le système était de l'occuper assez des autres, pour qu'il ne fît aucun retour sur lui-même, le pria de faire appeler une femme pour soigner madame de Fargy. Dès qu'il fut sorti, il dit : « Vous » aviez bien raison, Madame, d'espérer que » Dieu nous secourrait. Monsieur de Fargy, » uniquement frappé du trouble où vous » êtes, n'a point pensé à lui. Tâchez de le tenir » long-temps dans cette situation; plaignez- » vous plus que vous ne souffrez, afin qu'il » ne songe qu'à vous, et s'oublie tout-à-fait. »

Monsieur de Fargy rentra avec la concierge ; Chirac, le prenant à part, l'emmena dans une autre chambre. Il lui parla en termes si obscurs de l'état de madame de Fargy, qu'il excita ses craintes. Alors, comme il le voulait, monsieur de Fargy fut trop tourmenté du danger de sa femme, pour qu'aucun souvenir vînt se présenter à son esprit.

Ils retournèrent près d'elle, et la trouvèrent en effet très-agitée. Hélas! elle n'avait pas besoin d'efforts pour le paraître. Le seul espoir de revoir son fils lui causait des émotions si vives qu'elle rougissait, et l'instant d'après, une pâleur mortelle couvrait son visage. Elle tenait la main de son mari dans les siennes, la pressait tendrement, essayait encore de lui sourire; mais ce sourire était mêlé à tant de douleurs, qu'il ajoutait à l'anxiété de monsieur de Fargy. « Vous avez bien souffert, mon amie, lui » dit-il. Ah! croyez que désormais je n'exis- » terai plus que pour vous rendre heureuse. » Chirac a raison : je vivrai seulement dans » ma famille; j'espère que nous serons tous » contens. » Puis tout-à-coup, il cherche

autour de lui : « Où est mon fils? dit-il. » Pourquoi n'est-il pas avec vous? » — A cette question un tremblement universel la saisit... Chirac, craignant qu'il ne s'étonne de cette absence, s'empresse de répondre : « Il viendra demain. » — Le cœur de cette pauvre mère recueille cette promesse; elle tend ses bras vers lui, répète « demain! » et s'évanouit.

Chirac, désolé, se reprochait sa vivacité, son imprudence; mais il lui fallait combiner trop de ménagemens, trop d'intérêts divers pour tout prévoir; et cependant, avec quelle sollicitude éclairée il s'occupait de chacun d'eux! « Depuis quelques mois, dit-il à mon- » sieur de Fargy, madame est sujette à ces » accidens, qui ne sont rien. » — Aussitôt il la fit porter près de la fenêtre, pour qu'elle respirât plus à l'aise; il demandait de l'eau, des sels. Mais monsieur de Fargy, frappé de ses mouvemens précipités, de son regard inquiet, ne consentait plus à s'éloigner. Plein d'effroi, il restait sans oser la perdre de vue.

Lorsqu'elle eut repris connaissance, Chirac, craignant qu'elle ne parlât de son fils,

lui dit : « Demain, Madame, vous serez » mieux. » — « Quoi! s'écria monsieur de » Fargy, est-ce donc une maladie qui ait » des jours bons et mauvais? » — « Non, » répondit-il; mais après avoir souffert, » on a toujours des momens de calme. » — En même temps, il lui fit signe qu'il avait dit cela pour la calmer. Il reprit le bras de madame de Fargy, comme pour lui tâter le pouls; mais c'était pour presser sa main, et lui faire comprendre qu'elle pouvait se livrer à l'espérance. Monsieur de Fargy, sans être tout-à-fait rassuré, crut au moins que le danger n'était pas imminent. Sa femme venait de retrouver la vie et le bonheur; et Chirac, s'asseyant près d'elle, se mit à parler d'objets indifférens.

Il crut bien faire, et se trompait encore. « Hélas! disait monsieur de Fargy, on est » souvent ainsi auprès des malades qu'on va » perdre, pour qui le cœur saigne déjà, et » à qui l'on veut paraître tranquille, afin de » les tromper sur leur état! » Aussi le calme de Chirac acheva de l'épouvanter. Il répondait comme il pouvait, considérait sa femme que le chagrin avait si fort changée,

et se promettait encore, s'il la conservait, de ne plus exister que pour elle.

Lorsque l'heure de se retirer fut arrivée, madame de Fargy resta dans cet appartement qu'elle occupait jadis. Chirac, avant de la quitter, s'approcha d'elle : « Mon fils! » dit-elle bien bas. — « Comptez sur moi, » répondit-il; et il ajouta, en s'adressant à monsieur de Fargy : « Madame est très-» faible, mais n'a point de fièvre; tout ira » bien; » s'attendrissant malgré lui, il répéta : « Nous serons tous contens. »

Il sortit : monsieur de Fargy l'accompagna ; Chirac lui apprit qu'il était obligé de se rendre à l'instant près d'une personne qui lui était bien chère. « Si l'état de madame de » Fargy, continua-t-il, était alarmant, » sans doute je ne m'éloignerais pas; mon ab-» sence même doit vous rassurer.» — Cependant, il lui recommanda de veiller le lendemain à son repos, de ne la point quitter, de lui faire prendre l'air, et de l'empêcher de se livrer à ses pensées. Il savait bien que la plus sûre manière de s'oublier soi-même, est de se croire chargé du bonheur d'un au-

tre, d'espérer au moins le consoler, et adoucir sa souffrance.

Chirac monta aussitôt en voiture, pour aller chercher ce fils si tendrement aimé par la meilleure des mères. En chemin, cet excellent homme se livrait à la plénitude de sa joie : « Je devais beaucoup à monsieur de » Fargy, se disait-il; mais je lui aurai rendu » tous les biens qui donnent du prix à la » vie.... Il l'ignorera toujours ; car Dieu le » préserve de connaître l'état où il a été ;..... » mais je le saurai, moi!..... » et il redisait encore : « Je serai content. » Des larmes s'échappaient de ses yeux; en les sentant couler, il s'indignait contre lui-même, se reprochait d'être faible comme un enfant, et cependant il pleurait.

La terre de madame de Limours était assez près de Paris pour qu'il y arrivât de grand matin. Il se fit conduire chez le marquis de Fargy ; il entra dans sa chambre, en disant : « Vous sentez-vous la force de suppor» ter un extrême bonheur ? » — Le pauvre jeune homme le regardait, effrayé de son agitation. « Hé bien ! s'écria Chirac, si j'a-

» vais cédé à l'exaltation de votre ame, où » en serions-nous aujourd'hui ? Grâce à » moi, votre père, votre mère sont à pré» sent tranquilles, heureux l'un près de » l'autre. » — « Mon père ! ma mère ! » répondit-il, en levant les yeux au ciel, et pensant que des noms si chers ne lui étaient plus permis ; mais il ajouta aussitôt : « Ré» pétez-moi que monsieur et madame de » Fargy sont heureux ; car je donnerais ma » vie pour tous deux également. »

Chirac, se souvenant alors de tous les aveux qu'il avait à lui faire, chercha à retrouver sa fermeté, son courage. Il lui peignit l'état affreux où il l'avait vu ; à quel point la prédiction menaçante de son père avait été près de troubler sa raison....... Monsieur de Fargy l'écoutait sans l'interrompre, sans comprendre, par quelle funeste satisfaction il le ramenait à ces temps d'horrible souvenir.

« Avant que je me permette un mot de » plus, ajouta Chirac, dites-moi si vous au» riez cédé aux prières de votre mère ? si » vous auriez cru à l'espoir que j'avais de » rendre votre pauvre père à lui-même ?

» dites-le moi dans cet instant, où, plus
» calme, vous pouvez vous juger ? » —
« Jamais je ne l'aurais quitté, » répondit-il, indigné qu'on pût mettre en doute son dévouement ; « jamais madame de Fargy n'au-
» rait pu obtenir de moi ce cruel abandon. »
— « Je le savais comme vous, repartit Chi-
» rac ; mais j'ai voulu vous le rappeler. »
— Alors, il lui apprit que sa mère, épouvantée, n'avait plus su comment l'arracher de la chambre de son père, et le tirer de cette situation funeste où il aurait infailliblement succombé.... ; que, dans son désespoir, dans le trouble de son imagination, elle avait cru être inspirée par le ciel.... Il lui peignit ses combats, ses mortelles angoisses, avant de se résoudre à ce cruel sacrifice.

A chacune des paroles de Chirac, son saisissement augmente ; il l'écoute, le regarde, sans pouvoir lui répondre.... Il est donc vrai qu'il a retrouvé cette mère qu'il a tant aimée.... ce père à qui il avait voulu consacrer toute son existence !.... Son bonheur est trop grand ; tout son sang se retire vers son cœur ; sa vie est comme suspendue.

Chirac, voyant qu'il respire à peine, cherche à le distraire, et s'efforce d'attirer son attention ; en lui disant : « S'il est quelqu'un » que vous deviez accuser, c'est moi ; moi » qui, chaque jour, effrayais votre mère sur » le danger que vous couriez, parce qu'elle » seule pouvait vous sauver. Mais sachez, » qu'abîmée de douleur, elle a passé dans les » larmes tout le temps de votre absence.... » qu'elle se reprochait amèrement de vous » avoir fait tant de mal ..., que sans cesse » elle en demandait pardon à Dieu et à » vous.... Venez, elle vous attend. »

A ces mots, un cri de joie s'échappe enfin du cœur de ce fils si tendre, et il dit : « Je » vous bénis tous. » Aussitôt, se jetant à genoux, comme si sa mère eût été présente, il s'écriait : « O ma mère ! comment ai-je pu » vous quitter!.... Mais, si vous saviez tout » ce que j'ai souffert loin de vous!... » — « Laissez, laissez tous ces souvenirs d'un » temps qu'il faut oublier, repartit Chirac; » votre cœur ne vous apprend-il donc pas » qu'elle ne sera complètement heureuse » qu'en vous revoyant ? » — « Alors, s'é- » cria-t-il avec transport, pourquoi tarder ?

» Partons à l'instant. » — « Non, il faut at-
» tendre que le jour soit plus avancé. Nous
» ne devons pas risquer de la trouver avec
» monsieur de Fargy : il a besoin de calme;
» et je compte bien que ni vous, ni elle,
» n'en aurez dans ce premier moment.
» Mais, quand je vous aurai vus réunis, je
» promets bien à Dieu de vous fuir tous
» également, car vous m'avez causé trop de
» peines. Si l'événement ne m'avait pas jus-
» tifié, j'aurais été le plus malheureux des
» hommes. »

La journée se passa dans une impatience mutuelle. Chirac se fâchait de l'empressement de ce jeune homme, qui ne trouvait pas que le temps allât assez vite; lui se révoltait contre cette raison impassible. Enfin, Chirac dit, en regardant sa montre : « J'ai
» mis six heures pour venir ici; il en faut
» autant pour retourner à Saint-Maur. Nous
» ne devons pas y arriver avant onze heures
» du soir : il ne faut donc partir qu'à cinq
» heures; pas une minute plus tôt, si vous
» le permettez. »

Pour le distraire, il se jetait dans de longs discours sur le danger des sentimens trop

exaltés ; mais il n'obtenait aucune attention. L'ame de ce jeune homme le transportait d'avance, au moment où il se trouverait dans les bras de sa mère ; il sentait sa joie, il entendait ses paroles ; son cœur lui répondait.... Chirac, ne sachant plus comment lui faire supporter l'attente d'un si grand bonheur, prétendit avoir besoin de prendre l'air, et demanda à voir les jardins de madame de Limours. Il consentit à l'y conduire, parce que le repos le fatiguait, et qu'il croyait avancer les heures en s'agitant.

Ils entrèrent dans le parc ; monsieur de Fargy prit le chemin qu'il suivait pour l'ordinaire. En passant derrière le pavillon, il regarda l'arbre où il avait dit à Blanche un adieu qu'il croyait être éternel. Maintenant il espère la revoir ; et cette espérance le pénètre d'une joie si vive, qu'il ne peut avancer ; il s'appuie contre cet arbre, et oubliant que Chirac est près de lui, il se parle à lui-même : « Ici, dit-il, mes angoisses ont été » affreuses ; n'allons pas plus loin, je puis » à peine me soutenir. » Il s'arrête, et ressent à la fois et les douleurs qu'il a éprouvées, et la félicité qu'il ose entrevoir. Une

voix secrète lui rappelle que madame de Fargy a nommé Blanche sa fille; il s'écrie : « C'est encore vous, ma mère, qui serez » mon ange protecteur; si jamais elle daigne » m'entendre, c'est parce qu'elle vous a » appelée sa mère avant de me connaître!... » Chirac le regarde avec étonnement; il ne conçoit rien à ce trouble nouveau; il cherche à l'entraîner. « Mon ami, lui dit monsieur de Fargy, laissez-moi seul; j'ai besoin de revenir sur des temps où le bonheur m'effrayait, persuadé qu'il m'était » défendu d'y prétendre. C'est là, c'est près » de cet arbre, que je me suis dévoué à une » existence de malheurs, de larmes et d'abandon. » Tout-à-coup, il semble interroger celle dont le souvenir ne l'a jamais quitté. « Retrouverai-je, disait-il, l'intérêt » qu'alors j'ai dû repousser, l'intérêt qu'alors » je voulais perdre, quoiqu'il eût fait mon » unique bien! Ma mère, c'est encore vous » qui déciderez de mon sort! »

Chirac ne comprenait rien à ces paroles, mais n'osait lui demander son secret. Après un long silence, il lui dit : « Voilà bientôt » l'heure de retourner près de votre maison,

» et de nous apprêter à partir. » A ces mots, monsieur de Fargy s'empresse de le suivre; il ne songe plus qu'à sa mère, qu'à ce père qu'il va revoir... Ce moment l'effraye malgré lui; car ce père, si cher et si malheureux, était resté dans son esprit comme à l'instant où il l'avait quitté. Chirac le rassure; pour achever de rendre la paix à cette ame trop ardente, il regagnait lentement la maison, et, le forçant à s'arrêter quelquefois, il entrait dans tous les détails qu'il croyait devoir le toucher.

A l'heure marquée par Chirac, ils montèrent en voiture, et n'arrivèrent à Saint-Maur qu'à la nuit. Ils descendirent à la grille, et, après avoir traversé l'avenue à pied, ils entrèrent dans la cour. Ils aperçurent encore des lumières dans le grand appartement habité par madame de Fargy. Ils s'approchèrent des fenêtres, et la virent seule; elle paraissait rêver tristement. « Sans » doute, elle pense à moi, » s'écria son fils.... Dans le silence de la nuit, sa voix arrive jusqu'à sa mère. Elle se leve, ne sachant si elle a bien entendu, si elle ne s'est pas trompée; et involontairement pose la main

sur son cœur. « Venez, dit Chirac; mais » laissez-moi le temps de la prévenir, de vous » annoncer. » Il court chez elle. « Madame, » s'écrie-t-il avec une vivacité qu'il ne » peut contenir, Madame, je vous l'avais » promis.... j'ai vu votre fils.... » — « Ah! » qu'il vienne, répond-elle, car je me » sens mourir! » Son fils se précipite à ses pieds; elle le presse contre son cœur, et tous deux ne savent que répéter : *Ma mère! mon fils!* Ces noms si chers suffisent à leur tendresse et à leur bonheur.

« Appelez-moi encore votre fils, disait-il; » ce nom, votre voix, vos regards guérissent toutes mes blessures.... » Elle le serra contre son cœur avec tant d'affection que tous deux se sentirent baignés de larmes. « Ah! lui dit-elle, que j'ai souffert en vous » annonçant que vous n'étiez plus à moi; » que je n'étais plus à vous; qu'aucun lien » ne nous attachait plus!..... O mon fils, » dans cet instant je me suis crue séparée de la vie; une mort anticipée a » glacé tous mes sens : j'ai connu ce qu'on » eprouverait dans cet autre monde, si l'on y » pouvait voir ce qui se passe sur la terre.


UNIV. OF MICH.

T. 4. P. 401.



Marillier del. Gyrant Sculp.

Je t'appelais, tu ne m'entendais pas.

» Je te savais seul, errant; je t'appelais, tu
» ne m'entendais pas; et je me disais : Il
» m'a perdue, il a perdu sa meilleure amie,
» celle qui ne cessera jamais de l'aimer! »
Ses sanglots la suffoquaient. Chirac vint arrêter des épanchemens qui pouvaient briser son cœur. Il s'empressa de lui dire : « J'ai
» appris à votre fils toutes vos souffrances....
» Mais je prétends être encore le maître ici
» aujourd'hui. Je veux qu'il vous quitte à
» l'instant; vous aurez tous deux assez de
» vos pensées, pour vous attendrir et vous
» consoler. Demain à votre réveil, si vous
» pouvez dormir, il reviendra pour ne plus
» s'éloigner. » . . . .

Madame de Fargy retenait son fils avec force, et ne voulait pas s'en séparer. Cependant, sur un signe de Chirac, il craignit qu'elle ne pût supporter des émotions si vives, et il dit : « Obéissons-lui, ma mère; sa
» raison nous conduira mieux que la nôtre. »
Il la pressa dans ses bras en ajoutant : « A
» demain.....Oh! qu'il y a long-temps que
» je n'avais souhaité le jour qui devait sui-
» vre! » Chirac les sépara, et l'emmena.

Madame de Fargy passa le reste de la

nuit en actions de grâces. Après avoir tant souffert, Dieu qu'elle avait si souvent imploré dans ses peines, Dieu qui seul avait soutenu sa confiance, animait encore son ame ; elle se persuadait que son bonheur n'était pas un songe, et qu'il venait du ciel.

Le lendemain matin, Chirac entra chez elle le premier ; il voulait savoir si elle était assez calme pour revoir son fils. Elle n'avait pas quitté la place où il l'avait laissée. Il commença à gronder ; elle l'interrompit vivement : « Je suis heureuse, docteur, disait-elle : j'ai » veillé bien des nuits dans les larmes sans » mourir; croyez-moi, celle-ci, où une satis- » faction parfaite m'empêchait de trouver » le sommeil, n'a pu me faire du mal. » — « C'est à moi à en juger, répondit-il; mais, » grâce à ma prévoyance, vous serez obli- » gée de vous contraindre. Le comte de » Fargy va venir. J'ai été chez lui avec son » fils que j'avais l'air de suivre par hasard. Ils » se sont vus devant moi, j'accourais vous » en avertir. Le comte a paru embarrassé. » J'ai lieu de croire cependant qu'il ne se » rappelait que le dérangement de ses af- » faires, car il lui a dit : Je voulais te pro-

» curer une fortune fabuleuse; je me suis » trompé. — Vous possédez encore tous » vos biens, a répondu votre fils : c'est assez » pour vous et pour moi. Il a embrassé » son père avec le plus tendre respect. J'ai » aussitôt interrompu cette conversation.....
» Ne suis-je pas vraiment à plaindre? con» tinua Chirac : j'ai ajouté à votre malheur, » en vous faisant connaître le danger de » votre fils; je vous tourmente, en cherchant » à modérer votre joie que je partage, mais » dont je crains les effets. Hélas! le savoir, » l'expérience, la raison ne servent souvent » qu'à rendre les peines plus amères et le » bonheur moins vif. »

Madame de Fargy l'assura de sa reconnaissance, et lui répéta combien elle sentait tout ce qu'il avait fait pour elle et pour les siens. « Vous me pardonnez donc? reprit» il attendri : vous me pardonnerez, si je » vous contrarie encore. Ils vont descendre; » permettez-moi de vous rappeler que le » moindre mot imprudent pourrait nous » rejeter dans l'abîme, sans nul moyen d'en » sortir. »

Le comte de Fargy entra avec son fils. Les

yeux de madame de Fargy brillaient de joie, et, malgré sa résolution, elle ne put retenir ses larmes. « Madame a un peu d'agitation » ce matin, dit Chirac; et s'il m'est permis » de l'avouer, Madame a des vapeurs. C'est » une maladie qui n'est pas inquiétante; » et j'aime à voir une femme d'un esprit su- » périeur, devenir comme une autre, dès le » premier accès de fièvre. »

Le comte de Fargy s'avança vers lui; ses regards l'interrogeaient. « Ce n'est, repartit » Chirac, qu'une légère disposition à la mé- » lancolie; il faut seulement l'égayer, et » surtout ne pas la laisser à elle-même. » Pendant ce peu de mots, le fils s'était approché de sa mère; leurs mains s'étaient pressées, leurs cœurs s'étaient entendus.

La journée s'écoula paisiblement. Personne ne disait sa pensée; mais tous s'empressaient de causer, de se plaire. Chirac raconta les vieilles histoires de quelques malades assez ridicules. Le comte de Fargy parla avec agrément de sa jeunesse. Son fils leur apprit le voyage qu'il avait fait en Italie, la manière dont il avait connu madame de Limours, et les bontés qu'elle avait eues

pour lui ; mais il n'osa dire qu'il s'était retiré près d'elle, lorsqu'il avait cru être isolé sur la terre. Madame de Fargy, qui n'avait pas encore prononcé une parole, assura que, dès qu'elle serait mieux, elle irait la remercier. « Ce sera très-bien fait, repartit Chi-
» rac ; et si vous avez la bonté de me pré-
» venir, ce jour-là je viendrai ici. Monsieur le
» comte et moi nous irons à la chasse, notre
» ancienne passion ; enfin nous ne serons
» plus retenus, près de cette chaise longue,
» à entendre madame la comtesse soupirer,
» sans qu'en vérité elle sache pourquoi. »

On se mit à rire, et à se moquer doucement de madame de Fargy ; elle s'y prêta de bonne grâce : et quiconque serait arrivé, n'aurait pu se douter que le malheur avait accablé cette famille.

Dès qu'elle fut seule, elle écrivit à Blanche. Avec quel délice elle lui peignit sa félicité actuelle, et lui annonça qu'elle irait bientôt voir madame de Limours ! « Maintenant
» que je suis heureuse, lui manda-t-elle,
» je deviens aussi confiante que j'étais crain-
» tive ; et je m'avise de me flatter que tout
» s'arrangera suivant mes désirs. J'espère

» donc que, peut-être, le hasard vous » amènera chez elle, le jour où nous y » viendrons. Que je serais contente, si cette » circonstance me permettait de demander » à madame votre grand'mère d'aller la » chercher, quand nous irons à Paris ! »

Blanche, en apprenant que son amie n'avait plus aucun sujet de peine, ne se sentait pas de joie : elle ne se lassait point de relire sa lettre ; elle s'arrête à cette phrase : « Le » hasard vous amènera peut-être chez » elle, le jour où nous y viendrons.» Elle ne sera donc pas seule ? se demandait-elle : sans doute son mari, son fils l'accompagneront ; je les verrai tous, eux que j'aime autant que si j'étais de la famille ! Qu'ils doivent être satisfaits ! Quels transports ils ont dû éprouver ! Elle les ressentait, comme si elle eût été présente.

Elle reprit son dessin, qu'elle avait bien souvent regardé; depuis que monsieur de Fargy le lui avait rendu. Ce dessin tenait une grande place dans sa vie. Elle y changeait toujours quelque chose, suivant les dispositions de son ame : cette fois, elle anima tous les traits de monsieur de Fargy, et lui

donna une figure resplendissante de bonheur. Elle disait avec complaisance : Il verra bien que ma pensée le suivait, pendant qu'il était absent.

Lorsqu'elle descendit chez sa grand'mère, elle avait un air enchanté qui frappa monsieur d'Entragues. Madame de Nançai étant sortie un moment, il demanda à Blanche ce qui la rendait si gaie ? « Rien, répondit-» elle suivant sa coutume : mais actuellement » j'aime tout le monde ; et vous-même, qui » m'impatientez quelquefois, je vous per-» mets de rire, de vous moquer, enfin je » vous défie de me fâcher. » — « En vérité, » reprit-il, savez-vous que vous m'étonnez » toujours ? » — « Vous trouvez ? eh bien, » et moi aussi je suis surprise, et beaucoup » plus que vous ne l'imaginez. » — « Pourquoi » donc ? » — « Ce n'est pas surprise, c'est » ravie que je voulais dire. » — « Ravie ! » Mademoiselle, voilà un mot qu'il faut » absolument m'expliquer. — Ah ! reprit » Blanche, j'en serais charmée; mais c'est tout » une histoire. Ma grand'mère va rentrer ; » vous concevez bien que je ne puis pas » commencer à vous parler, sans avoir le

» temps de vous tout dire, j'entends ce qui
» me concerne, moi. » Et se rapprochant de
lui, avec ces manières séduisantes de la jeunesse qui veut disposer un vieillard à être
son appui, elle ajouta: « Je vous supplie
» instamment d'engager ma grand'mère à
» aller cette après-dînée chez madame de Li-
» mours. » — Ce mot instamment l'étonna :
« Chez madame de Limours! » répéta-t-il
en ouvrant de grands yeux. — « Sans doute,
» répondit-elle : mais savez-vous que vous
» avez toujours l'air de tomber des nues ?
» cependant je vous le passe aujourd'hui. Oh!
» vous ne pouvez pas comprendre combien
» je vous aimerai, si vous persuadez à ma
» grand'mère de faire une visite à madame de
» Limours. » — « Cette visite ne peut donc
» pas se remettre à demain? » demanda-t-il.
— « Mon ancien ami, lui dit-elle avec im-
» patience, il faudra y retourner encore
» demain, tous les jours, pendant une se-
» maine peut-être; qui sait? enfin tant
» que je le voudrai. » — « Mademoi-
» selle, Mademoiselle, repartit monsieur
» d'Entragues, dussé-je vous déplaire,
» je vous répéterai encore qu'il y a trop

» long-temps que vous me promettez votre
» confiance, sans me l'accorder : ma ten-
» dresse pour vous s'en inquiète; et, c'est un
» point arrêté, je veux tout savoir. » — « Je
» ne demande pas mieux; seulement, faites en
» sorte que je vous voie. Vous ne venez ici
» que pour ma grand'mère : elle est toujours
» avec vous; et vous ne remarquez pas que
» vous êtes mon ami à qui je ne puis jamais
» parler. Cela est agréable, n'est-ce pas? »
— Ils se mirent tous deux à rire, et il l'assura qu'ils iraient le soir chez madame de Limours, puisqu'elle l'ordonnait. « Du reste,
» continua-t-il, un matin je viendrai ici avant
» l'heure où madame de Nançai peut me
» recevoir; alors, si vous daignez vous trou-
» ver dans le jardin, j'irai vous y chercher. »
— « Que vous êtes aimable et bon! » s'écria Blanche : elle fut au moment de l'embrasser tant elle était satisfaite; mais sa grand'mère parut, et ce fut elle qu'elle alla combler de ces caresses naïves qui prouvent si bien l'innocence et la joie du cœur.

Après dîner, monsieur d'Entragues refusa de jouer au trictrac, en disant qu'il avait promis de se rendre chez madame de Li-

mours. A l'instant madame de Nançai reprit qu'elle irait aussi, et lui proposa de l'y mener. Blanche admirait, avec quel air d'insouciance, il ne manquait jamais de faire vouloir à sa grand'mère tout ce qu'il désirait.

Madame de Limours était seule quand ils arrivèrent. Si Blanche entendait une voiture entrer dans la cour, elle regardait monsieur d'Entragues, et souriait. Lorsqu'on ouvrait la porte pour annoncer quelqu'un, elle détournait la tête; car ce n'était point ceux qu'elle attendait. La soirée se passa dans ces anxiétés. Sa grand'mère s'étant levée pour sortir, madame de Limours la pria de venir dîner chez elle le jour suivant. Blanche en fut si contente, que l'étourdie s'approchant de cette pauvre malade, lui dit tout bas : « Monsieur de Fargy est aujourd'hui bien » heureux; sa tristesse ne vous affligera » plus. » Et voyant que madame de Nançai était déjà hors du salon, elle courut la rejoindre sans attendre de réponse.

En revenant, elle parla de madame de Limours d'un ton si animé, que sa grand'mère en prit de l'ombrage. « Quelle douceur » dans ses souffrances! disait Blanche; ja-

» mais une plainte; toujours occupée des
» autres! près d'elle, on éprouve le be-
» soin de lui parler de ses peines; car on
» sent qu'elle les partagerait: et s'il arrivait
» un bonheur imprévu, on voudrait le lui
» apprendre pour lui faire plaisir; je suis
» sûre qu'il deviendrait le sien. » Blanche aurait étendu cet éloge à l'infini, si sa grand'mère ne l'avait pas arrêtée en lui disant : « Comment savez-vous tout cela?
» quelles preuves en avez-vous? Je pense
» beaucoup de bien d'elle, moi; cependant
» je ne la crois point parfaite, vu que per-
» sonne ne l'est. »

Madame de Nançai rentra chez elle, disposée à gronder tout le monde. Elle n'ignorait pas qu'elle était un peu susceptible: car dans la vie on a eu plus d'une affaire avec soi-même; et si l'on ne se connaît pas parfaitement, on se doute bien au moins de quelque chose. Mais elle savait, d'une manière plus claire, qu'elle était sensible, bonne, et qu'aucun sacrifice ne lui coûterait pour ceux qu'elle aimait. Elle prétendait donc que sa petite-fille ne vît que ses qualités, et ne s'aveuglât point sur le mérite

des personnes qu'elle n'avait pas eu le temps de juger.

Cette amitié nouvelle de Blanche pour madame de Limours affaiblit beaucoup l'éloignement que sa grand'mère avait pour madame de Fargy. Elle commença même à la plaindre d'avoir cru à l'attachement exclusif d'une si jeune personne.

Monsieur d'Entragues donna le bras à madame de Nançai pour remonter chez elle, et fit signe à Blanche de les laisser seuls. Le dîner du lendemain lui paraissait fort aventuré; il craignait que, dans le premier mouvement de sa vivacité, madame de Nançai n'envoyât dès le matin quelque excuse dont Blanche serait sûrement très-fâchée. Il ne voulait pas qu'elle fît d'imprudence; mais il ne pouvait consentir non plus à lui voir aucune peine.

Dès qu'elle se fut retirée, madame de Nançai dit à monsieur d'Entragues : « Concevez-vous rien aux engouemens de Blanche ? La voilà qui aime madame de Limours, mille fois plus qu'elle n'a jamais aimé madame de Fargy. » — « Vous ne voulez point, répondit-il, que le cœur soit

» jeune ? A cet âge tout est passion : lors-
» que vous estimez, elle admire ; quand
» vous examinez, elle croit : c'est dans l'or-
» dre. » — « Oh ! je me doutais que vous
» la défendriez. » — « Non ; je suis monté
» pour vous supplier de ne pas la tourmen-
» ter. Je vous le prédis ; sans altérer son
» attachement, vous finirez par perdre sa
» confiance. Elle vous dissimulera ses pen-
» sées, se le reprochera, parce qu'elle vous
» aime de préférence à tout ; mais.... » —
« C'est bon, c'est bon ; mais moi ! je
» sais que je ferai dire à madame de Li-
» mours que j'avais oublié un engagement. »
— « Nous y voilà, répliqua-t-il ; et c'est
» tout juste ce que je veux empêcher. Ma-
» demoiselle de Nançai verra très-bien
» que vous refusez d'aller chez madame de
» Limours, parce qu'elle l'a trouvée aima-
» ble. Vous flattez-vous qu'elle vous sache
» gré de contrarier toutes ses affections ? »
—Jamais monsieur d'Entragues n'avait traité son ancienne amie avec tant de sévérité : elle en était confondue ; aussi l'empire qu'il avait sur elle s'en accrut. Elle promit comme un

enfant d'aller le lendemain chez madame de Limours.

Lorsqu'il fut sorti, elle se mit à réfléchir à ces tristes vérités qu'il lui avait dites sans ménagement. Grondée par lui, elle devenait son propre défenseur, et cherchait tous les moyens d'avoir raison ; tandis que s'il se fût borné à la plaisanter comme à l'ordinaire, s'il lui eût fait entrevoir ses torts sans trop les prouver, elle aurait béni l'ami qui avait toujours été son guide le plus sûr.

Le lendemain, monsieur d'Entragues se rendit de son côté chez madame de Limours. Il affectait toujours de se montrer piqué contre madame de Nançai, quand il lui avait donné à elle-même le droit de se plaindre. C'était son moyen d'éviter les reproches, la bouderie, enfin tous ces orages qui s'élèvent dans les liaisons les plus constantes et les plus intimes. Elle l'aurait bien puni, si elle n'eût pas fait attention à ces airs de fausse gravité ; mais jamais un calcul n'entra dans sa tête. Dès qu'il paraissait mécontent, elle était assez bonne pour revenir la première, et s'empresser de ramener son ami. Il ad-

mirait tant d'indulgence, et pourtant se gardait de la louer sans y mêler un peu de raillerie. Il savait que, malgré son âge, elle avait encore une jeunesse d'ame si vive, que lorsqu'il avait l'air satisfait elle ne se possédait plus; il devenait impossible de la conduire; et cependant, elle en avait grand besoin, pour son propre bonheur et celui des autres.

Madame de Nançai, après l'avoir attendu long-temps, fut obligée de partir sans lui. Elle arriva d'assez mauvaise humeur chez madame de Limours. Quel fut le ravissement de Blanche, lorsqu'elle vit madame de Fargy et son fils! Ils étaient venus le matin, dans l'intention de faire une simple visite à madame de Limours; mais elle les avait suppliés de rester, en leur annonçant qu'ils dîneraient avec madame et mademoiselle de Nançai.

Blanche avançait derrière sa grand'-mère. Sûre de n'en être pas aperçue, elle faisait à madame de Fargy mille petits signes de joie et d'affection. Toujours inquiète de cette susceptibilité qui gênait tous ses mouvemens, ce fut près de madame de Li-

mours qu'elle alla s'asseoir. Madame de Nançai l'observa ; elle en devint plus prévenante pour madame de Fargy. Monsieur d'Entragues était aussi fort occupé d'elle, et ne cessait de lui parler du plaisir qu'il avait à la revoir.

Il était tard ; on passa aussitôt dans la salle à manger. Madame de Limours se fit porter à sa place ; monsieur d'Entragues la suivit ; monsieur de Limours donna le bras à madame de Nançai. Pendant qu'ils marchaient assez lentement, Blanche se jeta dans les bras de madame de Fargy : « Que je suis » contente de vous revoir ! lui dit-elle ; » combien vous êtes bonne de m'avoir appris la fin de vos tourmens ! Mon cœur » est prêt à vous remercier de votre bonheur. » — Madame de Fargy l'embrassa, et lui rappela qu'on les attendait ; cependant son fils eut le temps de dire : « Et moi, » Mademoiselle, ne daignerez-vous pas remarquer aussi que, dans ce moment, je » suis parfaitement heureux ? » — « Vos » peines m'ont assez affligée, » répondit-elle, « pour que vous ne doutiez pas.... » Et elle s'arrêta, sans savoir comment finir sa phrase.

Lorsqu'ils arrivèrent, ils trouvèrent, qu'en effet, tout le monde était resté debout à les attendre. Monsieur de Limours s'assit entre madame de Nançai et madame de Fargy, et monsieur d'Entragues auprès de madame de Limours. Elle fit signe à Blanche de venir prendre l'autre place à côté d'elle. Monsieur de Fargy se trouva donc naturellement près de mademoiselle de Nançai.

Au commencement du dîner, on se disait quelques mots sans suite ; Blanche et monsieur de Fargy gardaient seuls le silence. Mais, quand la conversation devint générale, il lui dit : « Ma mère vous a appris tout » ce que nous avons souffert. Cependant, » j'ignore si elle a pu vous peindre la re» connaissance que votre douce pitié m'a » inspirée. Je n'oublierai jamais la bonté » qui vous porta à venir dans le parc de » madame de Limours. » Elle rougit et baissa les yeux, sans lui répondre...... Il baissa aussi les siens, en lui demandant : « Avez-vous daigné conserver ce dessin où » est le portrait de ma mère ? » — « Oui ; et, » quand j'ai su que vous étiez avec elle, je » vous ai donné l'air de bonheur que je vous

» supposais. » Il la regarda avec attendrissement. « Avez-vous aussi changé l'expression » du sien? reprit-il; a-t-elle l'air contente. » —Blanche s'aperçut qu'elle n'avait pas songé à retoucher les traits de madame de Fargy. Elle parut embarrassée; il osa croire qu'elle n'avait pensé qu'à lui.... Plus heureux qu'elle, il parvint toutefois à cacher l'impression qu'il éprouvait; et, pour la rassurer, il voulut parler de choses indifférentes.

« Mon père, lui dit-il, se propose de » passer quelque temps dans une terre que » je ne connais pas, où tout me sera étran- » ger. Ce voyage m'éloignera d'ici.... » Et il ajouta : « Si je pouvais du moins y trans- » porter un seul arbre du parc de madame » de Limours, je sens qu'il suffirait pour » que ce séjour me devînt cher! »

Blanche soupira. Elle se rappelait aussi cet arbre d'où elle l'avait vu s'éloigner, en disant : Pour jamais... « Oublions le passé, reprit-elle; » aujourd'hui, il ne faut songer qu'au bon- » heur! » — Il se troubla, et d'une voix altérée lui dit : « Voulez - vous que j'ou- » blie cet instant dont le souvenir m'a sou- » vent consolé?... » — Il avait l'air si affligé

qu'elle ne put s'empêcher de dire : « Je ne » veux rien qui vous fasse de la peine. »

Madame de Limours, tout en paraissant causer avec monsieur d'Entragues, les avait écoutés; mais ils parlaient si bas qu'elle ne put les entendre. Elle craignit qu'on n'aperçût qu'ils étaient uniquement occupés l'un de l'autre; et s'adressant à Blanche, elle ne cessa plus d'attirer son attention.

Après dîner, monsieur de Limours proposa à madame de Nançai de jouer au reversi avec madame de Fargy, monsieur d'Entragues et lui; elle accepta. Blanche et monsieur de Fargy restèrent près de madame de Limours. Il rappela les fêtes qu'il avait vues chez elle; mais, dans chaque mot, dans chaque détail, il désirait faire sentir à Blanche qu'aucun de ses mouvemens ne lui avait échappé. C'était le souvenir vif des plus légères circonstances : le bal, la chasse, le concert, tout lui fournissait un moyen de lui parler d'elle-même. Elle devinait ses pensées; les siennes étaient semblables. « A ce » concert, lui dit-elle, combien cette musique » gaie m'était importune! Tout contraste » avec vos sentimens me blessait. » Dès qu'ils

eurent commencé à causer, leur entretien devint plus animé ; ils ne songèrent plus à madame de Limours. Elle les considérait avec un intérêt mêlé d'inquiétude. La vue d'un amour si doux et si pur pénétrait son cœur ; et elle faisait des vœux, pour que madame de Nançai pût approuver une affection qui devait faire leur bonheur à tous.

Blanche, tout entière à des impressions si inattendues, ne voyait rien de ce qui se passait autour d'elle. Elle ne s'était pas approchée de la table de reversi ; elle n'y avait pas même pensé. Lorsque la partie fut finie, le bruit de ces quatre fauteuils poussés à la fois la fit tressaillir ; ses regards se portèrent vers cette table. Sa grand'mère, choquée de lui voir oublier madame de Fargy, tâchait de réparer sa négligence en la comblant de soins et d'égards ; mais n'y pouvant plus tenir, elle fit signe à Blanche de venir près d'elle, et lui dit tout bas de s'occuper de son ancienne amie.... Blanche, étonnée, chercha les yeux de monsieur d'Entragues, pour savoir le motif d'une attention si extraordinaire. Lui, qui devinait mieux les sentimens de cette jeune personne, secoua la

tête, et la regarda d'un air assez mécontent. Aussitôt, elle s'assit près de lui, et devint aussi sérieuse qu'elle avait été gaie.

Madame de Nançai pria vivement madame de Fargy de venir la voir quand elle serait à Paris. « Madame, lui dit-elle, votre pré-
» sence sied très-bien à monsieur votre fils;
» ce n'est plus le même homme. Il a aujour-
» d'hui un air de félicité qui me plaît. » En même temps, elle lui sourit, mais ajouta :
« On doit bien envier une mère si tendre-
» ment aimée ! » Ces mots prononcés avec aigreur, s'adressaient à Blanche; puis, revenant à madame de Fargy, elle lui dit : « J'es-
» père, Madame, qu'il voudra bien vous
» accompagner, et que mon grand âge ne
» lui fera pas peur. »

Madame de Fargy, madame de Limours, monsieur de Fargy, Blanche elle-même, tous baissèrent les yeux; ils se sentaient embarrassés, comme si tous eussent contribué à la crédule confiance de cette pauvre grand'-mère. Monsieur d'Entragues remarqua ce mouvement subit, unanime, et leur en sut gré; mais il sentit aussi, plus que jamais, la nécessité de mettre Blanche en garde contre un

penchant qui n'aurait peut-être pas l'assentiment de madame de Nançai. Avec son caractère, il était impossible de prévoir comment les choses s'arrangeraient dans son esprit. D'ailleurs, un mariage lui paraissait une affaire trop grave, pour qu'il voulût influer sur ses résolutions.

Le jour suivant, Blanche le reçut d'une manière charmante; car elle aimait sincèrement cet aimable vieillard. Peu à peu il se laissait attendrir; sa faiblesse le révoltait, mais il ne pouvait résister au ton doux et sensible de cette jeune personne. Il lui conta des histoires, parce qu'elle en demandait. Il chercha à lui plaire, à l'amuser. Elle ne se doutait pas, qu'intérieurement, il était bien décidé à s'armer de rigueur, dans l'entretien qu'il devait avoir avec elle. Il l'avertit que le lendemain il viendrait de bonne heure.

Lorsqu'il arriva, madame de Nançai n'était pas encore levée. Il se rendit dans le jardin, et Blanche courut l'y trouver. « Hé » bien! Mademoiselle, lui dit-il d'abord, » qu'avez-vous à me dire? » — Cette interrogation subite, imprévue, la surprit; et elle lui répondit : « Mais rien du tout,

» je crois. » — « Rien! vous croyez? Alors, » je vais vous demander ce que vous pensez » de l'intérêt que monsieur de Fargy vous » inspire ? » Elle lui dit avec étonnement : « Je l'éprouve sans y penser. »

Il sourit; et, reprenant aussitôt le sérieux qu'il voulait garder, il ajouta : « Puis- » que c'est sans y penser, je vais me per- » mettre de vous adresser deux questions. » Vous êtes si vraie, que je croirai à ce que » vous allez me dire, comme si je lisais » dans votre cœur. » — Cet appel si grave à sa sincérité la porta à réfléchir, à peser chacune de ses paroles, et lui rendit la moindre réticence impossible. « Si madame votre » grand'mère vous proposait un mariage » convenable sous tous les rapports, avec un » homme dont, si vous voulez, nous suppo- » serons le nom, y consentiriez-vous sans » peine ? » — « Non, dit-elle tristement. » — « Si madame votre grand'mère accordait » votre main à monsieur de Fargy, l'accepte- » riez-vous pour époux? » — Elle resta quelque temps en silence, et répondit en tremblant : « Il aime tant sa mère!... Vous m'avez » dit souvent que les vertus se tenaient par

» une chaîne invisible.... Je crois qu'il ren-
» drait sa femme heureuse. » — « Vous re-
» connaissez donc qu'il vous plaît, que vous
» l'aimez? » — « Je n'avoue point cela, re-
» prit-elle : revenons plutôt à votre première
» question. Si ma grand'mère me proposait
» un mariage qui dût me rendre malheu-
» reuse, mon parti est pris ; je lui deman-
» derais de consentir à me laisser vivre près
» d'elle, sans rien changer à mon sort. Sa
» bonté m'attache, me suffit, et je bénis
» tous les jours le ciel qu'elle ait un ami
» comme vous. »

Monsieur d'Entragues se détourna, pour ne pas laisser voir à cette jeune personne combien son affection le touchait. « Mademoiselle,
» reprit-il, convenons que nous ne par-
» lerons plus de moi. Aussi bien, n'est-ce pas
» de moi qu'il s'agit. Vous vous faites illu-
» sion, en croyant qu'on peut vivre isolé.
» Il faut avoir une maison, des entours, te-
» nir à beaucoup de liens, pour espérer
» quelques soins dans la vieillesse. D'ailleurs,
» madame votre grand'mère est bien âgée ;
» vous pouvez la perdre, et rester seule,
» lorsqu'à peine vous entrez dans la vie... »

— « Oh! s'écria-t-elle, ne me faites pas en-
» visager un malheur sur lequel je ne veux
» point m'arrêter! Tout ce que je puis vous
» redire, c'est que je me retirerais dans
» un couvent; et vous seriez mon ami et
» mon guide. » — « Moi! répondit-il; son-
» gez que je n'espère plus qu'un petit nombre
» d'années; peut-être même ne dois-je
» compter que des jours. » — Blanche re-
partit tout émue : « Voulez-vous donc
» m'affliger, en me faisant ainsi prévoir la
» perte de tout ce qui m'est cher? Mais,
» je vous le demande, si tant de malheurs
» devaient m'arriver, alors ne serait-il pas
» raisonnable d'arranger ma vie, suivant mes
» idées, plutôt que d'après les vôtres, et de
» juger pour moi-même, comment je serais
» moins à plaindre? »

Monsieur d'Entragues ne sut trop qu'allé-
guer contre une si bonne raison. Aussi lui
dit-il : « Laissons toute cette triste pré-
» voyance, toutes ces idées de mort et d'a-
» venir; elles nous sont venues je ne sais
» comment. Parlons de vous qui êtes jeune,
» et avez le temps d'être heureuse. Remet-
» tons-nous à ma seconde question : Vous

» flattez-vous, Mademoiselle, que madame » de Nançai vous voie tranquillement de-» venir la fille de madame de Fargy? » — « Je me le suis demandé, un jour où vous » aviez de même porté mon esprit sur des » pensées que je n'aurais jamais eues sans » vous. Hé bien! car je veux être sincère, » j'ai reconnu qu'elle le permettrait diffici-» lement. » — « Alors, ne redoutez-vous » pas un penchant qui ne peut vous causer » que des chagrins? » — « Mais vous êtes » singulier! reprit-elle; c'est vous qui venez » jeter le trouble dans mon esprit : j'étais » paisible, contente; je ne songeais qu'à » soigner ma grand'mère, qu'à lui consacrer » ma vie. Je faisais mon unique plaisir de » votre société et de la sienne : j'osais, il » est vrai, rendre quelque justice au mérite » d'amis bien chers; mais cette justice im-» partiale m'est-elle défendue? Vous venez » avec vos questions bouleverser mon ame. » Le mariage vous paraît-il donc si néces-» saire, que je doive, à l'instant, consentir à » épouser la première personne qu'il vous » viendra dans la tête de me nommer, et à » renoncer à une préférence que je n'ai pu

» m'empêcher de sentir? » — « Si madame » votre grand'mère l'exige? » — Blanche soupira, et dit avec douceur: « Si j'étais » assez infortunée, je m'adresserais au ciel » et à vous. »

Monsieur d'Entragues, ému malgré lui, repartit: « Je vous ai suppliée, Mademoi- » selle, de ne pas me mêler dans vos ré- » ponses. » — « Vous me l'avez déjà dit, » reprit-elle; mais je vous ai promis d'être » vraie; je dois donc vous parler de ma » seule espérance. » — « Encore! » s'écria-t-il en prenant un air tout fâché; car il sentait bien que si elle le voyait s'attendrir, il serait subjugué. Blanche le savait comme lui, et ajouta: « Laissez-moi à mon tour » vous faire aussi deux questions: me ver- » riez-vous malheureuse, sans en être affli- » gé? » — Il garda le silence. — « N'avez- » vous pas assez d'empire sur ma grand'- » mère pour me protéger, s'il était possible » qu'elle voulût disposer de moi sans mon » aveu, et contraindre mes sentimens? » — « Mais, Mademoiselle, il faut savoir si ces » sentimens sont raisonnables, s'ils feront » votre bonheur.... J'ai souvent rencontré

» madame de Fargy dans le monde; pour
» son fils, je ne le connais pas du tout. » —
« Vous y revenez toujours! Si vous ima-
» ginez que je l'aime, je dois croire que
» vous le haïssez, car il vous occupe beau-
» coup. Je suis même convaincue que vous
» ne m'aimez plus; sans cela, vous ne cher-
» cheriez pas à me dissimuler que ma grand'-
» mère ne veut jamais que ce que vous ap-
» prouvez. Au reste, je ne l'ignore pas; et si
» j'ai des chagrins, ce sera votre faute. » —
« Voilà bien, répliqua-t-il, l'injustice,
» l'exigence d'une jeune personne! Faites-
» lui la moindre représentation? c'est qu'on
» ne l'aime plus. Présentez-lui des obstacles
» insurmontables? c'est qu'on ne veut pas la
» servir. » — « Je ne dis pas tout cela; mais
» actuellement, permettez-moi à mon tour
» de vous faire deux propositions. La pre-
» mière, de me laisser comme je suis, puis-
» que mon sort me plaît; la seconde, que
» vous examiniez vous-même ce qui con-
» vient le mieux à mon avenir. Croyez-
» moi; vous aurez beau vous montrer sé-
» vère, je sens que je puis vous confier le
» soin de mon bonheur. » — « Vous espérez

» que je ne verrai que par vos yeux, répliqua-
» t-il. » — Elle sourit sans lui répondre. —
« Au moins, vous ne le niez pas, ajouta-
» t-il ; c'est cela de gagné. Cependant, j'ac-
» cepte vos deux propositions. Mais je vous
» demande de ne plus vous abandonner à
» ces rêveries d'une félicité à laquelle il
» faudra peut-être renoncer. Je vous prie,
» pendant quelque temps, d'éviter mon-
» sieur de Fargy, et même sa mère. » —
« Lui, j'y consens ; mais elle, je l'affligerais,
» et vous ne pouvez pas le vouloir. » —
« Laissez-moi veiller sur vous, pour vous :
» car, mon enfant, permettez cette expres-
» sion, ma chère enfant, nul ne vous chérit
» autant que moi. Si je trouve que ce jeune
» homme mérite votre affection, je serai
» trop heureux ; mais si je viens vous dire
» qu'il faut l'oublier, y consentirez-vous ? »
— « Ah ! je puis bien m'y engager, répondit
» Blanche ; car plus vous le connaîtrez, plus
» vous l'aimerez : j'ai été de même. »

Il se mit à rire malgré lui, et Blanche, consolée, s'écria : « Mon plus grand bon-
» heur est de vous avoir pour ami. Pendant
» que vous allez examiner tous les cœurs,

» amusez-vous à lire dans le mien ; vous en
» serez content, je vous assure. »

Monsieur d'Entragues, ayant vu les fenêtres de madame de Nançai ouvertes, se leva en disant : « Je vais me présenter chez ma-
» dame votre grand'mère. A présent que
» nous venons, vous et moi, de conclure
» un traité en forme, nous devons prendre
» garde de la fâcher. » — « C'est bien im-
» portant, reprit Blanche ; mais si elle me
» demande de qui nous avons parlé, que
» lui répondrai-je ? »

Il avait ri, c'était un homme perdu ; et il riait encore de voir comment cette jeune personne, sur une légère espérance, l'associait à tous ses intérêts. « L'idée me vient, répli-
» qua-t-il, qu'il faut lui dire que nous avons
» parlé de madame de Limours. » — « C'est
» impossible, je n'y ai seulement pas songé. »
— « N'importe, ajouta-t-il gaiement ; ces
» jours derniers, vous étiez fort occupée
» d'elle ; continuez de même devant votre
» grand'mère. Vous n'aviez aucun dessein
» prémédité, et le hasard ne vous a jamais
» si bien servie. » — Il se rappelait l'humeur de madame de Nançai contre cette amitié

nouvelle, et pensait qu'il serait plus facile de la ramener vers madame de Fargy, si elle cessait de la croire le premier et le plus cher attachement de Blanche.

« Êtes-vous donc persuadé, reprit-elle, » que madame de Limours ait du pouvoir » sur l'esprit de ma grand'mère? » — « Bien » plus que vous ne l'imaginez! Écoutez mon » expérience : soignez-la, aimez-la; ne par- » lez que d'elle, et vous verrez quel bon effet » vous produirez » Il s'en alla, étonné de s'intéresser si vivement à cet amour d'enfant, qui pouvait devenir un bonheur.

Blanche retourna chez elle, fort surprise de la recommandation de monsieur d'Entragues. Mais tout ce qui était ce qu'elle appelait *faire exprès*, la gênait. Entraînée par goût vers madame de Limours, elle ne savait plus comment lui témoigner son affection. Cela devenait une affaire, depuis que c'était pour suivre les conseils de son ami.

Monsieur d'Entragues resta chez madame de Nançai. Le soir, Blanche demanda en rougissant, si on n'irait pas faire une visite à madame de Limours? Elle n'avait pas prononcé ces paroles, qu'on entendit une voi-

ture, et l'on annonça madame de Fargy.
« Voulez-vous encore sortir tout de suite ?
» dit sa grand'mère d'un air moqueur. » —
» Non, Maman, répondit Blanche ; cela
» ne serait pas poli. »

Madame de Nançai s'avança pour recevoir madame de Fargy, et lui reprocha de n'avoir pas amené son fils. Elle s'excusa, en disant que son père étant seul, il était resté près de lui. Cette attention respectueuse plut à madame de Nançai ; elle fit un grand éloge de ce jeune homme, assura qu'il n'avait rien de l'insouciance, de la légèreté devenue à la mode dans le temps présent. A ces mots, monsieur d'Entragues et Blanche se regardèrent en même temps.

Madame de Fargy n'avait point voulu que son fils l'accompagnât, parce qu'il lui avait avoué ses sentimens pour Blanche. Sa délicatesse ne lui permettait pas de l'amener chez madame de Nançai tant qu'elle les ignorerait ; mais, sans effort, sans projet, inspirée uniquement par sa tendresse, elle fut charmante pour cette grand'mère dont le bonheur de son fils pouvait dépendre. Ses opinions, ses goûts n'avaient

jamais différé de ceux de madame de Nançai. Aussi, tout naturellement, elle parla du dernier règne avec enthousiasme. En ne disant que sa pensée, elle répondait aux regrets de madame de Nançai, aux souvenirs de monsieur d'Entragues. Cette conversation parut leur plaire également. Blanche les voyant tous deux si satisfaits, s'approcha de lui, et d'un air de triomphe lui dit : « Eh » bien!... » — « Je vous comprends, répondit- » il ; mais il faut connaître son fils.... » — Blanche s'éloigna, fâchée qu'il lui restât le moindre doute, quand elle n'en avait aucun.

Madame de Fargy le pria de venir les voir à St.-Maur. « Nous sommes fort occupés, lui » dit-elle, à arranger un jardin qui, j'espère, » vous plaira. Mon fils a placé devant mes » fenêtres un assez grand nombre d'oran- » gers, comme vous en avez vu dans les jar- » dins de Clagny; toutes les caisses sont en- » tourées de tubéreuses, d'œillets, de » roses et de jasmins. » — « C'était en effet » un enchantement que ces jardins de Cla- » gny ! » reprit monsieur d'Entragues. — « Oh ! le véritable enchantement, » dit madame de Nançai, « c'est d'avoir un fils comme

» monsieur de Fargy. » Sa mère, heureuse de l'entendre louer, parla de lui avec une affection si tendre, une estime si parfaite, que madame de Nançai serra sa main dans les siennes, en la félicitant de son bonheur.

Lorsqu'elle se leva pour s'en aller, Blanche la reconduisit; et dès qu'elles furent seules dans le premier salon, elle l'embrassa, et la pria de venir bientôt la voir dans le jardin, aux heures où sa grand'mère ne recevait jamais personne. « Que je puisse du » moins causer avec vous ! » disait-elle. — Monsieur d'Entragues lui avait appris que ces heures, ce jardin pouvaient être consacrés à la confiance, à l'amitié. Pauvre monsieur d'Entragues, comme toujours sa prudence tournait contre lui !

Madame de Fargy promit de revenir au premier jour, et de rester long-temps avec elle. Puis elle ajouta : « Mon enfant, rendez-» moi la lettre que je vous ai écrite, et que » vous avez encore. » — « Ce n'est pas ma » faute, reprit Blanche; ne vous ayant vue » qu'avec du monde, je n'ai pas eu le temps » de vous la remettre. » — « Cela est vrai; » pourtant j'en ai besoin. » — Aussitôt Blanche

la quitta, et courut chercher cette lettre, qu'elle avait relue tant de fois !

Madame de Nançai, n'ayant pas entendu sortir la voiture de madame de Fargy, pria monsieur d'Entragues d'aller savoir ce qui la retenait. Il entra dans le salon, et fut étonné de la trouver seule ; mais avant qu'il eût pu lui en demander la raison, Blanche arriva ; elle s'arrêta à sa vue, et parut vouloir cacher de ces papiers qu'elle apportait. Madame de Fargy les prit ; et s'adressant à monsieur d'Entragues, lui dit : « C'est une » lettre que j'avais confiée à Blanche, et que » j'ai désiré qu'elle me rendît. » — Il fit une profonde révérence, en s'éloignant comme un homme qui craint de gêner. « Non, non, » s'écria madame de Fargy, vous ne me » laisserez pas ainsi ; j'espère que vous me » donnerez le bras jusqu'à mon carrosse. »

Blanche était confondue de voir comme tout semblait la faire paraître sous un aspect défavorable. Il va, se disait-elle, me demander ce que c'est qu'une si grande lettre ; je ne pourrai pas le lui dire ; il doutera de ma confiance ; son amitié pour moi s'affaiblira : mon Dieu, que je suis malheureuse ! Cepen-

dant, pour retarder au moins une explication qu'elle croyait inévitable, elle s'empressa de retourner près de sa grand'mère.

Monsieur d'Entragues, en conduisant madame de Fargy, regardait avec étonnement ces nombreux cahiers. La surprise de Blanche, lorsqu'elle l'avait trouvé dans le salon, ne lui avait pas échappé; et tout ce qui semblait avoir l'apparence du mystère, dans la conduite de cette jeune personne, l'affligeait. Madame de Fargy devina toutes ces impressions, et lui dit en souriant: « Vous êtes un » homme de trop bon goût pour être cu- » rieux, si notre jeune amie ne vous in- » téressait pas vivement. Aussi, loin de me » fâcher, je vous en sais gré. Cette lettre est » de moi; j'ai cru devoir la lui écrire, pen- » dant que j'étais encore à Ste.-Élisabeth. » Je l'ai priée de n'en point parler; ainsi » promettez-moi de ne pas la troubler, » en insistant sur ce qu'elle ne se croira pas » permis de vous dire. La pauvre enfant me » fait pitié; elle a trop de candeur pour se » tirer de tant d'embarras. » Satisfait d'une explication si simple, il promit de ne faire aucune question à Blanche, s'engagea à aller à

Saint-Maur, au commencement de la semaine suivante, et rentra chez madame de Nançai de très-bonne humeur.

Les jours d'après se passèrent dans cette famille comme de coutume. Monsieur d'Entragues se divertissait à rappeler souvent à Blanche qu'il était fort important d'aller chez madame de Limours. Dès qu'elle en témoignait le désir, sa grand'-mère grondait; lui, riait et disait à Blanche: «. Tout s'arrange à souhait. » Elle ne le comprenait plus, devenait triste; alors madame de Nançai, bien qu'en murmurant, cédait à ses désirs. Le vieil ami s'amusait, et des chagrins de l'âge, et des anxiétés de la jeunesse.

Il partit quelques jours après pour Saint-Maur, très-décidé à examiner sévèrement ce jeune homme dont il ne cessait d'être occupé. Le comte de Fargy le reçut comme une ancienne connaissance qu'il était charmé de retrouver. Madame de Fargy, quoique fort contente de le voir, n'eut pour lui que ces attentions bienveillantes qu'on aurait pu prendre pour les égards ordinaires d'une personne polie. Son caractère simple et noble réglait toujours tous ses mouvemens.

Monsieur d'Entragues la pria de lui montrer ces beaux orangers dont elle lui avait parlé. On se rendit dans le jardin. Il en prit occasion de demander où était son fils; car il commençait à craindre qu'il ne fût absent. Elle lui apprit que Chirac l'avait prié de venir avec lui à la chasse. « Vous savez, ajouta-» t-elle, que les désirs de ce bon docteur » s'expriment comme des volontés. Ils vont » rentrer tous deux. » Elle retourna chez elle, en disant qu'elle allait les envoyer chercher, et le laissa avec le comte de Fargy.

Monsieur d'Entragues, certain de parvenir au but qu'il s'était proposé, se livra à sa gaieté. Ces fleurs, ce jardin, lui rappelaient la triomphante beauté de madame de Montespan. Il croyait la voir encore, recevant à Clagny toute la cour, la reine même, et exigeant plus de respect que cette princesse. Il parlait avec ravissement de ces temps de galanterie, où, jeune et sensible, il avait brillé à ces fêtes dont le souvenir l'enchantait. « Quand les mœurs actuelles me déplaisent » par trop, disait-il, je ferme les yeux, et » me transporte à ces jours de féerie; je jouis, » dans ma pensée, de ces plaisirs élégans, dé-

» licats, que le goût de l'esprit embellissait
» toujours. »

Le comte de Fargy, sans lui rien disputer, regretta de n'avoir vu que les dernières années d'un roi devenu triste et sévère. Comme ils cherchaient à se plaire, et que ce règne avait été séparé en deux époques bien distinctes, l'un parlait avec vivacité des plaisirs de sa jeunesse, l'autre se plaignait doucement du sérieux qui avait ennuyé la sienne. Leur ton n'avait rien de positif; leurs expressions étaient modérées. Sans abandonner aucune de leurs opinions, tous deux avaient la grâce, la facilité de l'insouciance, et s'embarrassaient peu de convaincre.

Le marquis de Fargy vint leur annoncer que sa mère les attendait. Il salua monsieur d'Entragues avec le respect dû à son âge. En entrant dans le salon, ils trouvèrent Chirac. Monsieur d'Entragues lui témoigna une véritable amitié. Sa manière d'envisager toute chose, ses reparties originales et piquantes l'amusaient. Aussi, chaque fois qu'il le rencontrait, se faisait-il un jeu de louer avec excès devant lui tout ce qu'il savait lui déplaire. Il reprit donc avec le comte de

Fargy la conversation qu'il venait d'interrompre. Chirac critiqua ces fêtes, se moqua de l'état de courtisan, et des assiduités qu'il exige. « C'est bien à vous à parler ainsi! repartit monsieur d'Entragues, vous qui êtes » un véritable favori. » — « Ah! pour cela, » je le puis en sûreté de conscience. J'aime » la personne de monsieur le régent; mais, » pour la place de son premier médecin, elle » ne me gêne guère. Car, Monsieur le marquis, vous savez qu'il se vante de ne pas » faire grand cas de mes conseils. Au surplus, je le lui dirais à lui-même : le vrai » bien est de vivre chez soi, d'être indépendant, et surtout de s'étendre dans un bon » fauteuil, au lieu de rester debout. » En disant cela, il s'enfonça dans le sien comme pour en prendre possession.

Monsieur d'Entragues et le comte de Fargy rirent de cette idée, et, par un mouvement involontaire, ils s'étendirent aussi dans leurs fauteuils. Cependant, pour exciter quelques-unes de ses boutades, ils cherchèrent à l'impatienter, et se jetèrent dans des récits merveilleux de cette cour brillante. Ils affectèrent de parler avec admi-

ration de ces mœurs douces et faciles qui font passer à travers la vie, sans s'irriter contre les choses, ni se montrer trop mécontent de personne. Chirac préférait de beaucoup l'âpre franchise des anciens temps. « Ah! pour l'âpre franchise, repartit monsieur d'Entragues, je l'admire fort; mais, » ajouta-t-il d'un air ingénu et timide, « je » n'ose pas la louer devant vous. » Chirac, songeant à sa brusquerie, convint qu'il avait bien ses bonnes raisons pour s'établir le défenseur des rudes manières, et se moqua de lui-même tant qu'ils voulurent.

Ces Messieurs, le voyant de si belle humeur, crurent l'avoir confondu. Ils ne se bornèrent plus à louer ces formes séduisantes qui rendent la société si agréable; mais ils s'avisèrent de parler avec exagération de la sensibilité, de l'amitié.... — « Ah! » je renais, » s'écria Chirac, en s'élançant de son fauteuil; « à présent, je vous tiens, » Messieurs : parlons de l'amitié, si cela vous » fait plaisir; mais j'entends de ces amitiés » héroïques, qui viennent avec la fortune, et » s'en vont avec elle. C'est en effet à » Saint-Maur qu'on doit s'en souvenir. Je vois

» d'ici le château où Gourville donnait
» de si bons soupers! Grands et petits,
» pendant sa longue vie, avaient eu recours
» à lui; il avait obligé tout le monde. Eh
» bien, Messieurs, il vint à ce pauvre homme
» un mal de jambe qui le retint six ans chez
» lui; la première semaine, quelques-uns
» passèrent à sa porte; après, on n'envoya
» même plus savoir de ses nouvelles. »

« C'est impossible, » répéta plusieurs fois monsieur d'Entragues, du ton d'un homme qui ne voulait pas avoir l'air de croire ce qu'il savait très-bien. « Cela n'est pourtant que
» trop vrai, repartit Chirac; et lorsque je
» lui en témoignais mon étonnement, il me
» disait avec douceur : C'est ainsi que le
» monde est fait. J'en suis moins surpris
» qu'un autre; j'ai été mêlé à tant d'affaires,
» sans compter mes quatre-vingts ans! J'ai
» assez vu les hommes, pour savoir qu'on leur
» devient indifférent, dès qu'on ne peut plus
» leur être utile. Mais, je m'en console sans
» peine. Je n'ai plus qu'une ambition, ajouta-
» t-il un jour avec gaieté: au commencement
» de chaque année, je souhaite pouvoir ar-
» river aux fraises; et quand elles sont pas-

» sées, j'aspire aux pêches : cela durera
» ainsi, autant qu'il plaira à Dieu.... —
» C'est qu'alors, continua Chirac, il était
» aussi avancé que je le suis aujourd'hui. »
— « Je soupçonne, cher docteur, repartit
» monsieur d'Entragues, que vous deviez le
» trouver trop patient et trop doux. » —
« A merveille, monsieur le marquis, con-
» tinua Chirac; riez, si cela vous amuse.
» Mais ce que je puis vous affirmer, c'est
» que pendant six ans, ce bon vieillard est
» resté dans un complet abandon. Toutes les
» fois que j'allais le voir, je le trouvais tou-
» jours seul, le matin, le soir, à toute heure :
» il n'y avait dans sa chambre que trois ou
» quatre anciens domestiques ; voilà les
» amis qui lui étaient restés. Elle m'est en-
» core présente cette chambre. Il était tou-
» jours à la même place ; et une fois il me
» dit : Je suis ici, aussi oublié, aussi en re-
» pos que si j'étais mort... — Messieurs,
» il faut que l'ame ait souffert par bien des
» ingratitudes, avant d'avoir une pareille
» pensée; elle ne vient pas toute seule....Au
» reste, cet exemple m'a fait beaucoup ré-
» fléchir. Il y a comme cela, dans la vie,

» deux ou trois rideaux qui s'ouvrent de-
» vant vous, et laissent voir les hommes
» comme ils sont. C'est bien triste. »

« Je crains, mon cher docteur, dit mon-
» sieur de Fargy, que vous ne deveniez mi-
» santrope. » — « Moi, misantrope! Oh!
» pour cela non : car j'aime bien encore les
» gens que je ne connais pas. » — « Vous
» êtes admirable! repartit monsieur d'En-
» tragues en riant; et, s'il vous plaît, doc-
» teur, nous connaissez-vous, ou sommes-
» nous de ces gens heureux que vous ne
» connaissez pas? » — Chirac ne put s'em-
pêcher de rire lui-même de la naïveté qui
lui était échappée. Pour la faire passer, il
répondit : « Vous savez bien, Monsieur,
» qu'il est convenu, que ceux devant qui l'on
» parle ne sont pas ceux à qui l'on pense;
» et j'ajouterai, sans compliment, car je ne
» suis pas flatteur, que, dans cet instant,
» rien n'est plus vrai. »

Madame de Fargy dit que Chirac avait
raison; qu'il fallait vivre dans sa famille, et
compter sur bien peu de personnes. Alors
il s'écria tout joyeux : « Nous voilà deux
» contre deux; c'est une affaire en règle.

» Il faut nous séparer : je vais me placer » près de madame; restez où vous êtes, » Messieurs, et nous allons disputer jusqu'à » ce qu'un des partis se déclare vaincu. » — « Et de quel côté sera ce jeune homme? » demanda monsieur d'Entragues, en regardant le marquis de Fargy. — « Oh! repartit » le docteur, il jugera en dernier ressort; » c'est la place qu'à son âge on prend tou- » jours. » — Cette gaieté fit oublier toute discussion.

Le reste de la journée se passa dans ces causeries qu'un mot fait naître, dont un rien distrait: point de gêne, peu de suite, aucune prétention, pas un instant d'exigence; ils parlaient comme leurs idées venaient.

Monsieur d'Entragues était très-satisfait. En voyant le jeune marquis de Fargy près de ses parens, il perdit toutes les préventions qu'il avait eues d'abord contre lui. Il ne lui trouvait plus cet air sombre qui lui avait inspiré de l'éloignement. Sa déférence attentive et respectueuse pour son père, ses regards si tendres, portés sans cesse vers sa mère, le touchaient; et il commençait à croire que Blanche ne s'était pas trompée.

Cependant, il se promettait de le revoir encore, pour l'observer avec plus de soin. Il pensait aussi qu'il était nécessaire que madame de Nançai se liât davantage avec cette famille; et il espérait qu'alors elle pourrait s'y attacher. Il se disait qu'ils viendraient à Saint-Maur ensemble, qu'après ils en causeraient entre eux; et qu'il lui serait plus facile de la disposer favorablement pour ce jeune homme, s'il méritait l'affection de Blanche.

Il resta fort tard; le soir il dit à madame de Fargy, que si elle le permettait, il amènerait un jour madame de Nançai voir son jardin. Cette proposition fit battre le cœur du marquis de Fargy; il baissa les yeux et rougit. Sa mère jugea que leur intérieur avait paru agréable à monsieur d'Entragues; c'était beaucoup, mais pas assez pour elle. Avant son départ, elle lui proposa de voir son appartement, et l'y conduisit.

Aussitôt qu'ils furent seuls, elle lui dit: « Je ne veux point que vous engagiez madame de Nançai à venir ici sans Blanche, » car cela serait extraordinaire, ni que cette » jeune personne vienne chez moi, avant que » vous nous connaissiez parfaitement. Je

» suis trop sincère pour ne pas vous avouer » que, depuis long-temps, mon fils ressent » pour elle une passion bien vive. Le nom, » la fortune, rendraient ce mariage très- » convenable. Leur caractère assurerait leur » bonheur, je n'en doute pas. Cependant, il » importe que le parent et l'ami de madame » de Nançai n'ignore aucun des événemens » de ma vie; je désire aussi que vous ayez » pour mon fils toute l'estime qu'il mérite: » permettez cet orgueil à une mère. » Elle alla à son secrétaire, y prit des papiers, et ajouta : « Voici la lettre que Blanche m'a » rendue devant vous; je la lui écrivis à la » prière de mon fils, qui alors ne croyait » pas devoir prétendre à sa main. » — « Pourquoi avait-il cette inquiétude? » reprit vivement monsieur d'Entragues. — « C'est ce que vous verrez en lisant cette » lettre, répondit-elle. Je puis vous dire » seulement que j'ai plutôt affaibli qu'exa- » géré les vertus de mon fils. Je vais faire » porter ces cahiers dans votre voiture, ne » voulant point que personne ici sache que » je vous les ai confiés. Mais je suis sûre de

» votre discrétion ; ma bonne foi se livre à
» votre probité. »

Monsieur d'Entragues ne savait comment remercier assez madame de Fargy. Pourtant il la quitta aussitôt ; car il désirait apprendre quels motifs avaient persuadé à son fils qu'il ne lui était pas permis d'élever ses vues jusqu'à mademoiselle de Nançai. Il s'agitait dans sa voiture, était impatient d'arriver pour lire cette lettre ; il craignait d'y trouver des obstacles insurmontables, de ces fautes de jeunesse qui compromettent tout l'avenir. Sans doute, se disait-il, elles auront été réparées avec courage, puisque cette mère parle si hautement des vertus de son fils ; mais, peut-être, rendront-elles le consentement de madame de Nançai difficile. Il pensait à Blanche ; il éprouvait la sollicitude d'un vieil ami qui sent le bonheur de ce qu'il aime incertain. Dès qu'il fut de retour chez lui, il se mit à lire ces papiers, où le sort de cette jeune personne était renfermé.

Les torts du comte de Fargy ne l'étonnèrent pas ; il en avait entendu parler vague-

ment. L'effet qu'ils avaient eu sur son esprit lui parut naturel : qui peut résister à des secousses si violentes et si inattendues? Cependant, il venait de le voir heureux, paisible, causant librement de toute chose, jouissant de l'affection des siens. Il ne doutait pas que cette crise affreuse, mais passagère, ne servît au moins à l'éloigner de ceux qui avaient contribué à l'égarer. Le dévouement passionné de son fils lui causa surtout une vive émotion. Il se pénétrait de ses sentimens, relisait chacune de ses paroles, aurait souhaité l'avoir près de lui pour lui dire : « Je vous » honore, je vous aime; » et il trouvait que l'affection de Blanche n'était pas assez exaltée.

Aussi le jour suivant, quand il la revit, il voulut l'éprouver : « J'ai été à Saint-Maur, » lui dit-il; ce jeune homme me plaît. » Elle parut enchantée. « Toutefois, continua- » t-il, un jour ne suffit pas; et le moins sage » peut se contraindre assez bien pour trom- » per la prudence. Il faudrait que je l'eusse » vu davantage, pour asseoir mon opinion. » Si vous savez de lui quelques traits géné- » reux qui puissent me rassurer entièrement, » dites-les moi, et je parlerai à madame de

» Nançai. » — « Non, reprit-elle avec tris-
» tesse : si je manquais à ma parole, je
» l'avouerais à sa mère, à lui-même; il ne
» m'estimerait plus. » — « Mais, quand il sau-
» rait que c'est pour le servir? » — « Lui!
» il ne compose jamais avec ses devoirs.
» Il a rempli les siens, et n'a point examiné
» ce qu'ils pouvaient lui coûter; je ferai de
» même : seulement, je crois qu'avant de le
» connaître, je n'aurais pas si bien gardé mon
» secret. » — « Ces papiers que vous avez re-
» mis à madame de Fargy ne le concernent-
» ils pas?... Sans me rien avouer, ne pourriez-
» vous me faire pressentir ce qu'ils renfer-
» ment?... songez que c'est pour lui. » —
« Vous me mettez au supplice, répondit-elle :
» mais je l'admire en silence; je l'imiterai,
» et ne me plaindrai pas; le temps viendra
» où vous le jugerez mieux. » — « Vous me
» refusez donc votre confiance?... » — Elle
ne répondit plus. — « Je vais voir madame
» votre grand'mère tout-à-l'heure..... dans
» l'instant..... Persistez-vous à ne me rien
» dire? » — « Oui, » reprit-elle baignée de
larmes. — Aussitôt monsieur d'Entragues,
ravi, la prit dans ses bras, la pressa contre

son cœur, en lui disant : « J'aurais excusé » votre faiblesse; mais j'aime à vous trouver » dignes l'un de l'autre ! » — « O parlez, » s'écria-t-elle : je suis certaine que vous sa- » vez tout; dites-le moi. » — « C'est aussi » mon secret, répliqua-t-il; mais comptez que » je suis votre ami et le sien : néanmoins, » ne le lui apprenez pas, que je n'y con- » sente. » — « Soyez-en bien sûr; je ne le » vois jamais. » Cette ame naïve et pure était vraie, sans y penser, sans même le vouloir. Elle sentait qu'avec *lui* la discrétion serait trop difficile, et que son absence seule pouvait rassurer monsieur d'Entragues.

Il ne rêvait plus qu'aux moyens de décider madame de Nançai, d'abord à marier sa petite-fille, car ce n'était pas encore son intention; puis à la donner au fils du comte de Fargy, qu'elle n'ignorait pas avoir été fort lié avec les amis du régent. Il n'y en avait pas un qui ne lui fût suspect; et toujours elle s'exprimait sur eux avec amertume.

En causant avec madame de Nançai, monsieur d'Entragues essaya de porter la conversation sur la visite qu'il avait faite la veille. Comme elle était fâchée qu'il n'en fût pas

revenu à temps pour la voir, ce sujet d'entretien ne réussit pas. Il parla de ce petit bois d'orangers, semblable à celui de Clagny..... Pour l'ordinaire, un mot, un nom qui lui rappelait les anciens temps la charmait; cette fois, elle n'eut pas l'air d'entendre ces éloges qui lui déplaisaient, parce qu'elle avait de l'humeur. Dans son ennui, monsieur d'Entragues regardait sans cesse la pendule, pour savoir s'il pouvait convenablement s'en aller. Distrait, fatigué, il se retira plus tôt qu'à l'ordinaire.

Dès qu'il fut rentré chez lui, il reprit la lettre de madame de Fargy, la relut, et s'attendrit encore. Il désirait que ce fils si dévoué reçût la récompense de sa vertu; il prétendait aussi que sa petite amie Blanche fût heureuse, et il finit par se fâcher à son tour..... Ce n'est pas la peine, se disait-il, d'avoir conduit madame de Nançai toute sa vie, pour qu'elle m'échappe, quand je veux embellir ses vieux jours; car ce jeune ménage s'occuperait de la soigner, de la rendre heureuse..... Elle me consultait sans cesse, et dans des circonstances fort indifférentes: aujourd'hui, elle sera capable de ne pas

m'écouter..... Il est vrai qu'il n'y a rien d'indifférent pour ces personnes si vives : les choses frivoles leur tiennent autant au cœur que les affaires importantes ; Dieu sait même si elles ne s'en occupent pas davantage, parce qu'elles reviennent plus souvent... Il se promenait dans sa chambre, grondait sa vieille amie, se grondait lui-même de se faire un tourment de l'amour de ces enfans, quand lui aurait dû être si tranquille, n'ayant plus rien à démêler avec les passions.

Il revenait toujours vers la table où était cette lettre. Tout-à-coup, il lui passa par l'esprit qu'elle pourrait toucher également madame de Nançai. Aussi-bien, fallait-il qu'elle sût les secrets de cette famille : mais il pensa que s'il lui en parlait d'abord avec intérêt, elle s'armerait de défiance, commencerait à disputer, épiloguerait sur chaque mot, et prendrait peut-être une opinion tout opposée à celle qu'il voulait lui donner..... Il était embarrassé, s'impatientait..... recommençait sa promenade dans sa chambre..... Enfin il imagina de lui lire ces détails sous des noms supposés. Cette idée l'amusa d'abord... Bientôt il n'y vit plus

que le bonheur de Blanche et celui de sa grand'mère.

Cependant, changer les noms ne suffisait pas; elle aurait pu reconnaître les personnes. Le voilà donc, supprimant ce qui avait rapport à la cour de France, au régent, au système; atténuant les torts du comte de Fargy; se bornant à dire que ce père imprudent, entraîné par une société légère, avait joué, perdu sa fortune, et que la douleur d'avoir ruiné sa femme et son fils avait pour un moment troublé sa raison : c'était la vérité, mais adoucie.

Monsieur d'Entragues laissa religieusement tout ce qui était relatif à madame de Fargy et à son fils. Les soins d'une éducation qui avait disposé ce jeune homme à tant de vertus, ce pieux dévouement pour son père, il n'omit rien de ce qui devait toucher madame de Nançai. Il se livrait à ce travail, en se disant : Je choisirai l'instant propice, si avec elle il en est de durables; mais il faut d'abord nous raccommoder. Pour être plus sûr d'y parvenir, il se promit de ne pas retourner chez elle qu'elle ne l'en priât; et plus d'une fois encore! répétait-il comme

un enfant lui-même. Je ne veux pas qu'elle imagine pouvoir gêner ma liberté...... A cette pensée, succéda le souvenir que depuis un si grand nombre d'années, il n'avait jamais passé un jour sans aller chez elle, ou du moins sans la prévenir qu'il lui était impossible de la voir... Ce souvenir l'émut; il sentit qu'elle avait bien le droit de s'étonner qu'il l'eût oubliée, pour ce qu'elle croyait être de simples connaissances... Cependant pourquoi exiger?..... Ne peut-on rien accorder au hasard? à ces entraînemens d'une conversation qui plaît? Le temps passe si vite!.... En discutant ainsi le pour et le contre, il se coucha, dormit tranquille, et s'éveilla tard, mais en désirant se retrouver près de son ancienne amie, et de l'aimable Blanche.

Il n'était pas encore habillé, qu'il reçut un billet de madame de Nançai. « Je vous » attends, lui écrivait-elle. En m'avouant » qu'hier j'ai été un peu maussade, je vous » demande si vous n'aviez aucun reproche » à vous faire? Prête à vous excuser, je » souhaite seulement, qu'une fois dans ma » vie, vous m'accordiez la grâce de recon- » naître que j'avais raison. Venez, venez

» bien vite; j'ai la tête pleine d'argumens,
» tous en ma faveur. Je suis pressée de vous
» les dire, comme je les ai arrangés cette
» nuit; car je n'ai pas dormi. »

Il rit de ce manque de sommeil, qui peut-être était vrai, mais semblait placé là pour l'attendrir. Dans le désir qu'il avait de la mettre en bonne humeur, il se rendit promptement chez elle, ouvrit sa porte; et avançant sa tête sans entrer dans la chambre, il s'écria : « J'y consens; je proclame que vous
» avez raison; mais je m'enfuis si vous vou-
» lez me le prouver.» — « Cela suffit; n'en
» parlons plus, répondit-elle : cependant je
» prends acte de cette déclaration; je la fe-
» rai graver, et vous la montrerai quand
» vous m'impatienterez. »

Il vint s'asseoir près d'elle, et chercha à l'égayer; il connaissait si bien la tournure de son esprit, tout ce qui devait arriver à son cœur, qu'il ne prononçait pas une parole qui n'eût un but et qui ne réussît. Ces deux vieilles personnes étaient fort contentes, lorsque tout-à-coup elle lui dit : « Vous avez dû vous ennuyer
» hier au soir chez vous; car vous n'aimez
» pas à vous retirer de si bonne heure. »

« Je voulais, répondit-il, arranger mes » papiers. »

Ce soin inquiet de l'avenir dans un homme de son âge, effraya madame de Nançai : « Quelle fantaisie! s'écria-t-elle : je ne puis » souffrir qu'on pense à mettre de l'ordre » dans ses affaires. » — « C'est pourtant assez » sage, reprit-il : mais rassurez-vous, ce n'est » point mon testament que j'ai fait : ce sont » mes œuvres que j'ai voulu brûler ; d'assez » mauvais vers, des chansons un peu trop » gaies, enfin toutes les folies de ma jeunesse. » Cependant, j'ai trouvé dans tout ce fatras » une anecdote que j'ai conservée, pour vous » la lire cet été à la campagne, quand nous » serons seuls. »

« Pourquoi remettre à l'été? on est sou- » vent très-seul à la ville. Je veux l'en- » tendre tout de suite : et je parie même que » vous l'avez sur vous; car le bout d'oreille » d'auteur se voit toujours. »

« Vous l'avez deviné, dit-il d'un ton mo- » deste la voilà, mais c'est par hasard. Je » vous jure que je ne comptais pas vous la » lire aujourd'hui. D'ailleurs, le matin, il peut » venir du monde; je ne supporterais pas

» plus d'être interrompu que plusieurs de nos
» illustres que je ne nomme pas. » — « Si vous
» exigez autant de soins que ces grands esprits,
» reprit-elle, affectant l'air de la considéra-
» tion, je ferai fermer ma porte ce soir, et
» nous la lirons. » — « Mais que ferons-
» nous de Blanche ? je ne veux point qu'elle
» soit présente. » — « Ah ! repartit ma-
» dame de Nançai, j'ai bien peur d'être
» obligée de condamner au feu cet ouvrage
» que vous en avez sauvé ; car, si tout le
» monde pouvait l'entendre, pourquoi éloi-
» gner Blanche ? » — « C'est qu'à son âge
» on se moque des manuscrits, et l'on res-
» pecte les imprimés. Dès qu'elle verrait
» mon papier, ma figure, et que je com-
» mencerais à lire, je suis sûr qu'elle rirait. »
— Madame de Nançai lui promit de la ren-
voyer dans sa chambre, et attendit le soir
avec impatience.

Cette impatience même la préparait à écouter avec intérêt. Dans le courant du jour, elle lui demanda plusieurs fois le sujet de son roman ; « car c'est un roman ? » disait-elle. — Il fut intraitable, et ne consentit jamais à lui répondre. Dès huit heures, elle

défendit qu'on laissât entrer qui que ce fût, dit à Blanche qu'elle avait affaire, et sonna pour avoir des lumières et une petite table, qu'ils placèrent entre eux deux. Monsieur d'Entragues, prenant son papier, voulut expliquer que c'était l'histoire de gens qu'il avait connus...; un récit exact..., et tel qu'il lui avait été fait... « Point de préambule, lui » dit-elle : vous ne serez pas toujours près de » ceux qui vous liront; il faut donc que » votre ouvrage n'en ait pas besoin. D'ail- » leurs, je suis fière que vous me preniez » pour juge, et je ne veux pas être prévenue » d'avance, afin de rester impartiale. » — Il secoua la tête, et reprit gaiement : « Il faut » garder l'impartialité pour ses ennemis; » quant à ses amis, j'aime assez qu'on soit » partial. Je ne trouverais même pas mau- » vais qu'on eût pour eux la moitié de l'a- » veuglement qu'on a pour soi. Au surplus, » ajouta-t-il, je ne conçois pas pour- » quoi cette réflexion m'est venue; car je » sais combien votre amitié est tendre et » dévouée; je sais aussi, mieux que per- » sonne, que vous ne vous occupez jamais » de vous-même... » — « Finissez-en donc,

lui dit-elle, « et laissez là toutes vos maxi-
» mes, toutes vos réflexions; je suis pressée
» de vous entendre, j'écoute, lisez. »

Il s'arrêta encore, et repartit « Savez-vous
» que vous me faites peur? Messieurs les
» quarante réunis ne me causeraient pas
» autant d'inquiétude que j'en éprouve dans
» ce moment. » — Il la regarda avec affec-
tion, prit sa main, la serra dans les siennes,
en disant : « Mon amie, de l'indulgence;
» j'en ai bien besoin. » — A ces mots elle
s'attendrit, et il commença sa lecture.

Le mariage de madame de Fargy, à la-
quelle il avait donné un nom étranger, ne
lui parut pas digne d'attention. « C'est, dit-
» elle, l'histoire de presque tous les mariages
» de convenance. » Cependant ses espé-
rances de bonheur la firent soupirer. « J'a-
» vais les mêmes illusions, quand j'ai épousé
» monsieur de Nançai. »

Monsieur d'Entragues lui laissait faire ses
observations sans y répondre, afin qu'elle
n'eût pas le temps de se former une opinion,
qu'ensuite elle aurait voulu soutenir.

Lorsqu'en parlant de l'attachement qu'elle
avait eu pour son mari, madame de Fargy

peint la solitude où souvent il la laissait, puis ses retours passagers, les aveux de ses torts qu'elle prenait pour de la confiance, et qu'elle ajoute : Je l'aimais, et lui savais gré de tout :... « Voilà comme on est quand » on aime! reprit madame de Nançai. Mon » pauvre ami, je suis étonnée que vous ayez » deviné cela. »

Il posa son cahier, en l'assurant de nouveau qu'il n'y avait pas dans cette lettre un mot qui fût de lui. « C'est, dit-il, une his- » toire très-réelle que la personne même » m'a confiée. »—« En vérité! » —« Je vous » le proteste. » — « Alors, cela m'intéresse » davantage; car, s'il faut vous dire ma pen- » sée, j'ai craint que vous n'eussiez la fan- » taisie de vous amuser de ma sensibilité; » j'étais en garde contre vous et contre moi- » même. » — « Quelle idée bizarre! » répliqua-t-il avec impatience. — « Vous » prenez si souvent la liberté de vous mo- » quer de moi, que je suis toujours sur le » qui vive. Mais, puisque c'est réel.... » Elle le regardait encore avec l'air du doute. — « Je vous en donne ma parole d'hon- » neur. » — « Oh! à présent je vous crois: »

et elle l'écouta avec la plus grande attention. Lorsqu'à la naissance de son fils, madame de Fargy peint le bonheur qu'elle éprouve, et dit : «Près de cet enfant, je sen-
» tis toute la plénitude de la vie et de l'a-
» mour. — Ah! voilà bien le cœur d'une
» mère! » s'écria madame de Nançai.

L'éducation austère du marquis de Fargy ne lui plut pas autant; car elle n'était qu'affection et faiblesse. « Avec le caractère de
» ce jeune homme, reprit-elle, on peut
» croire qu'il n'aura point de reproche à se
» faire; mais il n'est pas aussi sûr que l'on
» n'ait pas à s'en plaindre. Il faudrait être
» un ange, pour vivre sous le regard d'une
» sévérité de tous les momens, et encore se
» croire heureuse! » — « Hé bien, répon-
» dit froidement monsieur d'Entragues, nous
» lui trouverons un ange; » et il continua sa lecture.

Quand elle n'approuvait pas, il lisait vite; sa voix n'avait plus d'accent, ses paroles couraient; les événemens se succédant avec rapidité, l'impression fâcheuse s'effaçait pour faire place aux sentimens qu'il désirait lui inspirer. Lorsqu'il la voyait émue, il s'arrêtait

avec complaisance, revenait quelquefois sur les situations, sur les mots qui avaient paru l'attendrir. S'il voulait en parler, elle ne le souffrait pas, le pressait de continuer, avec cette impatience d'une personne vivement touchée, que la moindre réflexion fatigue, que le retard importune.

Elle était d'abord bien établie, bien enfoncée dans son grand fauteuil; mais à mesure que monsieur d'Entragues poursuivait le récit des malheurs de cette famille, elle se rapprocha peu à peu, et, les coudes appuyés sur la petite table, elle le regardait fixement, et ne perdait aucune de ses paroles.

L'imprudence, les désordres de ce père lui semblaient impardonnables; cependant, lorsqu'il fut privé de sa raison, elle cessa de le condamner, pour le plaindre. Monsieur d'Entragues se hâta de lui lire ce que Chirac avait dit à madame de Fargy. — « Votre fils s'est
» cru chargé, par le ciel et par vous, de veil-
» ler sur son père. Je n'ai pu l'empêcher de
» s'enfermer dans sa chambre : il y couche,
» n'y dort sûrement pas, ne le quitte point...
» Il est le témoin de scènes affreuses; son

» ame est dans de continuelles angoisses.
» Si cela se prolonge, il n'y a pas de force
» humaine qui puisse y résister. »

« Ah l'infortuné! s'écria-t-elle; si je dois
» me détacher de ce jeune homme, laissez là
» votre lecture. » — Monsieur d'Entragues suivait tous ses mouvemens, commençait à espérer, et, sans avoir l'air de rien remarquer, il lisait... Les inquiétudes de cette mère faisaient trembler madame de Nançai; elle ressentait toutes ses impressions. Lorsqu'elle entend que le médecin propose au fils de la suivre, et que, dévoué à tous ses devoirs, il s'y refuse en disant : « Ma mère a ses sou-
» venirs, le ciel qui récompensera sa vertu,
» le monde qui l'estime et l'honore. Mon
» pauvre père n'a plus rien...., sa raison, sa
» liberté, tout lui manque; lui-même n'est
» plus à lui..... Je lui resterai. — Bon,
» excellent jeune homme! s'écria-t-elle, je
» l'aime de tout mon cœur! »

Bientôt monsieur d'Entragues arrive au moment où Chirac déclare à madame de Fargy qu'il n'a plus d'espoir. « Sa résolution
» est prise, lui dit-il: le sacrifice de votre
» fils est fait; sa vertu ne cèdera pas; il y

» succombera, et il faut devant nous, à nos » yeux, lui voir subir son sort. »

A cet arrêt, madame de Nançai frémit; elle ne disait plus un mot, levait les yeux au ciel, et priait pour ce fils dont le dévouement passionné répondait si bien aux idées qu'elle s'était faites de la piété filiale..... Le sacrifice de madame de Fargy ne l'étonna point; car elle ne mettait pas de borne non plus à l'amour maternel. L'hésitation, la crainte, la douleur de cette mère la faisaient tressaillir. Mais lorsqu'elle la vit rompre tous les liens qui l'attachaient à son fils, lorsqu'elle l'entendit prononcer ces paroles: «Vous n'êtes » pas à moi; je ne suis plus à vous; ma vie ne » tient plus à la vôtre; » et qu'ensuite, dans son désespoir, cette femme infortunée s'écria : « Je n'ai plus de fils, et je suis encore » mère! » madame de Nançai sentit son cœur se déchirer. « C'est assez, dit-elle : je » ne veux plus rien écouter; je ne puis plus » les voir souffrir : et il n'y aura pas de » justice dans le ciel, s'ils ne finissent point » par être heureux. » — « Je le pense comme » vous, répondit monsieur d'Entragues d'un » air enchanté; mais j'espère qu'il y aura

» aussi un peu de justice sur la terre, et que
» celle dont leur félicité dépend ne s'y re-
» fusera pas. »

« La lecture a un ton si arrangé, si posé,» lui dit-elle, « que je ne consens plus à vous
» entendre. Racontez-moi seulement la suite
» de cette déplorable histoire; car je tremble
» pour eux, et cette incertitude me fait
» mal. »

« Puisque vous l'exigez, repartit monsieur
» d'Entragues, je me bornerai à vous dire que
» le père a recouvré sa raison; sa femme
» est heureuse près de lui; leur fils jouit
» enfin de la récompense due à sa vertu; il
» est revenu dans sa famille, et contemple
» le bonheur de sa mère. »

Madame de Nançai fit un cri de joie. — « Cependant, ajouta monsieur d'Entragues,
» mes désirs pour lui ne sont pas satis-
» faits.... » — « Vous le connaissez donc? » — « Oui, » répondit-il avec un peu d'embarras; et il attendit une seconde question.

« Je cherche qui ce peut être, sans le trou-
» ver, reprit-elle. » — « C'est dommage que
» Blanche ne soit pas ici, lui dit-il; je parie
» qu'elle l'aurait déjà deviné. » — « Pour-

» quoi cela? » — « Parce qu'à son âge, l'es-
» prit est bien promptsur les peines de l'ame.
» D'ailleurs, je l'ai vue touchée d'une douce
» pitié, pour une tristesse que vous et moi
» nous prenions pour un défaut de caractère.
» C'est ainsi qu'on interprète toujours à
» mal, et qu'on juge de ce qu'on ignore. »
— « Comment, s'écria-t-elle, serait-ce le
» marquis de Fargy qui aurait tant souffert! »
— « Mon amie, reprit-il en hésitant, c'est
» lui; c'est sa mère dont vous venez d'appren-
» dre les cruelles épreuves. Je ne connais pas
» de caractères plus nobles; tous deux mé-
» ritent votre estime.... » En disant ces
mots, il s'attendrit : il pense à sa vie en-
tière consacrée à madame de Nançai... « Mon
» amie, ajoute-t-il avec une profonde émo-
» tion, écoutez-moi. Je ne sais pourquoi,
» depuis assez long-temps, je suis poursuivi
» par le pressentiment que je dois finir bien-
» tôt. La crainte de vous laisser seule, iso-
» lée, me cause un tourment inexprimable.
» Souvent vous me voyez rire, vous me
» croyez gai : hé bien! cette idée m'attend
» chez moi; elle retarde mon sommeil; je
» la retrouve en m'éveillant, et je m'écrie :

» A qui léguerai-je ma pauvre amie! »

Madame de Nançai le regardait avec des yeux effrayés. Elle semblait ne pouvoir assez examiner ses traits, son air. Elle cherchait avec anxiété si, en effet, elle n'y découvrirait pas quelque changement qui justifiât les inquiétudes qu'il lui avouait.

« Depuis tant d'années, continua-t-il, » j'admire vos excellentes qualités! Vos lé- » gères imperfections mêmes m'amusaient; » elles rendaient seulement ma surveillance » plus active et plus tendre. Vous étiez tout » le bonheur de ma vie; et avec quelle satis- » faction je me croyais la providence de la » vôtre! Il est bien simple, qu'en redoutant » une séparation inévitable, je tremble pour » vous. Votre extrême vivacité a besoin » qu'on la modère. Il vous faut un ami » sur lequel vous puissiez vous appuyer; » qui vous soigne avec sollicitude, et dont » l'affection ne voie jamais un défaut, sans » se rappeler les qualités qui le compen- » sent. »

Madame de Nançai s'écria : « Mais en » vérité, je crois qu'aujourd'hui vous vous » plaisez à bouleverser mon ame. Vous

» êtes bien; vous vivrez plus que moi, et
» je le demande tous les jours au ciel. »

« J'espère qu'un si grand malheur ne m'est
» pas réservé, reprit-il. Cependant,
» admettons qu'il fallût vous perdre : cette
» Blanche, que vous aimez si vivement,
» resterait sans soutien, abandonnée à elle-
» même. Vous n'y avez pas songé; car votre
» cœur a encore la jeunesse de l'enfance :
» l'heure qui suit, le jour d'après, compo-
» sent tout votre avenir; mais je m'en suis
» occupé pour vous.... De tous les jeunes
» gens que j'ai vus, le marquis de Fargy est
» le seul qui, ayant été éprouvé par le mal-
» heur, ait suivi ses devoirs, sans re-
» garder s'il pouvait s'y soustraire. C'est
» beaucoup, mon amie, de savoir à quel
» point l'on peut souffrir, et ce qu'on peut
» promettre.... Maintenant, représentez-
» vous un mari qui voudrait placer sa femme
» dans une cour nouvelle et jeune, où vous
» ne pourriez pas la suivre; un homme dont
» l'orgueil aspirerait aux commandemens
» de provinces, aux ambassades. Alors, vos
» enfans s'éloigneraient de vous, sans que
» vous eussiez un reproche à leur faire.

» Blanche vous quitterait, et je ne serais
» plus près de vous. »

Madame de Nançai ne pouvait supporter une si cruelle prévoyance; elle s'agitait dans son fauteuil, lui faisait signe de la main qu'elle ne voulait plus l'entendre, et elle n'osait le lui dire. Monsieur d'Entragues voyait sa peine; il la partageait : mais résolu à obtenir son aveu, il ajouta : « Le marquis
» de Fargy a reçu de fortes émotions; son
» ame a été aux prises avec la douleur; il a
» vécu en lui-même; il se connaît, il s'est
» jugé. Dégoûté d'avance des faux plaisirs
» du monde, des vains succès d'une ambi-
» tion toujours insatiable, et si souvent trom-
» pée, il vivra dans sa famille. Ce n'est pas
» un gendre que je vous propose, c'est un
» fils que je vous donne. »

« Je ne puis, dit-elle, mêler des idées de
» mariage à ces pensées de mort dont vous
» venez de m'épouvanter. » — « Mon
» amie, reprit-il, rassurez-moi sur votre
» avenir; et je vous promets de ne jamais
» vous ramenér à ces funestes réflexions. Je
» ne songerai qu'à bénir quarante années
» passées près de vous, et que votre amitié,

» votre douceur ont rendues si heureuses.
» J'attendrai, sans les compter ni les crain-
» dre, le peu de jours qui me restent encore.
» Allons, croyez-en votre vieil ami; il est
» plus attentif à votre bonheur que vous-
» même. »

« Songez, lui dit-elle, que je ne connais pas
» ce jeune homme. » — « Je n'insisterai plus,
» repartit monsieur d'Entragues, si, en y pen-
» sant bien, vous pouvez me dire que vous
» doutez de lui. » — « Non, j'admire son
» caractère; mais il faut du temps pour que
» Blanche l'apprécie comme nous. » — « Aussi
» je ne vous engage pas à la marier demain.
» Prenez tout le temps que vous voudrez;
» je désire uniquement que vous permet-
» tiez au marquis de Fargy de venir ici quel-
» quefois, et de chercher à lui plaire. »

Madame de Nançai ayant obtenu un délai se sentit encouragée; elle reprit: « Vous
» êtes bien jeune, mon pauvre ami; vous
» voilà, me proposant un mariage d'amour!
» Tout le bonheur est avant ces sortes d'u-
» nions. On s'est fait des chimères; on croit
» à un être parfait: après, on découvre qu'il
» n'y a rien de parfait en ce monde, et il

» faut revenir de trop loin. Je veux un bon
» mariage de convenance ; parce que les
» convenances s'étendent sur toutes les an-
» nées de la vie. Elles arrangent même les
» affaires des arrière-petits-enfans. »

« Observez donc, répliqua-t-il gaiement,
» que ceci est un véritable mariage de conve-
» nance. La naissance est égale ; je me garde
» bien de parler des sentimens de la jeune
» personne ; le jeune homme ne se présente
» pas lui-même ; c'est un ami commun qui sert
» d'intermédiaire : vous devez être satisfaite. »

« Cependant, reprit-elle, puisque vous
» admettez les calculs, ne m'avez-vous pas
» dit que le père avait perdu toute sa for-
» tune ? » — « Elle a été compromise un
» instant ; mais il possède aujourd'hui tous
» les biens que ses ancêtres lui avaient lais-
» sés. » — « Au surplus, cela m'est bien égal,
» lui dit-elle ; est-ce que vous croyez que
» j'y pensais ? Blanche est assez riche pour
» eux deux : je saisissais un prétexte pour
» retarder mon consentement. »

« Pourquoi le retarder ? mon amie, son-
» gez que vous rendrez la paix à mon ame.
» Je ne serai plus poursuivi par ces idées

» d'isolement, d'éternelle séparation. » — « Nous y voilà encore, s'écria-t-elle ; voilà » encore ces affreux pressentimens qui vont » vous reprendre! Hé bien, je permets à » ce jeune homme de venir chez moi ; mais » je ne veux pas que Blanche se doute de » l'intérêt qui l'y amène. Le temps me dé- » cidera. » — « A la bonne heure, je suis » content ; prenez-y garde seulement, ajou- » ta-t-il : car vous allez retomber dans les » mariages d'inclination, et ce ne sera pas » ma faute. »

Elle reprit tristement : « Mon ancien et » parfait ami, vous me guiderez ; je m'en » suis toujours bien trouvée. Mais, je vous » supplie, examinez avec attention, avant » de décider du sort de Blanche ; pro- » mettez-moi aussi de ne plus m'offrir ces » horribles images qui me glacent d'effroi. » Vous vivrez bien long-temps ; croyez-en » ma prière de chaque jour. Hélas ! je ne » demande rien au ciel pour moi : tant » que vous existez, tant que Blanche m'est » conservée, il m'accorde assez. Mon ami, » si vous conduisez ma main pour signer le » contrat de mariage de ces enfans, j'es-

» père que la vue de leur bonheur vous
» rajeunira. »

Les yeux de monsieur d'Entragues se remplirent de larmes qu'il s'efforça de cacher; il ne songea plus qu'à effacer les idées pénibles qu'il lui avait données malgré lui : « Nous allons
» tous être gais, heureux, disait-il; et dès de-
» main je vous amènerai cet excellent jeune
» homme.»—«Je l'attendrai, reprit-elle; mais
» souvenez-vous de mes résolutions. » Il sourit, et l'assura que, peut-être, elle les oublierait plus tôt que lui. Il la quitta, ne songeant plus à lui-même, à ses jours qui touchaient à leur terme, et, comme elle l'avait dit, rajeuni, et jouissant du bonheur de ses jeunes amis.

L'excès de sa joie ne lui permit pas de dormir. Le lendemain il partit de grand matin pour Saint-Maur, et arriva chez madame de Fargy avant l'heure du déjeuner.

Monsieur d'Entragues ayant demandé à la voir en particulier, elle le reçut dans son cabinet. Il lui parla avec attendrissement de l'impression que sa lettre lui avait causée; il avoua qu'il s'était cru autorisé à en confier tous les détails à madame de Nançai, avant

de lui demander son consentement. «Elle l'a
» accordé, lui dit-il ; toutefois avec la con-
» dition que Blanche n'en soit pas instruite.
» Elle veut lui laisser le temps de connaître
» davantage le marquis de Fargy ; car il se
» pourrait, ajouta-t-il d'un air fin, que cette
» jeune personne le prît en aversion. Ne le
» craignez-vous pas aussi, Madame ? »

Dans son empressement, il parlait sans s'interrompre, et ne s'apercevait pas que madame de Fargy, à l'annonce du bonheur de son fils, ressentait une émotion si vive, qu'elle était près de se trouver mal. Elle ne prononçait que des mots entrecoupés. « Mon Dieu,
» disait-elle, vous m'avez éprouvée ; mais
» que de grâces j'ai à vous rendre !....
» Blanche sera donc ma fille ! elle m'avait
» nommée sa mère.... le ciel l'inspirait sans
» doute ! »

Elle sonna, fit appeler son fils, et quand il parut elle s'écria : « Mon fils, auriez-vous
» cru qu'ici même, dans cette maison où
» nous avons répandu tant de larmes, j'ap-
» prendrais que rien ne manquera plus à
» votre félicité? O, dorénavant, soumettons-
» nous sans murmure ! Dieu seul connaît ce

» que sa bonté nous réserve ! » — Son fils l'écoutait, sans comprendre le sujet d'une si grande agitation. « J'oubliais, dit-elle à » monsieur d'Entragues, qu'il ignore tout » ce qu'il vous doit : c'est à vous à le lui ap- » prendre ; je n'en ai pas la force. »

« Je vous laisse ce plaisir, répondit-il ; » car je suis pressé de retourner près de » madame de Nançai. Puis-je la prévenir » que vous viendrez la voir cette après-dînée? » J'espère que le comte de Fargy vous ac- » compagnera, ainsi que ce jeune homme ; » il n'avait pas deviné, ni moi non plus, » que je serais son meilleur ami. »

Il s'échappa bien vite. Le marquis de Fargy s'empressa de le reconduire : « Re- » tournez, retournez près de votre mère, » lui dit monsieur d'Entragues ; elle s'est » tant reproché de vous avoir fait souffrir, » qu'il est bien juste qu'elle soit la première » à vous parler de bonheur. »

Il monta dans sa voiture, et, en se retournant, il vit que madame de Fargy l'avait également accompagné, qu'elle était là près de son fils. Confus, il voulut descendre de son carrosse pour la ramener dans

son appartement ; elle ne le permit pas. « Puisque vous l'ordonnez, j'obéis, lui dit-il. » En vérité, je suis presqu'aussi heureux » que ce jeune homme. Mais, Madame, re- » commandez-lui bien, quand il verra Blan- » che, de ne pas oublier la condition imposée » par sa grand'mère. »

Il partit, et lorsqu'il arriva chez madame de Nançai, il la trouva arrangeant ses bijoux. Il y avait sur une table devant elle une croix en diamans, une aigrette, un collier qu'on appelait dans sa jeunesse une rivière, et des girandoles. Blanche, assise dans un coin, considérait ces trésors avec une profonde tristesse. Elle pensait à ces mariages dont monsieur d'Entragues l'avait entretenue, et craignait, en voyant ces apprêts, que sa grand'mère n'eût arrêté son choix, sans la consulter. Déjà elle se croyait la plus malheureuse personne qu'il y eût sur la terre.

« Vous venez à propos, dit madame de » Nançai à monsieur d'Entragues ; voilà une » demoiselle qui s'oppose à tous mes désirs. » J'ai voulu lui essayer mes diamans ; vous » savez que je les lui ai toujours destinés. » Elle n'a même pas consenti à me passer

» cette légère fantaisie. Mademoiselle pré-
» tend qu'elle est heureuse comme elle est,
» et ne veut jamais se marier.... Je n'ai point
» parlé de mariage; cela ne fait rien, elle
» pleure, et répète qu'elle ne veut pas me
» quitter. » — « Permettez-moi de vous faire
» observer, répondit-il, qu'il y a de quoi ré-
» fléchir, en voyant ces diamans sortir de l'é-
» crin où ils étaient renfermés depuis si
» long-temps. Je suis tout-à-fait comme ma-
» demoiselle; cela me donnerait beaucoup à
» penser. »

Madame de Nançai lui dit qu'il était insupportable, et se moquait fort mal à propos. Blanche se fâcha aussi de sa gaieté. « J'ai
» l'expérience, reprit-elle, de toutes les pen-
» sionnaires qu'à mon couvent j'ai vu ma-
» rier. Leurs mères venaient leur dire deux
» ou trois mots sérieux sur le mari qu'on
» leur avait choisi; elles en apprenaient le
» nom : puis, on parlait de trousseau,
» de diamans; et on les étourdissait au point
» qu'elles ne songeaient même pas à l'enga-
» gement qu'elles allaient contracter. » Monsieur d'Entragues, quoique grondé par toutes deux, s'amusait d'une description qui allait

si bien à madame de Nançai. Il devinait, qu'ayant promis la veille d'accorder la main de sa petite-fille au marquis de Fargy, elle ne s'occupait plus que de la grande affaire des bijoux qu'elle voulait donner. « Je suis » plus raisonnable, continua Blanche; et si » ma grand'mère me permet d'avoir une » volonté, je vous dirai, Monsieur, que je » ne voudrais ni mari, ni trousseau, ni dia- » mans. » — « Et vous avez bien raison, » répliqua-t-il; c'est bien parlé ! à votre place » je me révolterais. Cependant, comme je ne » suis point l'heureux mortel qu'on vous pro- » posera pour époux, je ne vois pas pour- » quoi vous me saluez du grand nom de » *Monsieur*, comme si nous étions déjà ma- » riés. » Blanche ne lui répondit plus; elle savait trop, qu'avec des plaisanteries, il lui prouverait qu'il n'y avait pas de quoi s'effrayer; tandis qu'au fond du cœur, elle sentait que ces parures annonçaient des projets fort graves.

Il était si content qu'il se mit à rire, elle à pleurer; la grand-mère grondait et disait: « Voyez si l'on peut avoir un instant, un » seul instant de tranquillité ! s'il est possi-

» ble de faire le bonheur de qui que ce soit ! »
— « Mais, Maman, s'écria Blanche, je ne
» cesse de vous répéter que je suis parfaite-
» ment heureuse près de vous ! » — Madame de Nançai regardait monsieur d'Entragues avec incertitude ; ses yeux mécontens lui faisaient un crime de s'être trompé, de lui avoir arraché un consentement qui rendrait peut-être sa petite-fille malheureuse.

Il s'approcha de Blanche, prit sa main, et la serra de manière à lui faire comprendre qu'elle n'avait rien à redouter. « Vous
» êtes un enfant, lui dit-il tout bas : est-ce
» que je serais si gai, si vous deviez répan-
» dre des larmes ? croyez-moi, laissez à
» madame votre grand'mère le petit plai-
» sir de vous parer. » — « J'y consens, ré-
» pondit-elle sur le même ton ; pourvu que
» cela ne m'engage pas. » — Il haussa les épaules d'un air de pitié, comme l'on ferait à une jeune personne qui, par son imprudence, va détruire un bonheur obtenu avec tant de peine. Elle reprenait un peu de confiance, et pourtant restait craintive.

Elle se laissa poser ces diamans ; monsieur d'Entragues, enchanté, la contemplait, en pen-

sant qu'il la reverrait bientôt avec cette même parure, dans ce jour heureux qu'elle était si loin d'attendre. Cependant, il trouvait ces diamans montés d'une manière un peu antique. Pour le faire sentir à madame de Nançai, il s'avisa de lui dire : « Vous devriez » compléter la toilette de Mademoiselle, » par une de ces petites chouettes noires que » madame de Sévigné aimait tant, et qui » vous allaient si bien ; elles étaient fort » agréables, et terminaient merveilleuse- » ment la coiffure. » — « C'est, lui répondit- » elle, une mode passée depuis long-temps; » d'ailleurs, moi je ne les ai jamais aimées; » j'ai toujours cru que leur air triste était » de mauvais augure. » — « Quel augure » redoutez-vous, Maman ? » s'écria Blanche consternée. Elle s'éloigna aussitôt, et détacha toutes ces pierreries.

« Il faut avouer que vous êtes bien cu- » rieuse, reprit sa grand'mère : ne pouvez- » vous pas imaginer que je prépare le jour » de ma fête ? »

Blanche ne répondit pas, mais retomba dans ses funestes pressentimens. A dîner monsieur d'Entragues ne cessa de parler, de rire,

de s'amuser: il était ravi. Madame de Nançai le félicitait sur son agréable humeur. — « Vous » m'avez dit hier, Madame, que la vue des » gens heureux me rajeunirait. Je crois que » vous avez eu raison; mais, il faut toute » ma perspicacité, pour deviner dans ce mo- » ment que le bonheur est si près. »

En sortant de table, Blanche remonta dans sa chambre; elle avait besoin de se livrer à ses réflexions. « Je suis charmé qu'elle nous » ait quittés, dit-il à madame de Nançai; » car la comtesse de Fargy, son mari et son » fils, vont bientôt arriver. J'étais à Saint- » Maur dès neuf heures du matin : je vais, » je cours, je m'agite, et me sens *léger* » comme une plume. Ah! la joie est une » bien bonne chose! » — « Je suis fâchée » de la troubler, reprit-elle avec embarras: » mais, mon excellent ami, vous voyez le » désespoir de Blanche; je me rétracte. » — « C'est impossible, répliqua-t-il d'un air un » peu sévère; j'ai donné votre parole, ils » vont venir: ce serait une belle manière » de répondre à leur reconnaissance. » Pour achever de calmer son amie, il ajouta: « Et » puis, que risquez-vous? je leur ai déclaré

» votre volonté ; ils s'y soumettront avec
» exactitude et respect : ensuite, nous ver-
» rons ce que le temps produira sur l'esprit
» de Blanche. » — « Il est certain, reprit-
» elle après un grand soupir, que cette pro-
» messe est conditionnelle. » — « Sûrement ;
» il n'y aura que ce pauvre jeune homme
» d'exposé à mourir d'une passion malheu-
» reuse..... je le plains ! Mais revenons à
» vous : convenez qu'il est bien satisfaisant
» que j'aie résolu de ne plus vous gronder ;
» car j'en aurais un beau sujet. Vous voulez
» que Blanche ne se doute pas de vos pro-
» jets ; et vous allez lui étaler des bijoux que
» l'on ne donne qu'au jour de noces. Dites-
» moi si c'est de la prudence ? » — « Il y a
» bien quelque chose de trop précipité, ré-
» pondit-elle ; mais j'y ai pensé après : je n'y
» aurais même pas songé du tout, si elle
» n'avait pas aussitôt découvert qu'il était
» question de mariage. » — « Il est étonnant
» qu'elle ait deviné cela ! » et il se mit à se
moquer si doucement de madame de Nançai, qu'il parvint à rétablir le calme dans son esprit.

Bientôt l'on entendit une voiture : le

comte, la comtesse de Fargy entrèrent suivis de leur fils. Les deux mères ne surent que s'embrasser, et se promettre le bonheur de leurs enfans. Le marquis de Fargy se jeta aux pieds de madame de Nançai pour la remercier, et lui jurer l'affection du plus tendre fils.

Blanche avait reconnu par sa fenêtre la livrée de madame de Fargy; elle descendit bien vite. Quelle fut sa surprise, en voyant son fils à genoux devant madame de Nançai? Saisie, elle s'arrêta :... le secret de son avenir lui était dévoilé !... elle n'avait plus d'effroi, mais était si émue, qu'elle restait sans pouvoir avancer. Madame de Fargy, monsieur d'Entragues, allèrent en silence la prendre par la main, et la conduisirent près de madame de Nançai. Ils ne lui disaient rien; ils l'avaient promis..... Blanche, troublée, ne sachant plus ce qu'elle faisait, se mit aussi à genoux devant sa grand'mère.

Madame de Nançai était trop agitée pour se rappeler ses résolutions. Elle dit à sa petite-fille : « C'est à toi de prononcer... veux-» tu que je l'afflige par un refus?..... » — Pour toute réponse, Blanche baisa la main de

sa grand'mère. Madame de Nançai jugea qu'elle pouvait se rassurer : cependant elle parla encore des six mois qu'elle avait d'abord exigés. « J'y consens, reprit monsieur d'En-
» tragues, si l'on écoute ma façon de cal-
» culer, et la voici : à mon âge, la nature
» compte les semaines pour des mois ; vous
» ferez de même, je l'espère ; et dans six
» semaines..... » — Madame de Nançai ne le laissa pas achever, et madame de Fargy embrassa Blanche en la nommant sa fille.

Le marquis de Fargy ne savait comment exprimer ses sentimens. Que de promesses de n'exister que pour elle ! quelle certitude de jouir lui-même d'un bonheur sans mélange ?

Son père se sentit renaître aux impressions douces. La joie touchante de sa femme, l'air heureux de son fils, lui faisaient connaître le prix de la vie de famille, et des vertus domestiques ; tous étaient transportés; mais tous portaient leurs regards sur monsieur d'Entragues; c'est à lui que s'adressaient tous les cœurs. Madame de Nançai dit que chacun devrait l'embrasser ; car c'était lui qui avait tout fait, tout décidé. Dans leur joie, ils environnaient cet excellent ami,